[illegible]
turbauerunt sermones eius. Conuer-
tit aquas eorum in sanguinem: & occidit pis-
ces eorum. Edidit terra eorum ranas in
penetralibus regum ipsorum. Dixit & ue-
nit cinomia & ciniphes in omnibus fini-
bus eorum. Posuit pluuias eorum grandi-
nem: ignem comburentem in terra ipsorum.
Et percussit uineas eorum & ficulneas eo-
rum: & contriuit lignum finium eo-
rum. Dixit & uenit locusta & bruchus cuius
non erat numerus: & comedit omne
fenum in terra eorum: & comedit omnem
fructum terre eorum. Et percussit omne
primogenitum in terra eorum: primitias
omnis laboris eorum. Et eduxit eos cum ar-
gento & auro: & non erat in tribubus
eorum infirmus. Letata est egyptus in
profectione eorum: quia incubuit timor
eorum super eos. Sic quomodo [illegible]
[illegible] super inimicos eorum [illegible]
[illegible]



François Bourg[s] Coll. spéc.

auteur des ff

6, 7, 8, 9 [illegible]

[illegible]

AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT;

OUVRAGE PERIODIQUE.



A PARIS,
Chez DIDOT, Quai des Auguſtins, près du Pont ſaint Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE I.

JE n'aurois pas eu aſſez de vanité pour oſer étaler un titre ſi impoſant, ſi les Auteurs périodiques n'avoient acquis depuis peu l'heureux droit de ne pas remplir celui qu'ils mettent à la tête de leurs Feüilles. Je ſens la portée de mon génie, & en même tems la difficulté de plaire tout à la fois par la raiſon & par les ſentimens : auſſi n'eſpere-je y réüſſir qu'auprès de ces Lecteurs bénevoles, qui ne liſent que dans l'intention d'être amuſez. Quant à ces eſprits chagrins qui ne jettent les

yeux ſur un Ouvrage, que pour avoir la triſte ſatisfaction de le trouver mauvais, je renonce au plaiſir que j'aurois de leur en faire : il s'en faut beaucoup que je ne préſume aſſez de mes talens pour les croire capables de leur faire changer d'humeur, & de les amuſer malgré qu'ils en ayent. Si nous ſommes triſtes, en vain un Auteur s'efforcera-t'il de nous divertir : il faut que nous portions en nous-mêmes le germe de la joye qu'on veut nous cauſer.

J'ai lû avec plaiſir les deux differentes Feüilles qui courent à Paris, & l'envie m'a pris de me mettre en tiers ſans prétendre au pair : je ſçais rendre juſtice à ce qui ſort de ma plume, & c'eſt peut-être le ſeul mérite qui ne me ſera pas diſputé. Les Auteurs de ces Feüilles écrivent ſi bien, que j'ai cru pouvoir me joindre à eux ſans déplaire au Public, fondé ſur la fantaiſie qui porte les hommes à ſe délaſſer du beau par du médiocre. Il n'y aura d'ordre dans mes Feüilles, qu'à l'égard des Lettres qui s'y trouveront. J'avois pris la réſolution de les donner en un ou deux volumes, lorſque celles de la Marquiſe de *** parurent ; elles me firent changer de deſſein : je ſentis d'abord le

tort qu'elles feroient aux miennes ;
quoiqu'elles ſoient extrêmement naturelles, l'art y brille ſans s'y faire ſentir ; avantages que celles que je donne au Public n'ont pas, parce qu'elles ont été écrites ſans correction, ſuivant les mouvemens qui agitoient la perſonne de qui je les tiens. Si elle vivoit encore, je n'aurois pas la liberté de les mettre au jour ; mais je crois que l'amitié qui nous a liez, m'oblige à me ſervir de ce moyen pour rétablir entierement ſa réputation, que des diſcours calomnieux ont pû détruire dans l'eſprit des perſonnes qui ont entendu parler de ces avantures. Elle écrit à un homme d'un mérite diſtingué, en qui elle avoit une extrême confiance. Elle lui fait l'hiſtoire de ſon ame auſſibien que celle de ſa vie.

Les Lettres de la Marquiſe de *** ayant eu tout le ſuccès dont elles étoient dignes, j'ai cru qu'il n'étoit pas de l'interêt des miennes de les ſuivre de ſi près, ni d'être données toutes à la fois, afin que le parallele en fût plus difficile, & que la bonté des unes ne dégoûtât pas de la médiocrité des autres. J'en ai quarante ou cinquante : toutes les ſemaines il en paroîtra quel-

ques-unes ; j'eſpere qu'elles me ſerviront à remplir la premiere partie de mon titre : ce n'eſt qu'en intereſſant le cœur qu'on peut l'amuſer ; & l'on ne peut l'intereſſer qu'en l'obligeant à prendre part à l'infortune ou au bonheur de quelques perſonnes que l'on lui peint aimables ; c'eſt ce que doit faire une Hiſtoriette, & c'eſt ce que j'attens de celle que contiennent mes Lettres. En ce qui regarde le cœur, la meſure de l'interêt eſt la meſure de l'amuſement : je n'avois que ce ſeul moyen pour parvenir à mon but : il en eſt pluſieurs pour plaire à l'eſprit ; mais ſouvent le nombre des expediens ne fait qu'augmenter le nombre des difficultez : j'ai choiſi ceux qui m'ont paru les plus propres à mon deſſein ; la Morale & la Poëſie : l'une & l'autre ne laiſſent pas d'avoir encore quelqu'aſcendant ſur le cœur ; la premiere ou en lui découvrant des maximes utiles dont l'obſervation l'intereſſe, ou en jettant du ridicule ſur des préjugez qui lui ſont à charge ; la ſeconde, ou en flattant les ſens par une modulation harmonieuſe, ou en charmant l'imagination par des peintures vives & amuſantes.

Par ce que je viens de dire, on peut ſe former une idée juſte de mon plan. Je débuterai par quelques morceaux de Morale qui ſeront ſuivis d'une des Lettres dont j'ai parlé. Je finirai par quelque petit Ouvrage de Poëſie. Commençons.

☞ Il paroît étonnant qu'avec le deſir naturel qu'ont tous les hommes, d'être heureux, il y en ait ſi peu qui le ſoient en effet : eſt-ce la faute de la Nature qui nous auroit donné vers le plaiſir un penchant qu'elle ne pourroit ſatisfaire ? Eſt-ce la nôtre, & nous égarons-nous ſur la route qu'elle nous avoit tracée pour arriver à la felicité ?

Tout le monde s'amuſe, peu de gens, perſonne peut-être n'eſt heureux.

On cherche en vain le plaiſir ; on ne trouve que l'amuſement. On s'en accommode, & bien-tôt il uſurpe le nom de ce plaiſir qui nous a manqué. Cependant ces deux ſentimens ſe reſſemblent peu ; que leurs effets ſont differens ! L'amuſement ſe contente de nous préſerver de l'ennui : il nous aide à ſupporter la vie ſans dégoût ; mais il ne nous donne point d'attachement pour elle ; le plaiſir au contraire nous attache à notre être, & nous le fait

aimer ; il nous lie plus intimément à nous-mêmes, qui devenons heureux. Il semble que l'amour-propre renaisse avec lui, & qu'il en reçoive une nouvelle force. L'un occupe notre esprit seul, & laisse le cœur dans un état d'indifference & d'inertie : l'autre le saisit & l'occupe ; & l'esprit est bientôt subjugué. L'un charme & séduit la tristesse ; l'autre la bannit absolument, & se met à sa place.

L'amusement nous occupe hors de nous-mêmes : il est fait pour l'esprit. Le plaisir est fait pour le cœur : c'est là sa source & son centre ; c'est ce qui fait que si peu de gens le trouvent, parce qu'ils ne le cherchent pas.

La plûpart des hommes ont tous trop de défauts, en même tems trop de vanité pour oser compter avec eux-mêmes : ils seroient obligez d'ouvrir des yeux que la vanité éblouit, & de se désabuser sur l'opinion qu'ils ont de leur mérite : ils évitent tout ce qui tend à les convaincre : la dissipation leur offre un moyen facile de s'éloigner d'eux-mêmes qu'ils veulent fuir : ils l'embrassent & s'écartent toûjours de plus en plus de la route qui pouvoit s conduire au plaisir.

Les plaiſirs les plus vifs ne ſont pas les plus capables de rendre l'homme heureux ; leur durée eſt trop courte : la ſenſibilité de notre cœur a des bornes comme les lumieres de notre eſprit : un ſentiment trop animé l'épuiſe , & dégénere en langueur. Il y a plus , ſouvent ces plaiſirs ſi vifs ne ſervent qu'à nous faire mieux ſentir la miſere de notre condition. La comparaiſon que l'on fait d'un inſtant à l'autre nous replonge dans de plus triſtes refléxions : ſemblables à un corps que l'on veut élever de deſſus la terre, & qui en y retombant, s'y enfonce plus avant.

Il ſemble que la Nature ne nous ait donné , ſi j'oſe le dire , qu'un échantillon du plaiſir , en nous donnant aſſez de ſentiment pour le connoître & le deſirer , trop peu pour être heureux.

Les plaiſirs des ſens ſont mal à-propos appellez des plaiſirs. Le nom d'yvreſſe leur convient mieux. Ils ſont par rapport à la raiſon comme les plaiſirs qu'on goûte en ſonge. Le charme diſparoît au réveil , & ne nous laiſſe qu'un deſeſpoir impuiſſant.

Rien de plus oppoſé au plaiſir que la peine , & cependant ce ſont les pei-

nes paſſées qui donnent le plus de vivacité au plaiſir. *Et hæc olim meminiſſe invabit.* Quelle étrange affinité !

Le plaiſir devient un beſoin plus preſſant après les peines & les fatigues. Plus il nous a manqué de tems, plus nous le deſirons avec ardeur ; & voilà la ſource de cette grande vivacité qu'il acquiert par les peines paſſées : car ce n'eſt pas la ſenſation agréable qui fait préciſément le plaiſir ; c'eſt l'ardeur avec laquelle on a deſiré qui lui donne le goût de la volupté. Dans les bras de la plus belle femme du monde, on ſe livre au plaiſir de joüir d'une belle perſonne, non pas tant parce qu'elle eſt belle, que parce que l'on a ſouhaité d'en joüir. Nous joüiſſons moins des momens du plaiſir, que nous ne retournons ſur ceux où nous l'avons deſiré.

A cette morale qui paroîtra peut-être un peu trop méthaphyſique, je crois qu'il eſt à propos d'en faire ſucceder une plus enjoüée : Elle eſt contenuë dans une Lettre d'un Hollandois retenu à Paris par quelques affaires, à un de ſes compatriotes. On ſera ſans doute ſurpris de voir deux Lettres ſur differens ſujets dans une même

feüille : mais ce petit défaut s'évanoüira aux yeux des personnes de bon sens qui jugent des choses par elles-mêmes plus que par la forme sous laquelle elles se présentent.

Lettre d'un Hollandois. De Paris.

JE vous ai promis, mon cher ami, de vous rendre compte de ce que je verrois à Paris, & de vous en écrire mon sentiment : vous voulez que je vous tienne parole ; je veux bien essayer de contenter votre curiosité ; mais je ne vous promets pas de la satisfaire. Je ne parlerai point de la magnificence des Palais qu'on voit ici en grand nombre, c'est un détail qui vous ennuyeroit sans vous instruire : d'ailleurs, je ne serois pas état de le faire, n'examinant les plus beaux qu'avec cette indifference que l'on doit avoir pour toutes les choses inutiles.

Il ne convient qu'à des Architectes qui voyagent pour s'instruire, d'examiner scrupuleusement ces superbes Edifices : pour moi qui suis homme, & ne suis que cela, je cherche des hommes, & le Concierge du Palais le plus magnifique offre plus d'exercice

à mon eſprit, que le Palais lui-même n'en offre à ma vûë.

Ces Monumens par leſquels il ſemble que l'homme ait voulu inſtruire la poſterité de ſon orgueïl, ne m'apprennent que ce qu'il a voulu m'apprendre, l'excès de ſa folie & de ſa foibleſſe que je connoiſſois déja.

En voyant un ſuperbe Edifice, ma vûë eſt frappée & n'eſt pas ſéduite: j'admire l'art & l'habileté de l'Ouvrier qui a fait un chef-d'œuvre, & je plains la vanité de celui qui l'a fait travailler.

Je vous laiſſe ce fonds inépuiſable de refléxion pour paſſer à quelque choſe de plus amuſant.

Vous vous imaginez peut-être que Paris eſt un ſéjour bien extraordinaire, & que l'on y vit autrement que dans nos Provinces. Non, ce ſont ici des hommes comme partout ailleurs; des paſſions, des vices, des foibleſſes: la Nature eſt partout la même, & tous les hommes ſe reſſemblent.

Il y a cependant une difference des gens de Paris à nos Hollandois. Chez nous on nous décide du premier coup d'œil; nous n'avons pas aſſez d'art pour cacher nos défauts, & notre caractere s'annonce dans toutes nos ac-

tions : ici c'eſt autre choſe. Je vous l'ai dit ; ce ſont bien les mêmes gens, les mêmes paſſions ; mais tout cela eſt comme enſeveli ſous un vernis de politeſſe, & de manieres communes à tout le monde. Il m'a ſemblé être à un Bal où chacun étoit convenu de ſe déguiſer de la même façon, pour n'être pas reconnu.

Autant que j'en puis juger, le jeu eſt la grande paſſion, ou plutôt la grande fureur de ce pays.

Il y a ici pluſieurs Maiſons ouvertes où l'on jouë du ſoir au matin ; les autres ſont triſtes, ſolitaires, & comme ſequeſtrées de la ſocieté.

Avant que de s'informer de ce qu'eſt un homme, on demande s'il ſçait joüer. Il lui eſt permis d'être un ſot, & de n'avoir pas le ſens commun ; mais il faut qu'il ſoit en état de perdre ſon argent ; & on lui paſſera cent impertinences, pourvû qu'il ſçache faire une faute au Quadrille ou au Piquet. Les femmes & les Petits-Maîtres ſont l'ame de ces ſocietez. Ces derniers ſont des gens qui ont réduit l'étourderie en ſyſtême à l'uſage des femmes, pour qui le langage de la raiſon ſeroit trop barbare & trop difficile. Ils ſont toujours

fortune auprès d'elles, parce qu'ils imitent tous leurs défauts, & sont quelquefois plus femmes qu'elles. Un Petit-Maître est un homme qui veut vous persuader de son mérite, à force de faire signifier à toutes ses façons que lui-même en est très-convaincu. C'est là le point essentiel. La mesure de ses agrémens est celle de la bonne opinion qu'il a de sa personne. Cette espece d'hommes est si rare dans notre pays, que ma Lettre seroit trop longue, si j'entreprenois de vous les faire connoître à fond. Je remets ce dessein à une autre fois. Je suis, &c.

Premiere Lettre d'une Dame à un de ses amis en Province.

VOus croyez sans doute, Monsieur, que m'avoir écrit une seconde Lettre, sans attendre ma réponse à votre premiere, est un grand effort d'amitié. Vous applaudissez à votre bon cœur, vous condamnez le mien ; & si les murmures contre ma négligence ne se font encore qu'à l'oreille de Madame de ***, je suis bienheureuse : peut-être jurez-vous de ne m'écrire jamais : Vous croyez ma faute impardonnable,

mais vous êtes en Province, & je suis à Paris : peut-être mon stile vous déplaira-t'il autant que mon silence ; mais ce ne sera pas encore ma faute, votre derniere Lettre m'a donné le ton : Je n'aime point à être querellée : tout ce que je puis faire, à force de raison, c'est de convenir avec vous de mes torts véritables, & vous me proposez froidement d'avoüer ceux qu'il vous plaît de me donner : Je vous pardonnerois plus facilement de me soupçonner de quelques absences d'amitiez : il ne me seroit pas difficile de vous prouver qu'il faut de l'indulgence pour les gens qui arrivent dans cette Ville. L'air n'y gâte point le cœur, mais il est pernicieux pour l'extrême exactitude si respectable en Province. Je pourrois aussi vous appaiser en vous faisant des protestations dont le caractere de sincerité ne vous laisseroit rien à repliquer : mais c'est l'amour qu'il vous plaît de mettre en jeu ; je dois, selon vous, en être occupée jusqu'à oublier mes plus chers amis. Cela vous paroît facile par la seule raison que je suis femme, comme si vous aviez oublié que je n'en ai que la figure ; vous me réduisez à vous faire ressouvenir de ma façon

de penſer : ne m'avez-vous pas dit mille fois qu'elle me rapprochoit de l'honnête-homme autant qu'il falloit pour me faire regarder comme un ami ſolide ? Dans vos quarts d'heure de gayeté, ne vous eſt-il pas échappé cent folles exclamations ſur le bonheur que vous aviez de trouver en moi des ſentimens qui pouvoient ſatisfaire la délicateſſe des vôtres, avec une figure qui plaiſoit à vos yeux, ſans bleſſer votre cœur, que l'âge & la raiſon ont mis à l'abri du danger ! Vous connoiſſez mon averſion pour tout ce qui a l'air de paſſion : je vous ai craint vous-même, tout hériſſé que vous êtes de miſantropie, & vous croyez qu'au premier coup d'œil d'un Petit-Maître me voilà ſortie de mon caractere pour devenir une Héroïne de Roman. En vérité, je ne ſçais ſi vous méritez ma colere ; vous êtes ſi ridicule, que j'aurois mieux fait de perſiſter dans mon ſilence : vous ne valez pas une explication ; peut-être aurois-je pris ce parti, ſi je n'étois fâchée que contre vous ; mais le même jour que j'ai reçu votre Lettre, j'ai trouvé à l'Opera ce fou de S. Far. *** qui a partagé mon indignation avec vous. Il a repris le ton que vous lui

avez vû autrefois ; je crois même que le séjour qu'il a fait à Paris lui a donné les graces de nos Galans modernes, sans qu'il en ait pris le ridicule : il m'a fait cent contes sur sa constance. Son indifference pour toutes les beautez de Paris, est une des moindres véritez qu'il ait prétendu me prouver. Quel homme ! que ne m'a-t'il point dit ? pour moi, je n'ai jamais été plus en colere ; je n'ai pas entendu un mot de l'Opera ; j'en suis sortie de la plus méchante humeur dont j'aye été de ma vie. Votre Lettre & les Discours de S. Far. *** me rendroient l'amour insupportable, quand je ne le haïrois que de ce moment : Je suis toute prête à haïr aussi l'amitié : si vous continuez à me faire des plaisanteries de l'espece des dernieres, je ne répons pas de ce qui en arrivera. Si une fois je prens mon parti, je serai cent fois plus Misantrope que vous. Je ne connois de plaisirs que dans la parfaite confiance & la liberté qui forment les nœuds de notre commerce : si vous y répandez du dégoût, je n'aimerai plus que moi ; mais je m'aimerai bien. Adieu, Monsieur, faites vos réflexions sur la conduite que vous devez tenir avec une

personne aussi fâchée que je la suis. Ce n'est pas encore assez de vous quereller, je veux vous punir d'une façon sensible : vous ne sçaurez comment vont mes affaires, qu'après avoir fait un désaveu authentique de vos soupçons extravagans.

☞ J'ai promis des Vers avant que de finir ma Feüille ; en voici : le sujet en paroîtra ennuyeux à bien des gens, mais peut-être la façon dont il est traité, le leur fera-t'il oublier : mais si le stile de ce morceau ne suffit pas pour le leur faire trouver amusant, je les renvoye aux Egyptiens ; qu'ils en fassent le même usage que ces Peuples faisoient des Momies qu'ils plaçoient dans leurs festins : elle leur inspiroit de la moderation dans leurs plaisirs, sans leur inspirer de la tristesse.

L'ORGUEIL.

QUand l'Eternel imprima son Image
Sur du limon façonné de ses mains,
Et que d'un souffle achevant son ouvrage,
Il anima le premier des Humains :
Sortant alors du sein de son Dieu même,
L'Homme se vit aux Anges presqu'égal ;
Comblé de biens sans connoitre aucun mal,

Tout concouroit à ſon bonheur extrême ;
Et joüiſſant au gré de ſes déſirs ,
Du monde entier créé pour ſon Domaine ,
Il y goûtoit ſans travail & ſans peine ,
Ce que la Terre a d'innocens plaiſirs.
Mais c'étoit peu que ce Maître du monde,
Pour ſon bonheur n'eût trouvé rien d'obmis ;
Sur cette Terre en délices féconde ,
Lui ſeul fut libre , & tout lui fut ſoumis ;
Pour élever enfin ſa créature ,
Et pour le prix de ſa fidelité ,
A tant de biens l'Auteur de la Nature,
Joignit le don de l'immortalité.
O l'homme heureux , s'il eût été fidele !
Mais d'un orgueil qui ſe crut tout permis,
Portant trop haut l'audace criminelle ;
Ce grand bonheur qu'il nous auroit tranſmis,
S'évanoüit ſitôt qu'il fut rebelle.
Tout prit alors une face nouvelle :
Tout concourut pour punir un ingrat :
Les maux en foule inonderent la Terre ;
L'ordre y regnoit, & tout y fut en guerre ;
L'homme au travail réduit comme un forçat ,
Connut ſa peine & ſentit ſa miſere :
Miſere dûë à ſon noir attentat ,

Et que rendoit encore plus amere
Le ſouvenir de ſon premier état.
Toi qu'une faute aux humains ſi funeſte,
Rend criminel avant que d'être né :
Homme ſur qui la vengeance céleſte
Punit l'orguëil d'un Pere infortuné ;
Qui le croiroit que dans ton ame vaine,
Regne un orguëil dont tu portes la peine ?
D'un bonheur pur Adam avoit joüi,
Et ſa grandeur dont il fut éblouï,
L'excuſeroit s'il étoit excuſable ;
L'affreux état où tu te vois réduit,
Ne t'offre point une excuſe ſemblable ;
Tu ſens tes maux dès que le jour te luit ;
Quand l'un te quitte un autre te pourſuit,
Et la douleur à ton corps acharnée,
Te fait ſouffrir tant qu'il n'eſt pas détruit.
Au même ſort ton ame eſt condamnée :
L'iniquité domine dans ton cœur ;
Tu cours au vice, & la vertu te gêne,
Un reſte heureux de la grandeur humaine
Du crime encore te donne quelque horreur.
Tu fais le mal que tu veux te permettre ;
Source du trouble où mille fois t'ont mis
Et tes combats avant de le commettre,
Et tes remords après l'avoir commis.
Tes maux ſont vrais, tes biens ſont en idée,

A ta raiſon je te vois recourir ;
Mais dans tes maux quel ſecours peut t'offrir
Une raiſon comme toi dégradée ?
Pleine d'erreurs elle-même eſt un mal,
En te ſauvant d'un gouffre qu'elle évite,
Le plus ſouvent un guide ſi fatal,
Dans un abime ailleurs te précipite.
Quelle reſſource as-tu dans ton malheur ?
Dans les plaiſirs tu trouves l'amertume,
Cherchant partout un ſolide bonheur ;
En vains projets ton eſprit ſe conſume :
Tel qu'un Navire à la merci des vents,
Vers mille écueils tes caprices t'entraînent ;
La paix te fuit, les paſſions t'enchaînent ;
Et ſous leur joug, vil eſclave tu ſens,
Que ta grandeur n'eſt plus qu'une chimere.
Enfin tu meurs, Dieu te juge. Un cercueïl :
Voilà ton ſort avec tant de miſere :
Homme, dis-moi d'où te vient ton orgueïl ?

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Amuſemens du cœur & de l'eſprit* : & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, le 9. Juin 1734.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main : *Les amuſemens du cœur & de l'eſprit, Ouvrage périodique ; Oeuvres diverſes du Sieur Peliſſon ; Oeuvres mêlées du C. de S.* *** qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiez en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notre contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condi-

tion qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente les Manuſcrits ou Imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur

Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le seiziéme jour de Juillet l'an de grace mil sept cens trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 735. fol. 733. conformément aux anciens Réglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 17. Juillet 1734.

Signé, G. MARTIN.

De l'Imprimerie de J. B. LAMESLE, ruë vieille Bouclerie, à la Minerve. 1734.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE II.

Et adhuc ſub judice lis eſt.

C'EST avoir une eſpece de Procez avec le Public, que de lui donner un Livre : il eſt vrai que tout l'avantage eſt de ſon côté, puiſqu'il eſt Juge & Partie. Un Auteur a une reſſource quand il eſt déſaprouvé : il en appelle à la poſterité, & il a la liberté de ſe ſoulager en rendant au Public le mépris qu'il a eu pour ſon Ouvrage. Il paye, à la vérité, les frais d'avance, & l'Arrêt s'execute par proviſion : mais

il vit dans l'esperance d'être vengé : il joüit de sa réputation future chez des Peuples éclairez qui mériteront mieux de le lire que le Siécle ignorant & barbare qui le méprise. Pour un homme qui a l'imagination un peu vive, cette espece de triomphe est un bien aussi réel que des suffrages actuels ; & quelque peu de chose que ce soit en effet, l'amour-propre d'un Auteur se prend à tout pour soustraire son Livre à la condamnation prononcée.

Je dis ceci, non que je prétende appeller du jugement du Public. Je ne suis pas assez mon Livre pour prendre ses interêts contre un Juge toujours respectable, lors même qu'on le croit injuste. D'ailleurs ce n'est ici que l'enfant du loisir & du désœuvrement. Le Titre même de l'Ouvrage annonce que je n'ai prétendu qu'amuser. Les veilles d'un Auteur Citoyen doivent être consacrées à l'instruction du Public. Il ne doit employer à son amusement, que les momens où lui-même se délasse d'un travail plus sérieux.

Ainsi je n'aurai pas beaucoup à me plaindre, si le Public désaprouve mon Ouvrage : je n'ai mis qu'un peu d'amour-propre au jeu. La perte ne sera

pas grande : cependant il y en a encore aſſez pour m'empêcher de continuer ſi j'ai déplû : dès que j'en ſerai ſûr, je me tairai : en attendant je vais continuer mon projet.

RÉFLÉXIONS.

Tous les Legiſlateurs ont proſcrit les criminels, & en cela ils ont eu raiſon. La ſûreté de la Societé conſiſte dans la rigueur des Loix : la crainte des châtimens éloigne plus ſûrement du crime une ame commune, que le raiſonnement ne l'approche de la vertu.

Je ne ſuis ni aſſez fou ni aſſez ſage pour oſer propoſer des maximes nouvelles en Morale & en Politique : cependant il me paroît qu'en puniſſant les coupables, on n'obſerve pas ce juſte dégré des peines, que l'eſprit des Loix ſemble ſuggerer.

En effet, quand la Societé proſcrit un coupable, dans quel eſprit l'Arrêt eſt-il prononcé ? On ne punit pas tant le tort déja fait à la Societé, qu'on ne cherche à prévenir celui que le Criminel pourroit encore lui faire. Le Magiſtrat n'eſt jamais un vengeur

c'eſt un Juge, un homme ſage & éclairé, prépoſé pour prévenir les déſordres de la Societé.

En ſuivant ces principes, les ſupplices devroient moins ſe meſurer par le crime que par le motif du crime. Je m'explique.

Un homme né avec les ſentimens de l'honneur, emporté par une paſſion plus forte encore chez lui que ne l'eſt celle de la probité ; cet homme innocent juſques-là, devient tout d'un coup un grand criminel.

Un autre, ame vile & baſſe, ſans principes, de ces gens qui croyent qu'ils exiſtent préciſément pour exiſter ; un de ces hommes commet un de ces crimes légers pour leſquels la Societé rejette un de ſes membres, ſans le proſcrire tout-à-fait.

Il me ſemble que le premier mérite plutôt l'indulgence que le ſecond.

Et en effet, cet homme né avec des ſentimens d'honneur, avoit beſoin de toute ſa paſſion pour oublier les Loix. L'autre eſt un miſerable qui ne les a jamais connuës. L'un eſt un homme qu'une eſpece de tranſport au cerveau met hors d'état d'écouter la Loi : l'autre eſt un ſcélérat qui ne la reſpecte

point. En un mot, ôtez au premier sa passion, il redeviendra Citoyen ; l'autre sera toujours un coupable, qui de dégrez en dégrez arrivera avec l'occasion aux plus grands crimes : au lieu que le premier n'eut pas été capable d'une moindre faute avec un moindre motif.

Le cœur de l'homme est susceptible de toutes les impressions : ainsi quelque profondement que la probité soit gravée dans notre cœur, nous ne sçavons pas s'il n'est pas encore capable d'une passion plus forte ; & si par malheur ce sentiment plus fort ne se trouve pas d'accord avec la probité, elle court grand risque. Je sçais que cela n'est pas ordinaire dans une ame bien née ; mais cela n'est pas impossible. Je me tais ; car je sens que je commence à ne dire ici que ce qui a déja été dit souvent, & avec beaucoup plus de netteté.

Lettre deuxiéme du Hollandois, &c.

ON me mena ces jours passez dans une des Societez dont je vous ai parlé dans ma premiere Lettre. Je fus surpris en entrant : tous les Etats y étoient rassemblez & confondus. J'ai

crû voir un Tableau abregé de l'Univers. Je vis un homme d'Eglise gagner dévotement l'argent de son prochain Financier, sans se soucier d'où il venoit. Je vis une jeune Coquette perdre l'argent que son Amant lui donne, & faire cent fautes au jeu par les distractions continuelles que lui causoit un jeune homme pour lequel sans doute elle trahit son Amant. Je vis la fureur & le désespoir éclater dans les yeux d'un Joüeur qui perdoit, & qui se vengeoit du hazard par les imprécations les plus ridicules. On voyoit au contraire la gayeté & la sérénité répanduës sur le visage de son Adversaire. Une seule carte changea le Tableau, & je vis en un instant mes deux hommes troquer, pour ainsi dire, de physionomie & de mouvemens.

La Maîtresse de la Maison me parut d'un caractere fort singulier : Alcidamire, (c'est son nom) est une femme d'environ quarante-cinq ans, que je crois avoir été belle : mais elle veut l'être encore, & qui pis est, passer pour jeune. Elle a la fureur de n'avoir que trente ans, & trente ans dont elle veut bien qu'on la soupçonne, mais qu'elle n'avouëroit jamais. Elle n'est

ni dévote, ni prude, ni coquette, mais elle eſt tout cela à la fois. C'eſt une de ces femmes qui mépriſent leur ſexe quand elles n'en ont plus que les défauts, & à qui l'envie de paſſer pour raiſonnables, ne fait que donner un ridicule de plus, dont l'orgueil croit réfléchir, quand le ſérieux que l'âge traîne après lui, les retire de la diſſipation, & qui s'étudient à s'eſtimer elles-mêmes à force de mépriſer les autres. Voilà Alcidamire telle qu'elle m'a paparu, & telle que des gens qui la connoiſſent bien me l'ont peinte. Comme j'étois bien annoncé, je fus bien reçu : après des complimens fort courts de part & d'autre, Alcidamire ſe remit à ſon jeu, & moi qui ne me ſoucioi pas de regarder joüer, je m'amuſai à conſiderer les differens perſonnages, qui auſſibien que moi, attendoient qu'on vînt les tirer de leur déſœuvrement, en leur préſentant des cartes.

J'en vis un entr'autres que je pris d'abord pour un jeune homme. Il en avoit les ajuſtemens, & l'air d'étourderie. C'étoit un de ces hommes conſtans qui ne veulent point quitter le caractere d'écervelé qu'ils ont adopté à dix-huit ans, & qui deviennent par

état ridicules avec l'âge. Il se regardoit dans un miroir : après une courte réflexion sur sa coëffure qu'il retoucha, il descendit au reste de sa parure. De l'air de complaisance dont il la consideroit, il sembloit la remercier de le rendre si aimable ; le tout en fredonnant un nouvel air d'Opera. Il fit tréve à sa musique pour m'aborder avec cet air de sérénité que l'on a quand on s'est assûré de plaire.

Il débuta par me demander si je sçavois des nouvelles : j'étois fort neuf & fort indifferent sur ce chapitre. Je le lui dis sans lui marquer d'envie d'en apprendre. Je ne sçavois pas encore, que c'étoit la formule honnête pour en débiter à tort & à travers, & que cette façon d'aborder les gens est comme le véhicule de toutes les impertinences dont on a dessein de les assommer. En effet, un moment après mon homme me conduisit par tout l'Univers : il n'ignoroit de rien ; les secrets des Cabinets, la politique des Cours, rien ne lui échappoit. Il sçavoit tout ou le devinoit. A l'entendre, on n'avoit fait tel Traité, gagné telle Bataille, que parce qu'il l'avoit prévû. Il connoissoit mieux les véritables in-

terêts de l'Etat que le Miniſtre lui-même.

Comme il vit que cela ne prenoit pas, & que je ne me donnois la peine ni de conteſter, ni d'épiloguer ſur ſes Nouvelles, il rabattit ſur les intrigues de la Ville. C'étoit là qu'il triomphoit ; la matiere étoit inépuiſable : il étoit preſque toujours le Héros ou le Confident des avantures qu'il me racontoit. Cependant un interêt plus preſſant le ramena dans le Cercle où nous étions. Il y a plus de la moitié de la médiſance perduë, quand on ne fait pas connoître les gens dont on parle, & le ragoût de ſa malignité eſt de faire du mal aux gens en en diſant d'eux.

Il me dépeignit toutes les femmes de la compagnie d'une maniere à les deshonorer dans mon eſprit, ſi je n'euſſe ſçû qu'il ne faut ſe prévenir contre perſonne que ſur des raiſons ſolides.

Après le jeu on ſoupa : après le ſouper on fit un cercle qu'Alcidamire ouvrit par l'Hiſtoire ſcandaleuſe d'une jeune perſonne connuë de toute la compagnie. C'étoit une fille aimable qui s'étoit perduë par une extravagance

qui n'eſt que trop ordinaire à ſon ſexe & à ſon âge. Pendant qu'Alcidamire parloit, je vis ſur le viſage de toutes les femmes qui l'écoutoient, une joye qui ne ſe donnoit pas la peine d'être ſecrette. Elles ſavouroient avec délices le plaiſir de ſe venger de cette petite perſonne qui leur faiſoit l'affront d'être plus aimable qu'elles. Le prochain de l'un & l'autre ſexe ne fut pas épargné dans la ſuite. Il ſembloit que chacun s'efforçoit de prouver par des exemples, qu'il y avoit au monde un homme plus ridicule que lui ; & c'eſt là la quinteſſence du ſentiment d'un homme qui trouve du plaiſir à médire. Je ſuis, &c.

Lettre deuxiéme d'une Dame, &c.

SI j'avois quelque diſpoſition à me flatter, vous me feriez croire que je faiſois tous les frais du bon ſens qui a lié notre amitié. Vous ne raiſonnez plus depuis mon abſence, & vous bornez tout l'agrément de votre eſprit à faire le mauvais plaiſant ſur l'amour. Vous avez tout-à-fait pris le ton du petit Préſident : ſi je ſçavois une plus groſſe injure, je ne vous l'épargnerois

pas. J'ai écouté S. Far.... dites-vous, donc je l'aime. Eh ! bien, Mr. je ne l'ai point écouté : je lui ai ordonné cent fois de fortir de ma loge ; mais ces gens-là font-ils tout ce que l'on veut ? Rayez donc les Commentaires que vous avez faits fur ma diftraction, & ne vous avifez plus d'en faire d'auffi ridicules fur l'avanture qui m'arriva hier. S'il vous eft encore poffible de penfer jufte, elle vous fera connoître la fauffeté de vos conjectures. Je me promenois aux Thuilleries avec ma Tante & quelques femmes de ma connoiffance : nous rencontrâmes S. Far.... il paffa plufieurs fois auprès de nous en nous faluant très-froidement. Vous fçavez quelle eft l'exactitude de ma Tante fur ce qui regarde la politeffe : je craignis qu'elle n'accufât S. Far.... d'en manquer. Je n'aime point que les gens qui femblent être faits pour vivre enfemble ayent lieu de fe plaindre les uns des autres. Je voulus donner occafion à S. Far.... de réparer cette froideur. Je l'appellai, fous prétexte de lui demander des nouvelles de Madame fa mere. Le croirez-vous ? Il me répondit qu'elle fe portoit bien, fit une profonde révérence, & nous quitta.

Nous continuâmes notre promenade : il repaſſa cent fois auprès de nous toujours auſſi froidement. Graces au Ciel, m'en voilà défaite : avec toute votre malignité pouvez-vous en juger autrement ? Il y a des momens où j'en ſuis fâchée ; j'aurois voulu le corriger de ſon jargon d'amour, ſans être privée du plaiſir de vivre avec lui. Avoüez que vous êtes bien plus capricieux que nous : une femme ne s'eſt jamais aviſée de ſe broüiller avec un homme, parce qu'il n'a point d'amour pour elle ; & vous autres, ſi l'on ne répond pas à vos fantaiſies, c'eſt du tout au rien. Pourquoi S. Far.... ne vit-il pas avec moi comme vous faites ? Son mérite me feroit oublier ſa jeuneſſe, & je ne trouverois aucune conſéquence à en faire un ami. Si vous pouviez entendre toutes les injures que je dis à l'Amour, vous ſeriez bien raſſûré ſur la crainte où vous paroiſſez être que je ne m'en laiſſe toucher. Ne ſçais-je pas qu'il dérange les plaiſirs les plus ſûrs, en préſentant les ſiens qui n'ont que du ſéduiſant : ſi quelquefois il en donne de véritables, en joignant l'eſtime à la tendreſſe, de quels troubles ne ſont-ils pas accompagnez ? Si j'étois

capable de me livrer à ma paſſion, ne craindrois-je pas toujours de perdre un cœur que je croirois devoir poſſeder tout entier ? Je me donnerois mille ſoins pour ne pas démentir ma conduite ; & peut-être ces ſoins ne ſerviroient-ils qu'à détruire ma réputation. Car il ne faut pas ſe flatter, quelques égards qu'ait une femme pour elle-même, elle ne peut parer à tout ; on la démêle, & ſouvent les plus grands ménagemens font juger la paſſion plus criminelle. Ne trouvez-vous pas que je raiſonne bien ſérieuſement : c'eſt une ſuite naturelle de mon averſion pour tout ce qui s'appelle engagement de cœur. On dit volontiers du mal de ce que l'on hait ſouverainement : ſi j'aimois, je ne ſerois pas plus fine : je vous le dirois avec la même franchiſe. N'en parlons plus, & ceſſez de me plaiſanter ; je vous en prie avec douceur. Ce procedé doit vous toucher, puiſqu'il ne tiendroit qu'à moi de continuer à vous quereller ; la diſpoſition de mon eſprit y eſt toute entiere : c'eſt un ſacrifice que je vous fais : je vais vous en faire encore un autre, en vous parlant de mon Procez, quoique je n'aye jamais eu moins de goût pour lui qu'à preſent. Ce n'eſt

pas parce qu'il va mal ; je voudrois qu'il fût perdu , & qu'il ne m'eût pas attiré à Paris. Ce dégoût vous paroîtra ſingulier , après l'empreſſement que vous m'avez vû pour y venir : il n'en eſt pas moins vrai. La maiſon de mon Procureur eſt la ſeule qui me plaiſe ; je laiſſe parler ma Tante , & je ne dis pas un mot. J'y ſuis à mon aiſe ; par tout ailleurs il faut néceſſairement ſe divertir , & cela m'impatiente. En vérité je ſuis devenuë bien raiſonnable : vous avez craint que la diſſipation ne fît tort à ma raiſon : Raſſûrez-vous , M. j'en acquiers tous les jours, & de la plus ſérieuſe ; ma Tante doit vous le mander. Elle feroit fort contente de moi , ſi je voulois ſeulement me régaler tous les jours avec elle de deux heures de lecture dans de vieilles paperaſſes dont elle fait ſon divertiſſement juſqu'à l'heure des Spectacles. Votre ſérieux ne tiendroit pas contre la gravité des remontrances que j'eſſuye tous les jours ſur mon déſintereſſement. La bonne femme ne comprend point comment on n'eſt pas occupé d'un Procez dont la réüſſite doit ajoûter quelques mille livres de rente à un bien déja fort honnête. Pour rendre ſes Sermons plus pathétiques, elle tâche de me faire

concevoir qu'ayant plus de bien je trouverai des partis à choiſir pour me remarier, & que jeune comme je ſuis je devrois y ſonger un peu ſérieuſement. Enfin il n'y a peut-être pas dans le monde d'oppoſitions ſi complettes que celle qui eſt entre les vûës de ma Tante & les miennes. Je ne crois pas faire une médiſance avec vous qui la connoiſſez : mais je me trompe fort, ou elle penſe autant au mariage pour elle que pour moi, elle cherche à relever les reſtes de ſa beauté avec des ſoins infinis. Le goût de la parure & des nouveautez l'emporte ſur celui qu'elle a toujours eu pour le Procez. Elle ne ſe livre à l'un que quand elle a ſatisfait l'autre. Je ſerois en droit de lui faire des leçons à mon tour ; je n'en fais rien, ne ſuis-je pas bien prudente ? Je ne ris même qu'avec vous d'un ridicule naiſſant qui promettroit beaucoup à quelqu'un plus méchant que moi. Joignez, je vous prie, M. votre approbation à celle que je ſuis indiſpenſablement obligée de me donner à moi-même ; je vous en aimerai davantage & j'en ſerai de meilleure humeur. S'il vous vient quelques réflexions ſur la modeſtie qui accompagne mon amour-propre, ne m'en dites mot. Je ne veux point me corriger ; il faut être

ſi modeſte dans le monde, ſurtout avec les ſots, qu'il doit nous être permis de parler de nous à nos amis comme nous parlerions d'un autre. Je ſuis, &c.

Troiſiéme Lettre d'une Dame à un de ſes Amis.

OH pour le coup, M. vous êtes trop difficile. De quelle raiſon faut-il donc vous donner ſi vous ne trouvez pas la mienne d'une bonne eſpece ? Sçavez-vous bien que je ne voudrois pas la troquer contre la vôtre ? Du moins ne tourmenté-je perſonne par une défiance qui tient plus de l'opiniâtreté que du bon ſens. Quand quelqu'un dit qu'il n'aime pas, ſi les démarches ne ſont pas contraires, je l'en crois ſur ſa parole. Il n'en eſt pas de même à la vérité quand on dit qu'on a de l'amour; je ſuis un peu plus difficile ſur les preuves, & je m'en applaudis de tout mon cœur. Par exemple, ſi je m'étois aviſée de croire S. Far .... & que l'eſtime que j'avois pour lui m'eût aidée à faire des réflexions plus tendres, où en ſerois-je à préſent ? Non ſeulement il ne me parle plus de cette paſſion qu'il diſoit être ſi violente, mais même il manque à toute ſorte d'égards. Il n'eſt point de jour où je ne le ren-

contre à la Meſſe ou aux Spectacles : s'il nous arrive de nous trouver enſemble à la porte, il dit quelque mot à ma Tante, & ſort ſans me donner la main ; à peine me ſaluë-t-il. Je vous l'avouë, la fauſſeté des hommes me devient tous les jours plus odieuſe. Quel étoit donc le deſſein de S. Far.... en feignant de m'aimer ? Eſt-il aſſez ſcélérat pour déguiſer un caractere de Petit-Maître, ſous le maſque de la plus rigide probité ? Rien ne ſeroit aſſez fort pour punir une hypocriſie de cette eſpece. Qui ne ſeroit trompé à l'air de ſincerité répandu dans ſes diſcours ? Que je ſuis heureuſe d'être née inſenſible ! mais vous, M. n'en avez-vous pas été la dupe ? Ne m'avez-vous pas fait cent fois l'éloge de ſon mérite ? N'étiez-vous pas étonné de trouver un caractere ſolide dans un jeune homme, élevé comme la plûpart de nos jeunes Seigneurs, en qui d'ordinaire on cultive les agrémens du corps aux dépens des ſentimens du cœur ? Eſt-il rien de ſi ſéduiſant pour moi, que les loüanges que vous lui prodiguiez ? Ah, M. ſi vous ne trouvez pas dans tout cela un juſte ſujet de loüer la prudence qui m'a fait échapper au danger, que faut-il donc pour mériter auprès de vous le titre de femme raiſon-

nable? Vous avez beau faire des plaisanteries sur la confiance avec laquelle je parle de moi ; vous me passerez s'il vous plaît encore cette réflexion en ma faveur. Il faut bien se dédommager par quelque endroit des dégoûts de la raison. Cependant pour un peu moderer l'amour-propre excessif que vous me reprochez, je vais vous avoüer un défaut qui me tourmente depuis quelques jours ; c'est la curiosité. Il est assez humiliant pour une femme qui ne peut souffrir de l'être : j'ai été tentée toutes les fois que j'ai rencontré S. Far..., de lui demander la raison du changement de ses manieres avec moi : non pas pour lui en faire des reproches, mais seulement pour sçavoir comment on peut passer si promptement d'une extrémité à l'autre. Cela m'auroit aidée à mieux connoître les hommes, & à me fortifier contre leurs faussetez ou leur inconstance. Cependant, j'ai fait réflexion qu'il pourroit prendre ma curiosité pour un prétexte ; je ne lui ai pas parlé. Je vous laisse le soin de loüer ma conduite là-dessus. Depuis assez longtems votre amitié n'est point flateuse : croyez-moi, n'hésitez pas à me donner votre approbation, je suis encore assez jeune pour fournir matiere à votre cri-

tique, réservez-la pour du vrai ; si vous m'y accoutumez quand je ne la mérite pas elle me deviendra inutile quand j'en aurai besoin. Je ne compte cependant pas m'y exposer de sitôt ; je suis sûr de ma raison jusqu'à l'âge de ma Tante : tant que je me souviendrai de S. Far.... (& ce sera longtems) son procedé me raffermira dans le goût que j'ai pris pour la vertu. J'avois besoin de cette avanture pour fortifier ma haine pour tout ce qui s'appelle homme à la mode, j'en vois ici les plus jolis du monde qui ne sont à mon égard que des marionnettes bien conduites qui representent à merveille, mais dont on voit les fils. Ces sortes de gens me paroissent beaucoup moins dangereux que ceux de la figure & du caractere dont je croyois S. Far.... Quel bonheur d'être échappée au danger ! Je suis, &c.

TIRCIS ET CLIMENE,

EGLOGUE.

TIRCIS.

CLimene arrêtons-nous ; laissons dans la prairie
Nos troupeaux confondus paître l'herbe fleurie :
Daignez sur le gazon m'écouter un moment.

CLIMENE.

Je le veux bien, Tircis, mais ne fais point l'Amant.

Tu me jure toujours la flâme la plus tendre,

Et tu ſçais que mon cœur refuſe de ſe rendre.

TIRCIS.

Eh bien, Climene, eh bien, je contraindrai mes feux;

Le plaiſir de te voir me rend aſſez heureux.

Je ne te dirai point tout ce que ton abſence

Fit ſentir à mon cœur d'ennuis, d'impatience:

Je te laiſſe à penſer combien à ton retour,

De plaiſirs imprévûs éprouva mon amour:

Sans qu'il me fût permis d'exprimer ma tendreſſe,

Tu ſçais de quels tranſports.....

CLIMENE.

Ah! Berger, je te laiſſe:

Au moindre mot je fuis....

TIRCIS.

Je n'en dirai plus rien.

Me ſoumettre à tes loix eſt mon ſuprême bien.

Vois-tu ſur ce Côteau Silvandre & Celimene;

L'amour les a liez de la plus douce chaine.

Regarde ce Berger, dont le tendre Hautbois,

De ſon aimable Amante accompagne la voix.

Les Oiſeaux attentifs ſuſpendent leur ramage,
Ils inſpirent l'amour au cœur le plus ſauvage.
Ils ſont toujours aimez & toujours amoureux ;
Le bonheur véritable eſt d'être unis comme eux.

CLIMENE.

Depuis quand cet Amant ? Car avant mon abſence,
Je n'ai point remarqué la même intelligence;
Avec ſoin Celimene évitoit ce Berger.

TIRCIS.

Apprens par quelle adreſſe il a ſçû l'engager.
Depuis deux ans Silvandre adoroit Celimene,
Et depuis tout ce tems elle ignoroit ſa peine,
Du moins elle feignoit de ne la pas ſçavoir,
Quoique par mille ſoins Silvandre l'eût fait voir.
Dans nos danſes jamais il ne choiſiſſoit qu'elle :
Il ſe paroit des fleurs qui plaiſoient à la Belle,
Il mêloit Celimene à tous ſes entretiens,
Et conduiſoit toujours ſon troupeau près des ſiens.
Que faire ? que tenter pour apprendre qu'il aime?

Un jour il s'avisa d'un nouveau stratagême.
Il sçut que la Bergere en gardant ses troupeaux,
Tendoit pour s'amuser des pieges aux oiseaux;
Silvandre en choisit un qu'il instruit avec peine
A redire avec lui, j'adore Celimene.
Et quand enfin l'Oiseau sçut assez prononcer
Ces mots dont le Berger ne pouvoit se lasser,
En l'instruisant encore, il le porte à la cage
Où la Belle attendoit un Oiseau plus sauvage.
On ne l'apperçut point: le soir arrive enfin,
Celimene contente emporte son butin,
Et caressant l'Oiseau lui tenoit ce langage:
Tu ne gémiras point d'un trop dur esclavage.
Cher Oiseau de tes chants amuse-moi toujours,
Tu seras, s'il se peut, mes uniques amours.
Je veux fuir des Amans les trompeuses promesses;
Sauve-moi de leurs feux, joüis de leurs caresses.
Hélas! un jeune cœur peut t'aimer sans danger:
Il n'en est pas ainsi quand on aime un Berger.
A ce discours naïf qu'elle finit à peine,
L'Oiseau captif répond: j'adore Celimene

Quelle ſurpriſe ! ô Ciel , quel langage nouveau !
Elle connoît Silvandre au diſcours de l'Oiſeau.
Mais quoiqu'elle craignît des chanſons ſi nouvelles ,
Elle ne laiſſa pas de lui couper les aîles.
Combien de fois depuis elle entendit ces mots ,
Qu'au milieu de la nuit ils troubloient ſon repos ?
Ils l'éveilloient avant le retour de l'Aurore.
Quoi ! ſeroit-il donc vrai que Silvandre m'adore ,
Diſoit-elle ? je crains toujours de me flatter,
Mais je me ſens réduite à n'en pouvoir douter.
Hélas ! il ne pouvoit choiſir un cœur plus tendre.
Je me défens en vain , je n'aime que Silvandre.
A le cacher pourtant elle mèt tout ſon ſoin.
L'Oiſeau de ſon amour étoit le ſeúl témoin ,
Et devant le Berger laſſe de ſe contraindre ,
Devant l'Oiſeau cent fois elle oublioit de feindre.
Je n'aime que Silvandre étoit ſon ſeul diſcours ;
Elle vouloit le taire & le diſoit toujours.
Un jour qu'on célébroit la Fête de Cythere,
Silvandre en vint lui-même avertir ſa Bergere ;

Lui présente un Bouquet : il sera trop heureux,
Si la Belle veut bien s'en orner dans les jeux.
Mais quel bonheur plus grand vint alors le surprendre !
L'Oiseau redit cent fois, je n'aime que Silvandre :
Discours qu'il entendoit & le jour & la nuit,
Et dont sans le vouloir on l'avoit trop instruit.
Celimene rougit & Silvandre soupire.
Quoi ! dit-il, votre cœur voudroit-il s'en dédire ?
Elle ne répond rien, mais son tendre embarras
N'en exprime pas moins ce qu'elle ne dit pas.
Depuis cet heureux jour ils s'aiment sans contrainte.
On ne voit point en eux de soupçon ni de feinte :
Pour eux les plus longs jours deviennent des momens ;
Ils sont comme tu vois l'exemple des Amans.

CLIMENE.

La ruse est bien trouvée, & sans doute nouvelle :
Elle méritoit bien de vaincre une cruelle.

TIRCIS.

Je vais bientôt t'offrir un Oiseau que j'instruis.

CLIMENE.

Je me garderai bien de parler devant lui.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE III.

La carriere la plus difficile à courir dans la République des Lettres, c'eſt de penſer & de ſe donner pour tel ; je veux dire, d'écrire des Réfléxions Morales. Il faut pour cela penſer mieux, non ſeulement que les autres ne penſent, mais même mieux qu'ils ne croyent penſer : ſans cela vous ne réüſſirez point.

La Morale a même un écueïl que les autres genres de Litterature n'ont point.

La plûpart des Ouvrages que l'on

appelle Ouvrages d'eſprit, ſont les enfans de l'Art & du travail, & le Lecteur à l'imagination duquel les mêmes choſes ne ſe préſenteroient point ſans le même travail, s'accoutume inſenſiblement à ſe laiſſer ſéduire : il voit l'Ouvrage tout ſeul, & ne fait que ſe douter de l'Art qui l'a fait. En un mot, ſon amour-propre va bien juſqu'à ſe perſuader, qu'il feroit auſſibien, mais non pas juſqu'à imaginer qu'il l'a fait. Parlez-lui pure Morale, comme eſt le langage de la vérité, c'eſt le langage de la Nature : pour lors il vous entend tout d'un coup; il vous entend même ſi aiſément, qu'il croit vous avoir entendu avant que vous ayez parlé ; & il s'attribuë l'honneur de votre découverte qu'il a compriſe trop aiſément. Vous répétez ce que d'autres ont dit avant vous, ou ce que vos Lecteurs avoient déja penſé.

Si par un heureux hazard vous forcez les gens à convenir que vous avez penſé, que vous vous êtes exprimé d'une façon neuve : pour lors vous êtes un homme ridicule, ſingulier dans votre façon de penſer, bizarre dans vos expreſſions.

Ces ſortes de véritez ſont celles qui

ouffrent le plus le pour & contre : lles offrent plus de ſubterfuges à un omme prévenu & de mauvaiſe huneur. Sur cet article il eſt difficile de convaincre, parce qu'il a toujours uelque choſe à dire. En un mot, de uelque côté qu'on le prenne, ce enre de Litterature eſt celui ou l'anour-propre des Lecteurs les ſéduit lus aiſément contre l'Auteur.

Au reſte, ce que j'en dis n'eſt pas our moi. Qu'on me laiſſe l'honneur l'avoir pénétré tout ſeul ce que j'ai lit; il m'importe peu qu'on l'attribuë uſſi à d'autres, & que tous mes Lececurs ſe l'attribuënt à eux-mêmes.

Pour prouver avec quel déſintereſſement j'ai fait la réfléxion précédente, 'en vais écrire de nouvelles.

C'eſt l'appanage de bien des gens de parler de ce qu'ils ne ſçavent pas. On m'en dira tout d'un coup la raiſon : c'eſt que ces gens-là ignorent beaucoup, & ſçavent peu. J'irai plus loin.

Ce que ſçavent ces gens-là, tout le monde le ſçait : cependant ils veulent briller, & ils s'embarquent ſur la bonne foi d'un amour-propre qui aime mieux parler en ne diſant rien, ou

même en parlant mal, que de se taire.

Je ne dis point ceci à propos de rien : La matiere la moins décidée, une des plus difficiles à décider, c'est la difference de l'esprit au bon sens : c'est la définition de l'un & de l'autre. Cependant j'ai vû mille gens choisir cette matiere préférablement à d'autres, qui les eussent rendus moins ridicules, & donner bonnement les définitions qui pouvoient plus aisément les ranger dans les classes d'homme d'esprit & de bon sens.

Comme nous ne sçavons pas absolument ce que c'est que l'esprit, nous croyons qu'il en est de mille façons différentes : nous les diversifions autant que nous voyons de caracteres diversifiez, de gens à qui nous donnons le titre de gens d'esprit.

Ce n'est point le cahos d'idées que je prétens débroüiller : je sens trop combien il est au-dessus de ma portée; j'entreprendrai seulement de donner un léger crayon de la difference que j'ai apperçûë entre l'esprit & le bon sens.

Le bon sens est à mon avis le don de voir juste; & l'esprit est le don de

voir. L'eſprit eſt l'imagination brute dont le bon ſens eſt la regle. Il eſt peut-être de l'eſprit ſans bon ſens ; mais il ne peut point être de bon ſens ſans un peu d'eſprit : car on peut voir ſans voir juſte, mais on ne voit pas juſte quand on ne voit pas du tout. Le bon ſens aidé de peu d'eſprit, ne verra dans un objet que les choſes qui y ſont, & ſouvent il ne les verra pas toutes. Le bon ſens aidé de beaucoup d'eſprit, verra les objets par leurs endroits les plus brillans ; il ne lui échappera aucune de leurs convenances ; il leur prêtera tous les agrémens dont ils ſont ſuſceptibles. En un mot, pour finir cette légere eſquiſſe de l'eſprit & de la raiſon ; la raiſon c'eſt la regle de l'eſprit, & l'eſprit les graces de la raiſon.

TROISIE'ME LETTRE.

LEs Hommes & les Femmes vivent ici avec une liberté indécente qui va juſqu'au libertinage.

On fait trophée d'attaquer l'honneur d'une Femme, & il en eſt qui ne rougiſſent pas de ſuccomber. Croiriez-vous bien qu'il eſt des belles manieres, & de ce que l'on appelle ga-

lanterie, de dire à une Femme engagée à un autre par la Loi, qu'on l'aime & qu'on l'adore, & de lui demander qu'elle ſe deshonore elle & ſon Mari ?

Le Mariage n'eſt regardé que comme un Contrat civil, qui donne à la Femme le nom de ſon Mari, & qui n'a point d'autre effet. Cette Loi, la plus néceſſaire & la plus ſainte de toutes les Loix, qui proſcrit l'adultere, qui aſſûre une Femme à ſon Mari, & les enfans à leur pere, eſt ici morte ou mépriſée par l'impunité.

Ce n'eſt pas aſſez d'apprendre aux hommes leur devoir ; il faut leur montrer ce qu'ils gagneront à le remplir, ce qu'ils perdront à y contrevenir ; ſi la Juſtice ne ſévit ſur les coupables, ils ont bientôt oublié la Loi, & ne voyent plus qu'eux & leurs paſſions.

Je vois qu'on s'eſt mis ſur le pied de ne plus rougir de l'affront fait par ſon voiſin, dans l'eſperance d'en être vengé le lendemain ; c'eſt ainſi que les hommes font, pour ainſi dire, un trafic honteux de proſtitution & d'infamie, dans lequel ils ne voyent ni les crimes qu'ils commettent, ni les outrages qu'ils eſſuyent.

Un honnête homme n'oseroit presqu'avoüer qu'il est amoureux de sa femme : à force de ne plus rougir du crime, on en vient à rougir de la vertu.

Concevez-vous ce que deviendroit la Societé, si les Femmes devenoient communes ?

Premierement, cette liberté de contenter un penchant qui domine toujours, nous priveroit du plaisir le plus cher à notre cœur ; je veux dire le sentiment de l'Amour : guidez par un penchant brutal, que le changement d'objet excite & flatte, les hommes deviendroient comme les bêtes qui cedent à la Nature, qui les conduit au plaisir sans que ce sentiment arrive jusqu'à elles.

Je ne parle point de la confusion qui naîtroit dans cette monstrueuse Societé, où les enfans n'auroient point de pere, & où les liens du sang seroient ignorez ; les meres, il est vrai, éleveroient leurs enfans ; mais les femmes étant la plus foible moitié de la Societé, que deviendroient chez ce Peuple barbare des enfans que chacun regarderoit comme lui étant étrangers ?

Une Societé ne peut ſe maintenir que par une parfaite égalité entre ſes membres, ou par une compenſation judicieuſe, qui empêche les plus forts d'opprimer les plus foibles.

C'eſt ainſi que dans une Societé policée un pere eſt engagé par ſon propre interêt à élever des enfans dont il ſera chéri & reſpecté, qu'il aime, & dans leſquels il eſpere ſe ſurvivre à lui-même. Comme tout le monde eſt pere, chacun eſt intereſſé à autoriſer les peres, & la Societé renaît plus nombreuſe & plus floriſſante, par les ſoins & ſous les yeux de ſes membres, que la révolution du tems anéantit.

Mais dans cette Societé où perſonne ne ſeroit pere, l'enfant qui naîtroit ſeroit regardé comme un étranger qui voudroit uſurper les avantages de la Societé, ſans en partager les fatigues.

Il y a plus, cet inſtinct machinal qui eſt le même chez tous les hommes, les conduit vers la beauté. Ainſi tous ces hommes guidez par un penchant uniforme, partageroient leurs inclinations entre un petit nombre de femmes. Quel trouble pour lors dans la Societé ! Les paſſions ſçavent enfreindre les Loix. Que ſeroit-ce quand la

Loi s'expliqueroit en leur faveur ! Un de ces hommes voudroit-il céder la femme qu'il aime à ſon Concitoyen, qui n'y auroit pas plus de droit que lui ? Concevez la fureur de ces hommes, qui dans ce moment d'ardeur & d'impétuoſité, voudroient n'être hommes que pour eux. Concevez les troubles, les diſſenſions, les combats. Une ſeule femme fit périr une des Nations les plus policées. Que deviendroit cette multitude d'hommes ſauvages, qui tous combattroient pour la même cauſe, tous pour leur interêt particulier, & qui auroient autant d'ennemis que de Concitoyens ! Je vois périr cette monſtrueuſe Societé, qui ne laiſſe d'elle qu'un ſouvenir effrayant, & dont la chûte nous apprend qu'il eſt dangereux de ſe livrer aveuglément aux mouvemens de la Nature, quand elle n'eſt pas corrigée par la raiſon.

Ce n'eſt pas que nous ayons à craindre une auſſi funeſte cataſtrophe. Le bon ordre regne encore malgré la diſſolution & la débauche. Mais ſi lorſque la Loi défend l'adultere, lorſque la bienſéance le diſſuade ; lorſque chaque homme eſt engagé par ſon interêt

particulier à prévenir les infractions de la Loi ; si malgré cela le crime regne encore, que seroit-ce quand cette fureur seroit autorisée par la Loi, quand la bienséance seroit ignorée, quand chaque membre de la Société auroit un droit réel à soutenir contre les autres, qui en auroient autant que lui ?

La Loi quoiqu'elle ne soit nullement observée, n'est pourtant pas inutile. Elle est toujours d'un grand poids ; elle empêche la corruption de gagner ; elle aide & nourrit la bienséance qui est un grand frein ; l'infamie est un châtiment terrible pour ceux même qui ne craignent pas les remords. D'ailleurs l'honneur des Maris peut bien être trahi, mais il veut être menagé ; c'est assez qu'ils ayent le droit de se plaindre pour qu'on tâche de leur cacher les infidelitez qu'on leur fait. Les sermens quoique presque oubliez, inspirent toujours un certain respect ; on les trahit, mais on n'ose se l'avoüer à soi-même.

Le crime quoiqu'à la mode, n'ose encore se montrer à découvert : il faut qu'il se couvre du Manteau de la vertu. Tout apprivoisez que les cœurs

ſoient avec lui, les oreilles ne ſont pas encore accoutumées à entendre ſon nom ; & toutes ces raiſons empêchent le déſordre & le tumulte qui ſans cela deviendroient inévitables.

QUATRIEME LETTRE.

LE préjugé qui attache l'honneur d'un Mari, du moins un certain honneur, à la vertu de ſa femme, n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement.

Quand un homme eſt trahi par ſa femme, il y a ſouvent un peu de ſa faute. C'eſt qu'il n'a pas ſçû lui faire aimer la vertu ; c'eſt qu'il n'a pas été un devoir aſſez aimable pour elle ; c'eſt qu'il lui a peut-être préſenté la vertu avec cette âpre ſévérité que le nom de vertu augmentoit encore à ſes yeux : ſouvent il a été le premier infidele, & encore en étant vertueuſe, veut-on y trouver ſon compte.

Cependant ce préjugé-là perd beaucoup de ſon crédit : on s'eſt fait là-deſſus une eſpece de raiſon ; & d'ailleurs il n'y a preſque plus perſonne qui ſoit en état de jetter la pierre : il a dégénéré en un autre. Le ridicule tombe ſur ceux qui implorent le ſecours des Loix.

Il ſemble que par une eſpece de Traité tacite, on ſoit convenu d'abroger la Loi, & de ſe deshonorer de concert : quelle folie !

Si des hommes s'aſſembloient pour former une Societé, la premiere de leurs Loix, l'eſprit de toutes les autres ſeroit de veiller à la conſervation de la Societé en général, & de ſes membres particuliers.

Si ces mêmes hommes laſſez d'une regle importune rompoient la convention, & convenoient de s'entredéchirer, que diroit-on de ces extravagans qui ne ſe ſeroient aſſemblez que pour ſe détruire ?

Un homme trahi par ſa femme ſe trouve ici entre deux feux : il faut ou qu'il ſouffre patiemment & qu'il enrage tout bas, ou qu'il conſente à ſe rendre ridicule. S'il parle, s'il menace, la femme fait beau bruit, & elle a recours à la Loi qui la ſépare d'avec un brutal qui ne veut pas être à la mode ; & voilà un homme devenu la fable du Public.

C'eſt ainſi que tout ſe reſſent de la fureur de la mode, juſqu'à la vertu.

Le premier Mari qui a été outragé s'eſt plaint : le ſecond voyant que cela

ne prenoit pas, s'eſt vengé ſur un troiſiéme, qui a auſſi voulu prendre ſa revanche, & ce cercle de vengeances a corrompu toute la Societé.

Car on ne voit ici que des ames moutonnieres: l'exemple eſt la regle univerſelle: la diſſipation éternelle où l'on vit leur fait perdre l'habitude d'eſtimer & de connoître les choſes; & ils ne les apprécient que ſuivant le taux qu'ils voyent que les autres y mettent: Les paſſions peuvent tout ſur un cœur qui ne ſçait que ſentir, qui ne connoît que les mouvemens de l'inſtant, & qui ne retournant jamais ſur lui-même, n'eſt pas en état de les regler. Ils connoiſſent bien les devoirs; mais les paſſions leur en cachent l'importance, & l'exemple général leur en a bientôt fait oublier juſqu'au nom.

Quatriéme Lettre d'une Dame, &c.

QUe je m'ennuye, M. que je m'ennuye! ſans vous je tomberois infailliblement dans cette maladie, dont les Anglois ſe délivrent par la mort. J'ai un dégoût pour la vie, une averſion indolente pour les plaiſirs, une crainte embaraſſée de me trouver dans le grand monde, qui me rend inſup-

portable à moi-même. Vos Lettres ſeules peuvent m'amuſer ; la continuation de vos conjectures me divertit. Je lis vos plaiſanteries ſans colere, & je trouve un plaiſir ſingulier à deviner les Fables que vous arrangez ſur un ſi beau plan. Je ſuis fâchée de n'avoir plus de matiere à vous fournir ; mais je ſors ſi peu, que je rencontre rarement S. Far.... Ma Tante le voit plus ſouvent, mais je ne ſçais où ; elle m'en parle quelquefois. Voyez s'il y a là-dedans de quoi ranimer votre veine ſatyrique : ſon nom ne ſera aujourd'hui qu'une fois dans ma Lettre : tirez-en parti, ſi vous le pouvez ; mais ſi vous en faites quelque choſe, je vous en tiendrai d'autant plus de compte ; votre réponſe éloignera l'ennui pendant une demie heure ; c'eſt beaucoup pour moi dans l'état où je ſuis. Je me fais des efforts pour vous écrire qui me cauſent des remords. La délicateſſe de mon amitié eſt bleſſée de l'excès de ma pareſſe. J'ai beſoin de penſer que ma Lettre aura une réponſe pour ne la pas finir à preſent. Je ne ſçais de quoi vous entretenir ; comment exprimer des ſentimens ? Ils ne ſont plus de ma connoiſſance : des

Nouvelles ? Dieu me préserve d'en sçavoir. Mon Procez ? je l'ai oublié. Je n'ai rien à vous dire de ma Tante ; mon humeur ne lui convient plus ; elle sort de bonne heure, & ne rentre que fort tard. Elle ne me propose plus d'aller avec elle ; je n'en suis pas fâchée. J'aime la solitude ; je ne reçois personne chez moi. Je passe les jours dans un repos qui tient assez du non être.

Ma Lettre a été interrompuë par une reprise d'indolence : pendant cet intervale il m'est repassé dans la mémoire une conquête que j'ai faite presqu'en arrivant ici, & dont j'avois oublié de vous parler. C'est le Comte de.... Il y a beaucoup de contrastes dans sa figure, mais son esprit en est l'assemblage complet. Il est grand, assez bien fait, mais son air est ignoble ; son visage est agréable sans aucun trait : il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai à présent pour vous donner une idée de son caractere. Dans le goût où vous êtes d'étudier les hommes, celui-ci vous donneroit de l'exercice ; le mélange bizarre de vices & d'agrémens qui se rencontre en lui vous divertiroit. A mesure qu'il

me fournira quelques traits ſinguliers, je vous promets de vous en amuſer. Il n'eſt amoureux de moi qu'en conſéquence de ſon génie, le cœur n'y a point de part : il affecte d'avoir de l'amour par vanité ; il le mépriſe avec une apparence de raiſon dont il ſe pare ; & ſans connoître l'amour ni la raiſon, il parle parfaitement le langage de l'un & de l'autre. La premiere fois que je le vis, ce fut chez la Marquiſe de.... Ce jour-là on y parla beaucoup de l'Amour : j'en dis à mon ordinaire tout le mal que j'en ſçais. Le Comte, qui dans la diſpute ſe détermine toujours contre les plus opiniâtres, prit parti contre moi ; & pour me ramener plus ſûrement à ſon ſentiment, il jugea à propos d'être amoureux de moi. Je le vis tout prêt à parier que je l'aimerois : juſqu'à preſent il auroit perdu, quoiqu'il m'ait rendu tous les ſoins d'un Amant dans les formes. Je ne me ſouviens pas de cent galanteries qu'il m'a faites. Je l'ai perdu de vûë ; depuis que j'ai pris du goût pour la retraite, je n'ai pas voulu recevoir ſes viſites ; il m'a fait rendre pluſieurs Billets ; j'en ai lû quelques-uns qui m'ont paru aſſez bien tournez. Enfin

me voilà parvenuë à vous dire quelque chose, & à donner à ma Lettre une honnête longueur. Amusez-vous de cette Histoire ; faites-en un Roman : dites que j'aime le Comte, tout cela m'est indifférent. Adieu, M. je suis toujours, &c.

CINQUIE'ME LETTRE.

JE ne m'ennuye plus, M. n'en faites pas honneur à votre Lettre, elle n'y a aucune part ; votre ironie sur ma tristesse n'a pas le mérite de la nouveauté: les interprétations que vous donnez à ma méchante humeur sont usées ; vos expressions sont bien tournées, mais je prens peu garde au stile. J'ai mieux que tout cela : que ne donnerois-je pas pour vous faire deviner ce qui m'a tirée de ma mélancolie ? J'ai pensé prendre la poste pour aller joüir de votre surprise en apprenant que S. Far.... est amoureux de ma Tante : pourquoi ne vois-je pas votre mine ? Oüi, M. il est amoureux de ma Tante. Votre premier mouvement est sans doute de me donner un démenti enveloppé d'une phrase bien polie. Donnez-m'en tant qu'il vous plaira ; étonnez-vous, n'en croyez

rien ; vous n'ôterez pas pour tout cela une circonſtance à la vérité. Je veux bien me donner la peine de juſtifier une choſe ſi peu vraiſembiable : dans tout autre cas je voudrois être cruë ſur ma parole.

Je vous ai dit que je voyois très-peu ma Tante depuis quelque tems ; ſes démarches ne me paroiſſoient pas aſſez intereſſantes pour m'engager à m'en informer : le hazard me les a fait découvrir. On m'apporta ces jours paſſez une Lettre que j'ouvris ſans faire attention à l'adreſſe. Je reconnus l'écriture de S. Far.... Je crus qu'il recommençoit ſes importunitez. Jugez de ma ſurpriſe quand je vis qu'elle étoit pour ma Tante. Je l'ai copiée ; je vous l'envoye. On ne peut trop apporter de preuves pour rendre croyable une avanture ſi bizarre.

Quand ferez-vous ceſſer la dure contrainte où vous me retenez, Madame ? Pourquoi ne m'eſt-il pas permis d'aller chez vous à toutes les heures du jour ? La Maiſon que vous avez choiſie pour nous voir eſt ouverte à tout le monde. On ne manquera pas de conjecturer ce qui vous y attire. Quelles conſéquences n'en tirera-t-on pas ? Les viſites que je pourrois

vous rendre seroient bien plus naturelles. Il faut les souffrir, Madame, ou rompre le silence sur les raisons qui vous ont engagée à me défendre votre Maison en arrivant à Paris. Ne craignez-vous pas qu'au milieu du tumulte vos bontez pour moi ne soyent trop remarquées? Faites cesser, Madame, une contrainte qui devroit vous coûter plus qu'à moi, si vous m'aimiez comme vous le dites.

J'ai gardé ce Billet; je ne sçais pas ce qu'a produit ce qui-pro-quo: mais j'ai fait observer ma Tante. Je sçais la Maison où elle voit S. Far.... Je lui ai proposé d'y faire une visite, & j'ai eu un plaisir singulier à voir son embarras. Elle a trouvé mille raisons de goût & de bienséance pour m'empêcher d'y aller: le monde qui s'y assemble est, dit-elle, en trop grand nombre. Je suis trop jeune pour m'y exposer; il ne me plairoit pas; ce sont des gens sans esprit qui ne songent qu'à joüer: je m'y ennuyerois infailliblement. Je n'ai point insisté, de peur de la fâcher. Je suis resoluë à avoir pour elle tous les égards qu'exige le soin qu'elle prend de mes affaires. D'ailleurs, il y auroit trop de conséquence pour moi à me broüiller avec elle pendant mon séjour ici. Elle

n'eſt pas bonne ; ſa pruderie en impoſe dans ma famille : quoiqu'elle pût m'imputer , elle auroit toujours raiſon. Toutes ces conſiderations m'ont empêchée d'aller voir la mine de S. Far... aux pieds de ſa nouvelle Amante ; mais je ne ſçais ſi elles me retiendront toujours : je me fais une idée charmante du déſordre où le jetteroit ma préſence. Quel plaiſir n'aurois-je pas à lui demander ce qui l'a empêché de me rendre au moins une viſite ! Je ne riſque plus rien à lui faire des queſtions ; ſon parti eſt pris : il eſt charmé du mérite ſolide de ma Tante. La délicateſſe de ſon eſprit le ravit ; il adore des commencemens de rides qui ſont ſans doute des graces ſéduiſantes pour un cœur revenu des erreurs de la jeuneſſe. Quel monſtre ! Sans doute il étoit enyvré de cette belle paſſion , quand il me parla avec tant d'emportement à l'Opera. Son aveuglement lui faiſoit prendre mon viſage pour celui de ma Tante. N'eſt-il pas bien divertiſſant d'être le plaſtron des impertinences que fait dire une erreur ſi ridicule ? peut-être ne m'a-t'il dit tant de choſes emportées , que pour les faire entendre à l'objet de ſes vœux : peut-être étoient-ils convenus ce jour-là de me rendre

leur dupe : le joli rôle à joüer ! Je sens augmenter de moment en moment ma haine pour tous les hommes : Je n'en excepte aucun, à moins qu'il n'ait passé cinquante ans; ou plutôt je hais S. Far... pour tous les autres ensemble. Je ne veux rien faire remarquer à ma Tante; elle me divertit telle qu'elle est. Je veux seulement faire connoître à S. Far.... que j'ai vû son Billet. Je veux le mettre dans la nécessité de me confier toute l'intrigue : Je m'en amuserai, & j'aurai le plaisir de l'accabler de méchantes plaisanteries : J'ai des projets là-dessus qui me rendent ma vivacité. Je serois fâchée qu'il n'aimât pas ma Tante; car mes plaisirs seroient perdus. N'y voyez-vous pas bien de l'apparence ! Aime-t'on les gens de cet âge ? Je suis bien folle de n'y avoir pas pensé plutôt; mais s'il ne l'aime pas, quel est son but ? Oh! je me perds dans ces contradictions-là. Aidez-moi à les débroüiller, & rions-en ensemble. Je suis, &c.

L'AMOUR VENGE',

RECITATIF.

DAns ce séjour charmant qui jadis vit éclore
Les amours de Petrarque & de la belle Laure ;

La jeune Iris faiſoit admirer ſa beauté :
Mais ſon indifférence
Banniſſoit des cœurs l'eſperance
Auſſitôt que la liberté.
On eût dit que l'Amour dans ſes yeux pleins de charmes
Avoit mis ſes plus sûres armes,
Et n'avoit plus de traits pour ſurprendre ſon cœur.
Non, diſoit-elle, Amour, ne ſois jamais vainqueur.

A I R.

Regnez, aimable Paix,
Regnez dans ce ſéjour tranquille.
Lieu charmant, ſervez-nous d'azile
Contre l'amour & ſes attraits.

Amour, ce n'eſt pas nous que tu pourras ſurprendre :
Il eſt aiſé de dompter
Un cœur qui cherche à ſe rendre :
Mais quand on veut ſe défendre,
On eſt sûr de réſiſter.
Regnez, aimable Paix.

R E C I T A T I F.

C'eſt ainſi que la jeune Iris
S'applaudiſſoit d'être inſenſible.
Hélas ! elle ignoroit que l'enfant de Cypris

Cet enfant invincible,
La puniroit de ses mépris.
Elle parloit encore alors que dans la Plaine
Elle apperçoit Tircis :
De quel trouble nouveau tous ses sens sont saisis !
Quel doux penchant l'entraîne !
Elle y veut résister, la résistance est vaine :
Peut-on échapper à l'Amour ?
Dieu cruel, dit Iris, aimerois-je à mon tour ?
Ta victoire est-elle certaine ?

A I R.

Aimable Paix, revenez dans mon cœur ;
Venez en banir les allarmes.
Revenez, prêtez-moi des armes
Contre un trop aimable vainqueur.

Mon cœur n'ose étouffer ni suivre ses désirs ;
Et sa peine a pour lui des charmes.
L'amour vit & croît dans les larmes :
Il se nourrit de mes soupirs.
Aimable Paix, &c.

RECITATIF.

Tandis que la Bergere inquiete, incertaine
Aux échos des Forêts raconte ses tourmens,

L'amour dans Tircis & Climene
Couronne deux parfaits Amans.
Dieux, que devient Iris ? quel ſuccès pour ſes feux ?
Que t'ai-je fait, dit-elle, Amour impitoyable ?
Ne rends-tu tous les cœurs heureux
Que pour me rendre miſérable ?
La belle Iris ſuccombe à ſa douleur amere ;
Au trait dont ſon cœur eſt bleſſé,
Elle veut en vain ſe ſouſtraire,
Et les larmes de la Bergere
Vangent le Dieu puiſſant qu'elle avoit offenſé.

A I R.

Que ſert-il d'attendre ?
Cédez, rendez-vous.
Plus on cherche à ſe défendre,
Plus l'Amour eſt sûr de ſes coups.

Ce Dieu pour combler vos deſirs,
Vous offre les plus douces chaînes :
Mais craignez d'éprouver ſes peines,
Si vous refuſez ſes plaiſirs.
Que ſert-il d'attendre, &c.

AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE IV.

LETTRE

A l'Auteur des Amusemens du Cœur & de l'Esprit.

JE ne ſçay, Monſieur, ni vôtre nom, ni vôtre demeure, & j'ay pris le party d'adreſſer la Lettre que j'ay l'honneur de vous écrire, chez vôtre Libraire : Y penſez-vous, Monſieur ! commence-t'on un Ouvrage periodique pour l'abandonner à la troiſiéme feüille ! Convient-il de prendre avec le Public des Engagemens qu'on ne peut, ou qu'on ne veut pas remplir !

Qui vous a fait quitter ſi bruſquement la partie ! Ce ne ſeroit pas le deffaut de materiaux, & vous aviez ſans doute fait vos proviſions d'eſprit pour en fournir au Public ; ce n'eſt pas le mauvais ſuccès de vôtre feüille ; vous ne vous êtes donné le tems ni de tomber, ni de réüſſir. Le Titre de vôtre ouvrage ſembloit annoncer l'utile & l'agréable ; Titre vaſte, je l'avoüe, & peut-être un peu faſtueux, qu'importe ! Ce que nous en avions vû nous faiſoit eſperer que vous ne reſteriez pas au-deſſous de vos promeſſes. Vos reflexions ſont ſolides. Vos lettres ſont pleines de feu, & vous n'entendez pas mal la Métaphyſique du cœur ; *je ne ſuis pas aſſez vôtre Livre* pour l'entendre auſſi-bien. Je ne vous diray rien de vos petits morceaux de Poëſie, je ne ſuis pas aſſez connoiſſeur pour en juger, mais on dit qu'ils annoncent du talent. Si vous êtes déterminé à renoncer à vôtre entrepriſe, que deviendront les Lettres de S. Far ! Elles doivent être intereſſantes à en juger par celles que nous avons déja lûës. Ne vous en rapportez pas tout-à-fait aux déciſions du Caffé : on ſe trompe là comme ail-

ſeurs, & j'ay vû des Ouvrages eſtimés de la plus ſaine partie de la République des Lettres, dégradés par ces Meſſieurs qui ſe font ſouvent une gloire de reſiſter au torrent.

Je vois avec douleur des Hommes d'un merite rare aller tous les jours ſe donner en ſpectacle & étaler de l'eſprit & de l'érudition dont on leur tient peu de compte, ou par ignorance, ou par jalouſie, tandis qu'ils ſe ſequeſtrent du commerce des plus honnêtes Gens qu'ils inſtruiroient, & qui ſeroient charmés, en profitant de leurs lumieres, de rendre juſtice à leurs talens. Je ne doute pas que cette façon de penſer ne me faſſe des ennemis; mais je ſeray bien dédommagé de leur haine, ſi je réüſſis à perſuader ceux qu'il eſt important de déſabuſer. Reprenez la plume, Monſieur, faites-nous part de vos reflexions, vous trouverez plus de lecteurs que vous ne penſez. Il m'a paru par vos premieres Feüilles que vous avez étudié les ridicules des Hommes, vous ne pouvez nous refuſer le fruit de vos Méditations; l'objet de vôtre étude eſt noble & loüable. Ne vous rendez pas criminel par un

ſilence qui feroit également tort à l'Homme de Lettres, & au Citoïen.

Un intime Amy de Monſieur Richer, Auteur du malheureux Sabinus, vient de m'envoïer une lettre auſſi offençante pour le Public, qu'elle eſt conſolante pour l'Auteur ; c'eſt une déclamation ſur le mauvais goût & l'injuſtice de notre ſiécle. Sabinus, à l'en croire, eſt un Chef-d'œuvre dramatique qui méritoit tout le ſuccès qu'il n'a pas eu. Je crains bien que l'amitié indiſcrete de cet honnête Avocat ne faſſe encore plus de tort à cet Ouvrage, que la prétenduë cabale qui l'a étouffé dans ſa naiſſance. Quoiqu'il en diſe, & quelque penchant que j'aïe à loüer Monſieur Richer, il me ſemble pourtant que ſi ſa Tragedie n'a pas tout-à-fait mérité ſa chûte, on n'y voit auſſi aucunes de ces ſituations heureuſes & intereſſantes, aucuns de ces traits frappans qui menent au grand ſuccès. La ſituation du cinquiéme Acte reſſemble tout-à-fait à cet endroit de Guſtave qui fit tant de plaiſir ; *ah ! c'eſt ſon Fils.* On dit que Monſieur Richer avoit fini ſa Tragedie longtems avant que celle de Monſieur Piron ait été joüée, en ce cas c'eſt un

malheur pour luy d'être venu le dernier ; il peut dire avec le Chevalier d'Acilly.

L'Antiquité l'avoit dit avant toy.
C'est une plaisante Donzelle !
Que ne venoit-elle après moy,
Et je l'aurois dit avant elle ?

A l'égard de la versification elle n'est pas mauvaise au point qu'on l'a dit d'abord. La fabrique des Vers est même assez harmonieuse, mais les caracteres sont absolument manqués. Domitien paroît dans toute la Piéce moins cruel que severe, & moins soupçonneux que prudent. Titus est un amant froid, dont la passion ne produit aucun effet : un Heros fanfaron qui compte trop sur sa valeur ; Eponine, une étourdie qui va reveler une conjuration dont elle ne connoît les Auteurs que par oüi-dire, & qui ne remplit pas l'objet de sa délation. N'étoit-il pas naturel qu'elle fît des conditions avec l'Empereur, & que la grace de *Sabinus* fût le prix du service qu'elle rendoit à l'Empire, en sauvant la vie des Maîtres du Monde. L'amour & la rivalité des deux Cesars n'est point fondée. Domitien se déclare ainsi à Pâris, son confident.

Hier je vis au Temple une jeune inconnuë ;
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vûë :
Je la vis, je l'aimay : mon cœur fut enchanté ;
Et ne reconnut plus d'autre Divinité ;
Mais cet amour naiſſant fut troublé par la crainte,
Ses beaux yeux dont l'image en mon ame eſt empreinte
Sur Titus ſeulement parûrent ſe fixer.
D'un mouvement jaloux je me ſentis preſſer ;
Peut-être qu'en ſecret cette beauté ſoupire :
J'ay vû couler des pleurs qui ſemblent me le dire.
Cherchons-là, découvrons le ſujet de ſes pleurs
S'ils coulent pour Titus, irritons ſes douleurs.

Quel étrange ſoupçon, pourquoy Titus feroit-il verſer des pleurs à Eponine, & cette Princeſſe choiſiroit-elle le Temple pour y faire éclater ſon amour & ſa douleur !

Voicy maintenant l'amour de Titus, il s'allume au même endroit.

Dans le Temple d'Iſis, Ciel, j'ay crû reconnoître
La beauté qu'à la Cour jadis je vis paroître.
Mon cœur qui fut alors touché de ſes attraits ;
La retrouve en ces lieux plus belle que jamais.
En Judée autrefois le Jourdain ſur ſa rive
En des liens moins forts tint mon ame captive.

Cette jeune inconnuë en proye à ses douleurs ;
Baissoit modestement ses yeux baignés de pleurs.
La timide pudeur qui releve ses charmes,
D'un cœur qu'elle a soûmis ignore les allarmes.
Mais doit-elle ignorer que Titus fut toûjours
De celuy qui gémit le plus ferme secours.
Pour essuyer les pleurs d'un objet adorable,
Ne puis-je luy prêter une main favorable ?
Je souhaite la voir & je crains ses regards ;
Faut-il que dans un Camp au milieu des hazards,
Où regnent les fureurs de la fiere Bellone,
Au pouvoir de l'amour mon ame s'abandonne !
Revoyons cependant cet objet enchanteur,
Goutons le doux plaisir d'être son protecteur.
Eh ! quel plus doux employ de la toute-puissance
Que de finir les maux dont gemit l'innocence ?

Titus confond icy les sentimens d'une compassion generale pour tous les malheureux, avec cet interêt tendre qui naît de l'Amour.

Eh ! quel plus doux employ, &c.

Ce Prince ne semble-t'il pas oublier qu'il est amoureux pour dire qu'il est équitable, & compatissant !

A l'égard de *Sabinus* il se respecte & s'admire trop en verité ; il dit en

parlant de luy-même à l'Empereur;

Sorti du grand Cesar c'eſt ſa vivante image,
S'il n'en a le bonheur, il en a le courage.
Sans le ſort ennemi qui borna ſes exploits,
Sa Patrie étoit libre & rentroit dans ſes droits.
A tous ſes Citoyens ſa diſgrace eſt commune,
Et l'eſpoir des Gaulois tombe avec ſa fortune.
Je dis plus, s'il eſt mort l'univers eſt ſoûmis,
Sabinus t'eût cherché par tout des ennemis.
C'eſt tout ce que je ſçais du ſort de ce grand Homme.

Et dans un autre endroit:

Que du grand Sabinus le nom ſeul t'épouvante.

On dit pour juſtifier l'éloquence de ce Gaulois à ſe loüer luy-même, qu'il ne parloit ainſi que pour mieux tromper l'Empereur: eh! ne couroit-il pas les mêmes riſques en élevant ſi fort l'Ennemy le plus redoutable de ce Prince? Il ſauvoit Sabinus, je l'avouë, mais il expoſoit beaucoup ſon Panegyriſte; ne faites part à perſonne, Monſieur, de tout cecy, j'eſtime trop Monſieur Richer pour vouloir le déſobliger; mais auſſi je reſpecte trop les Jugemens du Public pour les fronder, comme fait l'Auteur de la Lettre qui a donné occaſion à ces Remarques. Vous ſerez peut-être bien aiſe de la

voir, c'eſt un Plaidoïer pour une Cauſe perduë.

---

*LETTRE DE M. D. R. Avocat au Parlement, à M.*** au ſujet de* Sabinus.

JE puis enfin, Monſieur, vous rendre un compte exact de *Sabinus*, Tragedie nouvelle. Elle eſt imprimée. En effet, l'impreſſion eſt la veritable pierre de touche pour connoître à fond un Ouvrage Dramatique; Comme elle eſt l'écueïl des mauvais Ouvrages, elle eſt auſſi la reſſource des Auteurs que l'envie tâche de décrier. Les Graces que prête à une Piéce le jeu des Acteurs, le tort que leur fait la negligence; les bruits favorables ou injurieux que ſément les Partiſans ou les Ennemis du Poëte, tout s'évanoüit ſous les yeux du Lecteur, & l'Ouvrage n'a plus que ſon ſeul merite pour ſe ſoûtenir. Ses défauts, il eſt vray, paroiſſent à découvert; mais en recompenſe la malignité de ſes Envieux ne peut dans le ſilence du Cabinet, empêcher l'eſprit d'en appercevoir les

Beautés, & le Cœur de les sentir. Sabinus vient donc par l'impression de subir son dernier arrêt, un arrêt définitif & irrefragable. Il va être apprecié à sa juste valeur.

Pour & ontre. Que peut-on en effet penser de cette Piéce, si l'on n'écoute que les bruits publics. Icy l'on prend un ton plaintif, & l'on me dit que l'Auteur avant de *risquer* sa Piéce, devoit relire sa fable des Fourmies, qui, lasses de ramper, demanderent imprudemment des aîles, & devinrent la proye des Oiseaux. Là, on m'asſûre que M. Richer tient un rang distingué dans la Republique des Lettres. C'est un Successeur de *Rousseau* pour les Cantates, de *La Fontaine* pour les Fables. Animé de l'Entousiasme du plus Galant des Poëtes, il a, dit-on, fait passer dans nôtre Langue toute la force & toutes les graces de ses Heroïdes; & sans trop s'expliquer, quant à present sur *Sabinus*, on me laisse entendre que M. *Richer* ne peut rien faire de mediocre. Ailleurs, j'entends l'*Opinion* publier que dans cette Tragedie, Melpomene s'est égarée dans de sombres Forêts qu'elle ne connoissoit pas. Une Eponine aussi

Lettre nprimée, Iercure e Janvier 735.

Ovide.

Piéce des *nnuis du arnaval*, oüée au 'heatre talien.

aimable que celle du Theâtre François, vient se plaindre de ce qu'on a alteré son caractere, en faisant d'elle une Pleureuse continuelle, s'interessant pour les Romains, pendant qu'elle devoit être, d'après l'Histoire, une Heroïne & leur ennemie declarée. Parmy des Jugemens si opposés, mon esprit est resté incertain : si mes occupations (comme disoit autrefois un ancien Avocat à l'occasion d'*Inès de Castro*) m'ont empêché d'assister aux Representations de *Sabinus*, j'ay trouvé le tems de lire cette Piéce, & la lecture m'en a fait plaisir. C'est un des beaux Sujets qui pût être mis sur nôtre Théâtre. On y voit au naturel les sentimens les plus vifs de l'amour conjugal & de la tendresse paternelle, sentiment dont on rougira moins depuis l'ingenieuse Comedie du *Préjugé à la Mode*. *Titus* est un Heros plein de clemence, amy sincere d'*Eponine*, quand il ne peut plus être son Amant. *Domitien* y est peint, Jaloux, Furieux, Cruel. *Sabinus* conserve un courage & une fermeté dignes des premiers Gaulois. *Eponine* enfin toûjours vertueuse, ne peut pas survivre à son

Diction naire d[e]s Arrêts. A[u] mot : Chaillot.

Epoux, après en avoir innocemment trahi les Projets. Tous ces Caracteres puisés dans le vray ont dû plaire; neanmoins j'apprends que plusieurs Cabales d'Auteurs se sont réünies contre la Piéce, & qu'ils en ont troublé la premiere representation. Croiriez-vous, Monsieur, qu'il y en a eu d'assez mauvais goût pour avoir ri des Vers suivans, où l'Auteur peint, conformément à l'Histoire ancienne, la Vertu & le Courage des Dames Gauloises. C'est *Eponine* qui parle à *Sabinus*.

Dans ce climat, Seigneur, fertile en grandes ames,
La *molesse* n'est pas le partage des Femmes;
Et jalouses souvent du nom de leurs Epoux,
Leur bras s'est signalé par les plus nobles coups.

Je serois très-fâché que l'Auteur n'eût pas rétabli dans l'impression plusieurs vers de cette nature qu'il a retranchés dans les representations pour se prêter à la mauvaise humeur de ses Critiques; & je suis parfaitement du sentiment du Théophraste François. « Un Auteur serieux, selon luy, n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de

La Bruyere.

» tous les mauvais mots que l'on peut » dire, & de toutes les inéptes ap» plications que l'on peut faire au » sujet de quelques endroits de son » Ouvrage, & encore moins de les » supprimer. Il est convaincu que » quelque scrupuleuse exactitude que » l'on ait dans sa maniere d'écrire, la » raillerie froide des mauvais Plaisans » est un mal inévitable, & que les » meilleures choses ne leur servent » souvent qu'à rencontrer une sottise.

Outre les mauvais tours que vous m'avez mandé avoir été faits à M. Richer, comme d'interrompre pendant onze jours la Representation de sa Piéce, de donner une nouvelle Piéce aux jours destinés à *Sabinus*, vous sçaurez, Monsieur, qu'il luy a été fait un larcin de son Plan, par l'Auteur des *Amusemens Historiques*, publiés quinze jours avant la premiere representation de sa Tragedie. La Litterature est-elle donc une Forêt où l'on puisse impunément dépoüiller ainsi ses Confreres ? Et l'Auteur a-t-il dû abuser de la confiance qu'a euë en luy Monsieur Richer de luy communiquer son Ouvrage ! On ne pourra donc

Le Reveil d'Epimenide.

plus consulter les Gens de Lettres sans craindre l'usurpation ! Je voudrois qu'il y eût des peines contre les Plagiaires. Cette Police manque au bon ordre de la Republique des Lettres.

Sabinus a 7. Representations à Paris, & 1. à Cour.

Quoiqu'il en soit, si *Sabinus* a eû ses Censeurs, il a eû ses Apologistes. C'est le sort des ouvrages d'Esprit. Il est difficile de réünir tous les Suffrages. Plusieurs representations de cette Tragedie ont été brillantes, malgré la Cabale & l'Envie. Les illustres Suffrages dont elle a été honorée à Paris & à la Cour, devroient satisfaire l'Auteur : si les Hommes, sur-tout les Poëtes, pouvoient être contents, que M. Richer méprise donc la basse jalousie & les cris de ses adversaires. Ne doit-il pas se souvenir de l'ancien Proverbe : *Figulus figulo invidet.* Le Potier porte envie au Potier. Voilà le sujet d'une Fable que je ne doute pas qu'il ne mette quelque jour en œuvre, luy qui a le Genie si fabuliste. Pour moy je ne puis, Monsieur, resister à la tentation de vous faire voir comment je l'ay rimée.

LES POTIERS.

FABLE.

JAdis certain Potier blâmoit, dit-on, l'ouvrage
D'un Potier son voisin ; & disoit que ses Pots
Mal tournés, ne seroient achetés que des sots,
Qu'il n'en étoit encore qu'à son apprentissage.
Les uns étoient trop grands, les autres trop petits.
Celuy-cy repartit : alte-là, mon Confrere,
Mes Pots n'ont qu'un défaut, mais qui doit vous déplaire,
C'est que de vôtre moule ils ne sont point sortis.

Voilà de quoy consoler M. Richer, en attendant que la lecture de sa Piéce dissipe l'illusion de ceux qui se sont laissé prévenir sur des rapports peu fidéles de sa Tragedie, & qui ont pris pour une décision des cris tumultueux & des railleries concertées.

Pour moy, Monsieur, je l'ay lûë sans prévention : j'y ay trouvé de la Noblesse & du Naturel dans l'Expression, de la Conduite dans le Dessein ; des Mœurs, des Sentimens, des

Caractéres vrais & soûtenus, & des Situations interessantes. Je vous exhorte à la lire dans le même esprit, & vous conviendrez avec moy que ce n'est pas sans raison qu'elle a fait verser des larmes. Je ne vous envoye point d'Extrait de la Piéce ; c'est l'affaire du Mercure, il s'en acquittera bien mieux que moy. D'ailleurs la lecture que vous en ferez, en vous instruisant, vous procurera le plaisir de la surprise. J'ay l'honneur d'être, &c.

IL m'est tombé entre les mains deux petites Piéces de Vers dont je pense que vous pouvez faire usage ; la premiere est une Epître dont l'Auteur ne m'est point connu ; la seconde qui est une allegorie, est de M. l'Abbé de G. si connu par la délicatesse de son gênie.

SUR LES TALENS.

A MONSIEUR DE LA P****

EPITRE.

PAr quel malheur dis-moy la P****
Voit-on chez nous les talens avilis ?
Pourquoy faut-il que des Peuples polis
Du sot mépris arborent la banniere

Contre Apollon ? Qu'ont fait tous nos Auteurs?
Toûjours en butte aux traits de l'ignorance ,
Pourquoy voit-on languir dans l'indigence
Les Descendans de nos Legislateurs ?
Car tu le sçais , la grossiere nature
Laissa longtems les beaux Arts ignorés.
Par l'instinct seul les hommes éclairés
Vils animaux erroient à l'avanture
Sans Loix , sans Dieux , sans vices , sans vertus ,
Et distingués par la seule figure
D'un reste impur de monstres peu connus;
Le Dieu des Vers exilé sur la terre
A la Vertu fit dresser des Autels ,
Et l'homme instruit connut les immortels ;
Au vice enfin il declara la guerre ,
Il fit des Loix : & la societé
De ses besoins emprunta sa beauté.
On voit la pierre à tes accents docile ,
Tendre Amphion , te bâtir une Ville ;
De Citoyens tu peuples ses remparts ,
Et ton genie enfante les beaux Arts.
L'Amour alors vient regner à Cythere ,

Tel qu'il eſt peint par Virgile & Racan.
Ce n'étoit point cet Amour mercenaire
Qui de nos jours met ſes traits à l'ancan.
Le ſimple Amour amy de la ſageſſe,
Sans la troubler, égayoit la raiſon;
Il déteſtoit la noire trahiſon;
Rempli d'attraits il étoit ſans foibleſſe;
Il dévançoit l'Hymen pour le preſſer,
Et le ſervoit ſans jamais l'offenſer.
Tant de candeur étoit l'heureux ouvrage
Du Dieu des Vers; on luy rendit hommage
Chez les Humains objets de ſa bonté;
Par ſes bienfaits ce Dieu fut regreté,
Quand Jupiter oubliant ſa colere
Pour le revoir ſe montra moins ſevere.
Ses Nourriſſons joüirent peu de tems
Des noms flatteurs prodigués à leurs Peres;
Et les Mortels coupables, inconſtans,
Avec le goût de la ſolide gloire
De ſes leçons perdirent la memoire.
L'Or & l'Argent métaux empoiſonnés,
Pour perdre l'Homme, à l'Homme abandonnés,

Sortent du ſein de la terre entr'ouverte ;
Et des talens précipitent la perte.
Dans tous les cœurs la folle ambition
Porte le feu de la diſſention.
L'Amour jadis cet Enfant ſi modeſte ;
Trahit déja la vertu qu'il déteſte ;
Il marche ſeul & dans l'obſcurité,
Toûjours ſuivi du coupable myſtere ;
A ſa noirceur qui pourroit ſe ſouſtraire ?
Le trait qu'il lance eſt un trait infecté,
Et ſon flambeau l'émule du tonnerre
Brûle aujourd'huy pour embraſer la terre.
On applaudit à ſa ferocité,
De ſes forfaits l'univers eſt complice.
Par ſon penchant je vois l'homme emporté ;
A la candeur ſuccede l'artifice,
L'intemperance à la frugalité.
Où conduis-tu cette belle adultere ?
Paris, arrête : helas ! que vas-tu faire ?
Je parle en vain, ſes vœux ſont ſatisfaits ;
L'Amour luy-même éclaire ſes forfaits.
Un Siége affreux & dix ans de carnage
Font perir Troye, & vangent cet outrage.

Le grand Homere illuſtre le trépas
De cent Heros qu'on ne connoîtroit pas ;
Sans ſes beaux Vers. Quel en fut le ſalaire ?
L'obſcurité , l'opprobre , la miſere ,
Pendant le cours de vingt Luſtres complets ;
Meritiez-vous , lâches Grecs , un Homere ?
Pour tout honneur plus de cent ans après ,
Peuple orguëilleux & plein de ſuffiſance ,
Moins amateurs que jaloux des talens ,
Vous ignoriez le lieu de ſa naiſſance.
La vanité vous fit tous ſes parens.
C'eſt de tout tems que la noire impoſture
Sur les talens a verſé ſon poiſon ,
Le ſot rampant déteſte la raiſon.
Si vous penſez , redoutez ſa morſûre.
Le Fabuliſte adoré de Creſus ,
Aux Delphiens , race avare & perfide ,
Reproche un vice , & ce peuple homicide
A ſa fureur immole ſes vertus.
Imitateur du tendre Théocrite ,
Malgré tes Vers , ta perte étoit écrite.
Sans doute Auguſte en eût fait peu de cas ;
S'ils n'avoient pas attendri Mecenas.

Dans cet instant quelle tête est proscrite ?
Amours plaintifs suivent de toutes parts
Un malheureux sur les bords du rivage.
Dieux, c'est Ovide, à mes perçans regards
Son crime échape, un temeraire hommage
Offert au sang du Maître des humains,
Ne rendit point ce bel esprit coupable ;
C'est un détour du flatteur qui l'accable,
Pour disculper le Tiran des Romains :
Rares Talens il fut vôtre Victime,
De ses malheurs n'accusons point l'amour ;
Trop de merite, helas ! fut tout son crime,
Et c'en est un qu'on punit à la Cour.
Quel Monstre vient à mes yeux de paroître ?
A sa noirçeur je crois le reconnoître,
C'est la Satire, elle a le dos froissé,
L'air inquiet, le ris noir & forcé :
Du plus illustre elle ternit la vie,
Les grands talens la font vivre & mourir ;
De leurs débris la barbare est nourrie,
De leurs succès vous la verrez perir :
A sa fureur le Parnasse en est proïe ;
Mordant Boileau Copiste original,

De tout Auteur qui ſçus dire du mal ;
Tu t'illuſtras par une étrange voïe,
Il n'eſt Rimeur ſi diſtingué qu'il ſoit,
Que par tes ſoins Paris ne montre au doigt ;
Et tes bons mots arrachés de leur place,
Du plus illuſtre operent la diſgrace.
Mais, quoy ! le Pinde aujourd'huy refleurit ;
Le préjugé cede enfin à l'Eſprit,
LE FRANC ſe montre & ſes Vers pleins de
charmes,
Pour ſa Didon nous arrachent des larmes.
La P. * * * * ainſi de tes talents,
Le Pinde heureux s'applaudit & s'honore,
Malgré les ſots oſe chanter encore,
Le tendre amour repetera tes chants,
Lors Appollon conſolé par tes Rimes,
Pour t'écoûter oublira tous leurs crimes ;
S'il ne devient jaloux de tes accents.



LES ROSES ET LES LIS.

UN jour les Roſes & les Lis
Reſolurent d'aller enſemble
Loger ſur le tein de Philis ;
La troupe auſſi-tôt ſe raſſemble,
Pour executer ce deſſein.
Dans ſon lot la Roſe eût la joüe ;
Et je ne ſçay quoy ſur le ſein,
Qu'aux lévres ſur-tout on dévoüe ;
Bien plus amplement partagé,
Le Lis épars, ſe vit logé
Sur tout le reſte du viſage.
Plus on a, plus on veut avoir ;
Le jaloux s'ennuïa de voir
La Roſe en ſon petit menage :
Pour l'en chaſſer, il appelle à ſon ſecours
L'erreur d'une ſurpriſe extrême ;
Silvandre eſt mort depuis deux jours ;
Dit-il, Philis l'apprend, & devient blême ;

Mais le fait étoit supposé :
Silvandre arrive, & portes closes,
Avant de s'être reposé
Il changea tous ses Lis en Roses.

Je suis, &c.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la quatriéme Feüille des Amusemens du Cœur & de l'Esprit. A Paris le 22. Mars 1735.

MAUNOIR.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, Quay des Augustins, à la Prudence, & à la Renommée.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE V.

In tenui labor : at tenuis non gloria ; ſiquem
Numina læva ſinunt. . . . *Virg.*

LETTRE

à Madame la Marquiſe de . . . .



OUS m'ordonnez, Madame, la continuation des *Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit*. Quelles que ſoient les raiſons qui m'en ont fait interrompre le cours, elles cedent à la loi indiſpenſable que je me ſuis preſcrite de vous obéir : cependant je n'oſe

E

pas me flatter d'intéresser un goût aussi délicat que le vôtre ; mais au défaut du succès j'aurai toujours le mérite d'avoir cherché à vous plaire.

Je vais donc commencer par une Histoire qui vous paroîtra singuliere. Vous y verrez des crimes aussi grands que ceux d'Œdipe & autant de malheurs. Vous l'aurez telle que je l'ai reçûe.

Après l'évenement du Combat de la Boyne, le Roi Jacques II. abandonna le Trône de la Grande-Bretagne. Cependant on vit encore quelque tems en Irlande un Parti dans ses intérêts. Mais ce Parti étoit aux abois; & quoiqu'il semblât montrer assez de vigueur à Limerik, ce n'étoit plus que le dernier effort d'une constance prête à succomber. Limerik se rendit aux Loix du Vainqueur ; & les trois Royaumes étant soumis à Guillaume III. chacun songea à faire sa paix. Le Comte Horace de Rosfield avoit combattu longtems pour la querelle du malheureux Prince détrôné : mais voyant le Ciel & sa Patrie suivre un autre Parti, il ne s'opiniâtra pas. Il demanda sa grace & l'obtint. Le séjour de la Cour ne lui permettant pas

l'exercice de la Religion Catholique, il se retira à une Terre qu'il avoit à huit lieuës de Dublin. Là éloigné du tumulte, appliqué à l'étude, il s'occupa entierement de son salut. Il est vrai qu'il ne pouvoit s'empêcher de gémir à la vûe du triste état où le Fanatisme réduisoit la Religion : mais dans l'attente d'un changement favorable, il avoit le plaisir délicat de secourir la vertu persécutée. Tel étoit son bonheur, lorsqu'il résolut de le partager avec Elisabeth de Codron, fille de condition, riche, belle, jeune & d'un mérite achevé. Il l'épousa. Jamais le Ciel n'assembla des nœuds si parfaits. L'union de ces deux Epoux ne produisoit qu'un enchaînement de desirs. C'étoit une attention, une complaisance, une vivacité d'ardeur toujours renaissante. On en vit bientôt des fruits. Au bout de neuf mois Elisabeth accoucha d'un fils; & l'année suivante elle devint grosse pour la seconde fois. Quelle joye! Mais quel sujet de pleurs! A peine étoit-elle au septiéme mois de sa grossesse, qu'elle se sentit vivement pressée; & dans l'excès des douleurs, après m'avoir donné le jour, elle expira. Tel fut l'Astre

qui préſida à ma naiſſance, & le funeſte début des malheurs qui m'ont toujours pourſuivi. Mon pere conçut, de la perte qu'il faiſoit, un chagrin ſi violent, que ſa vie parut en danger : mais le tems & la raiſon l'ayant rendu plus tranquile, il s'appliqua à l'éducation de ſes enfans. Mon frere, d'un naturel féroce, parut peu propre aux Sciences ; auſſi mépriſa-t-il les ſoins qu'on prit de ſon éducation. Pour moi, dans qui l'on trouvoit d'aſſez heureuſes diſpoſitions, je fus envoyé de bonne heure à Oxford où je fis mes études avec ſuccès. Quand elles furent achevées, mon Pere me rappella à la maiſon. J'y menai pendant quelques années une vie tranquille ; mais étant en âge de choiſir un état, un de mes Parens qui commandoit un Vaiſſeau ſur le point de faire voile pour la Jamaïque, me propoſa ſon Bord. J'acceptai ce parti ; & après avoir pris congé de mon Pere, les larmes aux yeux, j'allai m'embarquer à Plimouth. Notre voyage fut heureux. Le bon Vent & le Punch *, le rendirent court & gai. Tout l'Equipage étoit en joie. Nous arrivâmes à la Jamaïque au mois de Mai de l'an-

* Liqueur Angloiſe.

née 1712. Dès que nous fûmes à terre nous pensâmes à nous bien divertir ; & je peux dire que je ne m'oubliois pas. Chacun fit ses connoissances. Pour moi, je liai une amitié tendre avec un Habitant du Païs nommé Dorby. La sympathie de nos caracteres étoit entiere. Il voulut absolument que je prisse un logement chez lui. Je m'obstinois d'abord à refuser son offre, mais enfin je fus contraint de l'accepter. On verra bientôt que la répugnance que j'avois sur ce point n'étoit autre chose qu'un pressentiment de l'accident qui devoit m'arriver. Mon ami faisoit tout au monde pour me procurer des plaisirs. Ce n'étoit que parties de Table, de Jeux & de Chasse. Sur tout notre amitié étoit libre ; on étoit convenu de ne se gêner en rien. J'avois lieu de me féliciter de mon bonheur, lorsque je m'apperçus aux manieres réservées de Dorby qu'il étoit jaloux de moi. Sa femme, qui étoit fort jolie, & dont il étoit éperduement amoureux, avoit beaucoup d'attention à tout ce qui me regardoit. Il s'imagina que j'en étois favorisé. Il avoit tort. Elle ne lui étoit point infidelle, & elle ne pouvoit être tout au plus coupable que de quelques

légeres diſtractions, qui n'étoient pourtant point contraires aux bienſéances uſitées dans les ſociétez : d'ailleurs je n'étois point homme à manquer à mes amis ſur des points auſſi eſſentiels. Cette découverte me fit prendre le parti de retourner au Vaiſſeau où je demeurai trois jours ſans ſortir. Ce tems écoulé, j'eus la curioſité d'aller voir ſi la mauvaiſe humeur de mon ami étoit diſſipée. Quelle fut ma ſurpriſe à la réception qu'il me fit ! Après m'avoir reproché, en termes emportez, mon ingratitude prétendue, il me fit entendre que j'euſſe à me retirer au plutôt, ſi je n'aimois mieux m'expoſer à ſa fureur. Vif comme j'étois, un pareil compliment ne pouvoit que m'irriter beaucoup. Je répondis d'un ton qui lui déplut, que je ne ſavois abſolument de quoi il me faiſoit un crime ; que je ne me ſentois coupable en aucune façon, & que j'avois tout lieu d'être ſurpris d'une menace ſi bruſque. Quoi ! traître, s'écria Dorby, c'eſt donc peu de m'avoir deshonoré, tu oſes encore me braver. Je vais te répondre comme tu le mérites. A ces mots, il ſe ſaiſit d'un piſtolet, qu'il tira ſur moi. Sa précipitation lui fit manquer ſon coup,

& la balle ne m'atteignit pas. Cette action me fit perdre toute patience, je lui passai mon épée au travers du corps, & il tomba mort à mes pieds. Lorsque je le vis étendu sans mouvement, je considérai pour lors l'horreur de mon crime, & je le détestois, lorsque les enfans de ce pauvre malheureux entrerent dans l'appartement où cette scene sanglante venoit de se passer. Ils accouroient au bruit qu'avoit fait le pistolet. A la vûe de leur pere mort, & de mon épée toute fumante de son sang, leurs cris & leurs transports éclaterent si haut, que tout le voisinage survint pour en apprendre le sujet. Ce fut alors que j'eus besoin de force & d'adresse pour me dérober à la fureur de cette populace émûe. A force de coups, je m'ouvris un passage & regagnai le Vaisseau. Mon Parent, à qui je fis en peu de mots le récit de cette catastrophe, me fit aussitôt descendre dans la Chaloupe, pour aller joindre le Vaisseau la Victoire, mouillé à demie lieue du nôtre, & qui devoit mettre à la voile dès le lendemain. J'y fus bien reçu, & même en ma faveur on appareilla quelques heures plutôt qu'il n'étoit fixé. Ce me fut un grand

bonheur de trouver une occaſion ſi prompte de fuïr la colere du peuple, qui, comme je l'ai ſçu depuis, avec des Chaloupes & des Barques raſſemblées, vint inveſtir le Vaiſſeau de mon Parent preſqu'auſſitôt que j'en fus ſorti, & qu'on ne put ſatisfaire qu'en faiſant paſſer tout l'Equipage en revûe, pour faire voir que je n'étois pas caché parmi eux. Pendant toute la route je ne ſortis point de la mélancolie la plus profonde. On avoit beau tâcher de m'égayer ; l'idée de Dorby expirant ſous mes coups, accabloit mon eſprit & épouvantoit mon cœur. Malheureux, me diſois-je, conçois-tu l'énormité de ton crime ? Cet homme aimable, & qui t'aimoit, tu l'as percé de coups. Ne crains tu pas les foudres céleſtes ! C'eſt ainſi que je m'accuſois, & que je me reconnoiſſois coupable. Cependant je ne l'étois pas autant que je m'imaginois l'être. Dorby, il eſt vrai, m'avoit comblé d'amitiez, mais j'y avois répondu. Il ſe fioit à moi, mais je ne l'avois pas trahi. Je l'avois tué, mais lui même avoit excité mon bras. Je n'étois donc pas réellement criminel, mais ſeulement malheureux. La ſuite de cette Hiſtoire fera encore mieux voir pour quelles

horreurs le Ciel barbare m'avoit formé. Comme les Commiſſions de notre Capitaine l'obligeoient de relâcher en différens Ports, notre voyage dura quinze mois, au bout deſquels nous vînmes débarquer à Portſmouth. Auſſitôt que je fus à terre, je volai au Château de Rosfield dans une impatience incroyable d'arriver. J'aimois mon Pere. Je l'avois laiſſé expoſé aux duretez de mon frere, dont le caractere dénaturé n'avoit déja que trop percé. Je craignois tout pour lui. Hélas! j'en avois de juſtes ſujets. J'arrivai; mais je trouvai les choſes bien changées. Mon frere avoit quitté la Religion Catholique. Devenu Proteſtant, il s'étoit emparé, par autorité, des Biens de mon Pere, & l'avoit confiné dans la Tour de Dublin, où depuis ſix mois il étoit mort de miſere. Un procédé ſi indigne me toucha ſenſiblement. J'en fis à mon frere des reproches, qu'il mépriſa, & même il vint au point de m'inſulter. Je me vis donc contraint de l'en faire repentir. Affreuſe néceſſité! de ne pouvoir punir un Coupable, qu'en ſe rendant plus coupable ſoi-même, & de ne pouvoir tirer vengeance d'un Parricide que par un crime

de la même nature. Nous nous battîmes; & je le bleſſai à mort. Auſſitôt par des ſentiers écartez, je pris la fuite & me rendis à Londres, d'où j'appris qu'en Irlande on faiſoit paſſer mon action ſur le pied d'aſſaſſinat. Pour éviter la Juſtice, je paſſai en France; & comme je me ſentois capable de quelque choſe, j'allai à Paris demander du ſervice dans quelque Régiment de ma Nation; mais il me fut impoſſible de parvenir à rien. Le défaut de protection m'empêcha d'obtenir le moindre emploi. Rebuté de ce mauvais ſuccès, je quittai la France, & m'embarquai pour Cadix, où je trouvai un ancien ami de mon Pere nommé Brundeley, qui, après la derniere révolution d'Angleterre, s'étoit réfugié en Eſpagne, & y avoit fait une fortune conſidérable. Quand il fut au fait de mes affaires, il me conſeilla de prendre le même parti que lui, c'eſt-à-dire de commercer. Je ſuivis ſon conſeil, & je ne m'en repentis pas. En peu de tems je me trouvai vis-à-vis d'un Bien aſſez raiſonnable. J'avois bon crédit. J'étois aimé dans le Païs. Ma ſituation ſembloit heureuſe. Je n'avois ni ambition ni amour. Mes ſeules paſſions étoient pour la Lecture & la Chaſſe. En un

mot, j'avois lieu de croire que la fortune vouloit réparer, par une vie paisible, les injustices dont elle m'avoit accablé. Mais je ne demeurai pas longtems dans cette erreur ; & je compris bientôt qu'elle ne m'avoit laissé jouïr d'un calme si doux, que pour me faire mieux sentir dans la suite tous les excès de sa rigueur. Elle insinua dans mon cœur une funeste passion ; dernier coup de sa haine, d'autant plus cruel que je le reçus avec plaisir, & qu'il me sembla d'abord séduisant. L'esprit du Lecteur prévient déja ce qu'il me reste à lui dire. Il s'imagine un Amant au comble de ses vœux les plus ardens, ensuite en proye aux sentimens les plus noirs, & le plus affreux de la jalousie & de la fureur. Mais, comme j'écris mon Histoire, il me permettra de circonstancier un peu le détail de mes peines. Quoique le souvenir m'en soit dur, je sens cependant quelque consolation à dévoiler l'injustice du sort qui m'a précipité dans le comble des malheurs. Etant allé au Spectacle, un de mes Amis qui m'y accompagnoit, me fit remarquer dans une Loge une jeune personne d'une beauté au-dessus de toute expression. C'étoit un teint de

lys & de rose ; des yeux où l'Amour sembloit avoir placé tout ce qu'il y a d'attraits les plus séducteurs. De la douceur, de la majesté, de la vivacité, de la langueur ; une bouche . . . . En un mot c'étoit le portrait le plus achevé de la Mere des Graces. Je crus qu'il n'étoit pas permis de voir un si bel objet sans l'aimer. Je demandai son nom. On me dit que c'étoit Dona Louise de Ribeira ; qu'elle n'étoit point mariée, & que sa fortune n'étoit pas considérable. Je sentois, en apprenant ce dernier point, une joye qui n'étoit sans doute autre chose qu'un commencement d'amour très-vif. Peu à peu mon ardeur devint si violente, que j'en tombai malade. Brundeley, qui s'apperçut du changement de mon humeur, m'en demanda la cause. Je la lui dis. Il ne desapprouva pas ma flâme ; au contraire, il me fit espérer que mes soupirs ne seroient pas dédaignez de la charmante Ribeira. Effectivement, après quelques légeres difficultez, je me vis possesseur de cet objet adorable. Quel étoit mon bonheur ! mais quelle devoit être mon infortune ! Mon Epouse m'aimoit, mais j'en devois être haï : je l'aimois, mais elle devoit me trahir. Je goûtai pen-

dant une année le plaisir de me voir le seul maître de son cœur. Mais enfin le tems de ma honte arriva ; & voici comment du comble de la joye, je tombai dans l'excès des afflictions. Un jeune François, nouvellement débarqué à Cadix, vit un jour mon Epouse, & en devint amoureux. Il sut bientôt faire connoître ses sentimens ; & comme il les exprimoit à la façon de son Païs, on ne tarda gueres à lui répondre. Je fus averti de l'intrigue. Quelle fut ma rage à cette horrible nouvelle ! Je fis serment de massacrer les perfides. Hélas ! j'eus bientôt occasion de remplir ce funeste serment. Je les trouvai. ... je me vangeai sur l'heure, & la mort fut le prix de leur crime. Ma honte étant devenue publique, je ne crus pas devoir demeurer plus longtems à Cadix. Je revins à Paris où je vis depuis cinq ans trop tranquilement pour un homme qui a donné la mort à sa Mere, à son Frere, à sa Femme & à son Ami. Je passe les jours entiers chez moi, & je ne sors que la nuit pour prendre l'air. La lumiere du Soleil est trop pure pour un misérable aussi chargé de crimes que je le suis.

Cinquiéme Lettre du Hollandois.

JE continue, mon cher Ami, à vous faire part de ce que je vois dans ce Païs-ci. Je puis vous assûrer que le ridicule n'y manque pas. On en trouve de toute espece; & certes quelqu'un qui seroit chargé de le saisir par tout où il se montre, auroit prodigieusement à travailler. Les Caffez seuls fourniroient à la vigilance la plus exacte. J'entrai dernierement dans un de ces endroits-là. Après avoir pris une caraffe d'Orgeat, je m'amusai à regarder ce qui s'y passoit. Dans un coin, c'étoit un Avocat qui se tuoit à tracer le Plan d'Asoph à un honnête Procureur. Ici c'étoit un Officier qui détailloit ses exploits à quiconque avoit le malheur de l'approcher. Là deux Abbez parloient d'Operas. Dans un autre coin on entendoit un mauvais Poëte & un sot dire du bien des Observations; & tout près d'eux un Marchand Bonnetier faisoit la critique du Journal des Savans. Ces différens personnages me réjouïssoient beaucoup. Mais l'heure du Spectacle étant venue, j'allai voir jouer une Tragédie nouvelle, intitulée *Pharamond*. Si ce

Héros étoit tel que le dépeint l'Auteur de la Piece, on peut dire que c'eſt un vieux talent des François que celui de Petit-Maître. Jugez-en par ce trait. Pharamond vient voir ſa Maîtreſſe, & lui demande ſi elle eſt bien amoureuſe de lui, qu'au moins il a lieu de s'en flatter. Elle lui répond, que ſans doute il n'y a point de cœur à l'épreuve des charmes d'un Prince auſſi accompli. Mais encore, reprend il, m'aimez-vous ? Car je veux ſavoir abſolument ſur quoi compter ; parlez-moi ſans détour. Arminie, c'eſt le nom de la Maîtreſſe, après quelques autres ſubterfuges, lui déclare enfin qu'elle ne l'aime point du tout. Quoi ! s'écrie Pharamond, je ſuis François, & vous ne m'aimez pas ? Je ne vous parle point de mes autres qualitez ; mais ſachez que ce premier titre ſuffit, & que ſi le cœur n'eſt prévenu d'une aveugle paſſion, *tout François eſt aimé*. Ayant voulu rire de cette Gaſconade avec quelques Meſſieurs qui étoient dans la même Loge que moi, un d'eux me répondit ſérieuſement par ces deux Vers de M. de Fontenelles :

Avec une gloire éclatante
On eſt aiſément écouté.

Cette application fanfaronne acheva de m'atterrer. En vérité, les François sont naturellement bien prévenus en leur faveur ; ils n'ont rien sur ce point à reprocher aux Espagnols. En passant sur le Quai des Augustins, mon Libraire voulut absolument que je prisse l'*Ennui d'un quart d'heure*, petite brochure de Poesie, qui paroissoit, me dit-il, du jour même. Il ne savoit pas sans doute, cet officieux pourvoyeur d'ennui, que je venois d'entendre Pharamond. Je me vis contraint d'acheter la Piece. Le titre en est juste à une minutte près. On y trouve sept bons Vers. Les voici, de peur que vous n'en ignoriez. L'Auteur trace un crayon de son bonheur & de sa sagesse.

Je suis heureux, & je sais l'être
Sans éclat & sans embarras.

Et il ajoûte :

Le Grand-Seigneur, avec fracas,
Perd tout son tems à le paroître.

Dans un autre endroit, la Mort couroucée contre la Peinture, lui dit:

Sachez que je puis être aimable
Malgré vos Tableaux odieux.
J'en appelle à la Gloire ; & la Gloire a des yeux.

Sixiéme Lettre d'une Dame, &c.

EN vérité, Monſieur, vous êtes bien obſtiné. Vous voulez abſo-lument trouver de l'amour où il n'y en eut jamais, & où il ne peut y en avoir. Quoi donc ? Selon vos belles imaginations, rire d'un homme qui place mal ſon inclination, & en témoigner de la jalouſie, ce ſera la même choſe ? Ainſi on ne pourra plus deſormais critiquer des ſentimens mal aſſortis. Vous mériteriez bien que je vous puniſſe, d'une opiniâtreté ſi ridicule, par un ſilence éternel. Mais j'aime mieux vous pardonner : à condition cependant que vous vous déferez entierement de certains ſoupçons qui m'offenſent.

Je vais vous raconter toutes les ſuites du qui-pro-quo de la Lettre de Saint Far.... Vous vous ſouvenez des galanteries qu'il écrivoit à ma Tante, que je découvris par le plus grand hazard du monde, & dont je vous fis part dans ma derniere Lettre. Je vous mandois que mon deſſein étoit d'éclaircir cette intrigue ; & vous voyez comment je m'en ſuis divertie.

Saint Far..... n'ayant point reçu de réponſe au Billet en queſtion, vint,

tout intrigué, chercher ma Tante à la maiſon. Elle étoit ſortie, & devoit revenir dans une demie heure. Je ſaiſis cette occaſion de me réjouïr un peu. Je liai converſation avec le Galant; & dans la ſuite du diſcours, en tirant mon mouchoir, je fis ſemblant de laiſſer tomber par mégarde la Lettre des douceurs. Saint Far.... ſe leva pour la ramaſſer. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il reconnut ſon écriture! Vous auriez trop ri, de voir ſa contenance. Il changea au moins cinquante fois de couleurs pendant l'eſpace de trois minutes. Il n'oſoit lever les yeux ſur moi. Je prenois un plaiſir extrême à ſon embarras, & ne penſois pas à l'en tirer, lorſque ma Tante entra. Elle me parut un peu émûe de trouver ſon Amant ſeul avec moi. Mais ce trouble n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'elle ſentit, lorſque s'étant approchée de Saint Far.... & lui ayant pris la Lettre, elle lut ce qui y étoit contenu. La fureur auſſitôt ſe peignit ſur ſon viſage & dans ſes yeux. Elle jetta un regard ſur ſon Amant, & la conſternation de ce pauvre malheureux augmentant ſes ſoupçons, elle éclata en invectives contre lui & contre moi. Elle n'épargna aucun des

termes que peuvent suggérer les plus violens ressentimens de la jalousie. Il étoit impossible de se retenir en voyant ces deux portraits originaux, d'une Maîtresse en furie, & d'un Amant consterné. J'éclatai de rire. Mais la pitié succédant à la douceur maligne que je goûtois à m'épancher, je résolus de faire cesser l'inquiétude de ma Tante, & de tirer Saint Far.... de l'anéantissement où il étoit tombé. Je leur fis entendre que j'étois au fait de leur commerce, & que je n'avois pas intention d'y mettre obstacle. J'assûrai ma Tante, que la Lettre qu'elle venoit de lire lui étoit adressée, & je lui dis par quelle avanture elle étoit dans mes mains. Pour Saint Far.... je le félicitai beaucoup sur le choix qu'avoit fait son cœur; & je finis par les prier tous deux de me mettre de la confidence. Ce discours les fit revenir. Cependant ma Tante, pour paroître un peu confuse de la découverte de son intrigue, ne jugea pas à propos de se défaire du rouge que la colere lui avoit procuré. Je la laissai libre avec son Amant; & je me retirai dans mon appartement, charmée de ce qui venoit de se passer. Je suis, Monsieur, &c.

Septiéme Lettre d'une Dame, &c.

L'Intrigue de nos Amans eſt en bon train. Depuis que j'ai donné la liberté à leurs ſentimens, ils goûtent une tranquillité parfaite. Peut-être que pour tout autre que moi, il ſeroit dangereux de voir leur bonheur de ſi près. Mais vous me connoiſſez, Monſieur; mon indifférence eſt exacte, & ma raiſon laiſſe encore ignorer à mon cœur ce que c'eſt que l'amour.

Je puis cependant dire, ſans me flatter, qu'il ne tient qu'à moi d'en prendre. Pluſieurs jolis Cavaliers, & quelques Abbez même, m'ont aſſez ſouvent fait entendre que je ne leur déplaiſois pas. Je ſai comment le Baron de Saint-Yon ſoupire, & de quels termes ſe ſert l'Abbé de Ronceval dans ſes proteſtations amoureuſes. Mais j'adreſſe à ma Tante toutes leurs tendreſſes. Comme elle a infiniment plus de mérite que moi, je me ferois ſcrupule de profiter des ſentimens qui lui ſont dûs. Ses avantages ſur moi ſont ſolides; & je me garderai bien de manquer de reſpect à ſes cheveux gris.

Vous ne ſerez peut être pas fâché de ſavoir ce que c'eſt que les deux Sou-

pirans, dont je viens de vous parler. Je vais vous en crayonner les portraits.

Le Baron de Saint-Yon eſt un homme de ces figures ordinaires auſquelles on ne fait preſque point d'attention. Il a des yeux noirs, mais chargez. Sa bouche eſt bien formée, mais ſes lévres ſont pâles. La proportion de ſes traits eſt réguliere, mais ſa phiſionomie n'eſt pas aſſez ouverte. Au reſte, il eſt d'une taille à peindre. Il danſe & chante joliment. Voilà pour le corps. Il a infiniment de ce qu'on appelle ſimplement, eſprit : l'imagination vive, la conception aiſée, l'expreſſion la plus variée. Il ſait peu, même de ce que doit abſolument ſavoir un homme du monde. Il eſt ſurtout fort ignorant en Hiſtoire, comme vous l'allez voir par ce trait. Il me ſoutenoit l'autre jour que Cyrus étoit Conſul Romain, & que le Maréchal de la Paliſſe, dont parle la Chanſon, tué ſur les remparts de Pavie, vivoit encore en 1702. Il ſe dit Gentilhomme, & il ne l'eſt pas. Il ne ſe donne que vingt ſix ans, & il en a trente-cinq. Voilà quel eſt le premier de mes Amans.

L'Abbé de Ronceval a le viſage admirable. Imaginez-vous les plus beaux

yeux bleus du monde. Ils petillent d'un certain feu, qui, en vérité, paroîtroit dangereux. Sa bouche est réguliere. Ses dents sont parfaitement blanches. Il a d'ailleurs le plus beau teint que l'on puisse voir. Sa taille n'est ni bien ni mal. Il chante passablement. Il a l'esprit solide & brillant ; il en est convaincu. Il fait des Vers pour ses Maîtresses. Il est de bonne maison, jouït de dix mille livres de rente, & n'a que vingt-deux ans. Voilà mon second Adorateur.

Que dites-vous de ces conquêtes, Monsieur ? Ne faut-il pas haïr bien l'amour pour ne vouloir pas se laisser toucher par les discours passionnez de deux hommes tels que je viens de vous les dépeindre ? Reconnoissez mes triomphes, & avouez que je suis insensible.

Le Comte de.... ne l'avouera jamais. Je vous ai dit autrefois quel étoit le personnage. Il a juré que je l'aimerois avant le jour de l'an. Je ne vois pas encore que mon cœur ait adopté ses sermens. Mais en attendant, il me fait cent galanteries. Ce n'est tous les jours que Cadeaux & Billets doux. Il me suit par tout si exactement, qu'on le croiroit commis à ma garde. Je

ſouffre ſes importunitez, parce qu'il y mêle un certain bizarre qui ne laiſſe pas de me deſennuyer quelquefois.

Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis dégoûté de la vie que je mene dans ce maudit païs-ci. Je ne joue point du tout. Je ſuis laſſe des Spectacles, & il m'eſt impoſſible de poſſéder ma Tante. Elle ne ſonge qu'à ſes amours. Ainſi, devenue indifférente pour tout ce qui n'y a point de rapport, elle néglige abſolument le Procès, dont nous devrions pourtant voir la concluſion, & qu'elle preſſoit ſi fort autrefois. Voyez ce que c'eſt qu'aimer. Adieu, Monſieur, écrivez-moi ſouvent; vous ne pouvez me faire un plus grand plaiſir. Je ſuis, &c.

Il m'eſt tombé entre les mains ces jours paſſez une petite Piece de Vers que je crois que vous trouverez jolie. C'eſt par elle que je finis ma Feuille.

Les beſoins de l'Homme.

IL faut penſer, ſans quoi l'homme devient
Un Animal, un vrai Chéval de ſomme.
Il faut aimer, c'eſt ce qui nous ſoutient;
Car ſans amour il eſt triſte d'être homme.

Il faut avoir douce ſociété
De Gens d'eſprit, inſtruits ſans ſuffiſance
Et des plaiſirs grande variété ;
Sans quoi les jours ſont plus longs qu'o
ne penſe.

Il faut avoir un Ami, qu'en tout tems
Pour ſon bonheur on écoute, on conſulte
Qui ſache rendre à votre ame en tumulte
Les maux moins vifs & les plaiſirs plu
grands.

Il faut le ſoir un Souper délectable
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Force bon Vin, avec quelques bons Mots
Et ſans être ivre il faut ſortir de Table.

Mes chers Amis, avouez que voilà
Ce qui feroit une aſſez douce vie :
Or dès le jour que j'aimai ma Sylvie,
Sans plus chercher, je trouvai tout cela.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Gard des Sceaux, *les Amuſemens du Cœur & d l'Eſprit.* A Paris le 12. Septembre 1736.

Signé, MAUNOIR.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE VI.

§. I. JAMAIS le goût n'a été aussi délicat qu'il l'est, jamais on n'a tant déclamé contre son déreglement. Les invectives sont les plus communes ressources des Ecrivains mécontens. Dès que le Public refuse de souscrire à la bonne opinion qu'ils ont de leurs talens & de leurs lumieres, ils l'accusent d'injustice & de prévention. L'amour-propre s'inscrit en faux contre

les décisions de nos Contemporains, & nous persuade que les plus séveres Critiques approuveroient nos travaux, s'ils étoient mieux en état d'en juger. S'il y a des Peres trop rigides, il en est aussi, que la tendresse aveugle sur les imperfections de leurs Enfans : il en est qui trouvent des principes de vertu & de grandeur d'ame, dans ce qui paroît aux autres vice & bassesse de sentimens. Un de ces Peres insensez me disoit un jour, que le Fils de son Voisin, jeune homme d'un très-bon naturel, demandoit sa Fille en mariage : *mais je ne consentirai point à cette Alliance*, ajoûta-t-il, *parce que l'Amant est louche. Vous n'y pensez pas*, lui dis-je ! *Avez-vous oublié que votre Fils est borgne ?* Il ne s'étoit jamais apperçu que la perte d'un œil rendit son Héritier difforme. Ma sincérité lui déplut : elle fut le terme de notre amitié.

Je fais cette Réflexion, à propos des Auteurs de l'Ouvrage que je continuë. Je conjecture que les Critiques qu'on en a faites les ont déterminez à l'abandonner. Si c'est ce motif qui a réduit au silence l'Auteur des trois premieres Feuilles, je ne hazarde rien de l'en blâmer. Le tour ingénieux de ses

Réflexions, les agrémens de ses Lettres, la légereté de son stile, le but même qu'il s'étoit proposé d'instruire, en amusant, & auquel il faisoit servir des talens peu communs ; tout enfin devoit contribuer à nous conserver un Auteur de ce mérite. Ceux qui entreprirent de continuer cet Ouvrage, ne se flatoient pas de l'égaler ; mais ils devoient profiter des avis de leurs Lecteurs, pour perfectionner leurs compositions.

Je pense que je serai le quatriéme Continuateur des *Amusemens du Cœur & de l'Esprit*. J'entre dans cette épineuse carriere, sans me flatter de la fournir au gré de mes Lecteurs. Mais peut être ne me refuseront-ils pas une partie de l'indulgence qui est dûe à la droiture de mes intentions, & aux efforts que je ferai pour marcher à la suite du premier Auteur de ces Feüilles. Je vais essayer mes forces, & sans me révolter contre les Critiques qu'on fera de mon Ouvrage, j'en profiterai, pour le rendre moins défectueux. Je trouve à me satisfaire en écrivant ; mais je ne suis pas assez imprudent pour négliger la satisfaction que le Public doit avoir d'une Production qui lui est destinée.

Je me conformerai au goût de mes Lecteurs, ou je cesserai de les fatiguer par des *Amusemens* qui leur paroitroient insipides.

Je connois toutes les difficultez de mon entreprise; je sais que pour plaire aux honnêtes-gens, il faut beaucoup de délicatesse dans les pensées, de noblesse dans les sentimens, de légereté dans le stile, de choix dans les expressions: rien de bas, rien de fade, rien d'usé. Si le desir sincere que j'ai d'acquerir ces rares talens, pouvoit me tenir lieu des talens mêmes, je serois assuré du succès. Mais tout ce que j'ose promettre, c'est de consacrer tous mes soins à rendre mon Ouvrage agréable & utile. Si j'ai le malheur d'échouer, ce ne sera ni de ma faute, ni de celle du Public. Peut-être serois-je assez hardi pour en accuser le bon M***, s'il s'avisoit de louer mes Ecrits.

SIXIE'ME LETTRE

D'un Hollandois à un de ses Amis.

De Paris, *le* 13. *Novembre* 1736.

§. 2. IL est minuit, j'ai besoin de repos, & cependant je vous écris, pour vous dire que je viens d'assister à

la ſeiziéme Repréſentation de *l'Enfant Prodigue.* C'eſt une Piece nouvelle, dont le ſuccès étonnant m'a fait penſer que les gens de ce Pays-ci ont la fureur des Spectacles, ſans en avoir le vrai goût. J'y ai remarqué du brillant, de l'extraordinaire, des ſaillies, de l'emportement, du deſordre, de l'eſprit, des ſentimens, peu d'art, moins de raiſon encore, nulle économie. J'ai vû les Spectateurs paſſer avec une rapidité inconcevable de l'excès de la joye à la mélancholie. Ce contraſte n'eſt pas dans les routes ſimples & unies de la Nature. C'eſt l'effet de l'imagination impétueuſe de l'Auteur, qui ne s'eſt attaché qu'à faire naître des ſaiſiſſemens, tout oppoſez les uns aux autres, mais qui ne permettent pas de réfléchir ſur les défauts de la compoſition. Il ſemble qu'on ait uniquement voulu diſtraire les Spectateurs, les empêcher de faire d'utiles retours ſur eux-mêmes, & de profiter des exemples qu'on leur met ſous les yeux, & dont le but devroit être de rectifier les ſentimens, de diriger le cœur à l'amour de la vertu, d'inſpirer l'horreur du vice, de corriger ce qu'il y a d'irrégulier dans les mœurs. Il faudroit pour cela qu'on ſuivît une

méthode ſimple, qui ne fatiguât point l'attention des Spectateurs ſenſez. Il ne ſuffit pas de raſſembler un nombre de traits vifs & ſpirituels, des ſentimens nobles, des caracteres héroïques. Ces beautez ſont eſſentielles aux Pieces dragmatiques; mais ſi elles y ſont déplacées, elles ne produiſent que des mouvemens convulſifs, dont la nature ne peut ſouffrir les efforts.

Cependant les Auteurs paroiſſent ſi perſuadez qu'on ne penſe point, qu'ils ne ſe donnent pas même la peine de garder la vraiſemblance. Croiriez-vous qu'une abſence de quelques années avoit tellement effacé les idées de l'*Enfant Prodigue*, qu'à ſon retour, il ne connoît ni la maiſon du Pere de ſa Maîtreſſe, ni ſes plus proches Parens? Et ſon erreur fait un jeu de Théâtre aſſez ridicule. N'eſt-ce pas ſe moquer du Public, & témoigner ſans reſpect le mépris qu'on en fait, que de ſuppoſer des faits ſi contraires à la vérité d'une Hiſtoire, dont perſonne n'ignore les circonſtances?

Mon attention n'a pas été bornée au Spectacle; j'ai étudié les caracteres, j'ai démélé les paſſions, j'ai obſervé les mouvemens variez des Spectateurs.

Rien n'eſt ni plus réjouiſſant, ni plus inſtructif que ces ſortes d'obſervations, & pour vous donner une idée de ce que j'ai vû, je vous prie de vous ſouvenir des effets qu'on attribue à la piqûre de la Tarentule, & vous ſerez au fait de pluſieurs ſingularitez, que je ne pourrois vous décrire qu'imparfaitement. Un Vieillard s'attendrit aux déclarations d'amour, & aux ſoupirs languiſſans d'une Reine de Théâtre : vous voyez couler ſes larmes, & il les eſſuye avec autant d'affectation, que s'il ſe propoſoit de faire mieux ſentir le ridicule de ſa foibleſſe. Une vieille Coquette s'intéreſſe vivement à la paſſion d'un jeune homme, qui ne trouve pas, dans l'exécution de ſes projets amoureux, toutes les facilitez qu'il déſireroit : vous diriez qu'elle va lui prêter ſon miniſtere, & l'aider de ſes conſeils à conduire une intrigue rarement innocente. Pluſieurs n'ont des yeux que pour les Actrices. Les Petits-Maîtres donnent le ton au Parterre. Des ignorans diſent aſſez haut : *Cela ne vaut rien ! Ce caractere eſt excellent ! Voilà un trait impayable !* Il n'eſt pas rare d'y voir des Abbez, qui, oubliant la modeſtie de leur état, imitent parfaitement les ma-

nieres libres des Officiers. Je ſuis, &c.

REFLEXIONS MORALES.

§. 3. On ne refuſe pas l'inſtruction; on veut qu'elle ſoit délicate & perſuaſive. On n'aime pas les longs préceptes de Morale, & ſi l'on s'aviſoit d'écrire dans le goût de *Seneque*, on ne ſe feroit gueres de réputation. Quel a été de tout tems le fruit de ces Leçons auſteres de quelques Miſantropes, qui ne s'appliquent qu'à effrayer les conſciences? Les a-t-on vû contribuer beaucoup à la régularité des mœurs? On daigne à peine jetter quelques regards inquiets ſur leurs Ecrits. Il faut ſe rendre maître du cœur, pour le toucher, feindre quelquefois d'approuver ſes foibleſſes pour l'en guérir, & ſaiſir le ridicule de la conduite, pour la rendre plus réguliere.

Tout l'art de la Morale ſe réduit aux inſinuations. Les paſſions défendent l'entrée du cœur: ce ſont des ennemis que la force ouverte irrite & rend invincibles. On ne peut en triompher que par ſtratagême. Voulez-vous les ſurprendre? Vous devez les flatter. Laiſſez-leur un cours libre: elles s'é-

puiſeront, & ſuccombant ſous leurs propres efforts, vous les vaincrez. Il eſt des inſtans, ou accablées & réduites à une eſpece d'anéantiſſement, il eſt facile de leur preſcrire des Loix. Ces momens ſont précieux ; on en doit profiter.

J'ai mauvaiſe opinion de la prétenduë inſenſibilité d'un *Stoïcien*. Sa tranquillité extérieure n'eſt ſouvent qu'un maſque bien coloré ; qui couvre à nos yeux l'agitation de ſon cœur, & le déreglement de ſes deſirs.

Ce n'eſt point par de graves déclamations, que la vertu s'inſinue & ſe ſoutient dans le cœur des hommes. Le ſérieux nous fatigue. On lui préfére l'ingenieux badinage des Auteurs qui ont l'art d'inſtruire, par d'heureuſes fictions.

Donnons quelque choſe à l'amour-propre : s'il eſt aſſez ſouvent la ſource du vice, il l'eſt auſſi de la vertu. Ayez ſoin de lui tracer une bonne route ; il vous conduira ſagement. Retenez-le, s'il veut s'écarter. C'eſt tout ce que vous avez à faire, pour tenir le chemin de l'honneur, de la gloire & de la probité.

HUITIE'ME LETTRE

*De Madame de *** au Marquis de ****

§.4. VOs reproches, Monsieur, offensent ma vertu ; & ma raison veut que je me délivre de la servitude, dans laquelle vous me retenez ; mon penchant combat encore pour vous ; mais j'espere de le vaincre. Vous connoissez ma délicatesse ; craignez qu'elle ne me détermine. Les confidences que je vous fais, ne devroient-elles pas dissiper vos soupçons ? La tyrannie de votre amitié me désespere : celle que j'ai pour vous est plus circonspecte, plus douce & plus riante. Si vous n'y prenez garde, vos travers me dégageront. Vous n'êtes pas moins ingenieux, à vous tourmenter sur mes démarches qu'à troubler mon repos. Vous trouvez trop de vivacité dans mes Lettres ! Les railleries que j'y fais de mes Adorateurs, vous paroissent forcées ! Vous voulez enfin que j'aye pris de l'amour au préjudice de votre amitié ! Vos idées sont justes : vous méritez cet aveu. Oüi, Monsieur, j'aime l'Abbé de *Ronceval* ; le Baron de *Saint-Yon*, tout ridicule qu'il est, ne

m'eſt pas même indifférent, & pour vous convaincre entierement de l'abſence de ma raiſon, du changement de mes idées & de mon libertinage, je vous avoue encore, que je fais tous les jours cent petites careſſes au Comte de *** Je vous parle ainſi, pour vous rendre ſage. Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas apperçu la ſupercherie que je vous ai faite, dans les deux dernieres Lettres qu'on vous a rendues de ma part? Elles n'étoient pas de moi. J'avois imaginé de vous les faire écrire par le petit Abbé de L*** pour vous jetter dans de nouvelles allarmes: j'ai réuſſi; mais vantez-vous à préſent de vos fineſſes! Ne croyez rien de ce que je vous dis là: c'eſt un nouveau jeu, pour vous en impoſer. En vérité, Monſieur, vous êtes un Ami bien à charge! Ne ceſſerez-vous point d'ajoûter à l'ennui de mon ſéjour *à Paris*, la douleur que me cauſe le tour injurieux de vos Lettres? Un cœur droit ne veut point être ſoupçonné: ne comprendrez-vous jamais qu'il eſt imprudent de faire connoître à une femme que l'on craint ſon inconſtance, & que lui témoigner de la jalouſie, c'eſt le moyen de la rendre infidelle! Faites-y vos ré-

flexions. Le dépit pourroit me faire prendre des résolutions & des engagemens qui vous seroient désagréables. Rassûrez-vous contre ces frayeurs. La vertu m'est chere. Elle & vous occupez toute l'étendue de mon cœur. Mon esprit se joue, s'amuse, se divertit, se dissipe ! Hé bien ! Monsieur, permettez à mon esprit ces petits délassemens. Il faut l'occuper : l'oisiveté lui fourniroit trop d'empire sur mon cœur, & trop d'occasions de le séduire. Il ne me laisseroit peut-être pour vous qu'une estime froide & languissante, & je sens qu'il faut à mon bonheur toute la tendre amitié qui m'attache à vous. Comment ai-je la foiblesse de vous faire cet aveu ? Abuserez-vous encore de mes bontez ? Ne me persécutez plus, si vous ne voulez pas m'entendre dire que je vous haïs. Que je suis folle ! Je voudrois vous intimider, & je vous donne contre moi des armes dont vous saurez bien vous servir.

Je suis obligée de finir, sans vous avoir rien dit : on vient de m'annoncer *Saint Far* * * *. Je ne sais ce qu'il veut me dire; mais je sens en moi-même beaucoup de satisfaction de la démarche qu'il fait. Un pressentiment secret

me dit qu'il va me parler d'amour. Ses folies me réjouïront : Adieu, je ne vous cacherai rien, & je serai toujours, &c.

REMARQUES LITTERAIRES.

I. *Sur la Lettre XC. des* Observations, &c.

§. 5. J'AI été surpris de trouver dans la quatre-vingt-dixiéme Lettre des *Observations sur les Ecrits modernes*, un dessein marqué de décrier le *Dictionnaire des Héréfies*, & de répandre sur le R. P. Pinchinat, qui en est l'Auteur, un ridicule qu'on ne peut lui attribuer sans injustice ; l'Observateur auroit dû profiter des belles Réflexions par lesquelles il commence sa Lettre ; il m'auroit évité le chagrin de lui faire sentir, qu'il s'en écarte.

Dans l'Article de *Claude Clement*, Evêque de *Turin*, le P. *Pinchinat* dit, que l'erreur qu'il *prêcha avec le moins de ménagement fut celle des Iconoclastes*. Son Critique attribue d'autres erreurs à cet Evêque, & accuse l'Auteur de n'avoir pas consulté les bons Guides, pour dresser cet Article. Cette vaine parade d'érudition ne fait point au sujet. Je suppose que le P. *Pinchinat* n'ait con-

fulté ni *Dungal*, ni le *P. le Cointe*; en conclura-t-on qu'il a eu tort de dire, que l'*erreur prêchée par l'Evêque de Turin avec le moins de ménagement étoit celle des Iconoclaſtes*? A-t-il nié qu'il eût d'autres erreurs? Et celles que le Critique ſpécifie ne ſont-elles pas des conſéquences de la premiere? Qu'il approfondiſſe le Syſtême des *Iconoclaſtes*, & il verra combien il lui ſeroit difficile de prouver que ces Hérétiques *ont toujours reſpecté la Croix*. Il eſt vrai qu'ils témoignoient contre elle moins de fureur, que contre les Images des Saints; mais ils ne ſe mettoient gueres en peine de la ſauver de leurs horribles ſaccagemens. Elle ſubiſſoit dans les lieux où ils étoient les plus forts, la proſcription générale qu'ils avoient prononcée contre toutes les Images.

L'Article de la prétendue *Papeſſe Jeanne*, fournit à l'Obſervateur une nouvelle occaſion d'étaler ſa ſcience critique. Le P. *Pinchinat* après avoir rapporté la Fable, telle que pluſieurs Auteurs l'ont débitée, prétend que les Hiſtoriens qui les ont ſuivis ne l'ont point rapportée comme certaine. L'Obſervateur dit là-deſſus, qu'*il eſt certain que depuis la fin du onziéme ſiécle*

jusqu'en 1450. *personne ne s'inscrivit en faux contre cette Histoire.* J'en conviens, & ce sont les Auteurs qui ont écrit dans cette intervalle, qui rapportent cette Fable comme une vérité: il ne dit donc rien que le P. Pinchinat ne suppose. Mais depuis *Æneas Sylvius* jusqu'à nous, il s'est écoulé un bon nombre d'années; & c'est durant ce second espace, que selon l'Auteur du Dictionnaire, les Ecrivains ont rapporté ce fait comme incertain. Il ne falloit pas un grand effort de génie pour faire une distinction de deux espaces de tems, dont l'un a précédé, & l'autre a suivi l'an 1450. Il ne falloit qu'un peu moins d'envie de critiquer. Il paroît au reste que l'Observateur ne connoît pas les Démonstrations, quand il appelle ainsi les notes d'*Onufre Panvini*, sur l'Article de *Jeanne* ou *Jean* VIII. dans *Platine*. De tous les Auteurs qui ont écrit contre cette Fable, *Blondel* est celui qui l'a réfutée le plus solidement. Mais pour *Panvini*, j'avoue qu'il ne me convaincroit pas de la non-existence de la prétendue Papesse, quoiqu'il pût m'engager, en faisant naître des doutes, à examiner plus sérieusement le fait qu'il nie.

L'Obſervateur ſe plaint de ce que le P. *Pinchinat* a confondu, dans l'Article de *Marcellin*, l'autorité du Pape avec ſa Primauté. Mais ce fameux Critique peut-il ignorer que l'*autorité* du Souverain Pontife n'eſt appuyée que ſur ſa *Primauté*? L'Egliſe univerſelle ſeroit-elle ſoumiſe au Gouvernement du Saint Siége, ſi elle ne reconnoiſſoit pas le Pape pour ſon premier Paſteur? Il eſt facile de concevoir, que ſi le Succeſſeur de ſaint Pierre n'étoit pas le premier des Evêques, il ſeroit indifférent d'attacher le principe de l'Unité de l'Egliſe, à tel autre Siége qu'on voudroit. La ſoumiſſion des Fideles au Saint Siége n'eſt donc appuyée que ſur la Prééminence du Souverain Pontife, & l'autorité que l'Egliſe Univerſelle attribue au Pape, eſt un écoulement néceſſaire de cette Prééminence, *Tu es Petrus, & ſuper hanc Petram, ædificabo Eccleſiam meam*, &c. Ainſi l'autorité du Pape ne ſauroit être diſtinguée de ſa Primauté, que comme l'effet peut l'être de la cauſe qui le produit néceſſairement.

Mais *il ſeroit inutile & trop long de marquer ici les différentes mépriſes de l'Obſervateur; ce que je viens de dire ſuffit*

pour vous faire comprendre qu'il faut se défier un peu d'un pareil Guide.

2. *Sur les Eglogues * de Virgile, traduites en François*, &c.

On connoît, par divers Ouvrages, les talens de M. *Richer* pour la Poësie, & sa Traduction des Eglogues de *Virgile*. Si j'en parle, ce n'est ni pour critiquer, ni pour louer ce Traducteur, dont le Public a déja fixé la réputation. Mon dessein est uniquement de vous apprendre que cette nouvelle Edition est préférable à la premiere, par les corrections que M. *Richer* y a faites, & par une Vie de *Virgile*, dont elle est augmentée. Cette Vie nous représente un Poëte sage, vertueux, honnête homme, & peut servir à résoudre le Problême que vous m'avez quelquefois proposé, ou sérieusement, ou en badinant, sur la probité des Favoris d'*Apollon*.

La conversation de *Virgile* étoit pésante, & c'est assez le défaut de celle des bons Auteurs : il parloit peu ; mais il étoit dangereux de le railler sur son silence. Il arriva un jour à un certain

* A Paris, chez Louis-Etienne Ganeau fils, 1736. *in* 8°. page 185.

Philiste, Orateur & Poëte médiocre; de l'insulter, en présence de l'Empereur, sur sa taciturnité, *Tais-toi, Babillard*, lui dit Virgile, *ce silence que tu me reproches m'a donné pour Défenseurs Auguste & Mécenas.* Adressant ensuite la parole à l'Empereur: *César*, dit-il, *si cet homme savoit quand il faut se taire, il parleroit rarement. On doit garder le silence, à moins qu'il ne nous fasse préjudice, ou qu'il ne soit à propos de le rompre, pour l'utilité de quelqu'un. A l'égard de celui qui conteste, sans se proposer un but raisonnable, les gens sensez croyent qu'il faut le mettre au rang des fous.* Nous connoissons beaucoup de *Philistes*, qui s'alterent à parler continuellement de choses inutiles ou pernicieuses: mais il y a peu de *Virgiles*, peu de gens qui n'employent l'heureux talent de la parole, que pour l'utilité d'autrui, ou pour leur propre instruction.

Virgile avoit pour maxime, que la patience est la plus utile de toutes les vertus: il apprenoit, sans s'émouvoir, le mal que l'on disoit de lui. Quelqu'un lui ayant rapporté que *Cornificius* déchiroit sa réputation: *Je me vangerai de lui*, répondit-il, *d'une maniere qui me sera glorieuse & utile. Je tâcherai de*

me rendre plus parfait, & par ce moyen j'augmenterai le supplice de cet envieux. Nous devrions tous imiter cet exemple, & profiter de la malice de nos ennemis, d'une maniere qui nous fît plus d'honneur, que ces contestations aigres & satyriques, méprisées du Public.

M. *Richer* trace ainsi le portrait & le caractere de Virgile : « Il avoit la » taille grande, le teint fort brun, & » les traits grossiers. Il étoit valétudi- » naire, travaillé souvent de maux de » tête, de gorge & d'estomac, & su- » jet à l'hémorragie. Sobre dans le » boire & le manger ; ses mœurs » étoient pleines de candeur, & la » probité étoit peinte sur son visage. » Si modéré dans sa conduite, & si » retenu dans ses discours, qu'on lui » donna à *Naples* le surnom de *Parthe-* » *nias*. Quoique Savant & Poëte, il » étoit humble & modeste. Loin de » prendre plaisir à se donner en spec- » tacle, s'il arrivoit que sa réputation » attirât sur lui les regards du Public, » il se retiroit aussitôt. Il avoit l'ame » belle & désintéressée. *Auguste* lui » ayant donné les biens d'un Affran- » chi, il ne voulut point les accepter. »

Pour bien connotre toutes les beautez de ce caractere, il faut avoir dans le cœur les principes développez des mêmes vertus que Virgile possédoit.

3. *Sur l'Apologie * des Femmes, appuyée sur l'Histoire.*

Le stile simple de cette Apologie, me fait croire que vous la lirez avec plaisir. Nous la devons à une Dame, qui a pris généreusement la défense de son Sexe, contre les préventions ridicules d'un Gentilhomme de la Campagne, qui s'étoit imaginé, que toutes les Femmes étoient du caractere de *Jézabelle* & d'*Athalie*. On lui donne ici des preuves incontestables du mérite du beau sexe; on lui fait voir des Femmes spirituelles, savantes, politiques, Auteurs, courageuses. On parcourt l'Histoire sacrée & profane, pour en tirer tout ce qui fait au sujet. Le Martyrologe même n'y est pas oublié: il fournit divers exemples de la piété & de la constance d'un grand nombre de saintes Femmes, qui ont répandu leur sang pour la vérité de la Religion Chrétienne. On justifie avec

* A Paris, chez Didot 1737. 1. vol. *in* 12, de 270. pages.

esprit notre bonne Mere *Eve*, du crime qu'elle commit, en prêtant l'oreille aux discours séducteurs du Serpent, & en mangeant cette fatale Pomme, qui nous assujettit au péché, aux souffrances, & à la mort, dès le premier instant de notre conception; & si on ne la disculpe pas entierement, on tâche de prouver qu'elle étoit beaucoup moins coupable que son Mari. Lisez cet Ouvrage, vous en serez content. Il est meilleur que celui qui parut à *la Haye* chez *Vanden Kieboom*, il y a six ans, sous le titre d'*Apologie du beau sexe, contre l'Art de connoître les Femmes.*

4. *Sur quelques nouveautez.*

J'ai vû dans le panier d'un Colporteur, un volume *in* 12. assez épais, sous le titre de *Justification des Discours & de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury*, 1736. sans nom d'Auteur, & d'Imprimeur. En parcourant la Table des Articles, on voit que cet Ouvrage est d'une main suspecte. Le desir de l'acheter m'est venu trop tard.

Il court en Manuscrit un petit Poëme que je n'ai point vû: il est intitulé, *le Mondain*. On en parle avec éloge.

LAURE à PETRARQUE.

EN vain vous combattez un projet falu-
taire,
Petrarque, ç'en eft fait, rien ne peut me dif-
traire,
Si je vous aimois moins je ne vous fuiroi
pas ;
L'hymen, je l'avouerai, n'a pour moi nul
appas :
C'eft le tombeau fatal de l'ardeur la plu
tendre.
A peine quelques feux renaiffent de fa cendre
L'Amant le plus foumis & plus empreffé,
Epoux, devient un Maître impérieux, glacé
Jaloux fans amour, même efclave du ca-
price,
Dont le front inquiet fans ceffe fe hériffe,
Et qui laffé d'un bien dont il eft poffeffeur,
Souvent d'un vil objet injufte adorateur,
Laiffe une Epoufe aimable aux pleurs aban-
donnée,
Accufer en fecret fa trifte deftinée.
Vous me jurez, Petrarque, une conftante foi;
Mais l'homme eft fi léger ; fi vous changez
pour moi,
Ah ! je m'en fais d'avance une image cruelle.
Oui, je craindrois toujours de vous voir in-
fidele,
Et je cherche un Amant qui ne change jamais.
D'ailleurs le tems jaloux effacera mes traits,
Vous ne trouverez plus en moi les mêmes
charmes,
Vous faites mon bonheur, vous cauferez
mes larmes.
Mais pourquoi m'arrêter à ces motifs hu-
mains :

Elevons-nous par eux à de plus hauts desseins,
Qu'un feu plus pur succede à de terrestres flammes,
De l'empire des sens affranchissons nos ames,
Dieu m'appelle, sa voix excite mes remords,
Je fais pour les calmer d'inutiles efforts,
Dès mes plus tendres ans je lui fus consacrée,
Trop longtems loin de lui je me suis égarée:
Il a versé sur nous ses plus rares présens,
Vous devez à sa gloire employer vos talens,
Et c'est moi contre lui qui vous prête des armes :
De ma foible beauté vous célebrez les charmes,
J'ai troublé le repos de votre heureux séjour,
Mes yeux vous ont appris à connoître l'Amour,
Cet Amour vous arrache à votre solitude,
Vous ne pensez qu'à moi, la sagesse & l'étude
N'ont pour vous aujourd'hui que de tristes plaisirs,
Seule je suis l'objet de vos tendres desirs.
La vertu dites-vous, regle notre tendresse,
La plus pure amitié tous deux nous intéresse,
Ne nous engageons pas dans un combat douteux,
De tels amis que nous sont toujours dangereux,
Cette ardeur délicate est une idolâtrie :
Sous des traits vertueux dans votre ame nourrie,
Elle sait la séduire en cachant le poison
Dont la douceur perfide enyvre la raison.
Le Dieu que nous servons ne veut point de partage,
Ne dites point qu'en moi vous avez son image,

Il lit au fond des cœurs, cessons de nou
tromper,
A ses regards perçans rien ne peut échapper
Gardons-nous d'alléguer d'invincibles obs-
tacles,
Son bras n'interrompt pas le cours de se
miracles,
Sur un fatal penchant l'homme s'excuse er
vain,
Aussi tendres que nous, Magdelaine, Au-
gustin,
Cherchant le vrai bonheur & lassez dans leu
course,
N'en ont trouvé qu'en Dieu l'inépuisable
source,
Comme eux nous le cherchons, il nous fuit;
mais hélas!
Peut-on le rencontrer où Dieu ne regne pas:
Eh! regne-t-il, Petrarque, où triomphent
les crimes?
D'un Monde séducteur déplorables victimes,
Nous avons trop suivi ses pompes & ses jeux,
Il alluma nos sens, a-t-il rempli nos vœux?
Aspirons l'un & l'autre à des biens plus so-
lides,
Que la raison, la Foi, la Grace soient nos
guides,
C'est Dieu seul qui sur vous l'emporte dans
mon cœur,
Vous pourrez avouer un si noble Vainqueur;
Mais ce n'est pas assez, il faut nous interdire
La douceur de nous voir, celle de nous écrire,
Au danger qui nous plaît imprudemment
s'offrir;
Est-ce combattre? Non, c'est chercher à
périr.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE VII.

§. 1. LE ſuccès d'un Ouvrage dépend du reſpect que l'Auteur y fait paroître pour la Religion, pour la Nature, pour les Sciences, & pour les Loix de l'Etat. Le Déïſme pourroit ſeul s'accommoder de l'irréligieux ſyſtême d'un Ecrivain impie; mais le Déïſme eſt ſi honteux de ſes propres principes, qu'il n'oſe les produire qu'à la faveur des ténebres dont il s'enveloppe. Le libertinage applaudiroit aux idées voluptueuſes d'un Diſ-

ciple outré d'*Epicure*. Les faux Savans n'improuveroient point de vagues déclamations ſur l'incertitude des Sciences. Des Sujets indociles recevroient avidement un Projet de révolte. Et quoiqu'il n'y ait, dans le monde, rien de plus lâche, de plus odieux, de plus mépriſable, de plus criminel, qu'un Ecrivain aſſez ennemi des hommes, pour ſe prêter à l'irréligion, à la dégradation de la nature humaine, à la deſtruction des Sciences, & au mépris des Loix; on en connoît pourtant qui font un abus dangereux du ſacré & du profane.

Spinoza, Hobbes, Collins, Tolland, Wolſton, & tant d'autres ont oſé lever l'étendart de l'impiété, dans des Ecrits affreux, qui ont trouvé des Imprimeurs pour les publier, & une jeuneſſe imprudente & libertine, pour les lire. D'autres que je ne nommerai point, employent à des Ouvrages frivoles, la mémoire, l'eſprit, le jugement, Dons précieux de la Nature, qu'ils aviliſſent. Il en eſt d'autres dont les Ecrits pernicieux marquent l'abus criminel qu'ils ont fait de leurs lumieres; & quelques-uns, qui ſe ſont attachez à corrompre les mœurs publiques, ont mérité, s'ils

n'ont pas ſubi les plus ſeveres châtimens. Je laiſſe aux Lecteurs le plaiſir d'appliquer ces Réflexions. Il me ſuffit de blâmer ces excès, pour donner une idée de l'horreur qu'ils m'inſpirent, & pour faire comprendre que la Lettre ſuivante n'eſt qu'un jeu de l'imagination d'un homme ſobre & vertueux.

§. 2. *Lettre d'un Gentilhomme Allemand.*

De Wurtzbourg, *le* 4. *Novembre* 1736.

VOtre belle Morale, au ſujet du dommage que la gelée a fait aux Vignes de *Bourgogne*, ne ſauroit, Monſieur, trouver place dans mon eſprit. Vos idées de ſobriété ne changeront rien à notre maniere de vivre : j'ai ſondé les ſentimens de mes Amis, & voici un précis exact & fidele des raiſons qu'ils m'ont alléguées contre vous.

C'eſt au vin, m'ont-ils dit, que nous devons notre candeur, & les *Suiſſes* leur naïveté. L'eſpérance, dans les affaires les plus difficiles, ſe trouve toujours au fond du verre, & le courage naît dans les cœurs les plus lâches, à meſure que les vapeurs du vin affoibliſſent

l'importune raison. Le vin dissipe toutes les inquiétudes qu'on peut avoir sur l'avenir : il bannit les idées funestes de bassesse, de pauvreté, de misere. C'est le Maître des Sciences, des Arts, de l'Eloquence, particulierement de la Poësie. Martial à jeûn, étoit un ignorant ; mais le verre en main, il pouvoit, dit-il, tenir tête à quinze Poëtes. Ce ne fut ni par son humeur aigre & caustique, ni par sa figure, qu'*Horace* eut le bonheur de plaire à *Auguste* & à *Mécene*. Ce fameux Poëte étoit un petit homme (*homuncio*), brusque dans ses manieres, chagrin dans ses discours ; mais il savoit boire, & le vin, qui échauffoit sa conversation, le rendoit éloquent. Moins il paroissoit Philosophe, plus il étoit agréable. C'étoit le matin un Stoïcien, un Satyrique impitoyable, qui ne pardonnoit rien à ses Concitoyens : à table, il oublioit la sévérité de ses maximes : c'étoit alors un *Epicurien* tendre, délicat, voluptueux. Ses Satyres étoient ses Ouvrages du matin : il ne travailloit à ses Odes qu'après avoir vuidé quelques coupes du vin délicieux de *Falerne*.

Nos Ancêtres connoissoient, Monsieur, tous les bons effets que le vin

produit. Ils ne délibéroient que dans les Festins des affaires les plus sérieuses de l'Etat. *Tacite* qui nous a conservé le souvenir de cet usage, le justifie par deux considérations importantes; l'une, c'est que le cœur se développe, l'ame se montre à nud, au milieu des repas où l'on boit beaucoup ; l'autre, c'est que le vin donne au sang le dégré de chaleur qui lui est nécessaire, pour former de grandes entreprises. Il reste encore parmi nous des traces fort marquées de cette bonne coutume. En plusieurs de nos Villes, les Magistrats ont la sage précaution de faire charger de pots & de verres la Table du Conseil, & de boire, en opinant.

Je vous ai parlé d'*Horace*; j'y reviens encore; il mérite bien qu'on le nomme deux fois dans une Lettre Bachique; puisqu'il a décidé, qu'un Poëte qui bûvoit de l'eau ne parviendroit jamais à l'immortalité. *Eschile* composoit ses Tragédies le verre à la main, parce que le vin met les esprits en mouvement, réveille l'imagination, que les gens sobres ont quelquefois un peu pesante, & lui donne de la force, de la hardiesse, de l'invention. *Platon* & *Aristote* ont dit que *Bacchus* étoit le

Dieu de la fureur poëtique ; & j'ajoûte, Monsieur, qu'il n'y a point d'autre *Hypocrene* que la fameuse Tonne de *Heidelberg* (a), ou les Caves de notre Sérénissime Prince. (*b*) Les Devins mêmes ne trouvent les Livres des Destinées ouverts que dans les Tonneaux. Ce n'est qu'après en avoir bû la liqueur, que les Hiérogliphes qu'ils y apperçoivent leur apprennent à connoître les événemens futurs. Il y a un an qu'il parut, dans ces quartiers-ci, un Docteur en avenir, le plus sot personnage du monde, quand on s'avisoit de le consulter le matin. Mais s'il avoit bû deux pots de vin, il s'exprimoit comme un Livre : il voyoit tout ce qui devoit arriver durant la Guerre. Il assûroit que *Landau* seroit pris, sur la fin de l'année derniere, par les Troupes P. & que le . . . . distribueroit, à chacun de ses Soldats, deux bouteilles de vin de *Champagne*, sur la Place d'armes de cette Forteresse.

Si vous avez lû l'Ode 39. d'*Anacréon*,

(*a*) M. Misson l'a décrite dans *ses Voyages d'Italie*, &c.

(*b*) Voyez ce qu'il est dit des Caves de Wurtzbourg, dans les *Mémoires du Baron de Pollnitz*, à l'Article de cette Ville.

& les Notes que *Longe-Pierre* y a faites; vous conviendrez que ce Grec aimoit le bon vin. *Properce* n'étoit pas moins bon Bûveur, que bon Poëte; témoin sa quinziéme Elégie du troisiéme Livre, où il dit :

Je consacre à *Bacchus* le reste de ma vie ;
Ma Cave desormais est mon sacré Valon;
Oui, *Bacchus*, si je versifie,
Tu seras seul mon *Apollon*.

Vous savez, Monsieur, que plusieurs Modernes ont suivi l'exemple des Anciens. *Muret* s'enyvroit de tems en tems, pour se conformer au précepte d'*Hypocrate*, qui ordonne, pour la santé, de violer les regles de la tempérance une fois par mois. *César Ursin*, dans la Préface de ses *Macaroniques*, avoue qu'il avoit composé un grand nombre de ses Vers, pendant que le vin lui échauffoit la tête. Il falloit que *Jean Bocer* fût à demi yvre pour versifier, & il faisoit, en cet état, de très-bons Vers, avec une facilité surprenante. *Pontus de Thiard* avoit un estomach que les plus grandes Cuves n'auroient pû remplir, & pour s'endormir, il bûvoit régulierement un pot de vin dans son lit. *Dominique Baudius* n'étoit

pas moins fameux à *Leyden*, par ſes petits excès de débauche, qu'il l'etoit, dans toute l'*Europe*, par ſes Ecrits. Vous n'ignorez pas que les Journaliſtes de *Léipzig* ont dit du pauvre *Beronicius*, que le vin le faiſoit vivre, & que l'eau le fit mourir. *Eraſme*, cet homme célebre, pour qui la Ville de *Rotterdam* a fait les frais d'une Statue de bronze, avoit des ſentimens plus tendres pour la bouteille, que pour les femmes. L'un des principaux ſervices qu'*André Ammonius* lui rendit, fut de lui envoyer, à *Cambridge*, une proviſion du meilleur vin qu'il pût trouver. La Peſte étant, dans cette Ville, *Eraſme* en ſortit: il ſe retira dans un lieu où le vin lui manquoit; ce qui l'obligea de retourner à *Cambridge*, aimant mieux être, dit M. *Bayle*, dans un lieu peſtiféré, que de boire de l'eau.

Je n'oublierai pas le Poëte *Camillo Querno*. Le verre en main, il faiſoit d'admirables *Impromptus*, ſur toutes ſortes de ſujets. Le Pape *Leon X*. qui l'aimoit, à cauſe de ſon génie délié, lui ordonna, un jour, de faire des Vers à ſa propre louange. *Le Querno* exprima d'abord, par un Diſtique, la facilité qu'il avoit à verſifier. Mais ſa

Muſe ayant ſoif, il héſita, & demanda à boire, aſſûrant que le bon vin produiſoit les bons Vers.

Ç'en eſt aſſez, Monſieur! Si tant d'exemples, & beaucoup d'autres que je pourrois y ajoûter, ne faiſoient nulle impreſſion ſur votre eſprit, rien ne ſeroit capable de vous faire connoître l'utilité & les avantages de nos mœurs Germaniques. Je ſuis, &c.

R E' F L E X I O N S.

§. 3. Le vin a de grandes utilitez; mais il en faut uſer modérément, & conſerver toujours l'élevation de ſon eſprit, & la pureté de ſa raiſon. Devons-nous avilir notre eſpece, & détruire les éminentes prérogatives, qui nous diſtinguent de toutes les autres Créatures animées? Il eſt des perſonnes que le vin rend furieuſes: elles ſont plus à craindre qu'un Lion rugiſſant. On doit les fuïr avec autant de précautions, qu'on en apporte à éviter la rencontre d'un Loup affamé. J'en connois qu'il rend ſtupides: elles ſont au-deſſous des Ainmaux les plus lourds, dont on peut tirer de bons ſervices. Il en fait parler d'autres avec une inconſidération, qui ne leur eſt pas moins

pernicieuse, qu'à la réputation du Prochain. Il est dangereux d'être lié avec elles. Une vérité que personne ne conteste, c'est que l'intempérance est la source des vices les plus contraires au bien, aux agrémens, aux douceurs de la Société. Les excès du vin affoiblissent les meilleurs tempérammens, préviennent le terme de la vieillesse, nous assujettissent à d'insupportables infirmitez, & il arrive presque toujours que l'on perd l'usage de la vie, pour avoir voulu en jouïr avec trop de précipitation.

Il est sans aucun doute, que Dieu n'a privé les Animaux de l'usage de la raison, que pour les laisser jouïr des sensualitez de la vie. L'Homme tout au contraire, a été doué de l'intelligence, pour prévenir l'abus qu'il pourroit faire des sens. Tel est le dessein du Créateur. Notre crime seroit énorme, si nous négligions de répondre aux vûes sages de l'Etre suprême. Laissons aux Brutes les plaisirs trompeurs des sens : c'est le partage que la prudente Nature leur a fait. Employons toutes les forces de notre raison à regler nos appetits sensuels : c'est un devoir que l'Auteur de la Nature nous impose.

Si nos discours sont trompeurs, notre conduite n'est-elle pas aussi très-équivoque & pleine de contradictions? L'Abbé de *Saint Real* comparoit les actions des hommes aux bouts-rimez, que chacun tourne comme il veut. Sujets à une infinité d'erreurs, à des passions très-vives, il ne se peint à notre imagination, que de faux biens, des espérances frivoles, souvent ridicules, presque toujours chimériques. Notre raison nous sert-elle d'appui? Non: ses inquiétudes & son orgueïl rendent le Philosophe, ou odieux ou ridicule.

Vil atôme imparfait, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'éleve, tombe & nie encor sa chûte:
Qui nous dit: Je suis libre, en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'Univers.

Telle est notre superbe raison; ses sophismes sont trompeurs, & toutes ses peines, même imaginaires, sont des maux réels. Désirs inquiets, espérances douteuses, goûts déreglez: voilà les Tyrans qui nous font agir chacun à son tour. Nous sommes en guerre perpétuelle avec nous-mêmes: tantôt nous rendons à la nature humaine un culte

profane, tantôt nous ſommes ſes plus mortels ennemis : ſemblables à ces inſenſez *Chinois*, qui prient leurs Dieux avec ferveur, & qui les foulent aux pieds, dès qu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils leur demandent. L'opinion, l'ambition, la volupté ſont les grands mobiles de toute notre conduite.

§. 4. SEPTIE'ME LETTRE

D'un Hollandois, à un de ſes Amis.

De Paris, *le* 20. *Novembre* 1736.

J'Avois entendu loüer l'éducation que la Jeuneſſe reçoit en *France*, & je m'en étois fait de très-belles idées. Il eſt vrai, Monſieur, que pour l'eſprit & pour le corps, elle ne laiſſe rien à déſirer ; mais il me ſemble que le cœur & la raiſon y perdent beaucoup de leurs droits.

Dès qu'un Enfant commence à parler, il ſait dire cent jolies choſes : on l'inſtruit à répondre aux petits Complimens qu'on lui fait : on le façonne aux manieres polies : on tâche de le rendre vif, & il arrive aſſez ſouvent qu'on le rend étourdi & brouillon. A force de faire parler les Enfans, d'exiger d'eux des Relations de tout ce qu'ils

ont vû, d'applaudir à leurs petits discours; on forme une Jeunesse indiscrete qui ne connoît plus ni les loix du secret, ni les bienséances de la Société. C'est ce qui fait tout le brillant du Génie François, & c'est ainsi que leur esprit est cultivé. Le corps n'est point négligé. On donne à un jeune homme des Maîtres pour la Danse, pour la Musique, pour la Géographie, pour l'Histoire. Il fréquénte les Salles d'Armes, & les Académies où l'on apprend à monter à Cheval. Après avoir fait tous ses Exercices, on le pousse dans le Service. S'il a fait quelques Etudes, on lui persuade d'embrasser l'Etat Ecclésiastique. On ne connoît ici que ces deux routes pour conduire à la Fortune.

Chez nous, l'éducation est plus simple, mais elle tend à un but plus utile. Nous faisons consister la Politesse dans la droiture du cœur. Nous nous attachons à faire de nos Enfans d'honnêtes gens; nous leur inspirons l'amour de la Patrie, l'indulgence pour le Prochain, le pardon généreux des injures, la compassion qu'on doit avoir pour les malheureux, une prudente économie, une sage libéralité, une grandeur d'ame à l'épreuve du danger, des mœurs pu-

res, une conduite reglée, de la bonne foi, de la ſincérité. Nous tâchons de former des Hommes & des Citoyens : Ici on fait des Machines, qui repréſentent à merveille, qui amuſent, qui plaiſent, qui réjouiſſent. Notre Jeuneſſe eſt moins vive, moins brillante; mais elle eſt plus diſcrete: elle a plus de ſolide, peut-être même plus de vertu. Si elle fait des fautes, elle en rougit; elle ne ſait point s'en glorifier. Nous travaillons pour la raiſon & pour les ſentimens : les *François* travaillent pour les yeux, & ils réüſſiſſent. Leur éducation eſt un pur Méchaniſme : je la compare aux reglemens de l'Ethiquete des Souverains d'*Allemagne*. Je ſuis, &c.

§. 5. NEUVIE'ME LETTRE

*De Madame de *** au Marquis de ****

L'Amour eſt-il donc un ſi grand mal, qu'il faille, Monſieur, pour s'en garantir, employer les incommodes précautions que vous m'indiquez ? Ne comptez-vous plus, ni ſur ma vertu, ni ſur mon tempérament ? Quoique vous puiſſiez me dire, je ne me donnerai pas la torture. J'ai vû *Saint Far* * * * : je l'ai écouté avec

plaisir. Tout ce qu'il m'a dit de ma Tante est inconcevable & m'a fort réjouïe. Il se moque d'elle & de sa folle passion ; il m'a juré qu'il ne l'aimoit point ; que son cœur n'avoit des sentimens que pour moi. Je ne le crois pas fort sincere, mais j'ai voulu lui donner la satisfaction de penser, qu'il pourroit aussi m'en imposer. Les hommes sont de grands fourbes ! Je suis charmée de connoître la malice de celui-ci, & de voir jusqu'où elle ira. J'ai du dégoût, de l'horreur même, pour toute votre espéce. Je plains ma bonne Tante ! Sa sincérité m'inspire de la compassion. Si le Scélerat qui la trompe eût été vrai, le ridicule d'une Femme amoureuse, après le dixiéme lustre, m'auroit divertie. Je ne saurois rire du mauvais tour qu'on lui joue : je veux la désabuser. Mais *Saint Far* *** n'est peut-être pas si criminel que je le pense ! Voici ce qu'il m'a dit.

Il m'a protesté que ma Tante, jalouse des attentions qu'il me marquoit, avoit cherché les occasions de lui parler : qu'après lui avoir dit bien du mal de moi, elle avoit tâché de lui persuader de m'abandonner, pour s'attacher à elle : qu'elle lui avoit fait envisager

tout le brillant de sa fortune, & la médiocrité de la mienne, qui ne pouvoit se soutenir, que par l'espérance de son Héritage : qu'enfin, il lui avoit offert, sans façon, & son cœur & ses biens. Il ajoûta qu'il avoit fait tout ce qui étoit humainement possible pour se défendre de ce ridicule engagement; c'est ainsi qu'il en parle; que ma Tante s'étoit mise en fureur, & l'avoit menacé de m'éloigner : que la crainte de me perdre l'avoit contraint de feindre une tendresse qu'il n'auroit jamais que pour moi : il s'est jetté à mes pieds, il a soûpiré, il a pleuré. J'ai été touchée de son état. J'ai entendu sans chagrin les sermens qu'il m'a fait de n'aimer que moi : que ses vûes étoient légitimes; que l'espérance d'un Emploi considérable le mettroit en état de soutenir mon rang, sans les secours de ma vieille Tante. Je lui ai permis de me voir quelquefois : j'ai seulement exigé de la prudence, pour ne point inspirer à sa Belle sexagenaire, une jalousie qui me priveroit du plaisir de suivre pas à pas les fourberies de *Saint Far* ***. Je suis fâchée qu'il soit un Scélérat! Il y a quelques mois que j'aurois pû l'écouter; mais il a eu soin de me four-

nir un excellent préservatif. Ma mélancholie est pourtant augmentée depuis cet entretien. Que je voudrois ne pas connoître *Saint Far* * * * ! Je suis distraite ; j'évite la Compagnie : rien ne m'amuse. Aidez-moi à développer mon cœur : j'y travaillerois inutilement sans votre secours. Je crains de me trouver engagée sans l'avoir prévû. Il est des momens de foiblesse, où je ne suis maîtresse ni de mes sentimens, ni de ma conduite. J'en rougis dans mes quarts-d'heures de réflexions, quoique je ne connoisse aucun crime dans mes démarches. La lecture a perdu pour moi la plûpart de ses attraits : j'ai des insomnies qui me font passer des nuits très-fâcheuses. Je me représente continuellement *Saint Far* * * * aimable & traître. Ce contraste me livre à de cruelles réfléxions, qui troublent mon repos : je ne sais où j'en suis : je ne me connois plus. Adieu, Monsieur, qu'un peu de compassion vous fasse entrer dans mes peines. *Je suis*, &c.

§. 6. REMARQUES LITTERAIRES.

1. *Sur les* Mémoires Hiſtoriques *de M. de Saint Gervais, &c.*

L'Auteur, *ſans aſpirer à la gloire de bien écrire, ſans chercher à ſe faire un nom, ſans trembler pour le ſuccès de ſon Ouvrage*, livre cette Production *avec la liberté d'un homme, qui, n'ayant rien à craindre, n'a rien auſſi à ménager.* Il a préſumé que ſes Remarques ſeroient utiles à ceux qui ſeroient chargez, comme lui, de l'Emploi de Conſul de *France* à *Tunis*, & c'eſt le but qu'il s'eſt propoſé. Il entre dans le détail des Révolutions & du Gouvernement de cette Ville, qui paſſa ſous l'obéïſſance des *Turcs* en 1574. Il parle de la Religion, des Uſages ſinguliers du Pays, du Jeûne, des Oblations, du Pélerinage de *la Meque*, des Mœurs des Turcs, des Mores, de la maniere de vivre des Marchands, & du Peuple, du Mariage, des Médecins, de la conduite d'un Conſul avec ſa Nation, avec ſes Collegues, avec les perſonnes en place, & avec la Cour; à quoi il ajoûte quelques Réflexions ſur le Commerce. Il y a bien des choſes curieuſes dans cet Ou-

vrage; mais il eſt aſſez connu, pour me diſpenſer d'en faire un Extrait ſuivi. Je n'en tirerai que deux ou trois ſingularitez, qui me paroiſſent mériter l'attention de mes Lecteurs.

Rien n'eſt plus ſurprenant que l'éloquence des Payſans. » Vous les voyez » accroupis à terre, plaider leur cauſe » avec une facilité d'expreſſions des » plus heureuſes, propres aux choſes » qu'ils expriment, & placées fort à » propos; ces hommes péſans en ap» parence, cachent ſous des de» hors groſſiers une vivacité & une » force de diſcours, que ne promet» tent pas des phiſionomies baſſes & » ſauvages. Interrompez-les au milieu » de leurs diſcours, dans le fort de la » diſpute qui les emporte, car ils s'a» gitent extrêmement; ils s'arrêtent » de ſang froid, ſans marquer la moin» dre ſurpriſe, & avec un viſage qu'ils » montent & démontent à leur fan» taiſie; ils regardent fixement leur » Juge en perſonnes hâtées de pour» ſuivre ce qu'elles ont commencé, » & ſemblent lui reprocher la lenteur » du Jugement qu'ils demandent. Po» ſtures, geſtes, roulemens d'yeux, » agitations de tête, tout parle, tout Page 106.

» rit en eux, & repréſente cette élo-
» quence naturelle, qui rend les ob-
» jets préſens, & les peint indépen-
» damment du ſecours de l'art & des
» préceptes. »

Page 151. C'eſt un uſage, parmi les *Turcs*, de défendre aux Femmes l'entrée des Moſquées. M. *de Saint Gervais* prétend que leur félicité eſt bornée à la jouïſſance du préſent, & que *Mahomet* les place, *après leur mort, dans un état où elles ne ſentent ni bien ni mal.* J'ai de la peine à concilier cette idée de l'Auteur, avec ce que l'on ſait du *Paradis* des *Mahometans*, dont l'une des principales joyes conſiſtera, ſelon leur Syſtême, dans la jouiſſance des Femmes. L'inſenſibilité du beau Sexe borneroit ce plaiſir, & le rendroit fort inſipide. S'il étoit poſſible que toute une Nation donnât dans cette folie, je ne ſerois plus ſurpris de celle d'un fameux Artiſte de l'Antiquité, qui devint amoureux d'une Statuë.

Page 167. L'Auteur accuſe les *Turcs* & les *Mores* d'une honteuſe avarice; mais il n'oublie pas de parler auſſi d'un uſage très pieux, qui a force de loi, & que la plûpart des Marchands pratiquent avec une extrême régularité. Le jour de

l'an, ils comptent avec eux-mêmes, les profits de l'année, & ils en distribuent le dixiéme aux Pauvres.

Les filles qu'on marie à onze ou douze ans, s'étudient à s'engraisser, par des moyens assez singuliers : elles mangent souvent de jeunes chiens & de jeunes chats, & avalent de petites boules faites d'une pâte légere, & de morceaux de chair hâchée fort menus, enveloppez dans cette pâte. Cette nourriture, jointe à la vie oisive & sédentaire que menent les Femmes, les rend extrêmement puissantes & d'un embonpoint prodigieux, en quoi consiste parmi elles, la plus grande partie de la beauté. Page 185.

Il regne parmi les Femmes une maladie fort commune & singuliere, dont plusieurs meurent. Les gens du Pays l'appellent le Janou. Elle fatigue le corps de la malade par des mouvemens convulsifs, qui l'agitent avec violence. Durant ces accès une femme bat du tambour, & aux sons lugubres qu'il rend, la malade danse, tourne avec rapidité, se dépouille de tous ses habits, s'affoiblit, jusqu'à perdre la respiration, & tombe par terre, d'où elle est portée dans son lit, & parfumée avec toutes sortes d'aromates extrêmement forts. Les femmes attribuent cette maladie à une pos- Page 193.

session du malin Esprit, qui s'empare du corps, & qui n'en peut être chassé qu'au bruit du tambour, ou par des caracteres magiques, qu'on applique sur différentes parties du corps de la malade.

2. *Sur* les Mémoires de *M. de la Colonie*, 2. vol. *in* 12.

J'ai commencé la lecture des *Mémoires de M. de la Colonie*, Maréchal de Camp des Armées de l'Electeur de *Baviere*. J'y trouve beaucoup d'Anecdotes, des faits très-curieux & bien développez, des narrations intéressantes. Les Officiers y peuvent apprendre à éviter des fautes que l'Auteur fait appercevoir, dans les Campemens & dans la Marche des Armées, & tout le monde doit être satisfait d'y lire un détail exact de la fameuse Guerre de *Baviere*, dont la plûpart des circonstances ont été inconnues à nos Historiens. Voici quelques endroits du premier Volume.

Tome 1. page 75. M. de V*** natif de *Rodez*, & Capitaine de Dragons, se trouvant dans *Namur*, lorsque cette Ville fut assiégée par les Alliez, trouvoit si beau d'avoir été commandé pour une sortie, qu'il en rapportoit des faits de valeur

miraculeux, dont il ſe diſoit l'Auteur. Il demanda un jour à M. de *Boufflers* de le mettre dans un lieu où il pût donner de nouvelles marques de ſa bravoure. Le Maréchal fatigué de ſes diſcours, le fit Gouverneur du Fort *Guillaume*, où les Ennemis avoient fait brêche. Mais V * * * qui n'avoit pas deſſein d'être expoſé dans un Poſte ſi dangereux, chercha une défaite Gaſconne : *Monſeigneur*, dit-il, *ce n'eſt pas là où il faut mettre V * * * je n'aime pas à être renfermé entre quatre murailles : l'ardeur que j'aurois à courir ſur cette canaille, & à me porter de la droite à la gauche, ſeroit trop à l'étroit, & j'étoufferois de rage dans un ſi petit endroit ; mais lâchez la bride à ma valeur en pleine campagne, & vous verrez ce que V * * * ſait faire.* Ce faux Brave devint l'objet des railleries de toute l'Armée.

Le même homme avoit contracté Page 78.
une dette à *Thuin* en *Flandres*, & la veuve qui lui avoit fait crédit, ſe donna de grands mouvemens pour être payée. Prêt à partir pour *Aix-la-Chapelle*, & fatigué des importunitez de ſa Marchande, il ſe fit apporter une Ecritoire, & écrivit au bas du Compte : *Si je meurs, je le paſſe : ſi je vis, à*

revoir, Signé, *de Vigouroux*, & ſur le champ il partit en Poſte.

L'Auteur parle d'une Cérémonie qu'il a vû pratiquer à *Arras*, au ſujet d'une groſſe Chandelle de cire, qu'on dit avoir été apportée par la ſainte Vierge ſur l'Autel de la Cathédrale, pour terminer une querelle d'intérêt entre deux Joueurs de Violons. On vient de dix à douze lieues la prier avec ferveur, en répétant ſouvent ces mots : *Notre bonne Dame ſainte Chandelle*, *priez pour nous*, ou, *ayez pitié de nous.* On lui attribue un grand nombre de guériſons miraculeuſes. L'Evêque, ni le Clergé n'ont pû réformer cet abus.

H. *Scheurleer*, Libraire à *la Haye*, propoſe au Public d'imprimer, par Souſcriptions, les Œuvres de M. G. de P. en 2. volumes *in folio*. On y trouvera tous les Ouvrages connus de cet infatigable Auteur, & un Recueil complet de ſes Epigrammes, qui ſeront placées à la ſuite de ſes Cauſes célebres. Par le Temple de Pollux, quelle entrepriſe !



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE VIII.

§. I. LES Auteurs conviennent de bonne grace, qu'ils ſont ſujets à l'erreur ; mais s'agit-il d'avouer qu'ils ſe ſont trompez ! Vous les trouvez indociles. Ils ſe cachent à eux-mêmes les travers d'une imagination dereglée, & les écarts d'une raiſon égarée. *Je reconnois mon erreur : une Critique judicieuſe la rend ſenſible. Mais donnerai-je à mon Adverſaire la ſatisfaction d'un déſaveu ? Ornerai-je ſon triomphe par ma défaite ? Ah ! non, non ! je me*

deshonorerois. C'eſt le langage de l'amour-propre & d'une aveugle préſomption, qui ne nous permettent pas de connoître cette vérité ; *que l'obſtination à ſoutenir un faux ſyſtême eſt le comble du deshonneur.* Je ne me contenterai pas d'établir cette Maxime ; je me propoſe de la ſuivre avec exactitude. Toujours diſpoſé à me ſoumettre aux Loix & à l'empire du bon ſens, on ne me verra jamais combattre les avis des perſonnes ſavantes & raiſonnables. Par un effet de cette diſpoſition, je fais un cas tout particulier des *Lettres Hollandoiſes* qui m'ont été confiées, & je les publie avec plaiſir, perſuadé qu'elles peuvent être utiles à ceux qui ont du goût pour la ſaine Morale, & qui reçoivent le bon, ſans examiner ſcrupuleuſement de quelle main leur vient un don ſi précieux, & ſi rare.

§. 2. HUITIE'ME LETTRE
D'un Hollandois à un de ſes Amis.

De Paris, *le* 30. *Novembre* 1736.

JE dois, Monſieur, rendre juſtice aux *François* : ils naiſſent avec des ſentimens nobles ; ils ont tous de grandes diſpoſitions à la probité : ſi quel-

que chose leur manque, ce n'est qu'un peu de culture. On en fait, à peu de frais, les plus honnêtes gens du monde, & quoiqu'il en arrive, ce sont toujours les plus délicats & les plus spirituels des hommes. Leur société a mille agrémens qui leur sont particuliers ; ils sont affables, gracieux, polis, complaisans : Vous voyez des Grands sans fierté, des Prélats sociables, des Financiers accessibles, des Marchands fideles dans leur Négoce, de jeunes Dames sans coquetterie, des Vieilles sans pruderie. Vous êtes partout en liberté : nulle gêne, nulle contrainte dans le Commerce de cette aimable Nation. Ne m'accusez pas, Monsieur, de vouloir détruire ce que je vous ai marqué dans ma précédente Lettre : je vous parle ici de quelques cas particuliers, & ailleurs il s'agissoit d'une Proposition générale, qui n'est pas sans exceptions.

Je m'entretenois hier avec un François dont la vivacité me parut être sans étourderie. Le bon sens fut le sujet de notre conversation. Ce qu'on appelle de ce nom, me dit-il, n'est, à le bien définir, qu'une sorte de folie sombre, mélancholique, sérieuse, revêche, en-

nemie de la ſociété. L'inſtinct qui conduit les Brutes ne les trompe jamais. Il les dirige conſtamment vers le bien de leurs corps, & leur fait goûter en pleine liberté tous les plaiſirs des ſens. Il leur fait rechercher tout ce qui leur eſt utile, & éviter tout ce qui leur eſt pernicieux. Mais ce qu'on appelle communément *la Raiſon*, ne ſert qu'à nous tromper, qu'à nous égarer, qu'à nous remplir d'idées fauſſes, qui nous conduiſent preſque toujours à notre perte.

N'avez-vous jamais réfléchi ſur le ridicule de ces hommes inſipides & ennuyeux, qui, toujours montez ſur la Raiſon, ſeroient fâchez de mettre un pied devant l'autre, ſans avoir un motif à vous alléguer? Ils ne demeurent jamais courts, & à tous les *pourquoi* ils ont une réponſe préparée, & toujours appuyée ſur la *Raiſon*. Par exemple, ils ne ſeront point embaraſſez de vous dire *pourquoi* ils tournent le bouton de leur chapeau ſur l'oreille gauche? *Pourquoi* ils portent en hyver des habits plus épais qu'en été? *Pourquoi* ils écrivent de la main droite? *Pourquoi* ils boivent & mangent? *Pourquoi* ils dorment? Et ſur chaque *Pourquoi*, vous devez toujours vous attendre à une Diſſerta-

tion. Cette maniere d'agir eſt-elle raiſonnable ?

Vous ne trouverez point en *France* de ſi profonds *Raiſonneurs*. Les François ne ſe propoſent aucun but fixe, dans la plûpart de leurs actions, & l'événement ne les trompe jamais : la choſe qu'ils entreprennent eſt-elle permiſe ? Peut-elle leur être agréable ? C'en eſt aſſez. Le plaiſir qu'ils trouvent à ſe ſatisfaire leur tient lieu de Raiſon. Dans le vrai, tout eſt *Folie*, parmi les hommes, & les *François* ſavent choiſir, dans les diverſes eſpeces, celle qui a le plus d'agrémens, & qui contribue à la douceur & aux charmes de la Société. Mais, pour ne pas ſe rendre odieux à ceux qui ſont peut-être moins ſages, mais plus ſéveres, ils gardent de juſtes meſures, dans leurs folies.

Toute l'harmonie de la Société, n'eſt fondée que ſur les divers genres de folie, qui ſe prêtent un mutuel ſecours. Cette liaiſon produit la faveur, la fortune & l'amitié. Mais quand deux eſpeces de folie ſe combattent & ſe repouſſent mutuellement, on voit naître de cette antipathie, la haine, les que-

relles, les Procès, les disputes & cent autres désordres qu'il seroit inutile de spécifier. Je suis, &c.

§. 3. RE'FLEXIONS.

Ne prêtons point à nos actions des motifs épurez : Si l'on oublie le monde, on ménage avec soin les intérêts de l'amour-propre; on tâche d'augmenter sa réputation, par des actions généreuses: On travaille pour soi-même, en soulageant le Prochain. On peut donner tout son bien aux Pauvres, sans être libéral : On peut se réconcilier avec son ennemi, sans être généreux ; de même qu'il est possible de pécher contre l'honnêteté, sans cesser d'être honnête homme; & d'extravaguer, dans quelques circonstances particulières de la vie, sans être foû. Cette Réflexion me conduit naturellement au sujet de la Lettre suivante.

§. 4. DIXIE'ME LETTRE

*De Madame de *** au Marquis de ***.*

RIen n'est plus plaisant que l'air contraint de *Saint Far****, quand il se trouve avec ma Tante. Les caresses que cette bonne Dame lui fait sont

une autre décoration, qui devroit me réjouir, & qui m'afflige. L'Amant paroît froid & deconcerté : ma Tante fait de grands efforts pour l'échauffer, & pour le remettre. Je disois hier à *Saint Far*** : Ne vous gênez point : dites à ma Tante des choses obligeantes : répondez à sa tendresse, si vous voulez prévenir ses soupçons. J'entendrai tout ce que vous lui direz avec la même satisfaction, que si vous vous adressiez directement à moi : Recevez aussi toutes ses caresses comme si je vous les faisois. La singularité de cette imagination me plaît. Je suis ravie qu'une autre fasse les frais de la passion que vous m'avez inspirée.* Il me répondit cent folies galantes, que l'Amant le plus touché n'exprimeroit point avec la même vivacité. Plus j'examine sa conduite, moins je la trouve coupable. Je commence à ne plus douter, qu'il n'ait pour moi un véritable attachement. Je veux m'en divertir, comme il a voulu se faire un jeu de la passion de ma Tante. Elle sait que j'ai pénétré son secret. Elle fut d'abord dans un grand embarras ; je ne saurois vous décrire sa situation. Elle m'a dit depuis, que c'étoit à ma considération qu'elle cultivoit *Saint Far****, qu'elle me le destinoit, & avec lui tout

ſon bien. Je l'ai remerciée avec une affection, en apparence, auſſi ſincere, que ſi je n'étois pas au fait de l'intrigue. Il eſt pourtant vrai, qu'elle parle ſouvent de moi à *Saint Far* * * * : Mais n'eſt-ce point un ſoupçon jaloux qui la fait agir ? Ne cherche t-elle point à pénétrer les motifs de la froideur de ſon Amant ? *Saint Far**** vouloit éclater : je l'ai retenu. Je lui ai fait promettre, qu'il paroîtroit uniquement attaché à ma Tante : il témoigne beaucoup de répugnance pour ce manége ; je ne ſais quelle en ſera la concluſion. L'intrigue eſt bien forte: comment pourra-t-elle ſe dénouer ? J'en crains les ſuites. Des affaires ſi compliquées ſe terminent toujours mal. Mais étoit-il poſſible de ſuivre des voyes ſimples, dans un cas ſi extraordinaire ?

Ma mélancholie continue, & peut-être ne vous trompez-vous pas, dans la cauſe que vous lui attribuez. Mais ſerois-je fort coupable d'aimer *Saint Far**** ? L'indifférence que j'ai toujours eue pour les hommes : les raiſons particulieres que j'aurois de haïr celui-ci, prouveroient ſon mérite, ſi je devenois ſenſible, & pourroient en même tems ſervir à ma juſtification. Je me

trouve dans une crise bien douloureuse ! Ne m'abandonnez pas à mes propres réflexions. La parfaite confiance que j'ai en vous, exige pour retour les avis les plus fideles qu'un véritable ami puisse donner, dans les cas périlleux. Je vous expose mon cœur & ses sentimens. Je ne vous dissimule rien. Assûrée de votre discrétion & déterminée à suivre vos conseils, je vous prie de me dire, si je peux écouter *Saint Far****, ou si je dois l'éloigner ? S'il m'est permis de songer à un établissement, ou s'il faut persister dans mes idées de liberté & d'indépendance? C'est vous dire assez nettement que, dans l'état fâcheux auquel je suis réduite, je présume peu de la force que vous m'avez connue. Je sens que ma raison devient esclave de mon cœur : elle suit aveuglément les impressions qu'elle en reçoit. Elle ne fait que d'impuissans efforts, pour se conserver libre. Mais toute la raison du monde résisteroit-elle aux protestations de l'aimable *Saint Far**** ! Voilà dans quelle disposition je me trouve, au moment que je vous écris. Demain peut-être ce seront d'autres idées; & c'est cette inconstance, dont je ne me serois jamais crue capable, qui m'af-

flige. Adieu, Monſieur : j'attens votre réponſe avec la derniere impatience, & ſuis, &c.

§. 5. REMARQUES LITTERAIRES.

1. *Sur les Mémoires de Monſieur de la Colonie, &c.*

La fameuſe Bataille d'*Hochſtet* attira ſur le Maréchal de *Talard* un blâme qu'il ne méritoit pas, & dont l'Auteur le juſtifie. Un ſuccès heureux fait l'A-
ome 1. pologie des entrepriſes les plus témé-
: 382. raires ; mais on condamne avec préci-
iiv. pitation les Auteurs des deſſeins les mieux concertez, dès qu'ils ſont ſuivis d'un évenement fâcheux. On devroit cependant faire attention, que *le ſort des Batailles dépend quelquefois de certaines circonſtances que toute la raiſon humaine ne ſauroit prévoir.* Il eſt vrai que, pour ſortir en ſureté des retranchemens d'*Augsbourg*, on auroit dû renforcer notre Armée de quinze mille *Bavarois*, accoutumez à vaincre, & qui formoient ailleurs un Camp volant. Cette jonction étoit néceſſaire, contre une Armée beaucoup plus nombreuſe que la nôtre. Le Maréchal de *Talard* n'ayant pas deſſein de combattre, ne fit pas cet-

te réflexion. Ses projets se bornoient à délivrer *Ingolstat*, que les Ennemis menaçoient d'un Siége, & ce qu'il avoit de Troupes suffisoit pour cette expédition. Mais les Alliez, avertis des mouvemens de ce Général, firent une marche si secrette, qu'ils le surprirent dans la Plaine d'*Hochstet*, lorsqu'une partie de son Armée étoit au fourrage. Les mouvemens précipitez qu'on fit, pour se mettre en bataille, à la vûe de l'Ennemi, jetterent la confusion dans les rangs. Les Fourrageurs arriverent, avec leurs Escortes, plus consternez, que disposez à combattre. On auroit pû arrêter les Ennemis sur le bord d'un ruisseau marécageux, qui nous couvroit: mais ils le passerent sans obstacles, à la faveur de notre desordre, & ils enfoncerent notre droite, avec une facilité surprenante. Le Général de *Marcin*, qui commandoit l'aîle gauche, les repoussa trois fois, & ce ne fut qu'à la quatriéme attaque, qu'ils gagnerent un peu de terrain. Notre perte fut très-considérable, par le feu de l'Action, & plus encore par la difficulté de la retraite. Plusieurs, voulant éviter le fer des Ennemis, périrent dans les eaux du *Danube*.

Cette fatale journée ranima le courage des intrépides *Bavarois*. Quoique leur Prince eût été contraint de les abandonner, ils délivrerent *Ingolstad*. Les *Imperiaux* réduits à la fuite, se rallierent dans la Plaine de *Ratisbonne*: ils en furent bientôt chassez; les intrépides *Bavarois* les poursuivirent jusqu'à *Oberkinken*, & en nettoyerent entierement la *Baviere*. Mais la timide prudence du Conseil de *Munich* rendit tous ces succès inutiles. L'Electrice, munie d'un Plein-pouvoir du Prince, entra en négociation avec la Cour de *Vienne*, qui mit sous sa puissance tous les Etats de son Ennemi, sans qu'on eût la pensée de payer les Troupes, qui, selon le Traité, devoient être congediées, ni de pourvoir à la sûreté du Régiment des Grenadiers *François*, dont M. *de la Colonie* étoit Lieutenant Colonel, & qui s'étoit extrêmement distingué durant cette Guerre. Cette négligence du Conseil de *Munich*, détermina la Garnison d'*Ingolstad* à s'y maintenir, contre les ordres qu'elle reçut de remettre cette Place aux *Imperiaux*. Le Prince *Eugene* satisfit à tout, & accorda à cette Garnison des conditions fort honorables.

Les *Imperiaux* s'établirent difficilement en *Baviere*. Les Peuples prirent les Armes, & défendirent quelque tems leur liberté; ils furent enfin soumis; mais il est certain que si l'on avoit sçu profiter de leurs dispositions, *la Baviere* seule étoit en état de résister aux forces de l'Empereur, & le sort des Habitans auroit été plus heureux; car les *Imperiaux* les traiterent avec la derniere rigueur, & manquerent même, à l'égard de l'Electrice, à plusieurs Articles de leur Traité. (*a*)

(*a*) Pag 458.

La Bâtaille de *Ramilly*, donnée le 23. de Mai 1706. ne fut pas moins funeste à la *France* & à ses Alliez, que celle d'*Hochstet*. (*b*) Les Alliez occupoient un Camp très-avantageux. Un Marais impratiquable à la Cavalerie, appuyoit leur gauche, & des ravines rendoient leur droite inaccessible. Il est vrai que notre Armée pouvoit tirer du Marais l'avantage d'y appuyer aussi sa droite, en marchant; mais on ne s'apperçut pas des ravines, & ce fut l'une des principales causes de la perte de la Bataille; car notre gauche, qu'on avoit renforcée, en affoiblissant la droite, ne put pas agir. D'ailleurs, nos Généraux s'apperçurent trop tard de

(*b*) Tom 2. pag. 6[illegible] & suiv.

l'utilité qu'ils pouvoient retirer de la ſituation du Village de *Favier*. Les Alliez l'occuperent. On fit une faute eſſentielle dans l'ordre qui fut donné pour les en déloger. » On oublia d'expliquer » le nombre de Troupes, qui devoient » former le Détachement, & de leur » aſſigner un rendez-vous, avant de » paſſer le Marais, afin qu'elles n'en- » trepriſſent rien, que quand tout ſe- » roit aſſemblé. Les Brigades com- » mandées pour cette expédition, é- » toient éloignées les unes des autres, » & ne ſachant pas à qui elles devoient » ſe joindre, chacune marcha en par- » ticulier pour gagner le Village; ſans » ſavoir s'il étoit défendu, ce qui ren- » dit impoſſible le ſuccès de cette en- » trepriſe. » Notre perte fut ſi conſidérable, qu'il fallut tout le reſte de la Campagne pour nous rétablir. Les Ennemis firent de rapides Conquêtes: ils prirent *Louvain*, *Anvers*, *Malines*, *Bruxelles*, *Gand*, *Bruges*, *Oſtende*, *Menin*, *Dendermonde* & *Ath*. La levée du Siége de *Turin*, n'eut pas des ſuites moins fâcheuſes, pour la *France*; & en 1708. nous eûmes encore à *Oudenarde*, un échec que nous aurions évité, ſi l'on eût déféré à l'avis de M. de *Vendôme*.

Les Alliez commencerent à menacer nos frontieres. Ils firent le Siége de *Lille*, entreprise hardie & difficile, qu'on auroit fait manquer, si dans l'attaque d'un Convoi, *nos Troupes, qui auroient pû se diviser par pelotons, pour couper les traits des chevaux, pendant que le gros auroit attaqué l'escorte, ne se fussent attachées au combat dans les bruyeres; ce qui donna la liberté aux chariots de poursuivre leur chemin.* (a) (*a*) Page 145.

L'année suivante, *Tournay* & sa Citadelle, manquant de provisions de bouche, se rendirent aux Alliez. (*b*) La Bataille de *Malplaquet* suivit cette Conquête. Notre Armée, qui occupoit un Camp avantageux, pouvoit espérer une belle Victoire, si deux Régimens n'avoient pas abandonné leur poste dès le commencement de l'attaque, & qu'on n'eût pas dégarni une partie des Retranchemens, pour soutenir ceux qui défendoient le Bois de la gauche. Les Ennemis profiterent de ces deux fautes, & nous enleverent le Champ de Bataille. (*c*) » Cependant, » dit l'Auteur, il est certain que si » M. de *Villars* n'avoit point été blessé, » nous n'aurions jamais abandonné la » partie; car quant à la Cavalerie en-

(*b*) Page 155.

(*c*) Page 158.

» nemie, qui avoit pénétré dans la
» plaine, & qui s'étoit mêlée avec la
» Maiſon du Roi, rien n'étoit plus
» facile que de la repouſſer, parce que
» nous avions toute notre Cavalerie
» de la droite & de la gauche de la
» Maiſon du Roi, qui n'avoit pas en-
» core trouvé occaſion de tirer un coup
» de piſtolet. On auroit pû la faire
» replier dans le centre, pour acca-
» bler celle des Ennemis; & l'Infan-
» terie qui n'avoit preſque pas perdu
» de terrein, n'étoit pas aſſez rompue,
» pour quitter priſe. Enfin, ſi les Enne-
» mis eurent la liberté de faire le Siége
» de *Mons*, ils en eurent l'obligation
» à celui qui bleſſa le Maréchal de *Vil-*
) Page » *lars.* » (*a*) La ſurpriſe de *Denain*
fut un effet de l'habileté de ce grand
Général, qui trompa la vigilance du
Prince *Eugene*, & força les Retranche-
mens des Alliez. Ceux qui échaperent
aux Armes de nos Soldats, ou à la
captivité, trouverent la mort dans
l'*Eſcaut*. Le Prince *Eugene* reconnut
trop tard ſon erreur : il fut Spectateur
de la déroute d'une partie de ſon Ar-
mée, ſans pouvoir la ſecourir. (*b*)
?.199. iv.
La Paix de *Raſtad* rendit la *Baviere*
à ſon Prince légitime. Les premiers

ſoins de l'Electeur, en rentrant dans ſon Pays, furent de le délivrer des Impôts onereux que les Imperiaux y avoient établis. Mais les Sujets pleins de zele & d'affection pour leur Souverain, donnerent des preuves éclatantes de leur joye & de leur fidélité. Malgré l'affreuſe miſere, dans laquelle dix ans de malheurs continuels les avoient enſevelis, on les vit faire de louables efforts pour témoigner leur ſatisfaction. L'Auteur en donne *(a)* un exemple qui mérite d'être propoſé à nos fideles *François*. En attendant que les *Imperiaux* évacuaſſent les Places qu'ils occupoient, on avoit logé les Troupes de *Baviere* dans les Villages. M. *de la Colonie* déclara aux Mayeurs, » que » l'Electeur n'entendoit point que ſes » Troupes, en revenant dans ſon Pays, » fuſſent à la charge à des Peuples qui » avoient tant ſouffert pendant ſon » abſence. Et nous, Monſieur, répon- » dirent-ils, il ne ſera pas dit, que les » Troupes de notre Maître revien- » dront dans le Pays, & que nous ne » les régalerons pas. Nous vous aſſu- » rons qu'en quelque pauvreté que les » *Imperiaux* nous ayent laiſſez, nous » ferons juſqu'au dernier effort, pour

(a) P. 25

» nous divertir avec nos Soldats. Nous
» avons un bon Maître, il nous laiſ-
» ſera jouïr en repos du peu qui nous
» reſte, & il ne dépendra pas de lui
» que nous ne ſoyons bien-tôt à notre
» aiſe.

L'Empereur, délivré de la Guerre qu'il nous avoit faite, tourna ſes Armes contre les *Turcs*. L'Electeur de *Baviere* lui donna ſix mille hommes de Troupes auxiliaires, à qui l'Empire dut le gain de la fameuſe Bataille de *Bellegrade*, & la conquête de cette importante Place. A juger de l'évenement par les regles de la prudence humaine, l'Armée Chrétienne paroiſſoit menacée d'une perte totale & inévitable. Elle faiſoit le Siége de *Bellegrade*, & deux cent mille *Turcs* la tenoient elle-même aſſiégée dans ſes Retranchemens. La néceſſité de vaincre ou de périr par une mort glorieuſe, inſpira au Prince *Eugene* l'Action la plus hardie dont l'Hiſtoire faſſe mention. Il fit ſortir ſon Armée des Lignes, à la faveur de la nuit. Un brouillard épais favoriſa encore le ſuccès de cette entrepriſe, & les *Bavarois* chaſſerent les Ennemis d'un Poſte à l'autre, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent rendus maîtres de leur Camp.

Les *Turcs* s'exposerent lâchement à tous les dangers d'une honteuse fuite, & perdirent vingt-huit mille hommes dans cette Action. Cette Victoire les obligea de renouveller la Tréve avec l'Empereur, & de céder à sa Majesté *Imperiale* les Conquêtes importantes qui la suivirent. C'est par le récit de cette Campagne que M. *de la Colonie* finit ses *Memoires* ; Ouvrage curieux & utile, que j'ai lû sans sans ennui.

2. *Troisiéme Partie de l'Histoire du Prince Titi.*

Le caractere de bonté, de générosité & de grandeur d'ame, que M. de S. H *** donne à son Héros, dans les deux premiers Volumes, est fort bien soutenu dans le troisiéme, qui paroît depuis douze ou quinze jours. Le Prince *Titi* se dérobe au plaisir d'une partie de Chasse, avec deux de ses Favoris, pour reconnoître l'état des Habitans de la Campagne. Il y trouve une misere affreuse, & des gens qui l'aiment, malgré la rigueur du joug dont ils sont accablez. Il épuise sa bourse & celles de ses deux Amis pour soulager tous les malheureux qu'il rencontre. Touché de ce qu'il voit, il fait

d'utiles refléxions ſur les maux de ſes Sujets : il voit, dans leur indigence, l'affoibliſſement & la décadence de l'Etat, par la diminution du Peuple
(a) P. 53. & du produit des terres : (a) il ſe plaint du malheur des Rois, qui ne peuvent marquer une égale attention à tous leurs Sujets, quoique tous leur appartiennent également, & qui ne ſont inſtruits de l'état des Peuples que par des Relations, ou fauſſes, ou incertaines.
(b) P. 64. (b) Il prend enfin la généreuſe réſolution de ſoulager les Habitans de la Campagne. » Répondons, dit-il,
(c) P. 81. » (c) aux intentions de la bonne nature, qui ne veut pas que ceux qui la cultivent ſoient privez de ſes bienfaits. Mere commune de tous les hommes, elle veut qu'ils jouïſſent également de ſes richeſſes. C'eſt à nous à veiller à ce que la diſtribution en ſoit égale, & à empêcher que ceux qui les procurent, ſoient ceux qui en jouïſſent le moins. » Non ſeulement cette attention eſt digne d'un Roi, elle eſt auſſi l'un de ſes principaux devoirs. Le grand *Cyrus* s'en acquittoit avec une exactitude, que l'Hiſtoire propoſe pour modele à tous les Rois; & en effet le moindre Payſan

n'appartient pas moins au Prince que le plus grand Seigneur, & il lui doit la même juſtice. (a)

(a) P. 13

La Fée *Diamantine* donne aux Princes *Titi* & *Forteſerre* une excellente leçon, en leur faiſant des poches de la toile d'une beſace. Ils pouvoient tirer de la poche gauche les deux tiers de la ſomme qu'ils y trouveroient, & tranſporter cet argent dans la poche droite, pour en faire des libéralitez. » Quelque puiſſans que vous ſoyez, leur » dit la Fée, ſouvenez-vous que vous » n'avez rien que ce qu'on vous donne; que vos poches ne ſont que des » beſaces qu'on doit vous remplir, » mais que votre reconnoiſſance & votre intérêt vous obligent à vuider de » même, en rendant à ceux qui vous » donnent. L'avarice du Prince em» pêche la circulation des Biens d'un » Etat; elle appauvrit ſes Sujets, en » les empêchant de s'enrichir, & il » s'appauvrit enfin lui-même, s'il ar» rive quelques cas extraordinaires, où » la dépenſe augmente. Ce n'eſt pas » l'argent qu'on poſſede qui rend ri» che; c'eſt celui qui circule. Il eſt » vrai, poursuivit la Fée, que comme » vous devez être extrêmement atten-

» tifs à ne rien demander à vos Sujets » que de juſte, vous devez de même » l'être beaucoup, à ne donner qu'à » ceux qui ont beſoin. Donner à ceux » qui ont aſſez n'eſt pas libéralité; c'eſt » une prodigalité criminelle, puiſqu'il » eſt injuſte de faire qu'un bien qui » ſeroit néceſſaire à l'un, devienne le » ſuperflu d'un autre. » Cette maxime eſt très-ſolide; mais il eſt difficile, peut-être même eſt-il impoſſible, de l'établir. La parole évangelique ſe juſtifie tous les jours: on donne à ceux qui poſſedent. C'eſt l'uſage établi.

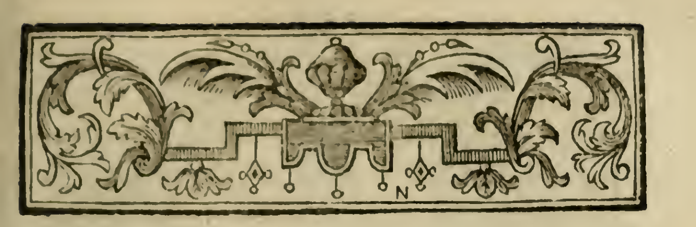
Les Princes de *Fulſoi* & le Duc d'*Eerhart*, montrerent beaucoup de raiſon, dans le refus qu'ils firent des Tabatieres que la Fée vouloit leur donner, & par leſquelles, en regardant l'intérieur du deſſus, ils apprendroient ce que feroient leurs femmes: « Nous ige 166. » ſommes mariez, dirent-ils; nous » ſommes très-contens de nos femmes; » nous ne voulons point être tentez » d'avoir ſujet de l'être moins. Quand » on eſt engagé dans un lien indiſſolu- » ble, le plus ſage eſt de ne chercher » qu'à voir des roſes, où on ne trouve- » roit peut-être que des épines. Si tous les maris avoient la même prudence,

on verroit moins de ménages ſcandaleuſement deſunis, par les fureurs de la jalouſie.

Un accident arrivé au Roi de *Forteſerre* l'obligea de ſéjourner chez le Gouverneur d'*Alburgetſtad*. Pour ſe deſennuyer, il fit éprouver à toutes les femmes de la Ville un ſabot de diamant qui rendoit boiteuſes toutes celles qui avoient manqué aux Loix ſéveres de la chaſteté. Parmi ce grand nombre de femmes de toutes conditions & de tous âges, il n'y en eut que quatre qui ne boiterent pas. Les maris entrerent en fureur contre leurs femmes; mais le Roi leur fit comprendre qu'ils étoient plus coupables qu'elles. » Vous n'avez, leur dit-il, attaché la vertu des » femmes qu'à une ſeule choſe, ou vous » avez encore moins conſulté la vertu, que vos intérêts, & votre eſprit » de domination: car ſi c'eſt une vertu » que de s'abſtenir de ce que vous leur » défendez, pourquoi vous le permettez-vous? Pourquoi n'êtes-vous pas » deshonoré d'une faute qui deshonore vos complices, qui n'y tomberoient ſouvent point, ſi vous n'employiez toute ſorte de ſoins & d'artifices pour les ſéduire! C'eſt vous

» qui les rendez coupables, & vous ne » voulez pas l'être : ce ſont vos fautes » qui les deshonorent, & vous ne » voulez pas être deshonorez : il n'y » a rien de plus injuſte. » Les maris ſe rendirent à ces raiſons, & aux ordres du Roi : il n'y eut que des hommes du bas Peuple, qui perſiſterent dans le noir deſſein de vanger leur honneur, par la mort de leurs épouſes, & qui *traiterent leurs voiſins de lâches, qui n'avoient pas plus d'honneur, que s'ils étoient des gens de condition.*

Malgré les déciſions de l'*Obſervateur ſur les Ecrits des Modernes*, ce petit Ouvrage d'imagination me paroît bien conçu, & la Morale qu'il préſente convient à tous les états de la vie. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Auteurs fiſſent un uſage auſſi utile de leurs talens que M. de S * H * *, la vertu ſeroit plus reſpectée & mieux ſuivie.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE IX.

§. I. *REFLEXIONS.* *



S'Aigrir, s'emporter, déclamer contre les violences de son Ennemi, c'est lui donner des armes contre soi-même. On ne peut mieux se venger d'un insolent, qu'en marquant beaucoup d'insensibilité pour les injures qu'il dit.

Les honnêtes gens sont assez communs. Où est l'homme de bien ? Cherchez.

* Cet Article a été communiqué à l'Auteur.

Eubiste & *Ptochus* sont arrivez à une heureuse vieillesse. Ils se voyent Peres, & même Ayeux d'une belle & nombreuse famille, dont ils sont tendrement aimez : ils meurent l'un & l'autre entre les bras de leurs Enfans : *Eubiste* ne quitte la vie qu'avec larmes & regrets, & je vois *Ptochus* en sortir avec joye. Le premier a vêcu dans les plaisirs, dans la molesse : l'autre n'a tiré sa subsistance que du travail de ses mains. De quel côté est l'avantage ?

Ce qu'on dépense, dit *Plaute*, pour une méchante Femme, ou pour un Ennemi, est une vraye perte. C'est un gain au contraire que ce qu'il en peut coûter pour bien traiter un Hôte & un Ami, & c'est se faire un trésor solide que d'ouvrir sa bourse pour l'honneur & pour la gloire des Dieux. Sur ce pied, que de folles dépenses ! Combien peu de vrais gains ! Qui se fait des trésors solides ?

On lit, ou l'on raconte un fait extraordinaire & nouveau : on l'écoute avec cette avidité qui nous est naturelle, d'apprendre & de connoître. On ne perd pas un mot : on est saisi, on est émû, selon l'art de l'Ecrivain, ou la grace de celui qui parle. L'intrigue

attache, intéresse, le dénouement transporte. Mais d'où vient que j'entends aussitôt quelqu'un qui s'écrie : *Cela est il bien vrai !* Et que d'autres ajoûtent : *Pour le croire, il faut que cela soit confirmé.* Alors je ne reconnois pas la vérité de cette pensée de *la Fontaine :*

L'homme est de glace aux véritez ;
Il est de feu pour les mensonges.

Pour mettre en pratique ce beau précepte d'*Epictete :* Qu'*il faut se retrancher dans un profond silence, ne dire que des choses nécessaires, & les dire en peu de mots ;* il faut se déterminer à passer pour un stupide, ou pour un original.

§. 2. DIXIE'ME LETTRE

D'un Hollandois à un de ses Amis.

De Paris, *le* 8. *Décembre* 1736.

ON ne connoît pas assez les devoirs que la sage nature nous impose à l'égard de nos Enfans. Elle ne se contente pas de la propagation de l'espece, elle veut que nous ayons un soin particulier des fruits précieux de nos amours. L'exemple des animaux les plus féroces, est dans ce fait, un modéle à suivre. L'Ours ne feroit

qu'une maſſe de chair informe, ſi la femelle, qui vient de s'en délivrer, n'avoit ſoin de la débrouiller, par les prompts ſecours de ſa langue bienfaiſante. Les hommes ſeroient dans la morale, des Monſtres encore plus hideux que les Ours dans la nature, ſi les préceptes d'une ſage éducation ne leur inſpiroient l'horreur du vice & l'amour de la vertu ; car il eſt certain que les imperfections du cœur ſont plus odieuſes que celles du corps. Mes yeux s'accoutument inſenſiblement aux traits irréguliers d'un Borgne, d'un Boſſu, d'un Boiteux : mes oreilles ſe font auſſi à la fatigue de la converſation d'un Begue, & aux geſtes ridicules d'un Muet ; mais ma raiſon ſe révolte conſtamment contre un eſprit cauſtique & dangereux, & plus encore, contre un homme dont tous les ſentimens ſont bas, lâches & intéreſſez, qui ſe glorifie de la corruption de ſes mœurs, qui ſuit le torrent de ſes paſſions, qui ne connoît ni les regles de la bienſéance, ni les loix de l'honneur. Les hommes de ce caractere ſont de vrais Monſtres, la honte éternelle de leurs Parens.

Inutilement les Peres voudroient

ſe diſculper des vices de leurs Enfans. Il eſt vrai que le vice naît avec nous, mais nous ne naiſſons pas ſans quelques principes de vertu ; & c'eſt l'éducation qui fait germer, ou qui étouffe ces heureux principes. Il en eſt de nous comme d'un champ, qui, laiſſé inutile, ne produit que des ronces, des épines, des herbes venimeuſes, ou de nul uſage ; mais une main laborieuſe & aſſiduë venant à le défricher, il devient propre à faire végeter toutes les ſemences qu'on lui confie.

C'eſt une vérité inconteſtable en morale, que l'éducation héroïque fait des Héros. Plus un jeune homme a de talens naturels, plus il eſt dangereux de le négliger. Avec des qualitez éminentes, on peut faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, & pour en prévenir l'abus, les Peres & les Meres ne doivent rien négliger. Sils ſont incapables de s'acquitter eux-mêmes de ce devoir, ils ſont obligez de choiſir des perſonnes ſages qui tiennent leur place, & qui, ſous leur l'autorité, puiſſent corriger les inclinations vicieuſes qu'ils découvrent dans leurs Eleves, & employer avec prudence, ou la douceur, ou la rigueur.

Qu'un Pere dise à son Fils : *Votre jeunesse m'a coûté dix mille livres ; je n'ai rien négligé pour vos études ; je me suis privé de plaisirs innocens, pour vous faire apprendre des choses curieuses !* Combien d'Enfans seroient en droit de répondre : « Il eût été plus à pro-
» pos de me rendre plus honnête hom-
» me, que de dépenser une somme si
» considérable, pour me surcharger
» la mémoire de Grec & de Latin. Si
» j'ai oublié la vertu dans ma jeu-
» nesse, si je vous ai causé des cha-
» grins très-vifs, si je me suis soustrait
» à votre autorité, pourquoi, mon
» Pere, m'avez-vous livré à toute la
» vivacité de mon tempéramment ?
» Pourquoi ne vous êtes-vous pas
» imposé la nécessité de me corriger,
» d'une maniere conforme à mon gé-
» nie ? La sévérité m'irritoit, & ja-
» mais vous n'avez usé de douceur,
» pour prévenir mes égaremens. Je
» porte la peine de vos fautes, autant
» que des miennes : trouvez-vous que
» cela soit juste ? Une absence de dix
» ans a fait manquer ma fortune : ce
» malheur n'est-il pas assez grand ?
» N'en êtes-vous point touché ? Vou-
» lez-vous encore m'accabler du poids

» de votre indignation ! Quoi ! mon
» Pere, mon retour, ma ſoumiſſion,
» mon repentir, ne feroient que vous
» irriter ? .... »

Mais il y a des champs ingrats, que les ſoins d'un Laboureur vigilant ne peuvent rendre fertiles. N'eſt-il pas auſſi très-poſſible de trouver des naturels ſi revêches, que l'attention la plus exacte ne ſçauroit les corriger ? J'oſe dire, pour répondre à cette queſtion, que de cent jeunes gens qui ſe perdent, on en rendroit quatre-vingt-dix-neuf très-vertueux, ſi les Peres connoiſſoient le grand art de l'éducation. Il y a des Enfans que la ſévérité revolte : il en eſt d'autres, dont on ne fait rien qu'à force de coups. Il s'agit de bien démêler cette différence, & de diſpenſer à propos les careſſes ou les châtimens. *J'ai châtié très-ſéverement mon fils, pour une faute conſidérable*, me diſoit un Pere en s'applaudiſſant. *Je plains ce jeune homme*, lui répondis-je : *vous venez de la perdre. J'affecte*, ajoûta-t-il, *de careſſer ſes freres, de louer leur bon naturel, & pour l'humilier, je jette ſur lui des regards irritez ; je le menace de l'exclure de ma ſucceſſion ; je releve tous ſes défauts, & je lui en fais des reproches continuels.*

Ah ! Pere inhumain , m'écriai-je , *vous jettez dans votre famille, les ſemences d'une éternelle déſunion. Vous inſpirez à vos enfans chéris , du mépris pour ce Fils que vous prétendez corriger , & ce Fils, loin de goûter des leçons ſi ameres, concevra pour ſes Freres une haine immortelle. Quelle éducation ! Pourquoi cet Enfant eſt-il né ?* Je ſuis, &c.

§. 3. REMARQUES LITTERAIRES.

1. *Vie de M. Gaſſendi*, &c.

Le ſavant P. B * * * de l'Oratoire, fait connoître M. *Gaſſendi* dans le détail de ſes actions : il examine ſon érudition, preſque univerſelle ; les graces de ſon ſtile, la clarté de ſes raiſonnemens, la jûſteſſe de ſes preuves : il fait voir ce Philoſophe comparant les viſions de *Fludd* & les opinions des Sectateurs d'*Ariſtote*, dévoilant les ſecrets les plus impénétrables de la Nature, expliquant les mouvemens les plus extraordinaires des Cieux, décrivant les actions des grands Hommes, ſurtout de *Peyreſc* & de *Tycho-Brahé*. Paſſant enſuite des qualitez de l'eſprit à celles du cœur, il le fait connoître ſous l'idée d'un homme doux, facile, liant, que les mauvais procédez n'étoient pas ca-

pables d'émouvoir, qui ſavoit aimer & non pas haïr, & dont le cœur étoit la droiture, la candeur & la probité même. Tâchons de ſuivre l'Auteur dans ce curieux détail.

PIERRE GASSEND ou *Gaſſendi* nâquit le 22. Janvier de l'an 1592. à *Chanterſier*, petit Village de *Provence*, à une lieue de la Ville de *Digne*. *Antoine Gaſſendi* ſon pere, & *Françoiſe Fabry* ſa mere, ne ſe diſtinguoient des autres Habitans de leur Village, que par la douceur de leurs mœurs, & par leur ſolide piété. Dès l'âge de quatre ans, il déclamoit de petits Sermons : à ſa ſeptiéme année, il ſe déroboit ſouvent de la vûe de ſes Parens, pour aller contempler les Aſtres, pendant une partie de la nuit. Le Curé lui apprit les premiers élemens des Lettres: « Son » ardeur pour l'étude étoit extrême. » Le jour ne ſuffiſoit pas ; il étudioit » encore une partie de la nuit, à la » lueur de la lampe de l'Egliſe ; le » plus ſouvent, il ne prenoit pas mê- » me quatre heures de repos. » En * Page 6 1603. il alla continuer ſes études à *Digne* ; il y fit de grands progrès dans les Humanitez. Il fit ſon cours de Philoſophie à *Aix*, ſelon les idées

d'*Ariſtote* , & les queſtions les plus abſtraites lui devinrent ſi familieres, que ſon Maître lui remettoit ſouvent ſes Cahiers, pour les expliquer à ſes Condiſciples. Après ſon cours de Philoſophie, il diſputa publiquement la Chaire de Rhétorique à *Digne* , & quoiqu'il n'eût alors que ſeize ans, il l'emporta, & la remplit pendant un an. Enſuite il voulut embraſſer l'état Eccléſiaſtique; il retourna à *Aix* , & s'appliqua pendant quatre ou cinq ans à la Théologie Scholaſtique, à l'étude de l'Ecriture ſainte, aux Langues Grecque & Hebraïque : » Il faiſoit de » grands progrès; ſon eſprit vif & pé- » nétrant lui permettoit de s'adonner » à pluſieurs Sciences à la fois, qu'il » concevoit auſſi facilement, que s'il » n'en eût étudié qu'une ſeule. Il prê- » cha dans ce tems-là avec beaucoup » d'applaudiſſement; il s'acquit même » une telle réputation par ſon éloquen- » ce, qu'il fut pourvû d'abord de la » Théologale de *Forcalquier* ; mais » comme ſa Prébende étoit trop mo- » dique, le Parlement lui aſſigna qua- « tre cent livres pour ſon entretien. » Peu de tems après il fut pourvû de la » Théologale de *Digne*, qu'il préféra

» à la premiere ; ce qui l'obligea l'an
» 1614. d'aller prendre le Bonnet de
» Docteur dans l'Université d'*Avi-*
» *gnon.* » Les Chaires de Philosophie
& de Théologie étant venues à vaquer
à *Aix*, *Gassendi* se mit sur les rangs, &
les emporta toutes les deux à la dispute : mais il se contenta de la premiere, & dicta son premier cours par cœur, retranchant de la Philosophie les chicannes de l'Ecole, & la plûpart de ces questions sophistiques & inutiles, qui s'y sont malheureusement introduites. Il n'y avoit gueres qu'un an qu'il enseignoit, lorsqu'il fut ordonné Prêtre, en 1617.

Joseph Gautier, Prieur de *la Valetta*, Page 9. réveilla le goût que *Gassendi* avoit reçu de la Nature pour l'Astronomie. Il commença ses Observations à *Aix* le 28. Novembre 1618. par une Comete, sur laquelle il fit des conjectures, que l'événement vérifia : il continua sur le même plan jusqu'à sa mort. & il a eu soin d'indiquer ses Observations dans son Commentaire des choses céléstes. Le désir de tout savoir l'avoit jetté dans l'Astrologie judiciaire. Il reconnut bientôt la vanité de cette prétenduë science : il l'abandonna, mais il eut

toujours un grand goût pour l'Astronomie, dont il conseilloit l'étude à tout le monde.

Il enseigna pendant six ans la Philosophie, & la derniere année (1621.) il fit soutenir des Théses pour & contre *Aristote*, qui augmenterent considérablement sa réputation. Deux ans
ge 16. après le Chapitre de *Digne* l'envoya en Députation à *Grenoble*, où il eut le plaisir de guérir son bon ami *Valois* des visions astrologiques, dont il étoit fort prévenu. Il publia dans la même Ville, ses *Exercitations* contre les Sectateurs d'Aristote. Il fit ensuite quelques voyages, & l'Historien donne des Extraits curieux des Lettres qu'il écrivit à divers Savans.

Le P. *Mersenne*, savant Minime, l'engagea à réfuter les sentimens de *Fludd*, Docteur *Anglois*, qui avoit fait l'Apologie des Cabalistes, & des Freres de la *Rose Croix*; il y travailla d'abord; mais avant que cet Ouvrage fût fini, il alla voyager dans les *Pays-Bas*
ge 45. & en *Hollande*. Il y fit connoissance avec plusieurs Savans, & particulierement avec le célebre Médecin *Vanhelmont*, qui, dans l'examen de la nourriture la plus convenable à l'homme,

s'étoit déclaré pour la viande contre le ſentiment de *Gaſſendi*, qui tenoit pour les fruits. Cette queſtion fut d'abord traitée entr'eux à *Bruxelles*, & ils vinrent enſuite aux Ecrits. C'eſt cette diſpute qu'un fameux Critique a traitée de *frivole* & de *ridicule.* Il y a, dans cette déciſion, une grandeur d'ame plus qu'héroïque. Quel eſt le *Stoïcien* capable de mépriſer aſſez la vie, pour négliger de s'inſtruire de la nourriture la plus propre à la conſerver ? Quel eſt le Héros, qui voulût manger indifféremment, ou des fruits empoiſonnez, ou de la viande qu'un habile Médecin lui diroit être plus convenable à ſa ſanté ?

Dans cette diſpute, M. *Gaſſendi* avoüa que ſon ſentiment n'étoit fondé que ſur des conjectures, & qu'il n'avançoit rien ſur cette matiere qu'il crut au-deſſus de la probabilité. C'étoit un effet de ſa modeſtie, qui parut encore avec la même ſincérité dans ſa Diſſertation ſur les *Parhelies*, ou faux Soleils, que pluſieurs Aſtronomes avoient obſervez à *Rome*, le 20 de Mars 1629. Il dit, que de toutes les choſes Page 58.
naturelles, on n'en ſait preſque rien que l'Hiſtoire ; mais il ſe déclare affirmativement contre l'opinion des Anciens,

& des Modernes, qui ont cru, que ces ſortes de Phénomenes préſageoient de grands malheurs. *Gaſſendi* laiſſa, dans la *Hollande* & dans les *Pays-Bas*, une grande idée de ſa ſageſſe & de ſon ſavoir.

A l'âge de trente-huit ans, il com-
ge 89. mença de donner quelques heures à l'étude de l'*Arabe*, & il s'appliqua à l'éducation du fils naturel de *Luillier*, qui devint ſi fameux dans la ſuite, ſous le nom de *Chapelle*. Mais ces occupations ne nuiſoient ni à ſes Obſervations aſtronomiques, ni à ſon commerce épiſtolaire. Il étoit ſi peu amoureux de ſon nom, que dans un voyage qu'il fit à *Grenoble*, en 1632. avec *Maridat*, il ne dit pas un mot qui eût pû le faire connoître. Cet exemple de modeſtie eſt une belle leçon pour les prétendus beaux Eſprits de ce ſiecle.

Le malheur qui arriva l'année ſui-
ge 117. vante à *Galilée*, fut un coup de foudre pour *Gaſſendi*, qui penſoit comme lui, & qui ne trouvoit pas que ce Philoſophe eût rien écrit qu'on ne dût approuver. Cet évenement l'intimida, & le rendit fort circonſpect; mais il ne l'empêcha pas de s'appliquer toujours à ſa Philoſophie & à ſes Recherches. Il s'acquit-

toit aussi avec exactitude des devoirs de son état. Il écrivit à *Peyrecs*, le premier Janvier 1634 qu'il étoit presque épuisé, pour avoir trop prêché. » Il » n'étoit pas seulement un homme d'u- » ne grande érudition, mais encore » un homme d'une politesse & d'une » douceur infinie : Ses Lettres ne res- » pirent que la paix & l'union : il ne » pouvoit supporter que les Savans se » broüillassent entre eux, encore moins » qu'on parlât mal des grands hom- » mes. »

Il y avoit longtems que le Chapitre de son Eglise lui en avoit conféré la Prevôté ; mais elle lui étoit disputée, & le Procès traînoit depuis dix ans. Le Parlement d'*Aix* rendit enfin un Arrêt favorable le 19. Décembre 1634. qui le mit en possession de ce Bénéfice. Page 14

Depuis le mois d'Octobre 1637. jusqu'au 30. Juillet de l'année suivante, nous n'avons aucune des Lettres de *Gassendi*. L'Auteur attribue son silence à ses voyages, à sa maladie & à ses grandes occupations. Quelques Prélats de la Province d'*Ambrun* vouloient le nommer à l'Agence du Clergé : d'autres s'y opposoient. L'Abbé

ge 190. d'*Hugues*, neveu de l'Archevêque, étoit ſon concurrent ; mais il n'eut que deux voix. *Gaſſendi* eut la pluralité, & partit auſſitôt pour *Paris*, parce que ſon Compétiteur ne vouloit pas céder. » Paſſant par le Village de *Mane*, il » vit une femme âgée de plus de 80. « ans, à qui depuis quatre ans il avoit » pouſſé de nouvelles dents, après les » avoir toutes perdues depuis quinze. » Elle ſouffroit des douleurs inconce- » vables. » Il ſe rendit à *Mante*, dans le *Vexin Francois*, où l'Aſſemblée du Clergé avoit été indiquée pour l'année 1641. L'Archevêque de *Toulouſe* fit regler l'affaire de l'Agence, par un
ge 194. Accommodement : » *Gaſſendi* céda » ſon droit à ſon Compétiteur, qui » s'engagea à lui compter la ſomme de » 8000. liv. dont quatre lui ſeroient » payées après la tenue de l'Aſſemblée, » & les autres quatre à la fin de l'an- » née. » Le Roi ne permit point que l'Abbé d'*Hugues* exerçât ſa Charge. Il n'y fut retabli qu'en 1646. & il refuſa de ſatisfaire aux engagemens qu'il avoit pris avec *Gaſſendi*. Il fallut un Procès pour les mettre à la raiſon, & cette affaire fut enfin terminée par des Arbitres, qui condamnerent l'Ab-

bé d'*Hugues* à payer quatre mille livres. C'eſt ainſi qu'ils partagerent le différend.

Gaſſendi, toujours avide de nouvelles découvertes, en fit une extraordire le 29. Décembre 1643. Il découvrit neuf Satellites de Jupiter, & il en donna avis à *Naudé*. L'Hiſtorien a traduit une très-belle Lettre Latine, dans laquelle notre Philoſophe rend compte à *Louis Decormis* de *Beaurecueil* ſon ami, des derniers momens de Louis XIII. Page 214.
» Ce grand Prince, dit-il, a vû venir
» la mort avec plus d'intrépidité que Page 217
» *Socrate*..... Son viſage étoit tou-
» jours le même, ſon eſprit d'une tran-
» quillité admirable, de ſorte que je
» ne crois pas qu'on puiſſe mourir avec
» plus de fermeté, & regarder ce der-
» nier moment d'une maniere plus
» aſſurée. »

La querelle étoit engagée entre *Gaſſendi* & *Deſcartes*, au ſujet des Méditations de celui-ci, que notre Philoſophe avoit réfutées très-ſolidement. Le P. B*** repréſente *Gaſſendi* toujours doux, toujours moderé, & *Deſcartes* évaporant ſa bile, par des injures. Je ne croirai jamais que ce fait puiſſe ſervir à excuſer les Critiques,

ſorſqu'il leur arrive de ne pas garder toutes les meſures convenables. Il faudroit être en vérité dans une grande diſette d'Apologies, pour chercher à ſe juſtifier par les fautes des grands Hommes. Voici un exemple plus utile à ſuivre. *J. B. Marin compoſa ſans aucun ménagement* un Ouvrage imprimé à *Paris* en 1643. ſous ce titre : *Les Autels de la Terre briſez.* Il attaqua *Gaſſendi* ſur le mouvement de la Terre;
age 232. & » il fit paroître dès le commence-
» ment de cette diſpute une conduite
» ſi irréguliere & ſi impolie, qu'il ne
» faut pas douter qu'elle ne lui ait at-
» tiré toutes les diſgraces & toutes les
» réponſes vives qu'il eut à eſſuyer dans
» la ſuite. » *Gaſſendi* lui répondit ſans aigreur. N'eſt-ce pas cet exemple de modération que les Critiques devroient imiter ?

age 238. Le Comte d'*Alais*, Gouverneur de
249. *Provence*, étant à *Marſeille*, vit pluſieurs fois, dans ſa chambre, un ſpectre lumineux, ſur lequel il conſulta notre Philoſophe. *Gaſſendi* ne doutant point du fait, examine ſi ce ſpectre eſt envoyé de Dieu, & ſi ſon apparition eſt phyſiquement poſſible ? S'il n'y a point eu d'illuſion ? & ſi cette illuſion ne

peut pas venir ou de l'imagination, ou de la diſpoſition des yeux? Il décida que le Démon de *Socrate* n'étoit que la prudence de ce Philoſophe, & que le Phantôme de *Brutus* étoit une illuſion de ce *Romain*. Que d'érudition perduë! Le ſpectre du Comte d'*Alais* n'étoit qu'un Phoſphore, & trois ans après la Comteſſe avoüa ingénument à ſon mari, qu'elle avoit joué elle-même cette Comédie par une de ſes Femmes de Chambre, parce qu'elle n'aimoit pas le ſéjour de *Marſeille*.

En 1645. *Gaſſendi* fut fait Profeſſeur de Mathématiques au Collége Royal. Ce grand Philoſophe, l'homme de ſon tems qui méritoit le mieux ce beau titre, avoit un reſpect infini pour la vérité. *David Guiraud* lui ayant envoyé ſes Obſervations ſur l'apparente grandeur du Soleil, il en fut ſi ſatisfait, qu'il changea auſſitôt de ſentimens. En 1647. il donna au Public la Vie & l'Apologie d'Epicure : il avoit emprunté de ce Philoſophe le vuide & les Atômes, ſans adopter ſes opinions dangereuſes. A peine cet Ouvrage commençoit-il à paroître, que le Prieuré de *Roumoules* en *Provence*, au Dioceſe de *Riez*, étant venu à va-

Page 28
Page 30

» quer, le Prince de Conti le conféra
» à *Gassendi*; mais lui ayant été disputé
» & enlevé par un autre, il reçut ce
» revers en vrai Philosophe Chrétien.
Il étoit toujours au-dessus de la fortune. L'année suivante 1648. l'Abbé d'Etrées procura la réconciliation de *Gassendi* avec *Descartes*, & ces deux grands hommes se rendirent leur amitié. Mais il n'en fut pas ainsi de la réconciliation de notre Philosophe avec *Marin*, qui lui fit de nouvelles insultes, *n'étant pas*, dit l'Historien, *assez sage pour garder le silence, mais étant assez plein de lui-même, pour s'imaginer qu'il avoit écrasé tous ses ennemis, & qu'il pouvoit inpunément leur insulter.*

Mais ces attaques ne pouvoient ef-
[P]age 363. fleurer un homme qui jouissoit de l'estime publique, & de l'amitié de tous ceux qui le connoissoient. Sa réputation étoit si solidement établie, que la Reine *Christine* de *Suede* se fit honneur de lui écrire, & de lui demander son amitié & sa correspondance. Il avoit un Neveu d'alliance, qui exerçoit la Profession d'Avocat. Il se crut *obligé de lui donner des Avis très-sages & très-*
[P]age 402. *chrétiens*, dans une Lettre du 26. Fé-

vrier 1655. » C'eſt le moyen, lui dit-
» il, de devenir bientôt Maître, que
» de faire les choſes par ſoi-même ;&
» le moyen de former bientôt ſon ju-
» gement,c'eſt de ne s'attendre point à
» celui des autres : il faut bien conſul-
» ter les ſages, mais il faut premiere-
» ment ſe conſulter ſoi-même pour
» éprouver ſi l'on ne ſeroit pas aſſez
» heureux de ſe rencontrer dans leur
» ſentiment. » Il lui recommande
enſuite la clarté & la netteté dans ſes
diſcours, & particulierement de ne ſe
charger de la défenſe d'aucune Cauſe,
qu'il ne la juge bonne, ou du moins
tellement problématique, qu'elle pa-
roiſſe même plus vraiſemblable que
l'oppoſée : » car, dit-il, Dieu vous
» ayant deſtiné pour être un des orga-
» nes de la Juſtice, vous êtes obligé à
» ne procurer rien que de juſte ; ſi vous
» faiſiez autrement, vous ſeriez tenu à
» reſtitution. Quand une Partie s'a-
» dreſſera à vous, il faudra bien exa-
» miner ſa Cauſe, & lorſque vous trou-
» verez qu'elle ne vaudra rien, il fau-
» dra conſeiller conſtamment à la Par-
» tie de s'accommoder, & de quelque
» maniere que la choſe ſe tourne, ne

» lui point servir d'instrument à faire » une injustice . . . . Quand vous » vous serez fait la réputation d'hom- » me de bien , tous les gens de bien » auront recours à vous , & vous em- » ployeront : les Juges même étant » une fois prévenus de votre probité, » déféreront beaucoup à vos sentimens, » & feront scrupule de vous condam- » ner , persuadez que vous ne soute- » nez que des Causes justes. C'est pour » cela que *Quintilien*, définit l'Ora- » teur, *vir bonus dicendi peritus.* »

Dés la fin de 1655. *Gassendi* étoit retombé malade , & sa santé empiroit de plus en plus, en sorte qu'il fut obligé de se priver de ses longs & fréquens entretiens avec ses amis , de toute étude particuliere, même de ses promenades. Le 22. Février au soir (1655.) il fut attaqué d'une colique furieuse , qui fut suivie d'un flux de ventre & d'un vomissement , qui l'agiterent cruellement toute la nuit. Les Médecins vinrent à son secours, & lui firent des saignées si fréquentes, qu'ils acheverent de l'épuiser. La mort ne l'effraya point : il s'y prépara avec beaucoup de piété & d'édification. Il

expira le 24. d'Octobre, âgé de soi- Page 413.
xante-trois ans & neuf mois. Son Historien le justifie de l'accusation d'impiété. Ainsi mourut le célebre *Gassendi*, que plusieurs Savans ont loué. Il étoit d'un esprit agréable & doux; d'une conversation aisée, qui rendoit claires les choses les plus obscures, d'une science profonde, humble, modeste; d'une politesse & d'une candeur admirables, d'un esprit fin, vif, délicat & pénétrant sans ambition, sobre dans le boire & dans le manger, complaisant, ami fidele : » Il se levoit à trois » heures du matin, quelquefois à deux, » jamais plus tard qu'à quatre, & étu- » dioit jusqu'à onze, à moins que quel- » qu'un ne le vînt détourner . . . . sur » les trois heures après midi, il se re- » mettoit à l'étude jusqu'à huit : il » soupoit alors assez légerement, & » se couchoit entre neuf & dix . . . » Rien n'est plus noble & plus élevé » que sa maniere d'écrire : on y trou- » ve ce beau naturel qui mérite seul » notre estime. »

Je voudrois que le P. B * * * pour rendre son travail plus instructif, eût exposé avec précision les sujets des

principales Diſputes que *Gaſſendi* ſoutint contre les Savans contemporains. Il me ſemble qu'un Hiſtorien doit toujours ſe conſidérer comme le ſeul Ecrivain qui ait traité une matiere. S'il nous ſuppoſe trop ſavans, il nous laiſſe ignorer des circonſtances qui piquent la curioſité, ou du moins il nous donne la peine de conſulter d'autres Livres, & la pareſſe ne s'accommode point de ce travail.





AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE X.



E vous entretiens, MONSIEUR, pour la derniere fois de S. Far, je ne puis plus démêler ſon caractére. Je l'ai crû amoureux, je l'ai crû fourbe, je l'ai crû intéreſſé; la preuve qu'il n'étoit rien de tout cela, c'eſt que depuis je l'ai vû prodigue, je l'ai vû libertin, bel-eſprit, dévot, & en un mot ſoutenir du plus grand cœur du monde cent caractéres directement opposés à ceux que j'avois crû lui remarquer. On s'eſt laſſé de ſa comédie; le malheureux

a essuyé des disgraces ; il a vû qu'il n'étoit plus qu'un acteur ennuyeux, toujours sifflé des spectateurs, il a pris le parti de quitter le théatre du monde, & s'est retiré dans une campagne, où il ne fait aujourd'hui d'autre personnage que celui d'être à charge à lui-même & aux autres.

S. Far, Monsieur, avoit de l'esprit, il montroit des sentimens, ses manieres étoient aimables, & il figuroit parmi nous autant qu'aucun que j'aye connu. Comment se peut-il qu'avec de pareils avantages on ne puisse trouver chez soi-même aucune ressource dans la disgrace ? Est-ce que l'ame de S. Far ennuyée de ne pouvoir trouver de repos avec lui, auroit pris le parti de l'abandonner pour toujours ?

Un mérite si brillant disparu tout d'un coup est un prodige pour moi, Monsieur, que je ne puis expliquer : l'on m'assûre cependant que rien n'est de plus commun que ces sortes d'éclipses. Comme ce sont des phénoménes encore plus intéressans pour le Public que tous ceux que nos Astronomes ont observés jusqu'à ce jour, je ne doute point, Monsieur, qu'il ne vous sçache gré de la peine que vous voudrez bien prendre

à nous en rendre raiſon. Il ne faut pas d'autre motif pour engager un Philoſophe comme vous à prendre la plume. Ainſi il ſeroit inutile de vous dire combien vous obligerez en particulier,

Monſieur, votre, &c.

REPONSE.

IL ne ſeroit rien de plus facile, Mademoiſelle, que de réſoudre le phénoméne de S. Far, s'il étoit permis d'adopter le ſyſtéme de ces Anciens qui prétendoient que notre ame n'étoit qu'une harmonie univerſelle dans tous nos ſentimens. Dans cette opinion ils devoient regarder comme de purs automates ceux qui n'étoient jamais d'accord avec eux-mêmes; ils auroient donc conclu ſans façon que S. Far n'en avoit point, puiſque jamais il n'a pû accorder les ſiens.

S'il ne s'agiſſoit que de S. Far la conſéquence ſeroit peu effrayante; mais comme à ce compte bien d'autres n'en auroient point, on eſt obligé d'abandonner ce ſentiment, dont on peut démontrer la fauſſeté par une preuve de fait; c'eſt, Mademoiſelle, que loin de voir rien de tel que l'harmonie chez l'homme, il eſt ſenſible au contraire

que toutes ſes actions réſultent d'une diſcorde univerſelle dans tous ſes ſentimens.

C'étoit auſſi ce qu'établiſſoit Plutarque après toute l'antiquité. Il prétend que chaque homme porte avec lui juſqu'au tombeau deux ames qui ſe font une guerre perpétuelle. Dans ce démêlé, dit-il, chacune attire les paſſions à ſon parti, cette diſcorde partage tous les ſentimens dont il eſt ſuſceptible, ces deux ames regnent tour à tour, & de-là naît cette contradiction qu'on remarque dans ſa conduite.

Il faut avouer que cette opinion paroît très-conforme à l'expérience, & je ne ſuis nullement ſurpris que tant de Philoſophes l'ayent adoptée ; cependant outre qu'il n'eſt pas bien certain que tous les hommes ſouffrent ce combat juſqu'à la fin, comme il le faudroit pour prouver la verité de ſon ſyſtême, il ne réſoudroit point la difficulté de S. Far, puiſque loin d'avoir deux ames, il paroît n'en avoir plus du tout, ainſi il faut en chercher un autre.

Celui qui me paroîtroit le mieux expliquer le phénoméne propoſé, ſeroit de l'*ame univerſelle* de Platon bien entendue. Par les différentes influences il

rendroit raison de la varieté de l'univers; comment il s'y formoit des Dieux, des Héros, des bons & des mauvais génies, des esprits célestes & des brutes. Ce grand Philosophe n'y trouvoit pas plus de difficulté qu'à expliquer la nature des différentes eaux : leurs qualités, dit-il, dépendent des terres où elles séjournent. Il en est de même des ames particulieres enfermées dans celle du monde.

Sans entrer dans tout ce détail de Physique, c'est ainsi que je la conçois : *le plus grand nombre, selon lui, est toujours trop heureux de pouvoir se conduire par des lumieres d'emprunt.* Nos ames, selon ce systéme, ne pensent que par celles des autres; l'ame du monde les entraîne nécessairement dans son tourbillon avec elle; donc quand ce tourbillon ne les soutient plus, elles doivent nécessairement tomber, & disparoître de sur notre horison.

Plat. l. 5.

La raison, l'expérience, & l'écriture se concilient à merveille dans ce sentiment. La raison nous démontre qu'il est aussi impossible de former notre jugement sans le secours de l'instruction, que de voir cent objets qui soient exposés à nos yeux. Nos connoissances &

nos ſentimens dépendent des objets qu'on nous préſente : il eſt au pouvoir des hommes de nous offrir ceux qu'ils veulent, c'eſt donc le monde qui nous méne, & nous ſommes obligés de le ſuivre.

Il eſt de fait que tous les hommes ſont différens ſelon les pays qu'ils habitent : cette varieté ne vient certainement pas de la nature : tels qui ſont fous aujourd'hui, & qui n'aiment que le crime, ſous le même climat différemment inſtruits étoient ſages autrefois & le modéle des vertus ; c'eſt donc l'inſtruction qui nous change, & la forme de notre ame dépend de celle du monde.

L'Evangile achéve de nous développer tout ce ſyſtéme. Le peché originel a fait un ſi étrange ravage ſur toutes nos facultés, que nous ne ſommes plus maîtres d'arrêter l'impreſſion des objets qui nous frapent. Au moment de l'union de notre ame avec le corps, elle devient dépendante des ſens, elle n'a plus de mouvement d'elle-même, & ne voit que par les yeux d'autrui. Que les objets nous ſoient bien ou mal repréſentés, il faut les recevoir tels qu'ils arrivent : & comme ils n'abordent juſqu'à nous qu'accompagnés de ſentimens qui

nous y font faire attention, nous en sommes aussi peu maîtres que du jugement des objets qui les suivent. Nos sentimens dépendent de la façon dont nos organes sont frapés, les nôtres ne le sont point, mais ceux de notre mere; nous ne recevons donc que l'impression qu'elle a reçûe, par conséquent ses sentimens.

Cette vérité, qu'un de nos Philosophes a mise dans son plus grand jour, se remarque sensiblement dans les enfans qui ont reçû quelque violente impression de leur mere. Si c'est une peur dont elle a été frapée à la vûe de quelque objet, il fera pareille impression sur son enfant; si sa mere a reçû une sensation de plaisir, son enfant l'aura comme elle; ainsi de tous les sentimens qu'un objet peut faire naître.

Si le seul contrecoup des impressions de notre mere peut causer un tel dérangement chez nous; lorsque nous recevons directement l'action des objets sur nous-mêmes, il est aisé de juger qu'ils doivent former des traces tout autrement profondes. On remarque peu de passions distinctes chez un enfant, & il faut des événemens extraordinaires pour qu'il apporte des preuves si sen-

ſibles de cette communication de mouvemens ; mais à peine eſt-il au monde que vous en voyez chaque jour paroître de nouvelles, & ſouvent toutes différentes de celles qu'il avoit montrées d'abord.

Si vous voulez ſçavoir d'où lui viennent celle-ci, regardez qui il copie, vous reconnoîtrez auſſi-tôt qu'il ne les a pas puiſées dans ſa propre nature, mais qu'il les a reçûes de tous les objets qui l'environnent ; & ſi vous craignez encore de vous y tromper, feignez quelque paſſion devant lui, vous verrez s'il ne vous montre pas au moment votre portrait à vous même.

L'union de l'ame avec le corps explique naturellement tout ce myſtere. Les loix de cette union n'étoient peut-être pas les mêmes dans l'état d'innocence, c'eſt le ſentiment le plus commun ; mais le ſuppoſant pour un moment avec un de nos Philoſophes, il doit toujours y avoir une grande différence entre l'état d'Adam, & celui de l'homme pécheur.

Malbranche.

Que je voye chez un autre des ſentimens reglés, ils me frapperont peu ; ils ſeront long-temps à aborder juſqu'à mon imagination ; ils n'empêcheront point les autres ſentimens de ſe faire

appercevoir ; ils ne troubleront donc point ma raiſon, & celle-ci préſente décidera du parti que je dois prendre en conſéquence des ſentimens qui me naiſſent.

Dieu forma tous ceux d'Adam, lorſqu'il le mit au monde, en lui faiſant paſſer toutes les créatures devant lui, & lui faiſant appeller chaque choſe par ſon vrai nom ; ſa raiſon ne ſe forma donc point dépendamment des ſens, mais par l'inſtruction de Dieu même. Dans une nature innocente il ne pouvoit voir que des mouvemens reguliers, rien par conſéquent ne pouvoit le ſurprendre, ni lui donner de paſſions capables de l'altérer : ainſi ſa raiſon comme dans un homme ſage prémunie par le ſecours de ſes premieres connoiſſances, devoit toujours diſpoſer des mouvemens qu'il lui falloit ſuivre à la vûe des objets qui lui étoient préſens.

Dans une nature corrompue cela eſt tout différent. Nous n'avons point d'autres regles que les ſentimens pour diſcerner les objets, conſéquemment tout doit nous être nouveau : cette nouveauté cauſe néceſſairement une ſurpriſe, & la ſurpriſe ne peut plus avoir de bornes, puiſque la nature dérangée n'a plus

de regle : elle doit donc exciter ſans ceſſe mille mouvemens convulſifs qui par leur violence, leur durée, & leurs différentes formes, doivent infailliblement écarter tous les ſentimens qui nous auroient fait réfléchir, & nous obliger de ſuivre ceux qui les accompagnent.

C'eſt principalement en quoi conſiſte la différence de l'état d'Adam & du nôtre. Les objets, ſi l'on veut, lui faiſoient naitre des ſentimens comme à nous. Il eſt difficile en effet de concevoir comment ils auroient pû être apperçûs ſans cela ; mais ils l'avertiſſoient modeſtement, & ſa raiſon preparée étoit toujours en état d'arrêter les ſuites de l'impreſſion qu'ils cauſoient. Chez nous non ſeulement notre raiſon, lorſque nous entrons dans le monde, ne l'eſt point ; non ſeulement les objets nous font naître des ſentimens, mais ils produiſent indépendamment de notre volonté des mouvemens qui nous diſpoſent méchaniquement à les ſuivre, & cela ſi puiſſamment, que quelque déſaveu que nous puiſſions donner à la cauſe qui les produit, nous reſtons malgré nous dans la même diſpoſition que ſi elle nous gouvernoit.

C'eſt en quoi conſiſte le déſordre du peché originel. Ma raiſon me donne

une loi, dit S. Paul, mes ſens m'en impoſent une autre, & ils me tiennent captif ſous la loi du peché qui regne dans mes membres. Ce n'eſt pas ſeulement à l'occaſion du plaiſir que nous ſentons cet empire étranger comme on pourroit le croire, il eſt auſſi impoſſible de déguiſer la peur, la colere, le chagrin, & l'inquiétude, qu'il l'eſt de ne pas faire appercevoir des ſentimens de plaiſir, lorſque la vûe de quelqu'un qui nous plaît flatte agréablement nos ſens.

Il ne faut que concevoir cette vérité que l'Ecriture nous développe ſi parfaitement, pour conclure d'abord que l'homme, s'il ne ſe fait une violence continuelle, ne peut être aujourd'hui que l'écho des ſentimens des autres, & un miroir qui réfléchit toutes les paſſions du monde qui rayonnent ſur lui. Son ame par ſon peché ne peut plus empêcher la révolte des ſens; les objets malgré nous s'entretiennent; ils apportent avec eux mille ſentimens trompeurs: il doit donc être le jouet de la nature entiere. Je m'explique. Que j'apperçoive une perſonne qui à la préſence de quelque choſe ſoit ſaiſie de frayeur, la peur me ſurprendra comme elle, & ſi ma raiſon ne me rappelle, je fuirai toute

ma vie cet objet ſans en avoir d'autre motif que la peur d'autrui que j'imite. Que dans une autre occaſion elle me faſſe paroître la plus grande ſatisfaction dans le plaiſir le plus inſipide, la même ſenſation de plaiſir me ſaiſira, & il n'eſt ſorte de vices, quelques monſtrueux qu'ils ſoient, qu'il ne puiſſe me faire trouver beau, ſi des ſentimens plus délicats déja formés chez moi ne me font appercevoir la difformité de ceux-ci.

Les pleurs des autres me font verſer des larmes, dit un Poëte Italien, leurs ſoupirs m'en font naître à moi-même, leurs délires pourroient bien auſſi me rendre extravagant.

Pianger, fauno i pianti altrui
Soſpirar gli altrui ſoſpiri
Ben potriau gli altrui deliri
Inſegnar mi a delirar.

En effet par le même principe je dois adorer l'idole, lui immoler mes jours comme à la plus charmante maîtreſſe, j'éprouve en ſa préſence toutes les paſſions du monde, comme pour quelque choſe de réel, & l'unique raiſon de tout cela, c'eſt que j'aurai vû un autre trompé, comme moi, ſaiſi de frayeur, pe-

nétré de respect, ou transporté d'amour lorsqu'il étoit devant elle.

Ce ne sont point les objets qui forment nos passions ; le plus ravissant me frapperoit peu, si je n'y avois attaché auparavant une idée de bonheur ou de plaisir : je ne peux former cette idée que sur la façon dont je vois que les autres sont affectés en sa présence. Il n'est si furieuse passion chez nous à laquelle d'autres peuples ne soient très-insensibles ; nous en sommes de même pour ce qui les agite le plus : cela prouve invinciblement que ce ne sont pas les choses mêmes, mais le jugement qu'en portent les hommes, ou plutôt leur exemple qui forment nos sentimens. Adam a été trompé : il n'en falloit pas davantage pour n'en faire naître que des faux dans toute la nature. Qu'on me donne, dit M. de Fontenelle, une seule personne à qui je puisse persuader que deux & deux ne font pas quatre, je le fais croire à tout le monde. C'est ici le cas, une seule imagination dérangée nous explique suffisamment comment il s'est formé des mondes d'idolâtres stupides effrayés de leur ombre, de voluptueux emportés vers les plus méprisables objets, de loups ravissans saisis de fureur.

à la vûe de leurs ſemblables, & enfin comment l'ame univerſelle doit corrompre les autres, & de l'univers entier former un fantôme.

Je comparerois volontiers les hommes dans l'état où le peché les a réduits naturellement, juſqu'à ce que la grace & l'inſtruction les en délivre, à autant de ſinges qui ignorans le motif des actions qu'ils voyent faire, ne peuvent que copier, & copient toujours le plus ridicule perſonnage. La raiſon, c'eſt que rien ne les conduit qu'un inſtinct orgueilleux, qui leur fait imiter ce qui flatte le plus leurs ſens. Leur orgueil, pour être ſatisfait, dépend uniquement de l'attention des autres, ainſi ils ſe tournent de tous côtés pour tâcher de l'attirer. La plus grande extravagance ſera conſtamment la plus remarquée; ce ſera donc ſur celle-là qu'il fixera ſon choix.

S. Far, Mademoiſelle, & tous ceux qui ſe laiſſent emporter par leur imagination comme lui, ſont dans le cas du ſinge qui doit imiter néceſſairement ce qui le frappe le plus. Un homme de bon ſens, qui cherche à conſulter en tout la raiſon, qui parle avec modeſtie, qui n'oſe s'expoſer au grand jour

qu'il n'ait appris à ſe connoître lui-même, & connoître les autres, fera peu de bruit dans le monde, mais on y diſtinguera à merveille un pedant, un faux brave, & un fameux libertin; ce feront donc ceux-là qui ſerviront de modéle.

On ne peut les attraper que par imitation, puiſqu'eux-mêmes n'ont pas de principes, il faut par conſéquent être ſinge, & figurer comme eux; ſi la premiere figure n'attire pas aſſez d'attention, on fait comme S. Far, on en prend une ſeconde; ſi on s'ennuye encore de celle-ci, on va à la troiſiéme; mais ſi le ſpectateur ne peut plus vous goûter, il ne reſte qu'à diſparoître, & ſe retirer comme lui.

C'eſt à cette triſte époque, Mademoiſelle, que le malheureux a perdu l'ame. Il n'en avoit d'autre que celle du monde qui le portoit. Comme elle change ſouvent, S. Far changeoit de même; mais cette ame du monde en changeant ſe renouvelle ſans ceſſe, & il ſe forme un autre monde tout différent du nôtre. Chez les hommes c'eſt toujours la nouveauté qui l'emporte. S'il paroît quelque nouvel aſtre lumineux, il entraîne tout après lui; ſon tourbillon s'augmente, & le nôtre diminue à pro-

portion : ces nouvelles planetes venant à se mettre entre la nôtre, elles empêchent nécessairement que nous ne soyons apperçûs : elles interceptent la lumiére, & elles nous ensevelissent dans leur ombre, & conséquemment produisent une éclipse. C'est-là que perdus dans les ténébres, comme le pauvre S. Far, notre ame ne sçachant plus de quel côté se tourner, elle reste sans action, & cela produit le même effet que si nous n'en avions plus.

Quelque bizarre, Mademoiselle, que soit cette solution, j'ose cependant assurer qu'elle suffiroit pour rendre raison d'une infinité de phénoménes qui surprennent dans le monde ; mais pour en justifier la témérité aussi bien que la grossiereté de la comparaison du singe, je vous rapporterai un des Auteurs les plus polis de l'Antiquité, qui en parlant des petits maîtres comme moi, & de la conduite surprenante du monde, n'a pas crû qu'on pût en rendre autrement raison, que par les principes que j'ai eu l'honneur de vous exposer.

C'est Platon, liv. XV. pag. 182. ed. Mar. Fic. (a) *Nous n'avons point*, dit-il,

(a) *Jocandi speciem nullam habes magis artificiosam jucundamque quàm imitationem.*

le plus plaisant jeu que celui de l'imitation. Vous paroissez faire toutes choses, quoique vous ne sassiez rien, & vous pouvez montrer toutes les vertus sans en avoir aucune. Il est, continue-t-il (b), *deux sortes d'imitations, l'une fantastique, & l'autre réelle. La premiere n'est que pour nous donner une idée imparfaite, & surprendre notre imagination par quelques traits de ressemblance qui nous empêchent d'examiner le reste. L'autre est une copie exacte de ce qu'on veut imiter, dont on peut juger par des régles certaines, parce qu'il n'est point permis au peintre d'y mettre rien du sien. L'une est toujours conforme à la réalité; l'autre ne produit que des fantômes. Ceux qui possédent le premier art, nous les nommons des Peintres; ceux qui ne sçavent que le second, nous les nommons des magiciens &*

(b) *An non intelligimus eum qui arte unâ cuncta se facturum pollicetur, pingendi arte fingentem ejusdem nominis rerum simulachra, dementes etiam pueros posse decipere, dum picta eminus spectanda proponit, quasi quodcumque velit efficere possit. Nonne etiam circa sermones talem esse artem putamus, quâ seductores, quasi quibusdam præstigiis utentes, ad aliquantulas procul à veritate rerum adhuc existentes decipere valeant, imagines quasdam verisimiles loco verarum rerum auribus inculcando, adeo ut vera eloqui, omniumque hominum esse sapientissimi videantur, &c.*

des faiſeurs de preſtiges. Tels ſont ceux, dit-il, *qui par des voyes abregées inſtruiſent notre jeuneſſe, & prétendent communiquer tout le ſçavoir auquel l'homme peut atteindre ſans qu'il lui en coûte ni peines ni travaux. Ils ne forment que des fantômes, en ne leur inſpirant que des vertus imparfaites, & ils les rendent encore cent fois plus vitieux qu'ils n'étoient par l'orgueil que ce faux ſçavoir leur inſpire.* (a) *Il faut donc examiner cet imitateur d'opinion, pour voir s'il eſt ſolide & d'une ſimple maße, ou s'il n'a point quelque choſe de double. Certainement, dit-il, non ſeulement il eſt double, mais c'eſt un composé de tant de piéces, qu'on ne peut rien y diſtinguer.*

S. Far, Mademoiſelle, étoit cet homme de Platon, un compoſé des ſentimens du monde, & qui n'en avoit aucuns qui fuſſent véritablement de lui. Quand on a des principes, il eſt auſſi impoſſible de ſe démentir dans la vie, que de ſe renoncer ſoi-même; mais pour en avoir, dit Socrate, il faut les avoir reçûs des autres, ou les avoir acquis

(a) *Hunc itaque opinioſum hominem tanquam ferrum examinemus ſitne ſolidus, ſimplexque, an contra geminum duplexque, in ſe quiddam habens.* R. *Certe multiplex.*

par ſa propre reflexion ; or il n'a jamais hanté perſonne capable de lui en inſpirer. Il ſe ſeroit même crû inſulté par quiconque auroit oſé le faire, ſa vie a été continuellement étourdie de plaiſirs, un quart-d'heure avec lui-même l'auroit jetté au déſeſpoir, comment donc auroit-il pû avoir quelque régle certaine pour diſtinguer dans ſes actions les juſtes bornes qui font reconnoître un homme raiſonnable.

Avez-vous appris des autres, dit Socrate, *ou trouvé quelque choſe de vous-même, lorſque vous n'avez voulu ni rien apprendre, ni rien chercher ? Vous étes-vous jamais aviſé de vouloir chercher ou apprendre ce que vous croyez ſçavoir. Vous avez appris, ſi je m'en ſouviens bien, à lire, à écrire, à jouer de la lyre, voilà tout ce que vous ſçavez.* Il en eſt de même de nos petits maîtres. Ils n'apprennent rien, parce qu'ils croyent tout ſçavoir, & on peut leur dire, comme Socrate à ſon diſciple : *Vous étes dans une ignorance très-honteuſe, comme vos paroles le font voir, & comme vous le têmoignez contre vous-même par toutes vos actions.*

On prétend chez nous que dès l'âge de quinze ans, ou de vingt tout au plus un homme ſoit formé. Les Anciens

qui avoient plus étudié l'homme que nous, en pensoient tout différemment. » Platon ne les » abandonnoit à eux-mêmes qu'à l'âge de » cinquante, & jusques-là il vouloit qu'on » prît soin de les instruire. A cinq ans, qu'on » leur apprît tous les exercices du corps, à dix » à lire, à écrire, à chanter, & jusqu'à quinze qu'on formât leurs manieres. Quand on » les auroit rendus dociles; & capables de » commerce dans la vie, alors il vouloit qu'on » les conduisît dans des occupations plus sérieuses : qu'on leur enseignât toutes les parties des Mathématiques, principalement la » Géométrie, pour leur rendre l'esprit juste, » & qu'on leur formât le cœur sur l'exemple » des grands hommes. Parvenus à vingt, » on pourroît connoître de quoi chacun seroit capable, on pourroit occuper de quelques arts méchaniques ceux qui ne seroient » point propres à l'étude; mais ceux qui y auroient d'heureuses dispositions, on les distingueroit, on récompenseroit leurs travaux, on les combleroit d'honneurs, on » leur inspireroit l'amour de la belle gloire, » on leur feroit connoître les premiers de la » République, ils en écouteroient les discours » en public, & s'exerceroient eux-mêmes en » secret à pouvoir les imiter un jour.

Ce n'étoit qu'à ce période qu'il leur permettoit de se regarder comme des hommes, mais des hommes modestes qui étudieroient les autres sans disputer avec eux, » parce que n'étant pas » encore suffisamment instruits, ils auroient pû » être deçûs par de mauvais Sophistes qui leur » apprenant à contredire tout, les auroient » empêché de sçavoir jamais rien. Sur ce principe il ne leur permettoit l'étude de la Dia-

» lectique qu'à trente ans. Il vouloit qu'ils
» employassent jusqu'à cinquante à démêler
» le vrai du faux, le juste de l'injuste, l'a-
» propos & le hors de saison. Quand leur es-
» prit sera fixé sur toutes ces choses, & qu'ils
» auront des principes certains, alors, dit-
» il, ils entreront dans les affaires de la Ré-
» publique, ils en partageront les soins, ils
» en occuperont les dignités; & elle jouira sans
» danger des fruits de leur éducation.

Ce sont-là, dira-t-on, des idées platoniques, mais d'une exécution impossible. Je veux pour un moment qu'il ait fixé trop loin les bornes qu'il nous prescrit; ses principes en sont-ils moins certains? Si les hommes n'ont de raison & de sentimens qu'autant qu'on leur en inspire, ou que l'expérience leur en fait naître; si, comme dit Socrate, ils ne sont bons qu'à brouiller tout jusqu'à ce qu'ils ayent appris à discerner le meilleur, ne m'avouera-t-on pas qu'il faut un long espace de temps avant que l'homme puisse atteindre à ce point; qu'il soit stable dans sa conduite, qu'il agisse par des regles certaines, & qu'il suive un but uniforme dans tout le cours de sa vie.

Plat. XX[illegible] de leg. p. 6[illegible]

Les peuples du monde les plus sages en ont jugé comme Platon, & à peu d'années près ils ont executé ses loix. Chez les Egyptiens tout ce qui regardoit l'éducation de la jeunesse étoit reglé par des édits publics, ils n'admettoient au Gouvernement que ceux qui étoient initiés aux Mystéres, & il falloit pour cela les plus longues épreuves.

On voit encore aujourd'hui à la Chine le systéme de cette République, qu'on croit si impraticable, exactement observé dans ce qu'il a d'essentiel. Il n'est que des Philosophes qui

gouvernent les autres, on regarde comme des hommes indifferens, & faits uniquement pour obéir, cenx qui ne le sont point, & les Lettrés seuls peuvent occuper les Charges de l'Etat.

» En effet, dit Socrate (*a*), si vous ne les » confiez qu'à gens qui n'ont aucun principe, » qui n'agissent que par opinion, qui ne con» noissent d'autre mérite que l'adresse aux » exercices du corps, une fausse bravoure & des » talens de Comédien, ne faudra-t-il pas dans » un pareil état que tout aille à l'aventure se» lon les passions de ceux qui le gouvernent; » sur-tout si vous voyez qu'un chacun de ceux» là n'est conduit que par une ambition de» mesurée, qu'il voudroit pouvoir rassembler » sur sa tête toutes les dignités de l'Etat, qu'il » n'est occupé que de l'envie de dominer; que » loin de chercher le bonheur de ses sembla» bles, il ne sçait que les tyranniser, & que » pour tout le reste de la vie il est dans une si » parfaite ignorance, qu'il n'agit que par opi» nion, & par caprice, ne diriez-vous pas » qu'une pareille République doit être le cen» tre de la discorde & de tous les vices du » monde; oui, de par tous les Dieux, répond » l'autre, *recte quidem per Jovem.*

Tel est cependant le portrait de notre jeunesse, lorsqu'ils ont appris les exercices du corps avec les principes des Lettres, nous les

(a) *Qualem igitur civitatem eam putabis quæ ex peritis sagittariis & tibicinibus, athletisque, ac cæteris artificibus constet. Sint insuper admisti militarem artem callentes, & qui ad interimendum prompti necnon inflati, ob civilium rerum administrationem: desit autem optimi scientia, & qui norit quomodo unoquoque illorum uti præstat. R. prorsus ignobilem, &c.*

croyons parfaits, & ils figurent dans le monde ; chez ces ſages Anciens on ne les regardoit alors que comme des enfans diſpoſés à écouter la raiſon. En Perſe on leur donnoit des gouverneurs à quinze ans, & des écuyers à ſept, nous prenons tout le contrepied ; nous leur donnons des précepteurs à ſept, & des écuyers à quinze. Chez les Perſes la raiſon venoit perfectionner les manieres, & leur apprenoit à faire un uſage judicieux de ce qu'ils avoient appris, ainſi comme elle finiſſoit l'ouvrage, elle s'y faiſoit par tout remarquer. Chez nous on la fait oublier à l'âge où on l'enſeignoit aux autres, & nous commençons par la raiſon, & finiſſons par les manieres.

Je ne ferai point ſentir le ridicule de la méthode que nous ſuivons. Chacun voit aſſez combien il eſt facile d'apprendre toutes ſortes d'exercices dans l'âge le plus tendre, mais qu'il eſt impoſſible d'acquerir le vrai ſçavoir & la ſageſſe, lorſqu'on ne ſçait pas encore s'exprimer.

Si notre jeuneſſe s'écarte, ce n'eſt pas tout-à-fait ſa faute, nous aurions grand tort de lui inſulter ſur ſes défauts. Il n'en eſt point qui ait de plus belles diſpoſitions que la nôtre. Si elle ne ſçait rien, que par cette raiſon elle aille à l'aventure, c'eſt qu'on ne lui apprend rien, & que nous-mêmes ne ſommes pas en état de l'enſeigner.

(a) *Fingit equum tenera docilem cervice magiſter*
Ire viam, qua monſtret eques ; venaticus ex quo
Tempore cervinam pellem latravit in aula
Militat in ſylvis catulus. Horat.

(a) L'Ecuyer habile en gouvernant à propos les rênes de ſon cheval, ſçait l'obliger d'entrer dans le chemin qu'il lui montre, & quand on a dreſſé chez ſoi un jeune chien avec la peau d'un cerf, il ne manque jamais de le pourſuivre dans les bois.

Qu'on exerce de même les jeunes gens à courir après la vertu, laiſſons-en après nous la bonne odeur. Ils ne s'y tromperont point ; mais s'ils ne remarquent pas chez nous, quoique dans un âge plus mûr, plus de principes que chez eux, ils préfereront, comme dit encore Platon quelque part, l'étourderie à de lâches paſſions ; ils aimeront mieux être folâtres qu'avaritieux, pedans, chicaneurs, hypocrites & ils n'auront pas de tort.

Pourquoi donc les tourner en ridicule ? C'eſt chez nous & chez nos voiſins la plus grande injuſtice qui fût jamais. De tous les différens états du monde il n'en eſt point à qui on doive moins reprocher leurs défauts qu'aux jeunes gens. *Notre corruption vient proprement de deux cauſes involontaires, & qui nous rendent méchans malgré nous*, dit Platon, *& bien loin de nous en accuſer, il ne faut accuſer que nos précepteurs & nos peres.* C'eſt auſſi à eux que j'en veux, & nullement à ceux qui les imitent. Je les traite de ſinges, il eſt vrai, mais c'eſt pour faire voir qui ils copient, & faire honte à notre ſiécle de l'exemple qu'on leur donne. *Où avez-vous appris*, diſoit Socrate à Alcibiade, *l'art de vous conduire ? Pericles le plus habile de notre République ne l'a jamais pû enſeigner à perſonne : on eſt en état d'enſeigner tout ce que l'on ſçait bien ; ſi perſonne n'a pû vous l'apprendre, donc perſonne ne le ſçait ?* Il faut qu'il en ſoit de même, Mademoiſelle, des Docteurs de notre ſiécle, puiſque leurs diſciples leur font ſi peu d'honneur. Il ſeroit donc inutile d'aller chercher plus loin la cauſe de la bizarrerie qui vous ſurprend dans leur conduite. J'ai l'honneur d'être avec tout le reſpect poſſible,

Mademoiſelle,

Votre, &c.



AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE XI.

LETTRE.

Nunquam volui populo placere : quæ ego ſcio, non probat populus; quæ probat populus, ego neſcio.

MONSIEUR,



E m'occupe ſi peu des Ecrits du temps, que je ne ſuis nullement en état de décider de leur mérite : l'unique moyen donc qui me reſte de pouvoir ſatisfaire aux ordres que vous me don-

nez de vous en entretenir, eſt de vous communiquer au moins les raiſons qui m'en empêchent; & je m'en vais le faire avec toute l'ingénuité que vous me connoiſſez.

Perſonne, Monſieur, n'a été dans une plus grande admiration que moi du ſavoir de notre ſiécle. J'en jugeois par la multitude des Livres qu'on y publie, comme des Sciences qu'on embraſſe: il me paroiſſoit qu'il devoit être immenſe, & je ne pouvois croire qu'avec un travail aſſidu je ne parvinſſe pas à la fin à acquerir les connoiſſances que je cherchois.

J'étois dans un état, comme vous ſçavez, où les plus nombreuſes Bibliothéques étoient en ma diſpoſition; ainſi j'entrepris de me ſatisfaire avec toute l'ardeur poſſible. Comme un autre Socrate je lus tous les Auteurs de quelque nom, j'examinai les Sciences de toute eſpéce, je conſultai les hommes de toutes conditions; mais ma raiſon me rendit toujours la même réponſe qu'à lui, que j'étois encore le plus ſage de tous.

J'étois ſi peu ſatisfait de mon ſçavoir, que je fis naturellement le même raiſonnement qu'il fit en pareil cas: *Il ſe peut fort bien*, diſois-je, *que ni eux ni*

moi ne sçachions rien ni de beau ni de bon : mais il y a une différence entre nous ; c'est qu'ils croient tout sçavoir, quoiqu'ils ne sçachent rien, & que moi ne sçachant rien j'avoue du moins la dette. Cette réflexion me conduisit de même à trouver le sens de l'énigme : puisqu'il n'y a de différence entre eux & moi que l'aveu de mon ignorance : donc, conclus-je aussi tôt, l'aveu de notre ignorance devroit faire tout notre mérite, & la méprise de notre siécle, c'est de croire tout sçavoir.

J'en étois resté, M. à l'aveu de la mienne, & j'avois renoncé à chercher davantage, lorsqu'un heureux hazard me força de lire les Anciens. D'abord ce fut un travail pour moi : leurs idées sont si différentes des nôtres, qu'elles me paroissoient étranges : ils emploient si peu de systême pour appuyer ce qu'ils disent, que souvent je crus qu'ils discouroient au hazard, & la façon simple & familiere dont ils traitent leur sujet ne m'en faisoit attendre rien de grand. Mais que je fus agréablement surpris, lorsque j'eus lié commerce avec eux assez de temps pour pouvoir les entendre !

Je me rappellai alors l'avanture de cet homme qui étoit venu de si loin chercher Platon, & qui pendant tout

ſon voyage s'étoit entretenu avec lui ſans le connoître, par la ſimplicité de ſon commerce. J'avois été de même pendant un eſpace de temps aſſez conſidérable à m'entretenir avec les Anciens, ſans pouvoir encore diſtinguer leur mérite. Quand ils ſe furent découverts à moi, je leur fis comme lui mille excuſes de mon peu de reſpect. J'examinai avec une nouvelle attention leurs Ecrits. J'y découvris alors mille tréſors cachés, & j'eus peine à comprendre comment les hommes avoient pû perdre aſſez le goût du bon pour ne s'occuper, comme ils font aujourd'hui, qu'à lire les Modernes.

Je crois, Monſieur, qu'une des grandes raiſons de ce mauvais goût eſt la même qui fait que les Charlatans ont beaucoup plus de pratique que les habiles Médecins. Ceux-ci paroiſſent toujours étudier; les autres au contraire nous parlent avec confiance, & nous aimons à être aſſûrés. Il en eſt de même des Modernes; ils ne promettent jamais moins que des démonſtrations géométriques ſur toutes ſortes de ſujets; ils embraſſent les plus vaſtes matieres, ils diſcourent à perte de vûe, ils employent un enchaînement de prin-

cipes qui vous entraînent malgré vous, ils ne laiſſent rien à votre réflexion, & il ſemble que vous n'ayez qu'à vous laiſſer conduire pour aller ſûrement au but que vous ſouhaitez. Rien ne ſeroit plus grand que ces avantages, & on pourroit être ſçavant ſans peine, s'ils tenoient leurs promeſſes; mais loin de cela, c'eſt toujours *obſcurum per obſcurius*; à la fin du Livre on eſt beaucoup moins éclairci qu'à la Préface, & après y avoir été ſi ſouvent trompés, je ne ſçai comme nous avons le cœur d'y revenir encore.

Pour moi, Monſieur, la patience m'eſt échappée: je me ſuis ennuyé de lire continuellement ſans rien apprendre, & j'ai conçû à la fin une idée ſi déſavantageuſe de leurs Ouvrages, que j'ai crû que la premiere regle que doit ſe preſcrire une perſonne qui veut ſçavoir quelque choſe de ſolide dans la vie, eſt de renoncer entierement à leurs Ecrits, d'oublier, s'il ſe peut, tout ce qu'il y a jamais lû.

Et juſtement enchanté
De la belle Antiquité,
Chercher dans ſon ſein fertile
La ſolide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Ce ſentiment, Monſieur, vous paroîtra bizarre, & vous me direz qu'à ce compte on a grand tort de tant écrire aujourd'hui, & qu'on doit ſçavoir peu de gré aux Sçavans des peines qu'ils ſe donnent; je ſuis bien éloigné de tirer une concluſion ſi injuſte, & perſonne ne ſent mieux que moi combien le Public leur eſt redevable de leurs travaux. Nous naiſſons avec les idées de notre ſiécle, il faut nous laiſſer inſtruire le tiers de notre vie; il eſt donc impoſſible que nous n'ayons pas le goût & la raiſon du temps: parler le langage des Anciens à un homme qui ne connoît que les Modernes, c'eſt vouloir qu'il entende une langue inconnue; il faut donc qu'on nous y améne par degrés. Or nous avons l'obligation à une infinité de Sçavans de nous en avoir ſi fort approchés, que je ne doute point que malgré tous les obſtacles, nous n'atteignions à la fin à cet heureux période où nous verrons revivre le ſiécle d'or des Poëtes.

Si ce but, Monſieur, étoit toujours ſuivi conſtamment, il ne ſeroit point d'éloge que les Modernes ne méritaſſent; mais malheureuſement tant de petits Sçavans nous troublent dans la route, & font effort pour nous en dé-

tourner, que je vois avec chagrin que nous ſommes bien tôt prêts de la perdre de vûe.

Nous ue prenons point garde que nous ne ſommes que des enfans de deux jours ; qu'il en a coûté des travaux infinis à nos peres pour nous amener au ſuportable degré où nous ſommes ; que s'ils nous ont donné quelque goût, ç'a été en puiſant dans les Anciens ; que nous ne devons nos ſuccès qu'à la peine que quelques-uns ont pris de les imiter, d'autres de les éclaircir ; & que dès-lors que nous quitterons ces guides, nous irons à l'avanture.

Je n'en voudrois point d'autre preuve que l'Hiſtoire de notre ſiécle. Lorſque nous n'avions point encore conçû la folle vanité d'être Auteurs de nous-mêmes, nous avons eu d'excellens Ecrivains en tout genre, On ne peut lire les Ouvrages de pluſieurs de nos Auteurs ſans apprendre à penſer en Romain : le ſiécle d'Auguſte auroit adopté volontiers nos premiers Poëtes pour ſes enfans ; & nous avons des Philoſophes qui auroient été bien reçûs au Lycée & au Portique : mais combien peu ont duré ces beaux jours ! Mille Ecrivains ſe ſont attachés à déprimer ce

qu'il y avoit de plus beau dans l'Antiquité. Ils nous l'ont fait regarder comme dangereuse ; ils ont décrié les seuls Auteurs qui en avoient le goût : pour nous en détourner ils y ont substitué un tas de maximes mal entendues qu'ils croyoient revenir à leur systême ; ils ont adopté avec passion une Philosophie de pure imagination, qui ne dit rien du tout, & qui n'est propre qu'à faire de glorieux ignorans : enfin par mille Ouvrages qui, quoiqu'admirés du siécle, n'avoient dans la verité d'autre mérite que celui de dire des injures en beau François, ils ont trouvé l'art d'amuser les hommes, de les détourner absolument des études qui auroient pû leur former la raison ; & depuis qu'ils nous ont fait quitter les Anciens, nous n'avons eu qu'un jargon dans toutes les Sciences intéressantes, auquel tout homme de bon sens ne peut plus se reconnoître. Si la confiance de ces prétendus Maîtres est sans excuse, il n'en est pas de même de ceux qui les ont suivis dans leur bévûe. On nous a toujours représenté l'Antiquité dans un faux jour. Il n'est donc pas étonnant que nous l'ayons peû goûtée : nous som-

mes entés sur des siécles qui avoient trouvé l'art de faire dire aux Anciens toutes leurs rêveries ; c'est ce qui a trompé nos Docteurs modernes, & il leur a été bien aisé de leur donner du ridicule. Il faut convenir de bonne foi que si nous prenons les premiers Scholastiques pour interprétes de l'Antiquité, Platon, Aristote & tous ces autres grands hommes sont autant de personnes en délire ; mais peut-on bien concevoir qu'à Rome & à Athenes on ait pû admirer si long-tems gens qui ne disoient que des choses inintelligibles, & d'un ridicule à faire honte à l'homme le moins éclairé.

M. Paschal fait dans pareil cas un raisonnement des plus judicieux. *Lors*, dit-il, *que je lis l'Evangile j'y vois des choses d'une simplicité & d'une grossiereté apparente, qui seroit capable de me revolter ; mais si je regarde plus loin j'en apperçois nombre d'autres d'un sens si profond, qu'il m'est impossible de ne pas juger que celles qui me paroissent si grossiéres doivent cacher un sens aussi sublime.* Socrate l'avoit dit avant lui : *Quæ intellexi proba sunt, credo quæ non intellexi.*

Il ne falloit que cette regle si simple

pour débrouiller tout le cahos dans lequel nous nous ſommes perdus. Si nous l'avions ſuivie nous nous ſerions épargnés l'étude pénible de mille nouveaux ſyſtêmes, qui à peine ont ſurvêcu à leurs Auteurs ; & loin d'être entraînés par le grand nombre des Sçavans, nous aurions connu que ce ne devoit être qu'un verbiage de Sophiſtes, puiſque dans tous les tems le nombre des Sages a toujours été infiniment petit.

Lucret. *Parvus ut eſt cygni melior canor, ille gruum quam*
Clangor in æthereis diſperſus nubibus auſtri.

Nous devions donc conſulter les Maîtres reconnus par les ſiécles les plus éclairés, plûtôt qu'une foule d'Auteurs qui ne raiſonnoient que d'imagination ; mais nous avons fait tout le contraire, nous avons jugé des Docteurs par la multitude qui les ſuivoit ; les Sciences ont été en parti, chacun en a appellé au Peuple, il a toujours decidé pour ce qui lui paroiſſoit de plus admirable, & qu'il entendoit le moins. On a raiſonné ſans principes connus, & mépriſé les Sciences utiles qui faiſoient tout l'objet des Anciens. Quelques-uns ont voulu s'oppoſer au torrent, on s'eſt

ſervi du même artifice pour les noircir qu'on avoit employé contre ceux qu'ils défendoient. Les injures des Devots ſont toujours dangereuſes. Nous avons ceſſé de rechercher les Anciens par la peur qu'on nous a faite de leur commerce. En les quittant nous avons abandonné la victoire : au lieu que ſi nous avions continué notre route avec eux, ou nous aurions déja trouvé ce que nous voulons ſçavoir, ou nous aurions appris aux faux Sçavans à ſe taire, & borner leur curioſité pour leur propre repos.

Nous faiſons, Monſieur, de notre ſçavoir comme de nos habits : ſi nous en avons quelqu'un d'un peu diſtingué, ce n'eſt pas pour le plaiſir que nous trouvons à le mettre ; ſouvent même il nous eſt incommode ; tout l'uſage que nous en voulons eſt de pouvoir le montrer, & par-là d'attirer l'admiration du Public. Les Anciens penſoient tout différemment ; leur ſimplicité & leur modeſtie trompoit toujours le vulgaire ; ils ſe ſervoient de cet innocent artifice pour lui inſpirer peu à peu la raiſon, mais ils ſe reſervoient le ſecret de leur ſçavoir, & ne le communiquoient qu'à gens incapables d'en abuſer, & de trahir leur confiance : *Qui co-*

gnitione imbuti, nec ipsi populo placent; nec populus ipsis.

La Science, disoient-ils, n'est pas faite pour les peuples : ils n'ont ni le temps de s'y appliquer, ni l'esprit assez preparé pour l'acquerir, & une Science médiocre ne peut causer que des désordres. Si vous leur expliquez phisiquement tous les phénoménes de la nature, ils s'occuperont moins de la Providence qui dirige tout cet ordre admirable, & cela diminuera leur respect pour les Dieux. Si vous leur apprenez les principes des Loix, toutes leurs vûes sont bornées à leur propre intérêt. Ils ne conçoivent point que leur bonheur dépend d'une harmonie universelle, & ils feront servir à leur ruine ce qui n'étoit établi que pour leur conservation. *C'est peu entendre les intérêts de l'humanité*, disoit Salluste le Philosophe, *que de vouloir enseigner également tous les hommes, & leur apprendre à raisonner sur tout. Maximum Deum, totumque mundum dicimus inquirendum non esse; nec rerum causas multo studio indagandas, nec pium id ducimus*, disoit Platon. Sur ces sages maximes, ils ne parloient jamais de ces sujets importans que sous les énigmes les plus

obscures ; ainsi nous ne devons pas nous étonner que leurs principes sur la Physique, la Politique & les Loix nous paroissent si embrouillés. *Ils craignoient*, dit judicieusement M. Dacier, *d'exposer des verités si sublimes à la raillerie des méchans, & ne les découvroient qu'à ceux qui se rendoient dignes de les apprendre, & qui se donnoient la peine de développer leurs énigmes. Cette méthode cause souvent de grandes obscurités dans leurs Ecrits, & Platon même a pris soin de les augmenter en se servant de termes qui souvent signifient des choses contraires. C'est pourquoi Antiphane un de ses amis comparoit ses Ecrits avec une ville où les paroles se geloient en l'air si-tôt qu'elles étoient prononcées ; mais l'été suivant*, disoit-il, *quand elles venoient à être échauffées & fondues par les rayons du Soleil, les Habitans entendoient alors ce qui avoit été dit l'hyver.*

On ne reprochera pas, Monsieur, la même retenue à nos Auteurs ; assûrément ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous faire entendre ce qu'ils croyent de plus sublime ; si le premier a eu quelque succès, mille autres aussi-tôt travaillent à l'envi à amplifier la matiere, & les volumes se multi-

plient si fort, qu'on ne peut plus suffire à les lire. A l'égard des Anciens, cela est fort différent : leur travail se borne bien vîte, il y a long-tems que nous avons perdu le goût d'étudier d'après eux, & d'éclaircir leurs sentimens ; si nous n'y trouvons nos systêmes, nous n'y goûtons plus rien, & il y a toute apparence que nous sommes les Habitans de cette ville pour qui toutes leurs paroles se sont gelées en l'air ; du moins la façon littérale dont nous les entendons, comme le ridicule que nous y avons trouvé, le prouveroit assez. Je crois que c'est cette méprise uniquement qui a arrêté tout le progrès de nos Sciences. Nous avons crû que pour penser nous n'avions que faire des Anciens : comme nous ne les avons jamais connus, nous les avons méprisés : sur cette fausse idée quelques esprits se sont imaginés que nous les avions même surpassés, parce que nous avions sçû donner peut-être plus de délicatesse & de cadence qu'eux à nos périodes : ainsi n'en jugeant plus que par les régles de bien dire, on ne les a étudiés que pour apprendre leur art ; chacun les a pillés de toutes parts pour orner ses ouvrages, & on n'a fait

ſervir leurs beautés qu'à illuſtrer nos rêveries.

Dans cette erreur vous jugez, Monſieur, que cela a dû faire crever tout d'un coup la nuée la plus épaiſſe d'Auteurs ; il ne faut que de l'uſage pour acquerir les regles de l'art, & vous voyez tous les jours les eſprits les plus peſans y être les plus exacts. Dès lors qu'il ne faut ni recherche, ni étude, ni même beaucoup d'eſprit, rien n'eſt de plus aiſé que d'écrire, tout le monde peut l'entreprendre, & avec un peu d'imagination on eſt ſûr d'occuper bientôt à ce Parnaſſe le poſte le plus éminent. Vous n'ignorez pas combien les hommes ſont flattés de pouvoir inſtruire leurs ſemblables, & on réfléchit peu quand la vanité nous conduit. Sur l'exemple de quelques-uns qui ſans grands frais de ſçavoir avoient reçû des applaudiſſemens, on a vû qu'il n'étoit pas difficile d'acquerir la même gloire ; auſſi-tôt tout le monde s'en eſt mêlé : on a traité de toutes les Scien ces, & l'on a dit cent choſes plus ridicules les unes que les autres, ſans ſçavoir encore où l'on en eſt.

Il ne falloit cependant, Monſieur, qu'un peu de jugement pour nous ra-

mener dans le vrai chemin. On ne pensera pas aisément que des Peuples libres, polis, spirituels, chez qui les Etudes & les Sciences ont été cultivées sept ou huit cens ans par les plus heureux génies, ayent été moins éclairés que des hommes de deux jours qui sortent des plus épaisses ténébres. Quiconque a un peu suivi le progrès des Lettres, sçait qu'à peine nous avons deux générations, depuis qu'on entreprît à vouloir nous inspirer quelque goût à former notre raison ; or je demande à tout homme qui conçoit ce que c'est que sçavoir, si ce ne seroit pas le plus grand phénoméne du monde que dans un si court espace de temps un Peuple, qui sort de la Barbarie, eût pû acquerir de lui-même, comme il prétend, ce qui a coûté à tous les hommes avant nous des milliers d'années, de travaux & de peines.

Si en cela, Monsieur, notre vanité est inconcevable, & même la preuve littérale de notre parfaite ignorance, nous en avons été bien punis. Depuis que nous avons eu le malheur de perdre de vûe ces guides éclairés, nous n'avons plus fait qu'aller au gré des vents, sans avoir pû encore aborder aucune terre,

& il paroît enfin que fatigués d'une si longue route nous avons pris le parti de finir les recherches, & de rester chez nous pour exercer au moins notre stile sur mille bagatelles, telles que les ouvrages du temps.

Ce sont, Monsieur, de petites Piéces de Théâtre, des Romans en abondance, des Réflexions en l'air sur toutes sortes de sujets, & sans aucun principe, des Ouvrages qu'on appelle de goût, des Critiques pointilleuses, & souvent mal fondées.

Ce mauvais goût, Monsieur, m'a fait renoncer absolument aux Modernes, & chercher ailleurs quelque chose d'utile ; je ne suis cependant point si brouillé avec eux, que je ne m'y reconciliasse de tout mon cœur, s'ils ne faisoient de leurs Ouvrages qu'un amusement innocent ; je sçais que les Romans & toutes ces autres petites Piéces ont leur partie dans les Sciences ; ils peuvent être utiles quand ils sont bien menagés, & contribuent au goût; mais qu'on y borne ses études comme on fait aujourd'hui, qu'on en fasse un sujet de vanité, & qu'on en prenne le titre de Sçavant, c'est, je crois, ce qui rendra notre siécle plus ridicule qu'au-

cun autre. *Parùm enim mihi placent eæ Litteræ quæ ad virtutem ſuis Doctoribus nihil profuerunt.*

Je n'aurois oſé, Monſieur, me hazarder à vous envoyer ces réflexions ſur un ſujet où l'on eſt ſi délicat, ſi en m'en occupant je n'étois tombé ſur un Auteur qui n'a pas une idée plus avantageuſe que moi de notre ſiécle. Comme c'en eſt un des plus beaux génies, & qu'il a l'art de répandre de l'agrément ſur tout ce qu'il écrit; pour vous délaſſer de l'ennui que vous auroit pû cauſer ma Lettre, j'ai crû ne pouvoir mieux faire que de vous envoyer une Fable qu'il a compoſée à ce ſujet.

Je ſuis, &c.

FABLE.

Une Abeille curieuſe voulant viſiter un jour l'ouvrage d'une Araignée la terreur des autres Mouches, elle profita d'une vitre caſſée, & volant avec force elle renverſa tout l'ouvrage. Ce monſtre ſortit auſſi-tôt de ſon antre, réſolu de ſe venger; mais voyant que l'abeille s'étoit miſe à une ſûre diſtance. elle tâcha par des injures de l'attirer au combat.

Peſte de la nature, lui dit-il, qui
e porte à faire ces ravages ? Il faut que
u ſois bien étourdie pour ne pouvoir
egarder devant toi. Penſes-tu donc
que je n'aie d'autre choſe à faire que de
eparer les dommages que tu cauſes
lans tous les endroits où tu paſſes ?

Ma chere amie, dit l'Abeille, vous
ne devez point avoir d'inquiétude pour
a ſuite. Je vous promets ſur la foi la
plus ſacrée du ſerment, de ne revenir
amais voltiger où vous êtes. Vous
voyez que je dois y avoir autant de re-
gret que vous, jamais je n'ai été ſi gâ-
ée que je ſuis.

Gueuſe, repliqua l'Araignée, il me
ſemble que tu devrois parler avec plus
le reſpect à une créature que tout le
nonde reconnoît être ſi fort au-deſſus
le toi.

La comparaiſon eſt aſſez divertiſſan-
e, & je ſerois réjouie de ſçavoir, dit
l'Abeille, ſur quoi l'on ſe peut fonder
lans une diſpute d'auſſi grande eſpé-
rance que celle-ci. L'Araignée auſſi-tôt
entreprit la diſpute. Elle s'enfla comme
un Docteur ſur les bancs, & prenant le
parti de ſoutenir vigoureuſement ſa
théſe, elle ſe détermina d'abord à ne
faire aucune attention aux raiſons de

ſon adverſaire, & ſur-tout à le charger d'injures accablantes.

Ce fut par où elle débuta. Il ne me convient pas, dit-elle, de faire comparaiſon avec une canaille comme toi; car dis-moi un peu, qu'eſt-ce que tu es, ſinon une vagabonde qui n'a ni feu, ni lieu, ni proviſions, ni héritages? Le partage que la nature t'a donné, c'eſt une paire d'aîles pour aller dérober par-tout, & une trompe pour avertir par ton bourdonnement ceux qui craignent tes approches. Tu tires ta ſubſiſtance aux frais de la nature entiére; & ſans ceſſe à la maraude, tu vas piller ſur l'ortie comme ſur la violette. Pour moi je ſuis un animal domeſtique, & ſans faire tort à perſonne je trouve dans moi-même tout ce dont j'ai beſoin. Tu peux en voir la preuve: conſidéres ce château où toutes les regles de l'architecture ſont ſi exactement obſervées, s'il te montre mon profond ſçavoir dans les Mathématiques, il te prouve en même temps le riche fond dont je dois être pourvûe, puiſque les matériaux ſortent de mes entrailles, & que ce ſont mes propres mains qui les arrangent dans cet ordre admirable.

Je ſuis charmée, dit l'Abeille, que vous reconnoiſſiez au moins que je ne dois qu'au ciel l'avantage des ailes & de ma voix. Vous devez juger auſſi que la providence ne m'auroit point accordé de ſi précieux talens, ſi ce n'avoit été pour quelque noble fin. Vous me reprochez que je vas ſans ceſſe parcourir les champs & les jardins, pour en piller les fleurs. Il eſt vrai qu'elles me nourriſſent : mais ce que je prends d'elles fait-il le moindre tort à leur beauté, leur odeur, ou leur goût ?

J'ai peu de choſe à dire, il eſt vrai, ſur votre ſçavoir dans les Mathématiques ; cependant à quoi aboutit tout ce ſçavoir ? A faire des ouvrages de rien comme nous venons de l'éprouver tous les deux. Mais vous vous vantez de n'être redevable des matériaux qu'à nous-mêmes : tout ce que cela prouveroit c'eſt que vous devez porter chez vous un grand magazin de ſaletés, & je ne vous diſputerois pas cet avantage ; cependant faites y attention, vous verrez que ſans ſecours étranger vous n'iriez pas fort loin. Vous ne tirez certainement pas votre ſubſtance des exhalaiſons de la terre ; les demeures que vous choiſiſſez prouveroient le con-

traire : ce n'eſt donc que du ſang de l'Inſecte que vous avez tué, dont vous vous ſervez pour former un poiſon qui détruiſe l'autre ? Or ce que cela fait voir, c'eſt que vous étes en état de tout corrompre.

L'apologue eſt des plus juſtes, dit notre Auteur ſous la forme d'Eſope. Rien ne reſſemble mieux dans ſon air, ſes travaux & ſes paradoxes, qu'un Moderne à l'Araignée. Il ſe vante comme elle qu'il a tout puiſé dans ſon heureux génie, & ſes ouvrages ne ſont jamais que le fruit de ſes propres réflexions : ſur-tout il fait ſonner bien haut ſon grand ſçavoir dans les Mathématiques & les regles de l'Art. Si nous en jugeons par les rares inventions qu'il a produites, ſa vanité paroît bien mal fondée. Mais ſuppoſez tant d'art qu'il vous plaira dans ſes Ecrits, à quoi aboutiſſent toutes ces belles méthodes ? Si ce n'eſt qu'à embellir les rêveries que ſon imagination produit, tout ſon travail n'aboutira qu'à former une toile d'Araignée.

Pour les Anciens, ils imitent l'Abeille ; ils regardent tout le ſçavoir comme le fruit de l'étude. Ils ne prétendent avoir du ciel que les aîles &

la voix : ce qu'ils ont pû acquerir du reste, c'est par un travail infini, & en cherchant de toutes parts ce qui leur convenoit. La difference donc des Anciens & des Modernes, c'est que les Modernes ont corrompu toute la nature des choses, & tournent tout en poison ; au lieu que les Anciens sans faire tort à rien, ont choisi par tout le meilleur, & par ce moyen, comme l'Abeille, n'ont formé que du miel & de la cire. C'est d'où viennent aux hommes les deux plus précieux dons de la vie, la douceur & la lumiere. Qu'on juge donc maintenant lesquels méritent la préférence.

Telle est, Monsieur, l'explication que le Democrite de notre siécle donne lui-même à sa Fable. J'y ajoute une réflexion qui vient encore plus directement à mon sujet ; c'est que si la vitre est jamais cassée, & que les Anciens viennent comme l'Abeille visiter notre Ouvrage, ils le détruiront en passant, comme celle-ci la toile d'araignée. *Hoc puta vatem dixisse.*

En adoptant néanmoins ces idées, j'aurois souhaité que pour railler un peu la présomption des Modernes l'Auteur eût choisi tout autre exemple que les

Mathématiques. Il eſt certain que ſi notre ſiécle peut prétendre à quelque ſuperiorité ſur les Anciens, c'eſt par les nouveaux progrès qu'on fait tous les jours dans cette ſcience, dont ils n'ont connu que les élémens. Mais l'Auteur en veut peut-être à ces eſprits ſuperficiels, qui ſe parant de quelques lambeaux du ſçavoir d'autrui, affectent un air de doctrine qu'ils ne ſont point capables de ſoutenir aux yeux des Juges éclairés. La République des Lettres n'offre aujourd'hui preſque autre choſe, & c'eſt auſſi ſur cette ſeule eſpéce de Sçavans que j'ai prétendu faire tomber mes réflexions critiques.





AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE XII.

Sermonem nunc quemdam mirum, & rurſus quodammodo non mirum auditurum te puto. Multi enim hujus vitæ fluctibus agitati illud prædicant humanum genus felix atque beatum eſſe non poſſe ... impoſſibile arbitror homines præter admodum paucos, felicitatem & beatitudinem poſſe conſequi. Plat. Epinomiſ. p.911. ed. Marreſ.

Vous allez entendre un diſcours qui vous paroîtra ſurprenant, & qui cependant ne l'eſt point. C'eſt que pluſieurs combattus par les peines de cette vie, ſe perſuadent qu'il n'eſt point au pouvoir des hommes d'être heureux. Je ne crois point que cela ſoit impoſſible, mais je crois que très-peu ſçavent les moyens de l'être.

M

TOus les hommes veulent être heureux, dit-on, aucuns ne le ſont, eſt-ce la faute de la Nature ?

Qu'on m'explique ce qu'on entend par nature, je répondrai auſſi-tôt.

Si c'eſt Dieu qui nous anime ſans ceſſe, & qui produit toutes nos connoiſſances comme nos ſentimens, il y a de l'impieté à s'en plaindre ; ſi c'eſt notre raiſon, à qui il ne refuſe jamais ſon ſecours, c'eſt que nous ne ſçavons pas nous en ſervir.

(a) *Que les Dieux me donnent de la ſanté & des richeſſes*, diſoit Horace, *je ſçaurai vivre content.* Il parloit plus juſte que nous : il diſtinguoit à merveille la nature & le ſort. La nature de l'homme, c'eſt ce dont il eſt capable ; le ſort, ce ſont les événemens étrangers, qu'il y a de la folie à vouloir ſoumettre à nos caprices. (b) *Nous ne ſommes pas maîtres*, dit Hierocles, *de ce qui ſe paſſe hors de la ſphere de notre raiſon, mais pour l'impreſ-*

Hierocl. in carm.pyth. p. 87.

(a) *Det vitam, det opes, æquum mi animum ipſe parabo.*

(b) *Neque enim eorum domini ſumus quæ ſunt à noſtra rationis participe natura ſeparata ; ſed quod in iis accedere poteſt, atque recedere id demum noſtræ facultatis eſt, & naturæ proprium,*

ſion que ces événemens peuvent faire ſur notre eſprit, elle eſt en notre pouvoir.

Si vous appellez les événemens *la nature*, vous ne ſerez jamais content d'elle : ils dépendent de mille cauſes que le ſeul hazard gouverne, ou ſi elles ſont entre les mains des hommes, le plus grand nombre combattra toujours la raiſon. (*a*) *La cauſe de ceci*, dit Platon, *c'eſt que les hommes ne conçoivent point d'eux-mêmes que l'avantage public doive faire le leur propre, & ſi quelques-uns le connoiſſent, ils ne veulent pas toujours, ou ſouvent n'ont pas la liberté de ſuivre ce qu'ils voyent de meilleur.* Plat. dub. 9. de leg. p. 862.

L'homme ſenſé doit donc s'attendre à avoir ſans ceſſe devant les yeux des objets de chagrin, s'il fait aux autres un crime de leur peu de jugement, mais ſa raiſon ne peut-elle point empêcher ſon mécontentement ? Doit-il exiger des trois quarts du monde ce qu'il ne peut avoir ? Sçait-il, comme dit Platon, ſi celui dont il ſe plaint a connu ſes devoirs, ou s'il a pû les pratiquer ? A-t-il

(a) *Cujus rei cauſa eſt, quia nullius hominum ingenium ita à natura inſtitutum eſt, ut quæ ad publicum humanæ vitæ bonum conferunt ſufficienter cognoſcat, & ſi cognovit, ut optimum id quod novit ſemper agere velit ac poſſit.*

pensé lui-même sans apprendre ? N'a-t-il point bronché cent fois avant que de pouvoir marcher droit ? Ceux qui l'irritent si fort ont-ils eu des maîtres comme lui ? Et s'ils n'en ont point eu, sont-ils donc bien coupables de ne sçavoir se conduire ? Si, comme dit Plutarque, (a) *nature sans l'instruction ne voit goute.*

Plat. de vitæ inst. p. 31.

Il le croit, sans quoi apparemment il ne leur en sçauroit pas si mauvais gré. Sur quoi fondé ? Sur la vanité. Il ne pensera pas qu'il n'est raisonnable que parce qu'à force de châtimens, de disgraces, de réflexions, il a été contraint de le devenir ; cela seroit trop humiliant. Quiconque seroit discipliné de même, pourroit atteindre à son point. On n'admire pas beaucoup un artisan qui a appris son métier ; c'est un petit mérite, dit-on, chacun n'a qu'à donner du temps, il deviendra de même. Fort bien. Horace vous en dit autant de la sagesse & de la science. (b) *Il n'est personne de si barbare qui ne puisse adoucir ses mœurs, s'il veut prêter une oreille docile à ceux qui sont en état de l'instruire.*

(a) *Cæca enim vertit sine disciplina natura.*
(b) *Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit,*
Si modo culturæ patientem præbeat aurem.

Les Anciens étoient persuadés que sans les secours nécessaires il étoit impossible que les hommes devinssent raisonnables. (*a*) *Quelle folie, ô mortels,* dit Plutarque, *de prétendre que vous ne pouvez apprendre à danser, à chanter, & tous les autres exercices du corps sans le secours d'un maître, & de croire que vous pouvez apprendre la sagesse sans avoir besoin de leçons!* Thales rendoit graces aux Dieux de ce qu'il étoit né homme, & non pas bête, mais Grec, & non pas Barbare. S. Clément d'Alexandrie fondé sur cette même maxime, croyoit qu'il n'y avoit que les Grecs qui pûssent philosopher; & Lactance dit d'Anacharsis, parce qu'il étoit Scythe, que l'imagination même ne lui en seroit pas venue, s'il n'avoit étudié les Grecs. *Philosophiam ne somniasset quidem, nisi & Linguam & Græcas Litteras antè didicisset.*

Plut. de virt. p. 105.

Nous n'aurions pas tant de complaisance dans notre sçavoir, si nous pensions comme eux; mais nous sommes bien éloignés de cette antique modestie.

(a) *Quæ malum! dementia est, ô mortales, ut hæc omnia (canere scilicet, saltare, &c.) præter disciplinam non liceat commode agere; ut vos probi hominis vitam instituisse, nulla adhibita ratione aut arte sed fortuito putatis posse contingere.*

Chez nous tout eſt un préſent de la nature, & nous ſommes autant de petits
» Alcibiades qui n'avons beſoin de per-
» ſonne, tant nous croyons qu'elle nous
Plutar. » a avantageuſement partagés des biens
» du corps & de l'eſprit. *Je ſçais*, diſoit celui-ci, *qu'avec mes ſeuls talens naturels je ſurpaſſerai tous les autres.* Les Atheniens le croyoient comme nous; mais Solon le plus ſage d'entre eux leur prouva aiſément le contraire par l'exemple de Laridon. (a) *Pour acquerir la vertu*, leur dit-il, *je vais vous faire voir de quelle conſéquence il eſt d'avoir d'habiles maîtres, de former de bonnes habitudes, de bien régler ſes mœurs, & de s'appliquer à l'étude. Il fit amener auſſi-tôt deux petits chiens, & mit devant eux une marmite pleine de viande d'un côté, & un liévre de l'autre. L'un s'élança auſſi-tôt après le liévre, & l'autre ſe jetta ſur la marmite. Tous deux*, dit-il, *ſont de la même*

Plut. de liber. educandis, p. 5.

(a) *Ad parandam, inquit, virtutem ingens eſt momentum conſuetudo, diſciplina, doctrina, & vitæ inſtitutio, quæ vobis illicò manifeſta eſſe faciam. Duos ſubinde catulos adducens, cum ollam in medio leporemque coram eis poſuiſſet, alter quidem in leporem, alter in ollam magno erupit impetu. Hi ambo, dixit, iiſdem orti parentibus, cæterùm diverſam aſſecuti vitæ conſuetudinem, alter guloſus, alter venator evaſere.*

race, mais différemment élevés ; l'un n'a eu de goût que pour la cuisine, & l'autre que pour la chasse.

Vous étes richement équippé, il est vrai ; vous marchez fierement & de bonne grace : vous avez appris à disputer à votre égal l'avantage sur vous ; vous mourriez plûtôt dans la course que de céder le pas ; j'admire vos belles qualités.

Mais parlons sincérement. Il a dû vous en coûter une longue académie pour vous distinguer de la sorte. On ne court point naturellement à la gloire à ses propres dépens, dit Plutarque. Voyez votre camarade, s'il part comme vous sur le bon pied, & s'il se donne le même tourment pour marcher du bel air. Est-il moins spirituel dans sa sphere que vous ne l'étes dans la vôtre ? Non. Il fait parfaitement tout ce qu'on lui a appris. Quelle différence donc entre vous deux ? C'est celle que vous dit Aristippe, *que les sages différent des autres hommes, comme les chevaux faits de ceux qui n'eurent jamais de manége.* Diogen. Laërt. vit Aristip.

Quel discours ! Est-ce là la nature dont tout le monde se plaint ?

Je ne vous déciderai pas ; mais si ce l'étoit, avouez que vous auriez grand

tort de concevoir tant de vanité, & encore plus de vous prendre à elle de vos imperfections. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que la doctrine de tous les ſages eſt que la nature eſt la raiſon.

☞ C'eſt une opinion généralement reçûe, que nos ames ſont toutes égales devant Dieu. Celle d'un Crocheteur peut faire autant que celle d'un Héros. Nature eſt donc parfaite.

☞ Je ne ſçai comment les hommes peuvent faire d'eux-mêmes un monſtre auſſi inconcevable qu'ils nous le repréſentent. Pour moi il me ſemble qu'il ne ſeroit rien de plus ſimple à expliquer, s'ils vouloient ſe rendre juſtice. L'homme eſt raiſonnable, c'eſt à-dire, il peut apprendre à raiſonner, voilà ſa nature. Mais s'enſuit-il que pour être ſuſceptible d'une infinité de belles qualités, il doive les avoir. Si quelque nature eſt coupable de celles qui lui manquent, c'eſt la ſienne qui ne veut pas les acquerir, lorſque Dieu les lui offre. Sa pareſſe & ſa ſtupidité ſont étonnantes; la nature ne l'eſt pas.

Ces réflexions ſur la nature pourroient peut-être nous conduire à ſçavoir ce que c'eſt que le vrai bonheur après lequel l'homme ſoupire ſi ardemment,

Je n'en sçais encore rien, éprouvons ; toutes les verités se tiennent, il n'en faudroit qu'une bien suivie pour démêler tout le cahos de nos erreurs.

L'homme a toujours mille desirs à remplir. Il est de fait qu'il ne peut les satisfaire tous, sur-tout à même temps. Il est donc naturellement malheureux.

J'en conviens, si c'est la nature qui lui inspire ces desirs ; mais si c'est sa corruption, ses préjugés & son ignorance, il a grand tort de se plaindre. Quand il m'aura prouvé que non, je lui avouerai qu'il souffre sans l'avoir mérité.

En quoi fait-il consister son bonheur? C'est, me dira-t-il, à n'être point tourmenté de mille passions qui nous agitent sans cesse : c'est d'être exempt de vains desirs, c'est d'aimer constamment ce que la raison nous suggére, & la suivre avec joye.

Votre bonheur dépend donc de votre raison ; or dites-moi, je vous prie, votre raison peut-elle point guérir ces passions dont vous êtes la victime ? Peut-elle point vous faire honte de ces ridicules projets dans un atôme comme vous ? Peut-elle point vous borner, à jouir tranquillement de ce que vous

avez, ſans croire que tous les événemens doivent conſpirer uniquement à votre bonheur ? Etes-vous bien ſûr que toutes ces qualités que vous ambitionnez ſi fort, puiſſent être compatibles avec votre foible nature ? Avant que de vous plaindre de toutes celles que vous dites qu'on vous refuſe, avez-vous acquis celles qu'il étoit en votre pouvoir d'obtenir ? Si cela n'eſt point, vous êtes un extravagant perſonnage de prétendre être un Dieu, lorſque vous ne voulez pas ſeulement prendre la peine d'être un homme raiſonnable. Commencez par celui-là, & lorſque vous l'aurez acquis, vous ne ſouhaiterez plus l'autre.

Je le ſouhaite, me direz-vous, mais la raiſon n'eſt pas commune à tout le monde.

J'en tombe d'accord. A qui en eſt la faute ? Si c'eſt la nature qui donne tant, c'eſt une injuſte de vous avoir ſi mal partagé. Si la raiſon n'eſt naturelle, que parce qu'il eſt dans notre nature de pouvoir l'acquerir, quel eſt le ſujet de votre querelle. Les moyens de devenir comme ceux dont vous enviez le ſort, vous ſont-ils cachés ou interdits ? Si vous ne voulez pas les prendre, c'eſt nature qui a droit de vous faire un

procès, & non pas vous à elle, puisque par les desirs qu'elle vous inspire sans cesse, qui font le sujet même de votre plainte, elle vous avertit continuellement de ce qu'elle pourroit faire si vous vouliez l'aider.

Ces moyens me manquent.

Plaignez-vous donc des événemens, & non pas de votre nature, qui feroit tout ce que vous souhaitez, si vous pouviez les lui fournir.

Je serai par conséquent malheureux.

Point du tout, vous serez fou de vouloir que votre nature soit d'être maître de l'univers.

Pour être malheureux il faut être privé de ce qui nous appartient, ne pouvoir être content sans ce qui nous manque, & n'avoir pas les moyens de satisfaire à ce qu'on doit. Or qui vous demande plus que vous ne pouvez (*a*). Horat. Ep.

Sçait-on mauvais gré à un homme de n'être pas riche, s'il n'a été en pouvoir de le devenir? Est-on offensé de voir un homme brute qui n'entendît jamais parer raison? Il me semble qu'on ne se fâ-

(a) *Non possis oculo quantum contendere lynceus;*
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi;
Nec est quoddam prodire tenus, si non datur ultra.

che point sérieusement de voir un autre en carrosse à six chevaux, pendant qu'on marche à pied, quelque mérite qu'on ait. Quelle en est la cause? C'est qu'on sçait qu'il ne faudroit que de l'argent pour briller autant que lui. Sçachez de même ce que c'est qu'esprit & raison, vous n'en serez pas plus jaloux que des biens de la fortune. (a) *L'unique principe qui puisse nous rendre heureux, mon cher Numicius, c'est de ne rien admirer*, dit Horace, *avant de le connoître.*

Horat. Epist.

Après avoir parlé des biens & des talens, parlons maintenant des plaisirs. Tous ont de l'amertume; *donc*, conclut l'Italien, *la nature est imparfaite qui offense la loi, ou la loi est trop cruelle qui blesse la nature.* (b)

Le Concetti est joli, & il y auroit quelque raison à celui-là, si le bonheur de l'homme pouvoit se trouver à ne point avoir de loix dans ses plaisirs, mais si sans ce secours il devoit être la plus stupide & la plus folle créature du monde, ne seroit-il pas bien déraisonnable

(a) *Nil admirari prope res est una Numici,*
Solaque quæ possit facere & servare beatum.

(b) *Troppo imperfetta natura,*
Che repugnar a la legge;
Troppo imperfetta la legge,
Che la natura offendi.

de s'y voir borné avec tant de chagrin?

Que souhaite-t-il ? Veut-il être brute ? A la bonne heure qu'il le soit ; mais je l'avertis qu'il y perdra plus que d'obéir à la loi qui le défend. Si le Sauvage est plus heureux que la bête, on peut ambitionner son état ; s'il est exemt de plaisirs, comme il l'est d'inquiétudes, l'Italien a grand tort. *L'amour grossier*, dit Seneque, *ne cause que des dégoûts, & est aussi contraire à nos plaisirs, que les viandes trop pesantes le sont à l'estomach.*

Qui fait donc le malheur de l'homme?

En ceci, comme dans tout le reste, c'est de ne point penser, ou plûtôt de penser mal : *opinione sæpius quam re laboramus*. S'il se plaint de ne pouvoir assouvir sa cupidité, il a tort, le sauvage s'en regorge. Jamais il n'a pensé que ce fût un bonheur : si celui qui envie son sort est malheureux, c'est qu'il soupçonne du plaisir où il n'y en auroit plus. (a) *L'excès nous trompe en tout*, dit Horace, *il change la nature des choses jusque dans l'amour de la vertu.*

C'est justement cet article qui fait une de ses plus grandes peines ; il se plaint

(a) *Insani sapiens nomen ferat æquus iniqui,*
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.

amérement de se voir privé de mille connoissances qui lui serviroient à l'acquerir.

L'ambition est noble, & de ce point dépend véritablement son bonheur. Virg. *Heureux*, dit Virgile, *qui peut connoître la cause de ce qu'il voit, n'est point inquiet de vaines craintes, il ne pense point que la sagesse ne peut vaincre le sort, & jamais son imagination troublée ne crut entendre le bruit affreux de l'Acheron, qu'on publie devoir nous engloutir sans retour.* (a)

Celui qui se plaint de ne pouvoir contenter son esprit, a-t-il pris les mesures nécessaires pour comprendre ce qui l'inquiéte ? A-t-il étudié sérieusement ce qu'il cherche. Je suis persuadé que sur cent de ces malades d'esprit pas un peut-être n'a cherché à se guérir ; & s'il s'en trouve qui se fatiguent après les livres, ce sont toujours leurs préjugés qui les conduisent ; ils iroient ainsi éternellement sans avancer d'un pas.

Un homme pris de vin seroit-il bien reçû à se plaindre de ce qu'il s'égare ; prenez la route, lui diroit-on. *Il en est*

(a) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*
Ille metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

(a) *qui sans crainte considérent les Cieux, & voyent avec plaisir les astres par leur course nous marquer nos quarts-d'heure.* Horat. Epist.

Vous dites qu'il y a dans la nature dix mille effets incompréhensibles. La preuve que votre plainte est injuste, c'est que vous la condamnez vous-même dans ceux qui accusent la nature sur ceux que vous concevez. Ne vous y trompez pas, ce langage est commun dans tous les pays du monde. Ce qu'on n'y conçoit point passe pour inconcevable. L'Indien qui voit une éclipse est effrayé, il croit que toute la nature va se confondre. Est-il sot ou malheureux ? Dans ce que nous ne pouvons comprendre nous sommes des Indiens. *Un phénoméne imprévû nous* (b) *surprend également tous deux. Qu'importe quelle impression nous frappe, de joye, de chagrin ou de crainte ? Si à tout ce qui surpasse nos lumiéres comme nos espérances nous demeurons étourdis.* Horat.

Ne dites point, l'homme est malheu-

(a) *Hunc solem, & terras, & decedentia certis*
Tempora momentis, sunt qui formidine nulla
Imbuti spectant.

(b) *Improvisa simul species exterret utrumque*
Gaudeat an doleat ... metuatve quid ad rem ?
Si quidquid vidit melius pejusve suâ spe
Defixis oculis, animoque, & corpore torpet.

reux d'ignorer une infinité de choſes qui l'intéreſſent. Dites, tel homme eſt malheureux ; dix mille qui ont cultivé leur raiſon n'ont nulle peine ſur ce qui vous en fait.

Pour prouver que l'homme l'eſt d'être borné dans ſes connoiſſances, il faut établir auparavant qu'il ne peut jamais eſpérer de franchir cés bornes. Auriez-vous bien cette confiance ? Parce qu'en Aſie on ne connoît point une choſe, eſt-ce une raiſon pour qu'on ne puiſſe l'entendre en Europe. Ne peut-on pas également ignorer en Europe ce qu'on conçoit fort bien ailleurs ? Si quelque choſe choque votre raiſon, n'y ſuppoſez-vous point le faux ? Eſt-il à plaindre de ne pouvoir trouver de ſuite dans votre erreur :

Ter. *. . . incerta hæc ſi tu poſtulas*
Ratione certa facere, nihilo plus agas
Quam ſi des operam ut cum ratione inſanias.

Quel orgueil d'Ecrivain ? Comprend-t-il tout ce qui nous embarraſſe pour nous parler de la ſorte ?

Votre argument n'eſt pas juſte. Je n'ai pas la même vanité que vous. Je ne crois point que les choſes ſont inconceva-

bles, parce que je ne les connois point, ni que je doive les concevoir, parce qu'elles ſont concevables. Il faut avoir perdu l'eſprit, pour penſer qu'un homme ou qu'un ſiécle puiſſe ſuffire pour acquerir toutes les ſciences. Je croirois aſſez volontiers qu'une perſonne née dans une heureuſe époque peut dans le cours de ſa vie en ſçavoir autant qu'il lui en faut pour connoître tout ce qui l'intéreſſe véritablement, ne ſe point plaindre de la nature, & vivre content de ſon ſort. Si vous en voulez davantage, il faut plus d'hommes & plus de ſiécles, dont toutes les lumieres raſſemblées pourroient fort bien convaincre un jour qu'il n'eſt rien où la raiſon ne puiſſe atteindre, dumoins, de tout ce qui nous embarraſſe aujourd'hui. *Pourquoi ne pas eſpérer*, dit Platon, *que quelque grande ame viendra nous développer tous ces biens.* Plat. rep. lib. 4.

Vaine eſpérance, ſur quoi la fondez-vous?

Sur l'expérience. La nature ſe développe ſans ceſſe à vos yeux. Votre raiſon ſe décharge de jour en jour du poids des préjugés qui l'accablent. Elle commence à donner des raiſons plauſibles de tout. Bientôt elle en donnera de

vrayes. *Dieu forma la vérité dans tous les siécles*, dit un Ancien, *ce sont les préjugés des peuples qui l'accommodent à leurs préjugés, qui l'empêchent de croître.*

Tant de siécles avant nous n'ont pû perfectionner nos connoissances. Pouvons-nous nous flatter de surpasser leurs lumiéres.

Il n'y auroit en cela rien d'impossible. Supposons que vous ne puissiez les surpasser; pouvez vous bien compter que vous les ayez égalées? Je n'en crois rien. Si cela étoit, vous tienderiez le même langage qu'eux, & leurs sages parloient tout différemment. Heraclite disoit:

Diogen. Laërt. *que jeune il ne sçavoit rien, mais que l'âge lui avoit appris tout ce que l'homme peut souhaiter raisonnablement de sçavoir.*

Plat. rep. *Le Sage*, disoit Socrate, *conçoit la fin & l'accord de toutes choses. Le présomptueux n'en connoît que les parties, sans en connoître le rapport.*

Plat. rep. l. 7. *Quand on est parvenu au faîte de la sagesse*, dit Platon, *les chaînes tombent, le commerce avec les ombres finit. Le mal d'yeux oblige de ne pas trop les exposer au grand jour: de l'autre les plus forts des liens, par lesquels on tient à la nature, se rompent. On passe dans un horison nouveau.*

Ce sont des payens qui nous parlent.

Oui : mais des Payens qui ont toujours été cités pour faire honte aux Chrétiens peu raiſonnables, que les Peres ont traité de prophétes, qu'ils ont copiés ſur cette matiére même, & enfin des Payens qui trouvoient l'accord de tout dans Dieu, & leur bonheur dans leur raiſon.

Que concluez-vous de-là ?

J'en conclus que ſelon toute l'Antiquité il y a une façon de penſer, qui peut rendre l homme heureux, dont on nous a caché le ſecret : que ne la connoiſſant point, vous êtes mal fondé à en conteſter la réalité, & que les regles du bon ſens m'obligent de croire plus à gens ſenſés qui m'aſſûrent qu'ils ſçavent, qu'à gens qui avouent qu'ils ignorent.

Nous ſommes plus éclairés que ces ſiécles, & nous ne le ſçavons point.

Vous pouvez l'être plus ſur une infinité de choſes, mais ils pouvoient avoir étudié cet article plus ſérieuſement que vous.

S'ils ſçavoient ce ſecret, que ne nous l'ont-ils appris ? C'eſt apparemment qu'il n'étoit pas à la portée de tout le monde. *Thyrſigeri multi*, dit S. Clément d'Alexandrie, en allégant Platon, *pauci quoque Bachi.*

A quoi servent leurs discours, s'ils ne peuvent nous causer que de nouvelles inquiétudes.

C'est justement de cette inquiétude que doit naître votre bonheur, s'ils vous en avoient causé davantage, ils vous auroient conduit directement au but.

Nouvelle énigme.

Elle est facile à expliquer. C'est que pour être heureux il faut auparavant s'y donner bien des peines. Il faut dompter ses passions, se défaire de ses préjugés. Commencer par douter, dit S. Clément d'Alexandrie, étudier sur de nouveaux frais, & tout cela n'est pas l'affaire d'un moment. (a) *Il faut essuyer les travaux d'Hercule*, dit Sinesius, *pour atteindre à ce point*.

Synesius de insomniis, 142.

Si notre bonheur dépend de connoissances si difficiles à acquerir, qui formera cette entreprise?

C'est justement par cette raison que Platon croit que très-peu peuvent jouir du bonheur dont leur nature seroit capable d'ailleurs. Je pense en cela comme

(a) *Haud absurde dixerimus id sibi ea experimenta velle in quæ subisse Herculem sacræ historiæ testantur, aut si quis alius in libertatem se asserere conatus est, viriliter donec eo traduxissent spiritum quo naturæ manus pertingere non possunt.*

lui, & je n'ai rien de plus satisfaisant à vous répondre. Mais d'où vient cette difficulté ? N'est-ce point de la longue suite de nos préjugés, dont il faut des temps infinis pour pouvoir rompre la chaîne ? Dans ce cas les hommes n'en seroient que plus ridicules dans leurs plaintes, puisque ce sont eux-mêmes qui sont la cause de leurs maux, & c'est tout ce que je prétends établir.

(a) *Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est*
Non radii solis, nec lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species, ratioque.

Je dirai cependant avec Platon, en faveur de ces malheureux qui se trouvent privés par l'injustice & l'aveuglement des autres du droit que leur donnoit leur naissance, *que l'ignorance n'est pas un fardeau bien pesant, ni un si grand mal qu'on pourroit le penser ; mais qu'une fausse science en est un très-dangereux.* Plat. dial. 7. de leg. p. 86.

En effet on conçoit difficilement

(*a*) Ces terreurs ne peuvent être bannies par le brillant du soleil, ni par la splendeur du jour, mais par la nature même des choses qui se fera d'elle-même appercevoir, dès que les ténébres de vos préjugés n'offusqueront point son éclat.

qu'une ignorance parfaite ait des peines, parce que nos desirs répondent nécessairement à l'étendue de notre esprit. Pour le faux sçavoir cela est tout différent, rien n'est de plus orgueilleux, par conséquent de plus entreprenant. Il est impossible qu'il se concilie en tout. Nature doit lui opposer cent mille difficultés qui doivent choquer continuellement ses principes. Son esprit travaille sans cesse à pouvoir les y ramener. Il ne peut jamais réussir de façon à se satisfaire. Il doit donc être dans un tourment continuel.

Qui forme cet orgueil ? C'est l'exemple des autres. Ils nous font accroire qu'ils sçavent tout ; nous souffrons impatiemment de nous voir au-dessous d'eux. Ils paroissent goûter mille plaisirs, nous ambitionnons le même sort. Pour pouvoir les obtenir nous les suivons aveuglément. Nous amassons toujours, chemin faisant, de nouveaux vices & de nouvelles erreurs. La chaîne devient à la fin si pesante, qu'on ne peut plus la rompre ; nous sentons notre mal; nous jettons les hauts cris : à qui en est la faute ! Nature nous laissoit fort tranquilles. Que n'attendions-nous ses momens ? Si nous ne l'eussions pas gâtée,

nous n'aurions pas besoin d'un si puissant effort pour la ramener au vrai chemin. *Ce n'est point Nature*, dit Epicure, *mais l'opinion qui forme nos douleurs. Qu'on nous ait represénté quelque chose comme la plus grande des peines, si elle nous arrive, nous nous croyons aussi-tôt au comble du malheur, mais la raison*, dit-il, *peut chasser toutes ces opinions qui font naître nos troubles.*

Quel nom qu'Epicure ?

A tort vous vous en offensez ici, puisque rien ne prouve mieux que ce principe le chimerique de ces plaisirs; & je ne le cite que pour vous concilier tous. Mais si ce nom vous offense, croyez-en à Zenon. C'est le chef de la Secte qui aime le plus ardemment la vertu. (a) *Avant lui*, dit Ciceron, *tous les Anciens croyoient que les passions de* Cic. acad. 1.

(a) *Cum antiqui perturbationem animi ex homine non tollerent, & concupiscere, & condolescere, & extimescere, & efferri lætitiâ dicerent. Xeno omnibus his quasi motibus voluit carere sapientem : cumque eas perturbationes antiqui naturales dicerent, & rationis expertes, aliaque in parte animi cupiditatem, & in alia pacem collocarent, ne his quidem assentiebatur : nam & perturbationes voluntarias esse putabat, opinionisque judicio suscipi, & omnium perturbationum arbitrabatur esse matrem immoderatam quamdam intemperantiam.*

l'ame lui étoient naturelles. Que d'elle-même elle choisissoit ses plaisirs, elle formoit ses souhaits, ses chagrins & ses craintes. Zenon prétendit qae le Sage pouvoit se dépouiller de tout cela. Le principe sur lequel s'appuyoient les Anciens, étoit que ce désordre devoit lui être naturel, puisque notre ame étoit composée de deux parties différentes, qu'on y vòyoit regner tour à tour, sçavoir la cupidité & la raison. Qu'il étoit donc impossible qu'elle n'éprouvât jusqu'à la la fin un combat chez elle-même. Zenon contesta leur principe, & pour expliquer la difficulté qui naissoit de la contradiction de ses sentimens, il soutint que les troubles dont elle est agitée ne venoient que des impressions étrangeres que l'opinion faisoit naître, & qu'elle ne devoit toutes ses peines qu'à une certaine intempérance qui lui faisoit prendre son parti avant que d'être en état de juger.

AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

OUVRAGE PERIODIQUE.

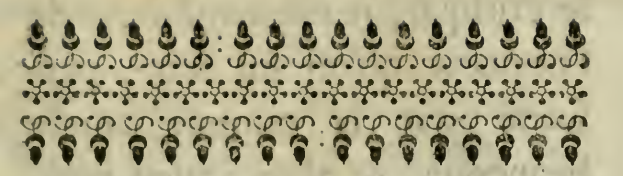
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez DIDOT, Quai des Augustins, près du Pont Saint Michel, à la Bible d'or.

M. DCCXXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT.

LE Titre de cet Ouvrage périodique est un appas qui m'a séduit ; & le sort qu'il a eu d'être abandonné par ceux qui s'en étoient chargez successivement, loin de me dégoûter, n'a fait que me le rendre plus cher. C'est un enfant délaissé, que j'ai adopté, & qui m'a paru promettre beaucoup. Je souhaite que le Public agrée les soins que j'en prendrai. Je tâcherai de le rendre digne de ses suffrages & de sa critique, & de le garantir seulement de son indifférence. Si on le reçoit bien, j'en serai charmé ; si on

le critique, je me consolerai de l'honneur qu'on lui fera, persuadé que la critique amuse beaucoup, & alors j'aurai rempli le Titre.





AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE I.

UN Auteur célebre assûre que tout est dit sur les mœurs & sur les caracteres des hommes, & que nous venons trop tard, pour qu'il nous reste encore à faire quelque découverte dans le cœur humain. En effet, il semble d'abord que rien n'a dû échapper à tant de siécles qui nous ont précédé, & que le cœur de l'homme doit être entiérement développé, depuis le tems qu'on le cherche & qu'on l'étudie. Ne diroit-on pas que les Modernes ont re-

gardé cette décision comme un défi qui leur étoit donné, & qu'ils ont voulu se venger d'un arrêt qui mettoit des bornes à l'esprit, & qui le condamnoit à *glaner* après les Anciens? Notre Siécle s'est en effet vengé, & a pénetré bien avant par une étude noble & hardie dans le cœur & dans la nature. Que d'heureuses découvertes, que de portraits nouveaux & vrais, que de caracteres pris dans la nature, & jusqu'alors inconnus! J'ose donc dire que, quoiqu'à la suite de tant de siécles, il est encore permis aux Modernes d'avoir du génie, & que nous ne sommes pas réduits à la condition de *Glaneurs*. Qui a montré avec plus d'éclat que tout n'étoit pas dit, que l'Auteur même de cette pensée! qui a jamais été si loin dans le cœur de l'homme! L'ouvrage immortel de ce grand Génie lui donne un démenti, le seul qui ait jamais fait honneur.

M. de la Bruyere a cru que depuis le tems qu'on étudie les mœurs & les caracteres des hommes, qu'on traite de tout ce qui regarde la vertu, le vice, les passions, on avoit pensé sur ces grands objets tout ce qu'on pouvoit penser, & qu'on étoit parvenu

au dernier période : mais lorſque l'on conſidere la profondeur du cœur humain, l'étenduë de la vertu & du vice ; quand on enviſage les différentes formes que peut prendre l'amour propre, & la multiplicité des caracteres qu'il peut produire, on reconnoît que tout n'eſt pas penſé, & qu'il y a encore bien des portraits à faire.

On a dit en quoi conſiſte la valeur en général ; mais on n'a point marqué tous les differens caracteres de valeur. Chaque Héros a ſon caractere particulier. La valeur de Céſar n'étoit pas la valeur d'Alexandre ; la valeur de M. de Condé n'étoit pas la valeur de M. de Turenne. Les vertus prennent le caractere particulier des hommes en qui elles ſe trouvent, & deviennent par-là des vertus particulieres & comme nouvelles. Dans un homme vif & emporté, la valeur prend un caractere féroce & cruel ; dans un homme tranquille & modéré, elle prend un caractere d'humanité & de modération. L'organiſation des corps étant une choſe auſſi variée que la forme du viſage, produira toujours des caracteres différens ; & les vertus & les vices ſeront toujours ſuſceptibles de cette va-

rieté. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura donc des caracteres differens de vertu & vice ; il y aura auſſi de nouveaux portraits à faire. Je crois que la penſée de M. de la Bruyere ne ſera vraie, que lorſqu'il n'y aura plus d'hommes.

Tout ce que l'on avoit penſé ſur la valeur, remplit-il l'idée que l'on peut avoir de cette vertu ? Voici un caractere nouveau de valeur, qui ne reſſemble peut-être à aucun qui ait jamais été, & que l'on peut appeller une valeur nouvelle. C'eſt de Charles XII. Roi de Suede, dont je veux parler. Ce Prince a ſans doute fait naître de nouvelles idées ſur la valeur & ſur l'héroïſme. Le portrait que j'en vais faire, n'eſt certainement point *glané*. Un Prince inſenſible aux plaiſirs les plus naturels : dont le cœur ne pût jamais être aſſujetti par l'amour, en qui on ne trouve que la paſſion des conquêtes, dont l'objet étoit la gloire de faire des Rois. Le courage dans ce Prince n'étoit ni reglé par la prudence, ni ébranlé par la grandeur des périls. Charles XII. ne vouloit rien devoir aux meſures & aux moyens ordinaires. Toujours gui-

dé par la valeur, il ne vouloit ſurmonter que par elle les plus grands obſtacles. Un Trône renverſé, un autre déja ébranlé, ſes ennemis mis en fuite, tout le Nord dans la conſternation; voilà les rapides effets de ſa valeur; mais ils ne ſont pas les plus ſurprenans. Charles XII. par une ſeule bataille perduë, obligé à fuir pour la premiere fois & à chercher un azile, dépourvû de tout ſecours & n'ayant plus que ſa valeur; dans un état ſi déplorable, ce Prince forme les plus grands projets; & dans des conjonctures, où il eût pû oublier qu'il étoit Roi, il penſe encore à faire des Rois. Voilà les traits les plus marquez de la valeur de Charles XII. Voilà un caractere nouveau, ſur lequel il eſt à ſouhaiter que tout ſoit dit.

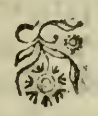
On trouve un grand rapport entre ce Prince & Alexandre le Grand. L'un & l'autre avoient la fureur des conquêtes, & affrontoient la mort; mais la valeur dans Alexandre n'excluoit point les autres paſſions; au lieu que dans Charles XII. elle abſorboit, pour ainſi dire, toutes les autres, & rempliſſoit le cœur.

La paſſion de ſubjuguer des Peu-

ples étoit auſſi forte dans Pyrrhus; mais elle n'avoit pas tant d'étenduë que dans le Roi de Suede. Pyrrhus ſe propoſoit du moins d'aller ſe repoſer dans le ſein de ſes Etats, & d'y rire à ſon aiſe après l'exécution de ſes vaſtes projets. Charles XII. n'auroit jamais penſé à revenir dans ſon Royaume, tant qu'il auroit trouvé à exercer ſon courage. Peut-être auſſi que la Suede n'eût point eû d'attraits pour lui; parce qu'il ne l'avoit pas conquiſe.

Je paſſe à un caractere qui préſentera des images plus agréables & plus nobles, & ſur lequel on conviendra que tout n'étoit pas dit. L'idée qu'on avoit autrefois d'un grand Miniſtre ne s'étendoit pas au delà du Politique habile & conſommé : le talent de pénétrer les deſſeins des Princes étrangers, & de ménager les interêts généraux d'une Nation, avoit caracteriſé juſqu'à notre ſiécle les plus grands Miniſtres. Après cela tout étoit dit. Quelles idées ſublîmes n'avons-nous pas conçû du caractere de Miniſtre depuis le Gouvernement paiſible ſous lequel nous vivons ? Quels nouveaux traits de grandeur & d'amour nous préſente le Miniſtre dont je vais parler ! Oublier

dans le rang ſuprême ſes interêts particuliers, pour n'être occupé que de ceux de l'Etat; ſous le nom de Miniſtre gouverner en Pere du Peuple; ſe rendre auſſi cher & auſſi néceſſaire à une Nation entiere, qu'un pere à ſa propre famille; ne cauſer aux François d'autre inquiétude que la crainte de le perdre, & la douleur de ne pouvoir prolonger ſes jours au-delà des bornes ordinaires; ſçavoir réunir dans un même objet la gloire & les vrais interêts d'un Etat, & les rendre inſéparables; tirer des évenemens les avantages les plus réels, & agrandir le Royaume d'un pays vaſte & abondant, ſans répandre le ſang des Sujets; faire regner la juſtice & la paix; gagner la confiance des Etrangers, & devenir comme le Miniſtre de toute l'Europe. Le portrait que je fais de ce grand homme, eſt dans le cœur de tout le monde; & le ſouvenir de ſon heureux Gouvernement paſſera dans toute la poſtérité.



COPIE D'UNE LETTRE *écrite par un Moscovite résidant à Paris, à un de ses amis à Petersbourg.*

JE commence M. à remplir les engemens que j'ai pris avec vous en partant de Petersbourg; & pour le faire avec un certain ordre, je vais d'abord vous donner une idée générale de la façon de penser, & du goût de cette Nation, en attendant que j'entre dans les détails.

Tous les plaisirs sont ici de l'invention des hommes; on s'est entierement dégoûté de ceux de la nature. L'amour a passé du cœur à l'esprit, & est devenu un art. On a substitué à son vrai caractere des figures empruntées, des signes & des gestes étudiez : on a même fait un jargon d'amour avec des préceptes. Croiriez-vous qu'une femme à qui la nature auroit liberalement donné tous les avantages, auroit besoin de ces figures empruntées, de ces gestes, & de ce jargon d'amour, pour joüir de ces attraits naturels, & que sans cette batterie elle ne remporteroit peut-être aucune victoire, ou du moins

qu'elle ne ſeroit pas long-tems victorieuſe ? Il faut que les hommes aiment bien peu la nature ; puiſque pour leur plaire les femmes s'en éloignent tant qu'elles peuvent.

Il y a ici des Spectacles tous les jours, & on les ſuit avec beaucoup d'empreſſement. On y va voir (dit-on) la nature, & elle n'y eſt preſque jamais. Il eſt vrai qu'on diſtingue deux natures, l'une belle, & l'autre commune. On ſe ſert de la belle nature dans les Tragédies : voici ce que c'eſt. Le premier perſonnage de la Piece eſt un Héros pris dans l'Hiſtoire, & quelquefois dans le cerveau du Poëte. Ce Héros, quoique pris dans l'Hiſtoire, devient l'eſclave de l'imagination de l'Auteur, qui commence par le faire ſortir de l'humanité, en lui donnant un caractere chimérique, & qui lui prête des ſentimens que ſon imagination échauffée lui ſuggere ; & ce ſont toujours des ſentimens outrez : mais tout cela eſt dans l'ordre de la belle nature. J'ai cependant vû quelques Tragédies, dont les caracteres m'ont paru ſortir du fond du cœur, & qui ont fait ſur moi les plus tendres impreſſions. Pour rendre

la Tragédie interressante, on la fait rouler sur l'amour, & on oppose d'autres passions à l'amour. Ce combat fait passer le Spectateur d'une passion à une autre ; & le tout se termine par un dénoüement inattendu, où l'amour, qui est la plus forte des passions, est presque toujours vaincu.

On cherche des sujets de Tragédie jusques dans le nouveau Monde. On pourroit bien en aller chercher dans la Moscovie. Notre Pierre le Grand sera peut-être un jour sur le Théâtre François. On aime beaucoup les Héros de lointain pays.

Après la Tragédie on joüe une Comédie, pour essuyer les larmes qui ont dû couler des yeux des Spectateurs. Cette précaution n'est pas toujours nécessaire. Les Comédies me paroissent meilleures que les Tragédies ; parce qu'on rit beaucoup à la représentation des Comedies, & qu'on ne pleure presque jamais à la représentation des Tragédies. On dit pourtant qu'il est plus difficile de faire rire, que de faire pleurer : mais on distingue deux façons de rire dans ce pays ; l'une est noble & sérieuse ; l'autre est commune & plaisante. Les Comédies nouvelles sont

rire, dit-on, férieufement, & les anciennes font rire plaifamment. Cette diftinction eft bien rifible.

L'Opera feroit un vrai enchantement fans la longueur des Scenes, qui ont la vertu de défanchanter. On dit cependant que les Scénes font l'ame de l'Opéra ; je le veux. Mais c'eft la Simphonie, ce font les beaux Airs, les Chœurs, les Ballets, les Décorations, qui en font les plaifirs. Voilà ce qui m'y attire. Je ne vois rien qui exerce plus la patience des Spectateurs, que d'entendre deux Amans fur le Théâtre chanter pendant long tems leurs fentimens, leurs reproches, & leur défefpoir. Le langage du cœur n'eft tout au plus fufceptible que de la plus fimple déclamation ; encore faut-il que le tems qu'on y employe, foit bien court. Les yeux & les foupirs font les meilleurs acteurs de l'amour.

Ce n'eft ici qu'une légere ébauche du Tableau que je vous ai promis. Je vous ferai dans la fuite un détail particulier de ce que j'ai obfervé depuis mon arrivée. J'efpere que vous y trouverez quelque amufement. Le récit de ce qui fe paffe dans cette grande Ville, eft l'hiftoire d'un petit monde. Je fuis, &c.

REFLEXIONS MORALES.

Seneque a écrit, dit-on, ſur une Table d'or ſon Livre du mépris des richeſſes. Il y a eu de tout tems des Seneques.

Des perſonnes guidées par une véritable pieté ſe déchargent de leurs poſſeſſions, pour être en état d'élever plus facilement leurs affections vers le Ciel. Des ames charitables ſe chargent obligeamment de ces peſans fardeaux, qui les courbent vers la terre, & les attachent à la vie. Peut-on pouſſer plus loin l'amour du prochain?

La diſtance prodigieuſe qui ſe trouve entre un homme extrêmement pauvre, & un autre fort riche, empêche celui-ci d'appercevoir la miſere de l'autre. C'eſt ce qui rend inſenſibles la plûpart des riches.

On peut cependant dire qu'il s'en trouve quelquefois qui ſont nez avec une telle inclination à faire part aux miſérables des biens que la Providence leur a diſtribuez; que rien ne les afflige tant, que l'impoſſibilité où ils ſe trouvent quelquefois d'accorder leur ſecours à ceux qui l'implorent. En

voici un exemple qu'on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici.

Le Comte Henri, gendre de Saint Loüis, paſſant par Troyes, accompagné d'un de ſes Favoris, qu'il avoit comblé de ſes bienfaits, un pauvre Gentilhomme vint le trouver, & le pria de lui accorder une ſomme modique, pour l'aider à pourvoir une de ſes filles. Vous prenez bien votre tems, dit brusquement le Courtiſan, de demander de l'argent au Prince, tandis que ſes tréſors ſont épuiſez par ſes liberalitez. Le Comte fut indigné de la dureté de ſon Favori. Vous êtes bien hardi, lui dit-il, d'aſſurer qu'il ne me reſte plus rien. Je vais vous faire voir que j'ai encore quelque choſe à lui donner. Je lui fais préſent de vous-même. Prenez le, dit-il au Gentilhomme, faites-en ce que vous voudrez. Celui-ci obéit à l'inſtant, ſe ſaiſit du perſonnage, l'emmene chez lui, & ne le lâcha qu'après avoir reçu une bonne ſomme pour ſa rançon.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Grands fiſſent la même choſe à l'égard de tant d'injuſtes Courtiſans qui les obſedent, & les empêchent de mon-

tirer aux autres des ſentimens d'un cœur vraiment généreux.

❧ C'eſt un vrai ſommeil qu'une vie paſſée dans la molleſſe & dans le ſein des plaiſirs. Ne faire aucun uſage de la raiſon & de l'eſprit, être dans un enchantement continuel, ne ſe repaître que de chimeres & d'illuſions, n'eſt-ce pas-là dormir?

Qu'un revers de fortune vienne ouvrir les yeux à un homme endormi dans la molleſſe & dans l'abondance, l'enchantement ceſſe, le fantôme s'évanoüit; cet homme ſe réveille & commence à penſer. La réfléxion eſt le fruit des peines & des contre-tems, & une eſpece de fortune pour l'eſprit & pour le cœur.

❧ Damon, dites-vous, qu'une aveugle fortune vient de tirer de la lie du peuple, pour le combler de ſes faveurs, a déja oublié ſes amis, ſes proches, & ne ſe ſouvient preſque plus du lieu d'où il ne fait que de ſortir: enfin les richeſſes ont fait perdre à Damon la mémoire & le peu de jugement qu'il avoit. Je ne vois là rien qui doive vous ſurprendre. Qu'un homme qui n'eſt pas accoutumé à marcher ſur des

lieux fort élevez, se trouve sur le haut d'une tour, s'il n'a un certain caractere de cervelle, la tête lui tourne, il ne sçauroit reconnoître ceux qu'il vient de quitter dans le moment. Il court risque à chaque instant que le moindre vent ne l'emporte & le précipite avecplus de rapidité, que l'on ne l'a vû s'élever.



L'ORME ET LE CHAMPIGNON.

FABLE.

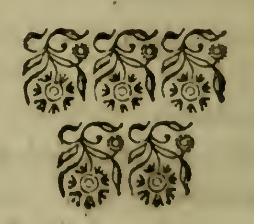
Depuis long-tems un Orme audacieux,
Des vents bravoit la rage,
Et portant ſon front dans les Cieux,
Dominoit tout le voiſinage,
Quand près de là, dans un petit réduit,
Un Champignon, ouvrage d'une nuit,
Pour la premiere fois commença de paroitre.
Or, toujours prompt à ſe faire connoitre,
Notre orguëilleux Ormeau,
Pour captiver l'hommage,
De ce voiſin nouveau,
Lui tint à peu près ce langage.
Mille rameaux divers
Sur mon tronc reſpectable,
S'élevant dans les airs,
Contre la grêle redoutable,
Font un rempart puiſſant.
Dans cet azile impénétrable,
L'on voit maint arbriſſeau naiſſant,
Devenir grand, à couvert de l'orage
Et du couroux d'Eole menaçant.
Viens jouïr du même avantage:
Mais à ton tour Vaſſal reconnoiſſant,

Trouvant ſous mon ombrage
Le refuge promis,
Toi, du hazard nouvel ouvrage,
Ne rougis point d'être ſoumis.
Tu dois ce tribut à mon origine,
Car, comme chacun ſçait l'obſcure antiquité
A peine a vû ma premiere racine,
Et dans ces lieux je fus planté
Par une main divine.
De cet Ormeau pétri de vanité,
Et grand parleur ſur ſa nobleſſe,
Tel fut en racourci
Le diſcours plein d'adreſſe.
Mais conſeillé par la ſageſſe,
Le Champignon lui répondit ainſi:
Content du ſort tranquille
Que les Dieux m'ont donné,
Sans le ſecours de ton azile,
Je ſçaurai vivre fortuné:
De la dangereuſe tempête,
Je dois peu redouter les coups,
Si la foudre toûjours ſur la ſuperbe tête
De tes pareils déchargea ſon couroux:
Ne crois donc pas que d'un eſpoir frivole
Imprudamment flatté,
Je veüille à ta vanité folle
Sacrifier ma douce liberté.
Pour vanter la beauté
De ton épais feüillage,

Ne fais point tant de bruit,
N'eſt-ce pas un vain étalage,
Si tu ne portes aucun fruit?
L'on voit, dit-tu, ſur ta tige fleurie,
Mille rameaux divers;
Mais ces rameaux ſont-ils tous verds?
Non, non, ta racine flétrie,
De ce tronc reſpecté terniſſant la ſpendeur,
A produit, je le vois, mainte branche pourrie,
Fatale à ta grandeur.
Enfin ta ſouche antique
Deſcend de la Divinité,
Et ce préjugé chimérique
Paſſe chez toi pour vérité:
Mais ſur ce point, voici ce que je penſe:
Le chetif arbriſſeau,
Dans le ſein de la terre, a puiſé ſa naiſſance,
Ainſi que l'Orme le plus beau;
Quelle eſt la difference
De leur extraction?
L'un eſt dans la vieilleſſe, & l'autre dans l'enfance.
L'Ormeau peu ſatisfait de la diſtinction,
Par picquante invective,
Alloit reprimer le caquet
Du Champignon, lorſqu'au moment arrive
Le Poſſeſſeur du champ aveque ſon Valet.
Maitre, dit celui-ci, cet Orme,

Qui ne porte aucun fruit,
Rend votre champ difforme;
Et d'ailleurs le circuit
Que fait sa racine profonde,
De la terre jadis féconde,
Détourne le produit:
Aussi-tôt dit (car en ce monde
En faut-il tant pour perdre ce qui nuit?)
Le Maître veut que la Coignée,
De l'Arbre criminel, tranche la destinée:
Aussi-tôt fait, & l'Orme en un clein d'œil,
Vit renverser son tronc & son orgüeil.
De ce bas monde ainsi passe la gloire!
Témoin de ce revers le sage Champignon
Se réjoüit, comme bien l'on peut croire,
De n'être pas le compagnon
De la tragique histoire:
Car échapant aux regards dangereux
Que la grandeur attire,
Il évita le sort de l'Arbre malheureux.
Or de la fiction que je viens de décrire
Sur le ton doctoral,
Pour qui voudra continuer de lire
Voici le sens moral.
Petits craignez des Grands les flatteuses promesses;
Ils vous trompent souvent par de fausses couleurs,
Si l'on les voit pour vous prodiguer leurs carresses,

Comptez que le ſerpent eſt caché ſous ces
fleurs.
Et vous Grands enyvrez de ces folles vapeurs
Que cauſe la nobleſſe,
Pour voir la fin de vos longues erreurs,
Prenez ici le fil de la ſageſſe.
Nous ſommes tous enfans
D'une mere commune;
Serons nous moins parens,
Si l'aveugle fortune
Nous fait plus ou moins grands.
De l'Orme enfin la vanité punie
Peut nous prouver en même tems
Qu'un ſort au-deſſous de l'envie,
Par le ſentier de la tranquillité
Nous conduiſant à l'autre vie,
Fait pendant celle-ci notre félicité.





AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE II.



UNE grande réputation n'eſt pas toujours l'effet d'une ſcience profonde & d'un grand talent ; elle dépend quelquefois de certaines circonſtances favorables. L'ignorance de quelques ſiécles a beaucoup contribué à rendre célébres pluſieurs Hommes médiocres, qui, à la faveur des ténébres, ont enlevé ſans peine l'approbation & les ſuffrages, & ſe ſont immortaliſez à leur aiſe. Il y a une fortune pour les Sciences & pour les Talens.

On eſt heureux lorſqu'on ne trouve aucun préjugé à combattre, & qu'on peut établir des principes, ſans être obligé d'en détruire d'autres. Les premiéres regles d'une Science ou d'un Art ne manquent point d'être ſuivies. La docilité avec laquelle on les reçoit, récompenſe bien la peine de celui qui les a faites : il a autant d'obligation aux ſiécles paſſez de les avoir ignorées, que le ſien lui eſt redevable de les avoir inventées.

Les préjugez qui ſe ſont formez, pour ainſi dire, dans l'enfance des Sciences & des Arts, ſont un grand obſtacle à leur perfection : le tems qui devroit les détruire, les fortifie ; l'ignorance les a fait naître ; l'antiquité les a conſacrez ; l'habitude les perpétuë. L'ambition ſi naturelle aux hommes leur manque dans une occaſion où elle ſeroit bien noble & bien légitime. Ambitieux en tout, ils ceſſent pourtant de l'être, lorſqu'il s'agit de ſe ſouſtraire aux préjugez ; ce qui ſeroit à mon gré bien capable de flatter l'ambition. Il faut que la lâcheté de l'eſprit ſoit bien plus générale & bien plus difficile à vaincre que celle du cœur. On affronte les plus grands périls,

quand l'intérêt ou la gloire l'ordonnent : mais ces motifs si puissans sur le cœur, ne peuvent rien sur l'esprit. Malgré l'interêt essentiel, & la véritable gloire qu'il y auroit à triompher des préjugez qui l'obscurcissent, & à trouver la vérité, il aime encore mieux s'égarer dans des chemins déja frayez, que de s'engager dans des recherches nouvelles, mais épineuses, ausquelles cependant est attachée la perfection des Sciences & des Arts.

Puisque le courage de l'esprit est plus rare que celui du cœur ; qu'il me soit permis de loüer ces esprits courageux & héroïques, qui ont assez aimé le vrai pour oser se mettre au-dessus des opinions communes, & qui par des travaux pénibles ont pénétré bien avant dans la nature. Que de peines & de contradictions n'ont-ils pas souffert pour avoir démasqué les anciennes chimeres ! Les oppositions, l'impossibité même qu'ils ont trouvées à détruire les préjugez, & à établir des principes vrais & évidens, me persuaderoient que l'esprit des hommes en général se plaît à être resserré dans certaines bornes, & que la vérité n'a

pas pour lui aſſez d'attraits pour le déterminer à les franchir.

Il faut convenir que les plus belles découvertes ne coûtent pas ſeulement à ceux qui les font, mais encore à l'eſprit de tous ceux auſquels elles ſont préſentées. L'éloignement où l'on étoit de la vérité la rend difficile à connoître, quoiqu'on la mette ſous nos yeux : on a beau l'approcher de nous, il nous faut faire de grands efforts pour pouvoir y atteindre; c'eſt un inconnuë dont la préſence nous embarraſſe, & avec laquelle nous avons bien de la peine à nous familiariſer. Elle offre ſes lumieres à l'eſprit, mais elle en veut détruire auparavant les préjugez. Nouvelles réfléxions, nouvel ordre d'idées, détails épineux, voilà ce qu'elle exige. Si la vérité, pour être ſeulement reconnuë, coûte tant à ceux à qui on la préſente, que n'a-t'elle pas dû coûter à ceux qui l'ont trouvée ? Il faut qu'elle ait bien des charmes, pour quiconque l'a cherchée au prix des ſoins & de l'étude profonde qu'elle demande,

LETTRE MOSCOVITE.

IL y a ici chaque jour un ſpectacle bien amuſant, & qui ne coûte rien. La Ville entiére eſt le Théatre; il y a un million d'Acteurs. La piéce commence le matin, & ne finit que fort tard. Le grand nombre & la diverſité des perſonnages, leur mouvement, leurs différentes figures, la quantité de machines roulantes, tout cela fait un coup d'œil bien divertiſſant; mais le bruit cauſé par tant de choſes agitées enſemble avec le carillon des cloches forme un concert, qui m'a ſouvent fait regretter la Moſcovie. Je laiſſe-là ce concert pour vous parler d'une autre Muſique.

Il s'eſt formé dans cette Ville deux ſectes de Muſiciens. La premiere eſt compoſée de tous les Muſiciens à un près: La ſeconde ne conſiſte que dans ce ſeul Muſicien, qui a eu le courage de faire une Muſique nouvelle. On diſtingue donc deux ſortes de Muſiques, l'ancienne & la moderne. Le Prince de l'ancienne Muſique fut un fameux Italien d'harmonieuſe mémoire, qui vint en France faire briller ſon talent dans

des conjonctures bien favorables. La France étoit alors à l'égard de la Musique une espéce de Moscovie. Ce grand Musicien parut dans son tems comme un phénomene; n'ayant trouvé aucun rival dans la carriére de l'harmonie, il donna librement l'essort à son génie, & devint à juste titre le Prince de la Musique. C'est lui qui a formé le spectacle de l'Opéra. Tous les Musiciens le reconnoissent pour leur chef : son chant est tendre, aisé & naturel. Ces qualitez essentieles à la Musique caractérisent tous ses ouvrages : ses chœurs sont beaux, soutenus & bien remplis : il régne dans tous ses Opéras une noble simplicité, & une vérité harmonique qui exprime fidellement la nature.

Après ce que je viens de vous dire de l'ancienne Musique, vous êtes sans doute fort prévenu contre la moderne; & vous avez déja pris parti avec tous ceux qui la décrient dans ce pays, & qui taxent de mauvais goût ceux qui y trouvent du plaisir. Mais vous reviendrez de ce préjugé, si je vous dis que cet Auteur moderne, que la secte opposée regarde comme le tyran de la Musique, des Musiciens, & des oreilles,

a donné à ſon Art l'étenduë, la vivacité, le goût, & la délicateſſe dont il a crû qu'il avoit beſoin pour ſa perfection. Son chant nouveau, vif, galant, délicat, donne aux ſentimens un ton qu'ils n'avoient point encore. Comme l'objet de la Muſique eſt d'exprimer les paſſions par des ſons combinez & adaptez aux idées, il a fait une combinaiſon de ſons très-étenduë, qui lui a produit des heureux accords, un chant brillant & varié. Le public a d'abord trouvé ce chant extraordinaire & hors de la nature, parce qu'il étoit accoutumé à un chant ſimple & uni. *Il y a, comme vous voyez, des préjugez d'oreilles.* Mais on eſt bien revenu, & on a reconnu que ce qu'on avoit cru être hors de la nature, n'étoit qu'une étude plus profonde de la nature même. Dès qu'on a été un peu familiariſé avec cette Muſique nouvelle, on y a trouvé un plaiſir nouveau, & on en a ſenti les beautez: les Muſiciens même l'appellent ſçavante; mais ils ne veulent pas l'aimer. Je ſuis, &c.

VOICI LA RELATION d'un Voyage traduite de l'Anglois. Comme l'idée m'en a paru nouvelle, j'ai cru que le Public ne me sçauroit pas mauvais gré de l'avoir inserée dans ces Amusemens.

NOUS partîmes de Porſtmouth vers le milieu de Juin. Un vent favorable, qui dura pluſieurs jours, nous fit eſperer un heureux voyage: mais vers la fin du mois, un furieux orage s'éleva tout-à coup.....Je ſerois en droit de vous faire ici une pompeuſe deſcription d'un naufrage. Je pourrois vous dire comment nous vîmes le Ciel dans un inſtant ſe couvrir de nuages épais, qu'une funeſte nuit ſe répandit ſur la ſurface des eaux; que la lumiere ſubite des fréquents éclairs ne ſervit qu'à nous faire appercevoir toute l'horreur de nos malheurs, & à nous jetter dans de plus affreuſes ténebres, & quantité d'autres expreſſions emphatiques que l'on rencontre par tout dans les Relations & dans les Romans: Mais je veux bien vous faire

grace pour cette fois. Vous ſçavez auſſi-bien que les Auteurs & les Orateurs les plus habiles, qu'il ne s'éleve point de tempête ſans nuages; qu'il ne ſe forme point de nuages que le Ciel ne s'obſcurciſſe : Vous ſçavez auſſi quels effets produiſent les éclairs dans une nuit obſcure, &c.

Je me contenterai donc de vous dire que cet orage nous jetta le Pilote & moi ſur la côte d'une terre inconnuë, & que le reſte de l'équipage fut ſubmergé.

Cette terre n'étoit couverte que d'épines & de ronces. On y entendoit que des cris de Hyboux, d'Orfrayes, & de quantité d'autres Oiſeaux de nuit. Après avoir erré quelque tems dans ce déſert, nous apperçûmes enfin, ſur le bord d'un bois fort épais, une maiſon aſſez mal conſtruite. Lorſque nous en fûmes aſſez proche, nous vîmes paroître un homme, que nous prîmes d'abord pour un Magicien. Il étoit couvert d'une robbe qui auroit pû fournir abondamment de quoi faire trois habits complets. Il avoit ſur la tête une eſpece de bonnet d'une figure aſſez bizarre. Nous fûmes ſurpris de lui entendre parler une Langue qui ne

nous étoit pas tout-à-fait inconnue. Que les Dieux Hofpitaliers vous foient propices, nous dit-il, avec beaucoup de gravité. En prononçant ces paroles il porta la main à fon bonnet. Quoique le mouvement qu'il fit fut affez moderé, il fe forma autour de lui une nuée de pouffiere, qui penfa nous aveugler. Après nous avoir introduits dans fa demeure, où nous trouvâmes une troupe de gens qui nous regarderent avec étonnement, il nous pria de nous affeoir en approchant deux fiéges qu'il débarraffa de quelques vieux Volumes poudreux. Il dreffa enfuite une petite table, & mit devant nous deux vafes, qu'il honoroit du nom de coupe. Nous comprîmes qu'il y avoit long-tems qu'on n'en avoit fait ufage; Car, pour parle langage du perfonnage, nous vîmes qu'Arahcné y avoit fait autrefois quelque féjour. Voici, nous dit-il, en nous verfant d'une liqueur, qu'une foif ardente nous fit trouver fupportable, un nectar qui ne le céde en rien à celui que le beau Phrygien répand dans la coupe du pere des Dieux. Il nous tint enfuite de longs difcours fur la terre qui l'avoit produit, & nous fit l'éloge

de celui qui le lui avoit envoyé, de ceux mêmes qui avoient cultivé la vigne. Il nous prouva par plusieurs passages que l'hospitalité avoit toujours été fort agréable aux Dieux: mais il s'étendit encore plus sur la gratitude de ceux envers lesquels on l'exerce. Comme il ne nous parut point fort opulent, nous comprîmes aisément où il en vouloit venir. Mon compagnon le prévint; il tira de sa poche une guinée, qu'il prit sans beaucoup de façon. Non, ce n'est point, nous dit-il aussi-tôt avec une espéce d'antousiasme, ce n'est point Neptune irrité, mais plûtôt quelque Génie bienfaisant qui vous a conduits dans cette heureuse contrée. Vous êtes dans la fameuse Isle de Scientimanie. Vous allez voir dans ce pays l'analyse de toutes les perfections de l'Univers. Il nous apprit qu'il y avoit dans cette Isle quatre Villes, qui n'étoient pas fort éloignées les unes des autres, que ces Villes composoient une seule République. Il n'y a que cette forêt à traverser, nous dit-il, pour aller à la Capitale, & cette forêt n'a que quelques milles de largeur; mais comme le chemin est assez difficile, je veux

vous y conduire moi-même. Nous acceptâmes volontiers la propoſition, & nous nous preſſâmes de partir. Il nous tint pendant le voyage quantité de diſcours, qu'il ſeroit inutile de vous rapporter ici. Il nous apprit entre autres choſes qu'il y avoit aux environs pluſieurs demeures ſemblables à la ſienne, qu'il appelloit la banlieuë de Scientimanie : que ceux que nous avions vû chez lui étoient deſtinez à habiter un jour une de ces Villes ; mais qu'ils falloit qu'ils paſſaſſent auparavant pluſieurs années dans ces retraites ; parce que pour être trouvez dignes du droit de Bourgeoiſie, il falloit qu'ils ſe fuſſent entiérement défaits des maniéres communes qu'ils avoient contractées pendant le tems qu'ils avoient vécu parmi les autres hommes ; & que pour les former, les très-Amples & très-Scientifique Seigneurs les Etats de Scientimanie faiſoient choix de quelques perſonnes diſtinguées par leur profonde érudition, du nombre deſquels il ne ſe croyoit pas un des moins conſidérables.

Il y avoit déja plus de quatre heures que nous marchions, ſans apparence de ſortir encore ſitôt du bois : outre

que le chemin étoit fort raboteux, nous rencontrions à chaque instant des routes différentes, qui alloient en tournoyant, & conduisoient dans des endroits forts obscurs, où nous allions à tâton comme des aveugles. Ce qu'il y avoit encore de fâcheux, c'est que nous nous heurtions à chaque moment contre des poteaux que les Scientimanes avoient plantez, à ce que nous dit notre guide, pour la commodité des Etrangers. Nous ne pûmes nous empêcher de nous plaindre de ce qu'il nous avoit trompez, en nous disant que nous n'avions que quelques milles de chemin à faire; il nous dit qu'il auroit bien pû nous mener par une route qui nous auroit conduit en moins de tems; mais que les vénérables Seigneurs de Scientimanie l'avoient interdite pour des raisons dont ils ne devoient rendre compte à qui que ce soit. Nous prîmes le parti de nous taire, & de prendre patience.

Après avoir encore marché quelque tems, nous apperçûmes un amas confus de maisons. Quoique nous n'en fussions pas fort éloignez, nous ne pûmes cependant rien distinguer; parce que cet endroit étoit couvert d'un

brouillard fort épais. Voilà la fameuſe Capitale de Scientimanie, nous dit notre conducteur, vous n'avez plus que fort peu de chemin à faire ; vous ne ſçauriez vous égarer. En diſant ces mots, il retourna ſur ſes pas & nous laiſſa là, ſans nous donner le tems de lui faire la moindre queſtion. Nous arrivâmes à la Ville accablez de fatigues. Nous marchâmes cependant encore aſſez long-tems ſans rencontrer perſonne. Nous apperçûmes enfin au milieu d'une grande place, un cercle de perſonnages habillez à peu près comme celui qui venoit de nous quitter. Ils nous parurent occupez de quelques affaires fort ſérieuſes. Nous prîmes cependant la réſolution de les interrompre, en les priant de nous indiquer quelque endroit où nous puſſions aller prendre quelque repos; mais ſans faire aucune attention à ce que nous leur diſions, & ſans même jetter les yeux ſur nous, ils continuerent toujours leur converſation. Je jure par Hercule, diſoit un d'entre eux, avec une eſpéce d'émotion, qui toutefois ne diminuoit rien de la gravité que l'on remarquoit juſques dans le moindre de ſes geſtes, je jure par Hercule que je

ferai voir dans ſon diſcours pluſieurs propoſitions que je défie de montrer dans aucun de nos Auteurs. O Dieux! dit un autre, quel ſacrilege! Comment peut-on ſouffrir une telle peſte dans la République? Qui plus eſt reprit le premier, au mépris du grand Ariſtote il a violé toutes les regles de l'art: il a placé des antitheſes, où il falloit des périſtaſes, des ſinecdoches, au lieu d'hyperboles? O tems! O mœurs! Quel funeſte préſage pour la République! Les travaux & les veilles de tant de grands Hommes qui ont paſſé toute leur vie à puiſer dans les ſources de la vénérable antiquité, vont devenir inutiles. Bientôt nous allons être réduits à parler comme le reſte des Mortels: bientôt l'érudition ne ſera plus diſtinguée de l'impéritie; & le ſçavant ſera confondu dans la foule des ignorans. Ces hommes tout animez qu'ils étoient, parloient avec tant de lenteur, que nous vîmes bien qu'ils ne finiroient pas ſitôt: c'eſt pourquoi nous ne jugeâmes pas à propos d'attendre plus long-tems.

A quelque diſtance de là nous rencontrâmes un homme qui nous parut plus traitable. Nous ayant abordez, il

nous fit entendre qu'il étoit un des plus considérables de la Ville, & que si nous avions besoin de quelque chose, nous n'avions qu'à nous expliquer. Nous lui dîmes que nous étions de pauvres Marchands, qu'une tempête avoit jettez sur cette côte. Que si..... O cruel désir des richesses, s'écria-t'il aussi-tôt avec transport ! dans quelle abîme de malheurs ne précipite-tu point les Mortels incensez ! Il se mit ensuite à nous débiter de longues périodes sur l'âge d'or, l'âge d'argent, & l'âge de fer, où, disoit-il, les Mortels audacieux oserent construire des machines sacriléges, pour franchir l'espace immense que les Dieux avoient placé entre les différentes terres, pour empêcher que leurs habitans n'allassent troubler la tranquillité les uns des autres. Ce misérable déclamateur pensa nous désespérer. Hélas, lui dis-je, nous ne sentons que trop la grandeur de nos malheurs ! Enseigez-nous, je vous conjure, un lieu où nous puissions nous retirer : nous vous jurons par ce qu'il y a de plus sacré, que lorsque nous serons un peu remis de nos fatigues, nous reviendrons entendre la suite de votre discours. Mais il ne fit

aucune attention à ce que nous lui disions. Voyant que nous ne pouvions en tirer aucune raison, nous nous en allâmes en maudissant le cruel sort qui nous avoit conduit dans ce pays barbare. Nous laissâmes cet impitoyable harangueur, qui déclamoit toujours comme s'il ne se fut point apperçû que nous l'eussions abandonné.

Nous vîmes venir au-devant de nous un bon vieillard, à qui mon compagnon fit, d'une voix presque éteinte, la même priere que nous avions fait aux autres. Il parut touché de notre état. Il nous apprit qu'il étoit au service d'un homme fort charitable : il ne demeure pas loin d'ici, nous dit-il, je vais lui parler ; je nedoute point qu'il ne vous assiste : attendez moi ; je ne tarderai point à vous rejoindre : un moment après nous le vîmes reparoître. Il nous mena dans un appartement, où nous trouvâmes un homme qui nous reçut d'une maniere fort affable : il alloit se mettre à table ; il nous pria de nous asseoir avec lui. Il nous fit pendant le repas plusieurs questions ; mais comme il s'apperçut que le sommeil nous accabloit, il nous fit conduire dans une chambre, où on nous avoit préparé un lit.

Le lendemain le vieillard vint nous trouver de la part de ſon maître. S'étant aſſis auprès de nous, nous le queſtionnâmes beaucoup ſur le pays & ſes habitans. Il nous dit que cette Ville avoit été autrefois fort célebre, que les Scientimanes paſſoient alors pour les plus habiles de l'Univers ; qu'ils faiſoient un grand commerce de Vent & de Fumée ; qu'il venoit chez eux beaucoup de Marchands de tous côtez, ſur-tout de l'Europe. Mais les choſes ont bien changé de face, continua-t'il, ils ne trouvent preſque plus de débit : ils ſont réduits à garder leurs marchandiſes, & à vivre des biens que leurs prédéceſſeurs leurs ont laiſſez. Nous lui demandâmes de quelle profeſſion étoit ſon Maître : comme il n'y a perſonne parmi les Scientimanes, nous dit-il, qui ſoit capable de régir ces biens, il lui en ont donné le ſoin ; mais il a bien desaffaires avec ces ſortes de gens : quoiqu'ils n'entendent rien, ils veulent ſe mêler de tout tout.

Il étoit en train de nous apprendre bien des choſes ; mais ſon maître qui entra ſur ces entrefaites interrompit la converſation. Il nous dit qu'il venoit de recevoir une Lettre qui l'obligeoit

de partir inceſſamment pour la Ville de Mathéſie; que ſi nous voulions il nous y conduiroit, que nous y trouverions peut-être quelque Vaiſſeau, qui pourroit nous remener dans notre Patrie. Nous acceptâmes ſes offres avec plaiſir. Nous étions prêts à partir, lorſque nous vîmes arriver un de ceux que nous avions vû la veille ſur la place. Je ſuis enchanté, dit-il en entrant, je viens d'entendre un diſcours qui a ravi d'admiration tout l'illuſtre Auditoire: l'Orateur a creuſé dans la profonde antiquité: il n'y a point d'Auteur qu'il n'ait cité pour prouver la vérité de ſon ſujet. Quel choix de termes! quelle force d'expreſſions! quelle diſpoſition de figures! quelle cadence! quelle harmonie! quelle abondance! quelle véhémence! Enfin perſonne n'a jamais mieux prouvé que tout homme eſt ſujet à la mort. Il entra enſuite dans le détail des plus beaux endroits du diſcours. Mais le Maître du logis lui ayant repréſenté qu'il étoit obligé de partir inceſſamment, nous fûmes enfin délivrez de cet ennuyeux perſonnage, & nous partîmes au plûtôt.

Lorſque nous eûmes quitté Scientimanie, nous apperçûmes une Ville qui

n'étoit pas fort éloignée : nous demandâme à notre conducteur ſi c'étoit Mathéſie ; il nous répondit que c'étoit Métromanie. Nous paſſerons par cette Ville, nous dit-il, mais nous n'y demeurerons pas long-tems : il y régne depuis pluſieurs ſiécles une maladie que l'on tenteroit en vain de guérir ; ce n'eſt point qu'il n'y ait parmi les Métromanes des gens qui veulent s'ériger en Médecins : mais les remedes dont ils ſe ſervent, ne font que rendre le mal plus dangereux : ils ne compoſent ces remedes que lorſqu'ils ſont eux-mêmes dans les accès les plus violens de leur maladie : il n'y a point d'habitant qui ſoit exempt de ce mal, qui leur cauſe des tranſports continuels. Ces tranſports ne produiſent cependant point les mêmes effets dans tous les malades : car quelques-uns ſont gais & divertiſſans, mais la plûpart ſont hargneux, toujours prêts à ſe déchainer, le plus ſouvent contre leurs plus grands amis. Nous arrivâmes en trois quarts d'heures à Métromanie. A peine fûmes nous entrez dans cette Ville, que nous rencontrâmes un homme, dont la figure m'effraya. Ses cheveux étoient hériſſez, & ſes habits tout en déſordre. Il

faisoit des contorsions, & rouloit les yeux comme un possedé. Lorsque nous fûmes près de lui, il se mit à crier, en jettant sur nous un regard furieux : Par Pegase, il faut que je les écrase : Quoi ! ces misérables Grenoüilles des marais du Parnasse auront l'audace de critiquer un ouvrage qu'Appollon même se feroit gloire d'adopter : Il se mit ensuite à déclamer ces Vers.

Haut-Bois, Fifres, Tambours, Trompettes,
Unissez vos accens divers,
Un nouveau Mars va remplir l'Univers,
Du bruit de ses conquêtes.
O Ciel ! que vois-je ! Où suis-je ! &c.

Nous doublâmes le pas, pour éviter ce dangereux personnage. Peu de tems après nous vîmes une foule de gens qui nous fermérent le passage ; nous fûmes obligez d'entrer dans le premier endroit : nous demandâmes pourquoi ce monde étoit ainsi assemblé ? On nous dit que deux hommes venoient de mettre l'épée à la main ; chose dont on n'avoit jamais entendu parler depuis la fondation de Métromanie, qu'un des deux Champions s'imaginoit être dangereusement blessé, quoiqu'on n'ait pû trouver sur lui la moindre égratignure. Nous entendîmes aussi-tôt un grand bruit de Tambours & de Trompettes. Nous voulumes aller voir ce que c'étoit : on nous dit qu'il devoit se donner ce jour-là une grande bataille: les Tragimanes & les Comanes, nous dit-on, qui sont les deux premieres familles de cette Ville, se sont de tout tems disputé le pas avec beaucoup d'animosité ; ce qui a toujours causé de grands troubles : on a enfin résolu de terminer ce différend par une bataille rangée. Chacun courut aux armes, & tout le monde s'étant assemblé dans

la place, on se mit en marche vers la porte de Mathésie. Nous voulumes être témoin de cette fameuse action. Lorsqu'ils furent en rase campagne, ils se diviserent en deux corps d'armée, & se disposerent au combat.

Comme cette Lettre n'est déja que trop longue, je remets au premier ordinaire la description de ce combat, & la suite de cette relation. J'aurai beaucoup plus de choses à dire sur la Ville de Mathésie & celle de Sophimanie. Je suis, &c.

DIALOGUE.

DESCARTES ET N***

DESCARTES.

EH bien, mon cher N. comment va la Philosophie dans l'autre monde? mon nom y fait-il beaucoup de bruit?

N. On y parle encore beaucoup de vous; mais votre crédit est bien tombé.

D. Comment je ne suis plus cette lumiére qui éclaira tout l'Univers, en dissipant les ténébres de l'ancienne Philophie?

N. On dit que cette lumiére n'a fait qu'éblouïr, & que si vous avez détruit les erreurs des anciens Philosophes, ce n'étoit que pour y substituer les vôtres.

D. Mais mon systême paroissoit si évident, que les plus grands Génies le regardoient plûtôt comme une histoire exacte de la création de l'Univers, que comme une hypothese.

N. Il est vrai que vous avez fait de l'Univers une machine admirable; mais tout s'use avec le tems, mon cher Descartes, toute votre machine s'est détraquée: il s'est trouvé beaucoup d'irrégularitez dans votre mouve-

ment. On a été obligé de ramasser des débris des anciens systêmes pour rétablir le monde.

D. En quel état est donc à présent la matiere?

N. Elle est bien altérée depuis que vous êtes parti Alors tout étoit plein jusqu'au moindre petit pore; mais à présent il n'y a pas d'endroit où il ne se trouve du vuide. De votre tems il n'y avoit point de partie dans la matiere qui ne fût divisible; à présent ce sont tantôt les points de Zénon, tantôt les athomes solides & impénétrables d'Epicure, qui composent les corps.

D. Ah! je crains bien pour mes pauvres Tourbillons.

N. On en fait encore quelque usage; mais le tems viendra bientôt à bout de les détruire.

D. Cependant n'ai-je pas fait voir évidemment qu'il étoit impossible d'expliquer sans leurs secours la plûpart des effets qui s'operent dans la nature?

N. Bien des gens l'ont crû. Mais vous-même n'avez-vous pas détruit des principes qui passoient pour incontestables?

D. Que dit-on de la pesanteur des corps?

N. Sous votre régne c'étoit des coups de la matiére étherée, qui poussoient les corps vers le centre de la terre; à présent c'est la vertu attractive d'Aristote; mais qu'on a habillée à la moderne.

D. On n'aura peut-être point touché à ma matiere globuleuse?

N. Un nouveau Philosophe qui a pénétré bien plus avant que vous dans la nature, a dissequé, anathomisé les rayons de la lumiére. Il a fait des découvertes admirables, & très-utiles. On avoit crû bonnement sur votre pa-

role que la différence des couleurs ne dépendoit que d'une certaine diſpoſition de parties des objets, qui réfléchiſſant la matiere globuleuſe de telle ou telle maniére, produiſoient ſur l'œil des mouvemens conformes à cette diſpoſition. Mais il a fort bien fait voir que toutes les couleurs ſont dans la lumiére, & qu'il n'y a point de rayon qui n'ait la ſienne propre.

D. Ils auront ſans doute auſſi dérangé mes Automates?

N. Il y en a qui diſent que vous étiez à ce ſujet un inſigne extravagant. Mais d'autres plus ſenſez ne peuvent s'empêcher de dire que cette invention eſt admirable. Néanmoins rebutés par le détail immenſe où il faut entrer pour faire joüer les reſſorts néceſſaires à faire aller ces machines, ils ont coupé court; ils ont donné aux animaux des eſprits qui naiſſent & meurent avec eux, ſemblables aux Génies tutélaires des anciens Payens. Il y en a qui ont été juſqu'à en donner aux plantes mêmes. Si cela continuë on n'oſera plus faire le moindre mouvement dans l'apréhenſion où l'on ſera de chagriner quelque eſprit.

D. O Ciel! il n'y a rien qui ſoit à l'épreuve du tems, les Sciences mêmes ſont ſujettes à la viciſſitude! Avoüons de bonne foi que les hommes ſont bien inſenſez de vouloir pénétrer des choſes qui ſeront toujours infiniment au-deſſus de leurs lumiéres. La nature eſt une mer immenſe où leur eſprit s'égare à chaque inſtant. L'homme eſt ſur la terre ſemblable à un Voyageur, qui au commencement d'une nuit obſcure ſe trouve au milieu d'une vaſte forêt. Après avoir parcouru mille ſentiers différens, lorſque le jour vient à paroitre, il arrive tout fatigué dans le même endroit d'où il étoit parti la veille.

NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

TOME I.



A PARIS,

Chez CHARLES GUILLAUME, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à S. Charles.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

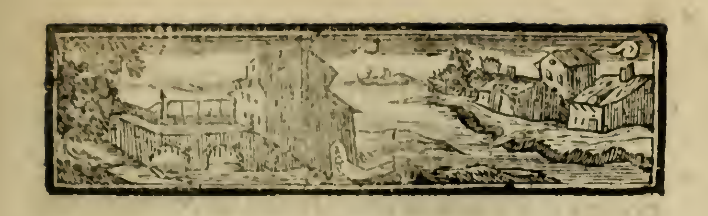
TOUS les Auteurs demandent dans leurs Préfaces, les ſuffrages du Public, ou plûtôt grace ; quelques-uns l'ont obtenu, & pluſieurs en ont abuſé, au lieu d'être animés de ſon indulgence qui devoit les engager à finir les Ouvrages dont ils ont donné les premieres parties, ils laiſſent languir ce terrible & équitable Juge des années entieres après les ſuites ; auſſi voit-on que très-ſouvent le débit de ces ſuites n'eſt pas ſi rapide quand on l'a fatigué par une ſi longue attente.

L'on pourroit nommer ici quelques Ouvrages modernes qui ont eu grand cours par leur bonté, & par l'attention des Auteurs à remplir leur engagement avec le Public. Madame de Gomez nous en donne un bel exemple dans ſon exactitude à donner ſans interruption les ſuites de ſes cent Nouvelles, qu'elle n'a point diſcontinué ; l'on eſt à la trentiéme Partie, & l'on peut lui rendre la juſtice, que plus elle va en avant, plus elle pique la curioſité de ſes Lecteurs.

La Feuille dont il s'agit ici se donnera sans interruption les Lundis & Vendredis de chaque semaine : si elles reçoivent un accueil favorable, on s'attachera à donner du nouveau & du bon ; si on y trouve quelques Pieces qui ayent déja été imprimées, elles paroîtront nouvelles au plus grand nombre des Lecteurs, & ne seront jamais indifferentes aux autres par la rareté des livres d'où elles sont tirées. Au reste, le titre que je donne à ces Feuilles de NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES, *doit faire voir que mon but n'est autre que d'amuser mes Lecteurs. Si j'y parviens, je croirai mes soins assez récompensés, & le Libraire y trouvera son compte.*

APPROBATION.

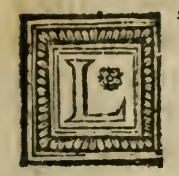
J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Nouveaux Amusemens serieux & comiques*, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'Impression. A Paris le 7. Septembre 1735. MAUNOIR.



NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. I.

ELOGE DES MIROIRS.



'ORIGINE des Miroirs est presqu'aussi ancienne que le monde ; il n'en est pas de même de la matiere dont ils sont aujourd'hui composés. Dès qu'il y eut un Soleil, des métaux, des fontaines, il fut facile aux premiers hommes de contempler leur figure dans ces divers sujets qui la reproduisoient. L'ombre des corps en retraçoit à leurs yeux toutes les proportions : le cristal des eaux portoit l'empreinte de leur visage, & la surface unie du cuivre ou de l'acier leur tenoit lieu de la glace la plus polie. Mais que ce soient les Sidoniens ;

qui, les premiers, ayent employé le verre à cet usage ; que ce soit Praxitele qui du tems de Pompée ait inventé le premier miroir d'argent ; qu'Esculape en ait fait un de plomb, comme Pline, Polidore, Virgile & Ciceron le rapportent, c'est ce qui n'est fondé que sur la vanité des Grecs, qui se sont faussement attribué l'invention de plusieurs choses dont les Latins trompés par leurs impostures, leur ont dans la suite fait honneur.

Les plus anciens Miroirs que nous connoissions sont ceux dont il est parlé au 38me Chapitre de l'Exode, sans qu'on sçache néanmoins positivement de quoi ils étoient composés : il y a bien de l'apparence qu'ils étoient d'or, d'airain, ou d'acier, ou même d'une certaine pierre lumineuse & transparente, telles que les Anciens en mettoient à leurs fenêtres. C'est Pline qui rapporte que cette sorte de pierre, qui se trouvoit en Espagne, étoit du même usage que les vitres, qu'elle se fendoit comme l'ardoise en feuillets deliés, & qu'elle étoit aussi transparente que le verre. Si elle étoit aussi fragile, c'est ce que nous ne sçavons pas, du moins défendoit-elle les chambres du vent & de la poussiere, & donnant un libre passage aux rayons de la lumiere, laissoit aussi aux yeux la liberté de voir au travers.

Pour ce qui eſt du verre, on prétend qu'il fut premierement inventé dans la ville de Sidon en Phenicie, qu'il fut fait d'un certain ſable trouvé proche du tombeau de Memnon ; & que non ſeulement ce verre, mais encore tous les métaux composés du même ſable, retournoient en leur premiere matiere quand ils étoient jettés au vent. Je pourrois appuyer cette opinion du témoignage de tous les Sçavans qui la rapportent : mais pour épargner un vain amas d'autoritez qui ne feroient peut-être pas une grande impreſſion ſur les eſprits, je me contente de rappeller l'occaſion qui donna lieu à cette découverte.

Comme on avoit allumé un grand feu auprès de Tyr & de Sidon, pour ſe défendre du froid qui s'y faiſoit ſentir avec violence, on s'apperçût que le ſable enflâmé ſe condenſoit en une maſſe ſolide & brillante. Cette production naturelle fut bientôt perfectionnée par le ſecours de l'art. C'eſt aux Philoſophes à rechercher de quelle qualité ſont ces parties du ſable, fondues par le feu, qui en fait une matiere tranſparente. De tels changemens n'ont rien qui doive nous ſurprendre. Ce ſont des jeux de la nature qui ſe plaît à diverſifier ſes ouvrages. Cette métamorphoſe n'eſt pas plus difficile à croire que

celle qui se voit en quelque endroit de la Forest Noire, où l'eau qui tombe goute à goute, se change en une pierre aussi dure que le rocher d'où on la voit sortir. Il y a de même dans le Holstein une terre qui change en pierre une chandelle.

Quelle que soit l'origine du verre, & la découverte à laquelle on en doit la premiere invention, rien n'est plus beau ni plus admirable que la maniere dont il se fabrique : qu'une cendre préparée se fonde, & devienne une liqueur enflâmée : qu'une goute de cette liqueur puisée au bout d'une verge de fer, prenne, à l'aide d'un soufle leger, toutes les figures qu'il plaît à l'Ouvrier de lui donner : c'est sans doute un effet merveilleux de l'industrie qui ne cesse de nous ravir, que parce qu'elle est trop commune. Cette goute brulante n'est dabord qu'un bouton de feu : le soufle en fait à l'instant un plat, un verre, une bouteille. Emblême admirable de la toute-puissance du Créateur, qui anima autrefois par son soufle un peu de terre, & qui fit de cette terre détrempée une figure vivante ! Faut-il s'étonner après cela, si en France, il n'y a que les Gentils-hommes qui puissent exercer cet art miraculeux ? C'est que la noblesse de l'Ouvrier doit répondre à celle d'un si rare ouvrage.

Que les Arts seroient illustrés, si de semblables distinctions excitoient parmi ceux qui y excellent, la noble émulation, seule capable de les perfectionner ! Mais, helas ! l'habitude en ôte tout le prix, & les plus belles choses cessent de l'être à force de devenir vulgaires. Quelle matiere approche de la beauté du verre & du cristal ? Quels métaux seroient à comparer avec le brillant qu'on y admire, s'il avoit plû aux hommes d'y attacher la même estime qu'ils accordent souvent à de bien moindres objets ? Tout n'est que terre, & doit retourner en terre. Que l'une endurcie par les rayons du Soleil, reçoive par le moyen du feu, la forme & la couleur qui nous la rendent si précieuse; qu'une empreinte diversement figurée lui donne une valeur arbitraire, qui ne dépend, ni de sa bonté réelle, ni de son utilité effective, c'est un effet du caprice qui régle tout selon l'opinion. Qu'on n'appelle point barbares les peuples qui font le même usage de certaines coquilles. Elles ne sont précieuses parmi eux, que parce qu'elles sont rares : chaque chose n'a de prix ni de mérite, qu'autant que lui en attache l'imagination. On fait cas d'une goute d'eau pétrifiée, formée dans le creux d'un rocher. On court les mers pour les recueillir, & l'on s'expose

volontiers aux dangers d'une navigation longue & penible : cependant on ne peut tirer aucune véritable utilité de ces choses qui ne servent tout au plus que d'une vaine parure. Mais il suffit qu'elles viennent de loin, & qu'on ne puisse les avoir qu'à grands frais. C'en est assez pour irriter la convoitise de l'homme, toujours désireux de ce qui est rare, & qui ne peut s'acquérir qu'avec beaucoup de difficulté. Rien ne lui seroit plus facile que de faire du verre & du cristal toutes sortes de meubles pour son usage : il néglige cette matiere pure & brillante, pour s'attacher à d'autres qui n'ont, ni la même consistance, ni le même éclat. En est-il qui soit susceptible de plus de figures differentes, & qui reçût d'une maniere plus intime les diverses couleurs qu'on voudroit lui donner ? Que d'histoires anciennes la peinture nous a transmises sur le verre, que ni le bois, ni la toile n'auroient pû conserver si long-tems ! Il est vrai que ce bel art, perdu en partie par la négligence des hommes, est bien different aujourd'hui de ce qu'il étoit autrefois ; mais plus il est imparfait maintenant, plus il devroit exciter notre émulation, dans un siecle où l'on se pique de perfectionner les plus belles découvertes.

Il est vrai aussi que la fragilité du verre est pour la plûpart une raison de le méprifer. Mais n'est-il rien d'aussi fragile dans la nature, à quoi nous ne prodiguions nos soins & notre admiration? La frêle beauté d'une fleur, qu'un même soleil voit naître & mourir, coûte au Curieux qui la cultive des peines & des recherches incroyables; cependant à peine a-t-il vû éclore cette fleur, qu'elle panche la tête & se fane, ne laissant tout au plus qu'un leger souvenir de ce qu'elle a été. Plus le verre est fragile, plus il mériteroit d'être conservé. Qu'un corps dur & solide subsiste par lui-même, quel mérite lui en peut-on attribuer? Que l'airain, l'acier, le marbre bravent le tems & les saisons, c'est l'effet d'une qualité propre qui est en eux, & qui leur est commune avec les pierres les plus viles. Mais qu'une matiere claire, déliée & transparente excite d'autant plus notre attention, qu'elle dureroit davantage plus elle en seroit ménagée: c'est précisément ce qui seroit digne de l'homme, qui marqueroit en cela la bonté de son goût & de son discernement. On déclame contre Tibere d'avoir fait mourir un Ouvrier qui avoit seul le secret de rendre le verre malléable. Ce secret étoit beau, je l'avoue, & méritoit d'être transmis à

la posterité. Mais après tout, qu'a fait en cela ce Prince cruel, sinon de faire mieux connoître le prix de cette matiere fragile, qui auroit épuisé les trésors des humains si on avoit pû la rendre capable de résister au marteau. Il a prévenu les dépenses énormes qu'on auroit faites à l'envi pour s'en pourvoir, & a peut-être voulu exciter les races futures à retrouver un secret qu'il suffisoit de leur montrer.

La Chymie s'exerce en vain à rendre le verre pliant & maniable. En vain ceux qui l'exercent disent qu'on en viendroit à bout en faisant infuser cette matiere dans une eau distilée de deux portions égales de sang de bouc & de cendres de verre mêlées avec le vinaigre ; l'évenement a fait voir que cet art est un art trompeur qui commence par le mensonge, qui continue par l'illusion, & qui mene infailliblement à l'Hôpital. Que de beaux ouvrages on auroit fait de cette matiere lumineuse & brillante, si on avoit pû la fondre comme l'argent & les autres métaux ! Si déja nous en avons de si beaux vases & de si belles glaces, jusqu'où n'auroit-on point poussé cet art, s'il eût pû s'exercer impunément sur un sujet d'ailleurs susceptible de tant de beautez ?

Le plus rare chef d'œuvre que l'Anti-

quité nous vante en ce genre, c'est une Sphere qu'Archimede inventa, sur laquelle on voyoit le mouvement du Soleil, de la Lune, & des autres Astres, d'autant plus semblables à eux-mêmes, que le verre imitoit mieux leur éclat; tous les corps lumineux de la voute azurée y paroissoient dans leur naturel. Quoi, dit Jupiter, en voyant cette subtile machine!

L'adresse d'un Mortel peut-elle aller si loin,
Que d'enfermer les Cieux dans un globe de verre,
Que d'y faire mouvoir la Terre,
Et se jouer ainsi de mon principal soin.

Ce qu'Archimede a fait autrefois, personne ne le peut-il plus faire? Cette Sphere après-tout, ne représentoit que les objets qu'on y avoit appliqués. Combien plus ne doit-on pas estimer nos glaces de miroirs qui représentent, non des objets qui y soient appliqués ou peints, mais les objets purement étrangers, qui s'y reproduisent en se représentant devant elles.

Rien n'étoit plus naturel que de concevoir qu'une glace polie étoit plus propre qu'aucun autre corps à recevoir l'impression des objets: mais il s'agissoit de les y fixer, de faire en sorte qu'ils y fussent apperçûs, que la glace retînt l'objet qui lui étoit présenté pour les re-

produire. Plus la glace étoit claire & transparente, plus l'objet la pénetroit sans s'y arrêter. Sans doute que le fond obscure & noirâtre d'une fontaine, dont la surface unie reproduit les corps qui sont à l'entour, a fait imaginer de mettre quelque chose d'opaque sous la glace qui empêchât l'objet de passer au travers le plomb ou le vif-argent qu'on y applique, fit d'abord cet effet qu'on avoit lieu de s'en promettre. Il fixa l'objet imprimé dans le poli de la glace, & cet objet, retenu par l'opacité du corps qui lui étoit opposé, y demeura aussi long-tems que la figure dont il est l'image. Mais comment cette même image est-elle apperçûe de ceux qui la regardent! C'est, disent les Philosophes, par la répercussion qui s'en fait dans le miroir. L'image de notre visage qui est reçûe naturellement dans ce corps poli & brillant, revient d'elle-même frapper nos yeux qui sont d'autres miroirs faits exprès pour la recevoir à leur tour; le propre du regard appliqué sur un corps lumineux, c'est d'être renvoyé par la réflexion au moyen des rayons qui partent de l'un & de l'autre. L'œil des animaux n'est autre chose qu'un véritable miroir que la nature leur a donné pour reproduire les objets qui se présentent à eux de toutes parts. Otez-en ce qu'il y a de noir &

d'obſcur oppoſé à la partie lumineuſe & brillante, vous leur ôterez infailliblement la faculté de voir ce qui marque qu'il n'y a que cette opacité jointe à la partie la plus claire de l'œil qui y fixe l'objet, & qui l'y retienne: de dire maintenant comment cet objet corporel, retenu & fixé dans l'œil, eſt apperçû de notre ame qui eſt toute ſpirituelle, c'eſt ce qui n'appartient qu'à l'Ouvrier incomparable qui l'a formé: que les Philoſophes diſputent tant qu'ils voudront ſur la nature de cette faculté viſuelle: qu'ils la faſſent conſiſter dans l'humeur criſtaline ou vitreuſe dont l'œil eſt compoſé, dans la tunique rétine ou dans la conjonction des nerfs optiques: toujours ſera-t-il impoſſible de concevoir comment la matiere peut agir ſur une ſubſtance immaterielle, & comment une ſubſtance qui penſe peut être affectée par l'impreſſion des corps. Ne cherchons point ailleurs que dans la toute-puiſſance de Dieu, la cauſe d'une union ſi incompréhenſible, & contentons-nous d'admirer ce que nous ne pouvons ni concevoir, ni expliquer.

Comme l'œil eſt le miroir de la nature, le miroir eſt l'œil de l'art; tout ce que l'art peut produire s'y peint & s'y repréſente dans ſes yeux. L'ingénuité, la ſimplicité, la candeur, s'y montrent de

même que la duplicité, la fourberie, & l'inhumanité. Il n'est point de mouvement dans l'ame que les yeux n'expriment à leur tour. Plus un fourbe adroit s'efforce de cacher ses sentimens véritables, plus ses yeux démentent son cœur, & font connoître que sa bouche le trahit, les yeux clignotans sont un signe d'inconstance & de perfidie; les yeux louches & de travers marquent peu de droiture & de docilité; l'œil clair & serain au contraire marque une ame franche & sincere, tout de même qu'un regard farouche est un signe peu équivoque de férocité. Ce n'est pas que ces regles ne soient quelquefois douteuses: on seroit trop heureux si on étoit assuré de ne s'y méprendre jamais. Mais pour l'ordinaire, les yeux sont les témoins fideles des mouvemens de l'ame; & quelque effort que l'on fasse, il est bien difficile de les faire mentir.

De même la glace du miroir représente indifferemment les objets difformes comme les beaux, les visages disgraciés comme les plus agréables. En vain une Coquette sur le retour prétendroit y trouver des appas que l'âge lui refuse, son miroir lui montrera sans déguisement toutes les rides de son front. Qu'elle s'efforce tant qu'elle voudra d'en remplir les creux, toujours lui reprochera-t-il

l'artifice qu'elle employe pour réparer l'outrage des ans, par les couleurs empruntées dont elle se peint. Et si par hazard elle réussit si bien à se recrépir le visage, qu'elle paroisse contente de son masque le matin, du moins en le déposant le soir sur sa toilette, ne pourra-t-elle se cacher à elle-même la difformité de son naturel. Que de femmes paroissent ainsi de jour avec un visage d'emprunt, qui auroient honte d'être vûes la nuit avec celui qu'elles ont reçû de la nature! Il est entr'autres un pays dans le monde où il semble qu'elles jouent toutes la Comédie. Tout y est faux, tout y est masqué. Leurs cheveux, leurs visages, leurs dents, rien n'est à elles, qu'autant qu'elles l'ont acheté à prix d'argent: il n'y a pas jusqu'à leur embonpoint qui ne soit un effet de l'artifice. Leur gorge enflée & soutenue avec art, doit toute son apparence au corset qui l'assujettit; deux bourrelets de crin leur forment des hanches postiches qui prennent en marchant un branle qu'on appelle le bel air. Un large & vaste panier qui insulte aux passans, acheve de réparer le défaut de la taille, & leur donne l'avantage de faire paroître la beauté & la finesse de leurs jambes. Aussi rien n'est-il plus plaisant que tout cet atirail étalé le soir sur leurs toilettes: là un tour

de cheveux pour cacher ceux que l'âge a fait blanchir; ici un ratelier démonté, ornement néceſſaire d'une bouche dégarnie. D'un côté maintes ſerviettes dépoſitaires de l'enluminure dont brilloit le viſage de jour: de l'autre, bandelettes, couſſinets, appuis ſecourables d'une peau flaſque & pendante. Partout, boëtes, petits pots, recelant mille ingrédiens qui répandent au loin une odeur fade & déſagréable.

Encore s'il n'y avoit que les vieilles Coquettes qui euſſent recours à cet artifice pour ſe donner de faux attraits; mais les jeunes l'employent indiſcretement, croyant par là relever leurs charmes. Celle qui ſe croit trop pâle rehauſſe ſon coloris d'une couche de vermillon; celle qui n'a pas la peau aſſez blanche, l'enduit de plâtre & de ceruſe: celle qui ſe trouve quelque rudeſſe dans le teint, l'adoucit par quelques legers traits de bleu appliqués delicatement à côté de la bouche, & ſur les temples, enſorte que quand on les ſurprend en déshabillé, on eſt tout étonné de trouver d'autres viſages. Belles qui ne conſultez que votre miroir, prenez auſſi l'avis de vos Amans; ils vous diront s'ils ſont ſinceres, que plus vous faites d'efforts pour les charmer par ces attraits empruntés, plus vous reuſſiſſez à les dé-

goûter & à leur déplaire. Je pardonne à celles qui ne doivent briller qu'aux flambeaux de donner une double teinture à leurs joues & à leurs levres; mais pour vous qui êtes faites pour paroître au grand jour, eh, quoi! ne ſçavez vous-pas que la pure nature eſt ce qui plaît le plus à notre ſexe? Ignorez-vous d'ailleurs les ravages que fait ſur peau le fard dont vous la chargez? Il en ronge le ſuc & le poli, il en ôte toute la douceur & la grace; craignez-vous de ne vieillir pas aſſez-tôt? Le moïen ſeur de rider votre peau, c'eſt de l'enduire de cette matiére étrangere, qui y trace peu à peu de profonds ſillons.

C'eſt peu qu'une Coquette ſe peigne de blanc & de rouge, ſi elle n'arme encore ſes regards de tout ce qui peut les rendre plus penétrans & plus vifs. Je la voi devant ſon miroir qui eſſaie de nouveaux charmes : tantôt donnant à ſes yeux un air de langueur, pour captiver les cœurs qu'on ne peut gagner que par la tendreſſe : tantôt les animant d'une douce fierté pour irriter les déſirs par des refus bien ménagés. Je la voi qui compoſe ſon viſage, ſes manieres, ſon maintien ſelon le goût de ceux à qui elle veut plaire ; qui ſe peint les ſourcils de noir, qui les polit, qui les forme en arcs pour décocher de là des traits plus dangereux & plus per-

çans : qui donne à sa bouche un gracieux sourire pour faire voir au travers du corail de ses levres, le bel email de ses dents rangées comme autant de perles. Je la voi enfin contente de toute sa personne ; marchant d'un air de confiance à la conquête des cœurs comme à une victoire certaine.

Il n'en est pas de même d'une autre figure que je me représente, & dont l'original n'est que trop commun de nos jours. C'est un Barbon qui a une jeune femme, & qui cachant sa tête chauve à l'aide d'une perruque blonde, se croit encore capable d'effacer tous les muguets. Je le voi qui s'avance à pas lents vers son miroir, pour y contempler sa face vermeille, & qui passant mollement la main sur son menton frais rasé, s'applaudit de le sentir aussi doux que celui d'un jeune novice ; de là il ajuste galamment son rabat, & pressant les deux côtez de sa perruque, il s'efforce de couvrir les creux de ses joues décharnées. Mais quelle est sa surprise, lorsqu'un miroir magique substitué malicieusement à la place du naturel, lui fait voir son front orné d'un bois qu'il se croyoit bien éloigné de porter ; indigné, furieux à cet aspect, il veut casser la glace traîtresse qui révele un secret jusqu'alors ignoré de lui seul ; mais au moment qu'il leve la main pour

la rompre, il voit cette même main s'allonger vers lui pour le frapper, il recule effrayé, & ne se console de sa disgrace que par le grand nombre de Confreres que le sort a associés à son destin. Il passe ensuite la main sur son front, & ne sentant rien de ce que la glace lui a représenté, il est presque tenté de croire que sa disgrace n'est qu'imaginaire. Que de gens se consolent à ce prix d'un malheur qui n'est tel que dans l'opinion, & qui, ou ignorant leur sort, ou feignant de l'ignorer, s'en dédommagent sur autrui par une semblable vengeance ! C'est le parti le plus sage sans doute; je ne dis pas de faire societé de cornes, mais de feindre d'ignorer un accident dont personne ne peut se flatter d'être à couvert.

Passe pour ceux-là, qui produisent des effets si bizarres. Mais quel dommage de casser ou de supprimer les autres qui représentent si naïvement tous les objets! Que feroit la plus belle moitié du monde qui passe la moitié de sa vie à se contempler dans ces glaces fidéles? Que feroient les blondins & les Abbez coquets, qui ne sortent jamais sans y avoir étudié chaque jour de nouvelles minauderies? L'un après s'être adouci la main dans une pâte de senteur, regarde si en ajustant sa perruque, il fait briller de bon air le diamant qu'il porte au petit doigt. L'autre

careſſant ſon petit collet, & ouvrant artiſtement ſa tabatiére, repete à loiſir le rôle qu'il doit jouer tout le jour dans un cercle de femmes. C'eſt peu d'avoir comme elles une toilette équipée de tous ſes agrêts : Quel Petit-maître en épée ou en manteau noir, n'a pas auſſi un miroir de poche, ne fût-ce que pour s'y curer les dents ? Pourquoi non ? Si un petit vent a dérangé ſa chevelure, faut-il entrer ainſi en déſordre dans une aſſemblée où tout doit être compaſſé avec la derniere juſteſſe ? Il eſt bien plus galant de s'arrêter un moment à la porte, pour rajuſter la figure dont on va faire montre tout exprès. C'eſt une occupation que de voir & d'être vû ; car pour les jolies choſes qu'on a à dire, ce ſont quantité de petits riens, que l'on débite pourtant avec tout l'eſprit du monde. N'a t'on pas lieu d'être bien content de ſa journée, quand on n'a pas perdu la peine qu'on a priſe le matin à s'adoniſer ?

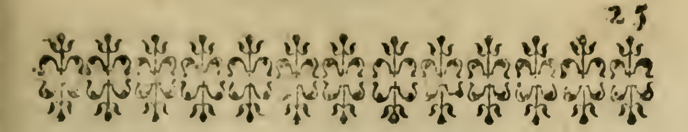
Mais quittons ces portraits fantaſques pour parler d'une autre ſorte de miroirs, ce ſont ceux qui multiplient les objets étant eux-mêmes compoſés de pluſieurs glaces differentes. On en voit qui repréſentent non-ſeulement ce qui leur eſt oppoſé, mais auſſi l'intervalle des corps ſeparés par un certain eſpace. D'autres ne raſſemblent que les couleurs, laiſſant à

part les proportions des figures qui en ſont revétues ; d'autres montrent le nombre, l'équilibre d'un poids ſuſpendu en l'air ; d'autres ne retenant des figures que leur attitude, nous peignent le mouvement, le repos, l'embonpoint, la maigreur ; d'autres conçoivent la lumiere, le feu, la chaleur, tellement même que ces derniers peuvent enflâmer le bois & les habits à une certaine diſtance. C'eſt aux Naturaliſtes à expliquer les raiſons de cette proprieté des miroirs ardens : mon deſſein n'eſt pas de m'engager dans cette recherche : il ſuffit de remarquer, que toutes les étoffes de couleur s'enflamment beaucoup plus aiſément que le blanc. Chacun ſçait les effets prodigieux de ces miroirs, qui reduiſirent autrefois des flottes entiéres en cendres. Archimede qui en fut l'inventeur, a traité au long de leur conſtruction. Perſonne n'ignore non plus qu'il faut qu'ils ſoient concaves, pour réunir en un point les rayons du Soleil, & ſuppléer par ce moïen à ce que l'éloignement où il eſt de nous, lui fait perdre de ſa chaleur & de ſa force. Nous liſons que l'Empereur Anaſtaſe étant aſſiegé dans Conſtantinople par Vitallien, le Philoſophe Proclus fit faire de ces miroirs ardens qu'il ſuſpendit aux murailles de la Ville, vis-à-vis des Vaiſſeaux ennemis qui en furent conſumés dans un

moment avec tous les Soldats & les équipages. Et ce qu'on éprouve de plus fâcheux en ces occasions, c'est qu'il n'y a que l'eau douce qui puisse éteindre un pareil incendie; l'eau de la mer, bien-loin d'y pouvoir étre d'aucun secours, ne servant qu'à rendre le feu plus vif & plus ardent.

Il est encore d'autres sortes de miroirs, qui, inégaux en certains endroits, creux & convexes dans d'autres, & unis dans le milieu, représentent une infinité de figures differentes, les unes droites, les autres couchées, les autres renversées; il en est qui élargissent les objets, d'autres les allongent : il en est qui les grossissent, d'autres qui les diminuent; il en est enfin qui les éloignent, & d'autres qui les approchent. Je pourrois aussi parler des miroirs allégoriques dont la nature est remplie, & où l'on voit comme dans un tableau, toutes les circonstances de la vie humaine; mais comme cette matiere nous meneroit trop loin, & que ce discours est déja assez long, il convient de le finir ici pour ne pas abuser de la patience du Lecteur.

FIN.



NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. II.

ELOGE DU SILENCE.

LE Silence eſt une ſuſpenſion de diſcours, qu'on ne peut repréſenter par des paroles, & qui ceſſe d'être, au moment qu'on veut dire ce qu'il eſt. On le peint un doigt ſur la bouche, pour nous apprendre que c'eſt en ſe taiſant qu'on doit faire ſon portrait. Mais comme l'écriture eſt muette, auſſi bien que lui, j'eſpere qu'elle exprimera parfaitement ſon image ſur le papier, & que l'Ecrivain & le Peintre auront le même privilege. Les traits noirs & ſombres de l'écriture ordinaire lui conviennent encore mieux que les couleurs vives & brillantes de la peinture ; & il va paroître dans ces lignes comme dans une obſcure forêt, où les Poëtes nous diſent qu'il fait

ſa demeure. Ce n'eſt pas néanmoins un ſilence myſterieux & taciturne que je veux décrire; c'eſt d'un ſilence éloquent que j'entreprens la peinture : c'eſt de la converſation muette que j'ai deſſein de parler. Oui, je n'avance point un paradoxe. Il y a un ſilence éloquent & une converſation muette, qui ſe tait à propos, & avec eſprit, qui parle toujours aſſez, & dit mieux que les plus grands Orateurs.

Cet entretien, tout tranquille qu'il nous paroît, n'eſt pas ſans mouvement & ſans action, l'air de la perſonne, ſes yeux, les traits de ſon viſage, ont ici l'office de ſa langue, & l'on voit dans un inſtant ce qu'elle penſe, & ce qu'elle veut dire; car s'il eſt en notre pouvoir de nous taire, il ne l'eſt pas de même de retenir le mouvement interieur de nos paſſions, qu'un certain ſang leger & ſubtil fait monter au viſage, & y repréſente ſi bien ce que le cœur a de plus caché. Notre ame eſt comme un papier mince & fin, dont le viſage eſt le revers, & ſur lequel on peut lire tout ce qui eſt écrit au dedans. Il faut donc bien regler les mouvemens de notre ame, ſi l'on veut ſe taire intérieurement, avant que de ſe taire extérieurement, & que l'un ne démente

pas l'autre. On a dit d'un ancien Romain, qu'il parloit avant que d'ouvrir la bouche, & qu'un certain air qui paroiſſoit ſur ſon viſage, rendoit ſon éloquence preſque inutile. Ovide peint ainſi Germanicus, quand il écoute, & garde le ſilence. Sa poſture, ſon air, ſon viſage, ont quelque choſe de ſpirituel & d'éloquent. Il n'y a pas, continue-t-il, juſqu'à ſon habit propre & modeſte, qui ne faſſe attendre de lui un diſcours plein de politeſſe & de bon ſens. Voilà une éloquence muette juſques dans les habits.

Le Silence donne même de la grace à la perſonne, & les femmes qui ſe piquent de paroître belles, ſçavent ſe ménager là-deſſus, & vaincre leur naturel, pour profiter de l'avis du Poëte, qui dit pour plus d'une raiſon, qu'une femme qui ſe tait en vaut beaucoup davantage: mais, ſoit homme ou femme, il s'en trouve pluſieurs qui ſe dédommagent bien à ſe taire du plaiſir & de l'agrément qu'ils auroient à parler, ou plûtôt qu'ils perdent en parlant, ils ont plus de douceur ou plus de majeſté. La bouche, & le port ſont mieux ménagés dans le ſilence que dans le diſcours; & pour un qui aura bon air en parlant, il y en a mille que la parole défigure. Pour ne rien dire de l'ac-

cent & du son de la voix, qui gâtent souvent les plus belles choses, & qui donnent même du mépris pour la personne qu'on estimoit auparavant. Mais ce silence doit être judicieux, naturel & sans affectation, autrement il est stupide, méprisant, ridicule. On déplait, & on fatigue quelquefois autant les gens en ne disant rien, qu'en parlant trop.

Si l'on en croit Salomon, le sage & le fou sont semblables dans le silence, c'est le voile de l'ignorance, comme la parole est la pierre de touche de la science & de la capacité, & qui distingue l'étourdi d'avec l'habile homme; mais néanmoins il y a une grande difference entre une personne qui se tait pas ignorance ou par stupidité, & une autre qui se tait par jugement. Il est facile de le remarquer sur leur visage, l'une & l'autre paroissent ce qu'elles sont, soit qu'elles parlent, ou qu'elles se taisent. Le stupide est interdit & embarassé, quoiqu'il ne parle pas; ses yeux égarés, sa bouche entr'ouverte, ses mains dans le mouvement le font aisément connoître. Le sage, au contraire, a l'air libre, le visage assuré, & fait voir par sa contenance, un silence raisonnable & volontaire.

Il y a plusieurs sortes de silence dans

le monde, ſelon les differens lieux où il habite, & qui ont du rapport à diverſes perſonnes qui ſe trouvent dans la converſation. Un ſilence qui inſpire l'horreur & l'effroi, & qui regne dans les bois, dans les deſerts, dans les cavernes, & dans les tenebres; il paroît dans les gens d'une humeur ſombre & noire, & qui gardent ce qu'on appelle un morne ſilence. Un ſilence qui inſpire les reſpects & la crainte, & qui regne dans les Temples & dans les Palais; il paroît dans les Souverains, dans les Magiſtrats, & dans tous ceux qui ſont d'humeur grave & ſérieuſe, qui parlent peu & par meſure. Un ſilence qui inſpire l'ennui & la triſteſſe, & qui regne dans les priſons, & dans tous les vilains lieux; il paroît dans les perſonnes laides, affligées, diſtraites & rêveuſes. Un ſilence qu'inſpire la joye & la tranquillité, & qui regne dans ces réduits & dans ces lieux enchantés où l'art nature ſe ſont épuiſés pour les embellir; il paroît dans les belles Perſonnes d'humeur douce & agréable. Un ſilence enfin qui inſpire la confiance & la franchiſe, & qui regne ſur la mer pendant le calme & la bonace, oú ſur les eaux pures & tranquilles des rivieres & des fontaines; il paroît dans les perſonnes artificieuſes, diſſi-

mulées & politiques, ou dans celles qui ſont ſinceres, patientes & paiſibles.

De tous ces ſilences, ou plûtôt de toutes ces perſonnes, il n'y en a que trois qui ſoient propres dans la converſation : les ſérieux, les agréables, les paiſibles, parce que les uns ſçavent ſe taire avec majeſté, & les autres avec douceur & avec agrément : leur ſilence, bien loin de faire mourir la converſation, ſert à l'entretenir, & à lui faire reprendre haleine : ainſi que les pauſes dans un Concert, pour délaſſer, & pour ſoutenir l'harmonie ; mais pour les trois autres, elles ſont inſupportables dans la converſation. Leur ſilence la rend ſuſpecte, la rompt, la diviſe & la diſſipe. Il gêne, fait bâiller, ennuye & fatigue. Tels ſont les hiatus ; les bâillemens, & la cacaphonie dans un Concert, car la converſation doit être comme la muſique.

Un mélange confus du ſilence & du bruit.

Et de même que dans les Concerts, on ſinit toujours par les tons les plus approchans du ſilence, comme ſi l'harmonie n'étoit parfaite que par où elle a commencé, la converſation doit toujours rouler ſur un ton qui approche du ſilence, & comme ſi elle alloit finir.

Il en est du silence comme des couleurs sombres, mornes, qui rassemblent & réunissent les rayons visuels, trop dissipés par la lumiere : qui rassurent la vûe trop affoiblie par des couleurs vives & éclatantes, ausquels on peut comparer les conversations brillantes & tumultueuses. Enfin, si la perfection de la peinture consiste dans une juste dispensation de la lumiere & des ombres, & dans ce qu'on appelle clair obscure ; si la diversité & la beauté des couleurs se tire de l'artiste mélange du blanc & du noir, la belle conversation se forme de la sage économie du silence & de la parole.

Les lettres Hébraïques sont pleines de mysteres, prétendent les Rabins, & les Cabalistes. Ils disent que Mem, qui est la troisiéme lettre qu'ils appellent mere, représente le Pere Eternel, qui dans son repos garde le silence, & demeure renfermé dans son essence incompréhensible à toutes les créatures. Ils ajoutent que cette lettre comprime, & resserre les levres, afin que rien n'entre dans la bouche & n'en sorte ; ce qui est un signe de l'Ecriture, & un symbole du silence. Il y avoit aussi plusieurs Hierogliphes chez les Anciens, & j'en remarque deux fort opposés, & qui méritent bien qu'on y fasse réflexion.

On le représentoit tantôt par un poisson, tantôt par un chien. Le poisson est naturellement muet, & le chien ne se tait que par discipline. Le premier est le symbole de ceux qui prennent le parti de la retraite & de la solitude, & qui gardent un silence perpetuel & volontaire. Le second est le symbole de ceux qui, dans les compagnies & dans le commerce du monde, parlent avec circonspection, & ne disent que ce qu'il faut dire ; les uns & les autres méritent beaucoup de louanges, mais, à mon sens, les derniers en méritent davantage. Un silentiaire porte avec lui sa récompense, & ne court aucun danger. Il est aisé de se taire quand on n'a personne à qui parler, & qu'on s'en fait une vertu & un mérite de Religion ; mais un homme public, dévoué à la Chaire, ou au Barreau, ou bien

> Un de ces beaux parleurs de qui tout le métier
> Est d'aller caqueter de quartier en quartier,

ne se tait, & ne garde le silence qu'avec une grande mortification ; tout l'invite à parler ; on l'écoute, on l'applaudit, & il ne connoît point de silence que celui qu'on fait pour l'entendre. Persuadé qu'il est par là, de son éloquence, emporté de passion ou de zele, flatté de

l'amour propre, & du ſon enchanteur de ſes paroles, dont ſes Auditeurs ſont charmés, quelle peine & quelle violence n'eſt-il pas obligé de ſe faire pour ſe retenir, & pour ne rien dire de trop, & plus qu'il ne faut ? Incapable alors d'attention ſur ſoi même, & de remarquer qu'on s'ennuye de l'écouter, il s'abandonne au torrent qui l'entraîne, & ne s'arrête qu'après s'être épuiſé, & avoir fatigué ſon Auditoire. Imaginez-vous un vaiſſeau qui a le vent en poupe, & qui cingle à pleines voiles ; un char dont les chevaux ont pris le frein aux dents, & qui roule, ou plûtôt qui vole dans une raſe campagne : il faut un Pilote & un cocher habile pour les arrêter, & pour éviter les écueils, & les précipices où il eſt prêt de tomber. Il n'y a auſſi que le ſage Orateur qui, dans les actions publiques, ſoit capable de ſe poſſeder, & de garder un judicieux ſilence.

Les Diſciples de Pithagore étoient cinq ans ſans parler, non ſeulement parce qu'ils avoient beſoin de ce tems là pour poſſeder à fond la doctrine de leur Maître avant de l'enſeigner en public ; mais auſſi pour apprendre à ſe taire, & à ne parler que bien à propos dans la converſation & dans les Aſſemblées publiques. Les autres

Philosophes étoient des babillards & des déclamateurs à outrances, qui ne cherchoient qu'à parler, & à imposer aux autres un silence qu'ils ne pouvoient pratiquer. La seule Secte de Pithagore en faisoit profession, & l'enseignoit par son exemple.

Le Sauveur du monde qui étoit la parole même, s'est plus communiqué aux hommes par le silence que par le discours. Dans les occasions les plus importantes de parler, il a gardé un profond silence, & en se taisant, il a confondu la malice & la curiosité des Juifs. Enfin, il a toujours aimé la retraite & la solitude; & presque toute sa vie s'est passée dans un continuel silence. Exemple qui prouve à la lettre ce qu'un Ancien a dit, que les hommes nous apprennent à parler, & les Dieux à nous taire: & d'où l'on peut justement conclure avec lui, qu'une personne qui garde le silence, approche en quelque sorte de la Divinité. Plus on est sage, sçavant, vertueux, & plus on est retenu à parler: l'austerité des mœurs, la sublimité du génie, la dignité de la condition le demande. Pour lors on s'explique plus noblement, & on se fait beaucoup mieux entendre par des signes, que par des paroles. Toutes les passions trou-

vent même dans le silence des manieres plus éloquentes de s'exprimer, que dans le discours quand leur violence qui nous ôte quelquefois la voix & la parole, nous réduit à les représenter par des gestes & par des signes. La nature parle seule, & le silence est l'éloquence du cœur. Rien ne persuade mieux dans l'amour & dans la colere: la plus tendre protestation, la plus terrible menace est le silence.

L'art oratoire & l'art de chanter, où la voix & la parole sont dans leur perfection, reconnoissent néanmoins les agrémens & les avantages du silence, & sçavent bien en profiter. La Rhétorique l'a mis au nombre de ses figures, & la Musique en a fait une de ses parties. L'une a le *Tacet*, l'autre a la réticence.

Le silence n'est donc pas moins nécessaire dans la conversation que la parole. Il faut se taire & laisser parler les autres; il faut quelquefois les arrêter, s'arrêter soi-même, pour supprimer cent choses qu'on ne doit pas dire, & qu'on ne veut pas contredire. Il faut beaucoup dire en se taisant par modestie, par tranquilité, par égalité, par patience, enseigne un saint Evêque de notre siécle, qui sçavoit joindre l'usage du monde avec la pureté des mœurs. En effet, cette maxime se

doit pratiquer dans la belle conversation comme dans les entretiens des Religieux les plus austeres. Il seroit à souhaiter que tous ceux qui entrent dans le commerce du monde, & qui courent de cercle en cercle, & de ruelle en ruelle, fussent persuadés de cette vérité, qu'il y a un silence qui fait tout l'agrément & toute la beauté de la conversation, & qui vaut mieux mille fois que tout ce qu'ils peuvent dire. Mais peu de gens sçavent le secret de cet ingénieux & agréable silence. Tout le monde n'a pas le don de bien parler, tout le monde n'a pas aussi le don de se taire à propos; c'est un art difficile à pratiquer, & même un Auteur moderne soutient que pour être éloquent, il vaut mieux apprendre à se taire qu'à parler. Un autre bel esprit assure qu'il y a un silence qui parle, comme des paroles qui ne disent rien; & une dixiéme Muse qui s'appelle la Taciturne, qui fait valoir toutes les autres. Un Académicien a défini fort juste le véritable caractere de cette dixiéme Muse, dans le compliment qu'il fit lorsqu'il fut reçû à l'Académie Françoise. Il est bon, dit-il, que vous ayez quelqu'un qui soit réservé pour cette Muse à qui Numa Pompilius fit élever des Autels dans l'ancienne Rome, & qui

préside à la science de se taire, & à l'art de bien écouter. Le silence, dit agréablement un sçavant homme, est une chose si divine, qu'il mérite bien qu'il y ait une Muse qui en fasse les honneurs. Ce fut avec raison que Numa Pompilius obligea les Romains à adorer cette Muse muette & silencieuse, puisqu'il tenoit d'elle la plûpart des enseignemens qu'il leur avoit donné. En effet, que ne doit-on pas au silence? C'est le pere de la méditation, & la méditation a mis au jour les loix, les reglemens, les maximes, la politique, & toute la conduite des hommes. C'est pourquoi un de nos Poëtes, sous le nom de la Muse de Chaville a représenté un illustre Chancelier, & un Grand Ministre d'Estat, dans une solitude où, comme un autre Numa Pompilius, il alloit souvent méditer les Oracles qu'il rendoit ensuite par tout le Royaume.

Bien loin autour de lui regne un profond silence
C'est ainsi que ces lieux semblent le reverer.
Le plus petit Zephir n'oseroit respirer,
Les chansons des Oiseaux sont à l'instant cessées,
Tout craint de le distraire en ses hautes pensées.

La nature agit sans éclat, & sans bruit dans ses plus admirables productions, &

garde toujours un grand silence dans tout ce qu'elle fait ; ce qui devroit bien nous apprendre qu'on pénetre plûtôt ses mysteres par la méditation que par la parole. Aussi nous a-t-elle donné de doubles organes pour les découvrir, & ne nous a donné qu'une seule langue pour les expliquer. Nous avons deux yeux, & deux oreilles, & nous n'avons qu'une langue. C'est pourquoi l'étude du sage qui suit les ordres de la nature, n'est qu'un perpetuel silence, qu'il observe même dans le commerce de la vie avec ses amis : car le silence est encore le pere du secret, aussi bien que du mystere, & ce n'est qu'en se taisant, qu'on mérite la qualité de confident ; mais c'est aussi de tous les silences le plus difficile à garder, car c'est moins un effet de la prudence & de la discretion, qu'un don du Ciel réservé à peu de personnes.

Les Anciens sacrifioient à la Déesse Angeronne, c'est à-dire, à la Déesse du Silence, & pendant le Sacrifice, une Vestale accompagnoit le Grand Prêtre avec un silence grave & majestueux.

Scandet cum tacita Virgine Pontifex ;

dit Horace dans quelqu'unes de ses Odes. Il y avoit dans la Ville d'Erithrez

un Temple de Minerve, dont la Prêtresse étoit nommée HESICHIA, c'est-à-dire, qui demeure en repos, & qui est tranquille.

Le culte silentieux convient très bien à la Divinité, puisque le silence est en quelque façon le Temple, & le Tabernacle de Dieu même : si l'on considere l'impénétrabilité de son essence, & de sa nature, ou le secret universel de toutes les choses qu'il a créées, & dont il s'est réservé la connoissance. Rien n'est aussi plus capable de représenter sa grandeur & sa Majesté. Il a toujours fait partie de ses plus hauts mysteres, & c'est la plus grande louange qu'on lui puisse donner. *Tibi silentium, Deus, in Sion*, chante le Prophéte couronné dans le texte Hebreu. N'est-ce pas de cette maniere que les créatures insensibles le louent, & chantent sa gloire, & que celles qui sont animées & raisonnables, doivent répondre à cet Hymne mysterieux par un profond & respectueux silence; seul Cantique qui soit digne de lui?

Que cette éloquence des yeux
Sur la parole a d'avantage !
Souvent en se taisant on s'explique bien mieux,
Et le silence est le langage
Le plus propre à louer les Dieux.

Après ce que je viens de dire, faut-il s'étonner si les Poëtes en ont fait une Divinité, & s'ils l'ont représenté avec de si riches & de si magnifiques descriptions, dans les lieux où il tient son Empire, & lorsqu'il préside aux grandes Assemblées? Je n'en citerai point d'exemples. Les Sçavans ont la mémoire chargée de ces beaux endroits; & il est tems de finir un discours que je consacre au Silence. Je pourrois tomber moi-même dans le deffaut que je condamne; car l'on n'offense pas moins ce Dieu en écrivant, qu'en parlant, & ma plume seroit aussi coupable que ma langue, si je poussois plus loin son éloge.

LE DOUBLE MARIAGE.

UNe aimable héritiere d'une des meilleures familles de Rouen, avoit pris de la tendresse pour un jeune Chevalier qui l'aimoit avec passion, soit pour la naissance, soit pour le bien, ils se convenoient: & comme l'amour s'en mêloit, il n'auroit pas été difficile au Chevalier de se rendre heureux si l'employ qu'il avoit à l'Armée, ne l'eût obligé d'attendre à demander l'agrément de ses parens

au retour de la campagne, qu'il ne se pouvoit se dispenser de faire. Il servoit en Italie sous M. le Maréchal de Broglie, & ayant été commandé dans une occasion où nous perdîmes quelque monde, il fut compté au nombre des morts. La nouvelle s'en répandit dans la Province, elle vint aux oreilles de la Demoiselle qui en fut inconsolable. Elle pleura, soupira, parla continuellement de ses bonnes qualitez, & se le mit si fortement dans l'esprit, qu'elle croyoit le voir paroître devant elle à chaque moment. Pour donner tréve à son chagrin, on l'envoya chez une Dame de ses parentes qui avoit un Château au Pays de Caux; c'étoit une jeune veuve, jolie, qui avoit de l'esprit, la conversation fort agréable, ce qui attiroit chez elle tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de son voisinage. La belle affligée y trouva quelque soulagement à ses chagrins, mais elle n'en put oublier la cause; elle se déroboit tous les jours, pour venir dans le Jardin rêver en liberté à la perte qu'elle avoit faite.

Cependant le Chevalier n'étoit pas si bien mort qu'il n'eût fait connoître presque aussitôt qu'il avoit encore part à la vie; on visita ses blessures: elles furent trouvées dangereuses, mais non pas mor-

telles. On en prit un très-grand soin, & il fut en état de quitter l'armée dans le tems que les Troupes entroient en quartier d'hyver : il revint en Normandie, grande joye pour ses amis qui l'ont pleuré mort. Il s'informe de sa Maîtresse, on lui apprend où elle est, & à quelle extrêmité sa douleur l'avoit portée; son amour redouble par la connoissance qu'on lui donne de ses chagrins ; il meurt d'impatience de la revoir, & lui veut porter lui-même la nouvelle de son retour à la vie. Comme il s'en connoît fortement aimé, il se fait une joye sensible de l'agréable surprise que sa vûe lui doit causer, & sans la faire tirer de l'erreur où le bruit de sa fausse mort l'a mise, il part de Rouen avec un Conseiller & un Abbé de ses amis ; aucun d'eux ne connoissoit la Dame chez qui elle étoit, & cela facilite le dessein qu'ils ont de faire passer pour une rencontre du hazard, ce qui est une occasion recherchée.

Il pouvoit être onze heures du soir quand ils arriverent au Château. Feignant d'ignorer à qui il est, le demandent au Portier qui leur vient ouvrir ; & sur sa réponse ils le prient de faire dire à la Dame, qu'un Conseiller du Parlement qui s'est égaré en allant à Dieppe, la supplie de lui vouloir donner une chambre à lui

& à deux de ses amis, pour y attendre le jour. La Dame avoit un procès,& le crédit d'un Conseiller, qui peut être son Juge ou solliciter pour elle, lui paroît un secours envoyé du Ciel. Elle leur fait faire excuse de ce qu'étant déja couchée elle est contrainte d'attendre jusqu'au lendemain à les voir, cependant les ordres se donnnent, & l'on n'oublie rien pour les bien recevoir; la nuit se passe, ils demandent à quelle heure ils pourront remercier la Dame de ses bontez. On leur répond qu'elle s'habille, & pendant ce ce tems, le Conseiller & l'Abbé descendent à l'écurie pour sçavoir si on a eu soin de leur chevaux; le Chevalier qui ne songe qu'à son amour observe la situation des appartemens; & ayant pris garde qu'ils donnent sur le Jardin il y entre dans l'esperance que sa Maîtresse paroîtra à quelque fenêtre. Il n'y a pas fait trente pas, qu'il la voit sortir d'une allée couverte, elle y étoit venue ce matin selon sa coûtume, & elle essuyoit quelques larmes qu'elle avoit encore données au souvenir de la mort de son Amant. Il s'avance, elle l'apperçoit; & comme elle en avoit l'imagination toute remplie, elle le prend pour son phantôme, fait des cris épouventables, & s'enfuit vers une salle qu'elle avoit laissée ouverte. Il court après elle

pour tâcher de l'arrêter, mais sa diligence est vaine, elle redouble ses cris & a plutôt fermé la porte qu'il ne l'a pû joindre. Cette action est remarquée d'un domestique qui entroit dans le jardin; il en va donner avis à sa maîtresse, elle descend dans la salle, trouve sa parente évanouie; & comme elle étoit héritiere de grands biens, & qu'on avoit déja fait courir le bruit de quelque projet pour l'enlever, elle ne doute point qu'on n'ait voulu en venir à l'exécution, & que ce qu'on lui est venu dire le jour précédent du Conseiller égaré, n'ait été un artifice pour donner une entrée au Ravisseur. Tout la confirme dans cette croyance. On a vû courir un homme après la Demoiselle qui ne s'en est sauvée qu'en s'enfermant, & on l'a trouvée évanouie de frayeur : ces deux amis qui s'arrêtent avec leurs chevaux, semblent avoir le dessein de se tenir prêts à fuir quand ils seroient venus à bout de leur entreprise, & il n'y a rien autre chose à penser de ce qui s'est fait.

Tandis que l'on prend soin de la belle évanouie, la Dame envoye chercher du secours, fait armer ses gens en moins de rien, vingt hommes avec des hallebardes, des mousquetons & autres armes, vont à l'écurie où le Chevalier étoit venu rendre compte à ses deux amis de la

rencontre qu'il avoit faite, ils sont surpris de se voir coucher en joue, & d'entendre dire qu'il n'y a point de quartier pour eux, s'ils ne se laissent conduire dans un cabinet grillé, où la Dame a donné ordre qu'on les enferme : ils ont beau demander la cause de l'insulte que l'on leur fait, & se plaindre du peu de respect que l'on a pour un Conseiller : ce nom de Conseiller qui avoit fait de si grands effets quand ils arriverent, n'est plus d'aucune considération, & ils sont à peine dans le cabinet, où cette troupe mutine les garde, que la Dame leur vient dire quaprès les avoir fait recevoir chez elle de la maniere la plus obligeante, elle n'auroit jamais crû qu'ils eussent voulu lui faire l'outrage dont elle prétend réparation. Le Conseiller prend la parole, & se plaignant sans trop d'aigreur de la violence qu'on lui a faite, il ajoûte qu'il ne voit pas de quels mauvais desseins on a pû le soupçonner, sur tout quand il vient avec un Abbé dont le caractere le doit faire croire incapable d'y prêter la main; la Dame répond que la partie étoit bien faite, & que l'on ne vouloit pas aller loin sans mettre les choses en état de se pacifier par le mariage ; cette réponse & quelqu'autres paroles lui font comprendre qu'on les soupçonne de n'être venus au Château que pour

enlever sa parente; le Chevalier qui ne devine point pourquoi on leur impute ce dessein sur la frayeur qu'il sçait que sa vûe a causée à sa Maîtresse, dit qu'il est vrai qu'une Demoiselle a pris la fuite toute effrayée de l'avoir trouvé dans le jardin, mais qu'on la lui fasse voir, & qu'il est fort assuré qu'elle ne le reconnoîtra point pour un ravisseur. Il conjure la Dame avec tant d'instance de lui accorder cette grace, qu'elle les quitte pour aller sçavoir si sa parente est en état de venir, elle la trouve revenue de son évanouissement, mais si interdite de ce qu'elle a vû, que le trouble de son ame paroît encore peint dans ses regards. Cette belle personne la prévient, & d'abord qu'elle est entrée, elle lui dit qu'elle ne sçait comment elle est demeurée vivante après que l'ombre du Chevalier qu'elle a tant aimé, lui est apparue. La Dame persuadée que la frayeur qu'elle a eue de la poursuite d'un ravisseur a fait égarer sa raison, la prie de la suivre, & l'assure qu'elle lui fera faire entiere satisfaction de l'injure qu'elle a reçûe: elle entre dans le cabinet sans sçavoir pourquoi, sa présence y est nécessaire, & elle n'a pas plutôt jetté les yeux sur le Chevalier qu'elle pousse de nouveaux cris; elle retombe presque dans le même état d'où elle vient d'être retirée. Le Chevalier

s'approche & ſe plaint d'une maniere ſi tendre du malheur qu'il a de ne pouvoir paroître devant elle ſans l'effrayer, qu'enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, elle trouve aſſez de voix pour lui demander s'il peut-être vrai qu'il ne ſoit pas mort; il répond qu'il ne ſçait ſi elle a donné un ordre abſolu pour le tuer à ceux qui l'ont amené dans ce cabinet avec des hallebardes & des mouſquetons, mais que ſi elle veut bien conſentir qu'il vive, il vivra tout à elle comme il a fait juſques-là, & toujours dans les ſentimens paſſionnés qu'elle ne condamnoit pas avant qu'il la quittât pour aller à l'Armée. Il n'en fallut pas davantage, pour faire connoître à la Dame ce qu'elle n'avoit pû démêler d'abord. Jugez de ſa ſurpriſe : elle entend nommer le Chevalier, & voyant la joye éclater ſur le viſage de ſa parente, elle tombe dans une confuſion, dont elle ne ſort que par les choſes agréables que le Conſeiller commence à lui dire ſur cette mépriſe. Elle lui en fait mille excuſes, & ſe ſert pour cela de termes ſi obligeans, que comme elle étoit très-bien faite de ſa perſonne, le Conſeiller s'en laiſſe toucher : elle le prie de remettre ſon voyage de Dieppe, & de demeurer quelques jours chez elle pour lui donner lieu de réparer ce que ſon inconſiderée précipitation lui

avoit fait faire d'injuste. Le Conseiller accepta l'offre : il trouvoit tant d'esprit & tant d'agrémens dans l'aimable veuve, qu'il ne fut pas fâché de faire pour elle ce qu'un commencement d'amour lui faisoit déja secrettement souhaiter : il passa donc trois ou quatre jours dans le Château, & l'entretien de cette aimable personne eut de si doux charmes pour lui, qu'il n'y paroissoit pas moins attaché que le Chevalier l'étoit à renouveller à sa Maîtresse les protestations du plus tendre amour. L'Abbé s'apperçut de l'engagement que le Conseiller prenoit pour la Dame ; & comme il ne pouvoit se mettre de la conversation d'aucun côté sans troubler un tête à tête : il leur dit enfin en riant qu'il s'ennuyoit d'être sans emploi, tandis qu'il les voyoit tous quatre si agréablement occupés. Je ne sçai si cet avis donna lieu au Conseiller de s'expliquer sérieusement ; mais l'intelligence continua, les affaires se conclurent, & l'Abbé fut appellé quelque tems après pour la cérémonie des deux mariages. Le grand OUI qu'il a fait prononcer à ces quatre Amans, les a mis dans un état si heureux, que pour l'en récompenser, ils lui souhaitent tous les jours une Mître.

FIN.

NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. III.

ELOGE DE LA BELLE MAIN,

A MADEMOISELLE ***

IL eſt juſte, Mademoiſelle, de rendre hommage à votre mérite, dès que l'on a eu l'honneur de vous voir, & ce ſeroit pure félonnie que d'oſer s'en diſpenſer. L'ancien uſage des hommages veut que le Vaſſal mette ſes mains dans celles de ſon Seigneur, pour lui témoigner ſa ſoumiſſion & ſa fidélité, & le Ciel m'eſt témoin que je ſouhaiterois avec paſſion de pouvoir accomplir cette cérémonie dans toute ſon étendue : mais puiſque ma mauvaiſe fortune ne me le permet pas, trouvez bon, je vous prie, que pour y ſuppléer en quelque maniere, je vous faſſe part de certaines réflexions que j'ai faites ſur la dignité de la main.

De toutes les parties dont la merveilleuſe machine du corps humain eſt compoſée, il n'en eſt aucune qui ſoit compa-

rabe à la main. Pour faire concevoir une idée ſublime de la ſuprême intelligence de ſon Auteur, c'eſt par elle qu'il a voulu ennoblir & diſtinguer ſon plus parfait ouvrage. C'eſt par elle ſeule qu'il a compenſé tous les avantages qu'il ſembloit avoir accordés ſur l'homme au reſte des animaux; avec la main, l'homme ſurmonte la férocité des tigres & des lions, aſſujettit la maſſe énorme des élephans, contraint les chevaux indomptés, & les farouches taureaux de ſervir à ſes uſages. C'eſt en vain que pour dérober les oiſeaux à ſon empire, la nature leur a donné le ſecours des aîles, & les a fait habiter dans un élement ſuperieur. La main leur diſpoſe des filets, & leur lance des traits qu'ils ne peuvent éviter. La main forme les plus courageux de leur eſpece à déclarer la guerre aux autres, pour ſervir à la nourriture, ou aux divertiſſemens des hommes.

C'eſt à la main qu'il appartient d'exécuter tout ce que peut imaginer la fécondité de l'eſprit, & il ſemble par là, toute bornée qu'elle paroît, qu'en quelque maniere, elle participe à l'immenſité de l'ame raiſonnable. Ses idées ne ſont, pour ainſi dire, que le berceau des arts. C'eſt la main qui les porte à cet accroiſſement, & les éleve à cette perfection qui nous les

fait admirer. Sans le secours de la main, l'Architecture ne construiroit point ces superbes Palais, ni ces somptueux Mausolés qui sont l'ornement des Citez, & le dernier effort de la magnificence des Rois. C'est l'ouvrage de la main qui charme nos yeux dans la Peinture, & qui dans la Musique instrumentale nous enchante par les oreilles. Les Sciences, toutes immaterielles qu'elles se picquent d'être, ne lui sont pas moins redevables de leurs progrès & de leurs accroissemens. Par le secours de la main, l'esprit forme les caracteres de l'Ecriture, & trouve le secret de peindre & de communiquer les pensées. La main, par son industrie, accomplit les salutaires opérations de cette partie de la Médecine la plus infaillible, à qui les Grecs ont donné par excellence le nom de Chirurgie, ce qui signifie ouvrage de la main. C'est la main qui trace les figures de la Géométrie, & qui en établit les démonstrations; c'est la main qui nous représente dans l'Astronomie, les positions & les mouvemens des corps celestes, & qui, par des sistêmes ingénieux, expose à nos yeux toute la miraculeuse disposition de l'Univers. Mais s'il est question d'envisager la gloire, cette passion dominante des belles ames, dans sa plus brillan-

te Sphere, qui consiste dans les actions militaires, ne trouverons-nous pas que c'est de la main qu'elle emprunte cet éclat, qui efface tous les autres ?

Faut-il forcer des murailles, renverser des escadrons, gagner des batailles, & remporter des victoires, c'est à la main qu'il appartient d'exécuter tout ce qu'inspire le courage. Faut-il graver des inscriptions, frapper des médailles, plier des Couronnes, élever des statues & des arcs de triomphe à l'honneur immortel des vainqueurs, la seule industrie de la main peut suffire à la validité de la gloire. En un mot, si c'est la main qui fait des Conquerans, c'est aussi la main qui leur distribue les récompenses.

Je pourrois encore ajoûter que les vertus qui paroissent les plus intellectuelles, ne lui sont pas moins redevables. La main chez les Rois est le symbole de leur justice, comme le sceptre l'est de leur autorité. C'est par la main que la valeur délivre les foibles de l'oppression des plus puissans. C'est par la main que la charité soulage les besoins des malheureux. La Foi, cette Reine des vertus, se sert elle-même de la main dans les merveilles qu'elle opere; l'imposition des mains fait descendre les graces du Ciel, & donne aux Chefs

de la Religion leur caractere le plus auguste. L'élévation des mains est le stratagême innocent dont la piété se sert dans la priere pour désarmer le courroux du Seigneur, & pour en attirer les secours dans le besoin le plus pressant. Jamais le peuple de Dieu ne put être vaincu par les Amalécites, tandis que Moyse eut la force de tenir ses mains élevées.

Je ferois un livre plûtôt qu'une lettre, si j'entreprenois d'épuiser les éloges de la main. Tout ce que j'ajouterai, c'est que la même supériorité que la main exerce sur les autres parties, la belle main l'obtient sans difficulté sur toutes les autres mains. Les mains les plus fortes & les plus industrieuses rendent hommage à la belle main, & se présentent d'elles-mêmes pour recevoir les fers qu'il lui plaît de leur faire porter. A la présence des belles mains de Dalila ou de Cléopâtre, les mains de Samson ne sont plus robustes, quoiqu'auparavant elles eussent terrassé & déchiré un lion par morceaux: celles d'Antoine ne sont plus victorieuses. La belle main met en mouvement toutes les puissances de l'ame; elle réveille ou calme comme il lui plaît toute l'harmonie des passions. Il n'est point de cœur si ferme qui ne tremble quand elle menace,

il n'en est point de si dur qui ne s'amolisse quand elle caresse; il n'est point de larmes dont la source ne tarisse quand elle se donne la peine de les essuïer; point de défiance, point de jalousie qu'elle ne fasse évanouir par une légere étreinte. Déguisez la beauté sous les habillemens les plus bizarres, pour essaïer de la rendre inconnue, si la belle main se découvre par hazard, on connoîtra par elle une charmante personne, ainsi que par l'ongle on connoît un lion. Les Poëtes n'ont pas jugé pouvoir mieux caractériser une de leurs plus aimables Déesses, qu'en la nommant l'Aurore aux doigts de roses; & quand Homere fait blesser Venus par Diomede, il la fait blesser à la main, afin de redoubler l'atrocité de l'injure, par le mérite de la partie offensée. Toute la neige dont les belles mains sont couvertes, n'empêche pas que leurs moindres attouchemens ne soient tout de flâmes, & l'on peut assurer que l'insensibilité qui leur résiste, est une maladie déplorée. Il semble même que la belle main soit un appanage de la qualité. Vous trouverez aisément des femmes du bas peuple qui auront de beaux yeux, & une belle bouche, rarement pourrez-vous en rencontrer qui conservent de belles mains. Enfin, si l'on

peut dire que les yeux portent les armes de l'amour, on ne diſconviendra pas qu'il n'appartienne aux belles mains de porter le ſceptre de ſon empire.

Ce ſont vos belles mains, Mademoiſelle, qui m'ont inſpiré toutes ces penſées, & qui m'ont en même tems fait naître le deſſein de vous envoyer quelques paires de gants de Grenoble, pour m'acquitter de la diſcrétion que je vous dois. En contribuant de quelque choſe à la conſervation de ces belles mains, je me figure que je contribue à celle de l'empire de l'amour, dont elles ſont le plus ſolide appui. C'eſt de ces gants fortunés que vos belles mains ſortiront quelquefois avec leur blancheur éblouiſſante, comme la lumiere ſort d'un nuage, & malheur pour lors aux libertez qui en ſeront frappées. Je ſçai que je prépare des armes contre moi-même, & vous avez bien l'air, ſi je vous revois quelque jour, de faire paſſer mon cœur par vos mains, mais je ne m'en plaindrai point, quoi qu'il en puiſſe arriver, & je ſuis accoutumé de longue main à trouver des charmes aux bleſſures, quelque cuiſſantes qu'elles puiſſent être, quand c'eſt une belle main qui les a faites. Permettez-moi de finir en baiſant vos belles mains. Pourquoi faut-il que ce ne

soit qu'une formule de compliment, & non pas une chose réelle! Souvenez-vous de moi, je vous prie, dans ce petit cabinet de verdure, où l'on ne peut tenir que quatre; trop heureux qui pourroit vous faire souhaiter quelque jour qu'on n'y fût que deux.

Je suis votre, &c.

CONSIDERATION SUR LA VANITÉ, & sur les differens caracteres des Hommes.

J'Aime le Paysan innocent, ou le Laboureur soigneux, qui travaille journellement pour nous nourrir, je veux du bien au Marchand fidéle, & à l'Artisant industrieux, qui prennent peine pour nous loger & nous vêtir. J'honore le bon Sodat, qui répand généreusement son sang pour nous, & le Gentilhomme bien né prêt à combattre pour le salut de la patrie. Je respecte le Pasteur discret, qui paît son troupeau dans l'amour du Seigneur, & selon l'esprit de charité; & le S. Religieux, qui prie humblement & avec ardeur pour ses péchez & ceux du Peuple : mais l'homme vulgaire & vain me

déplaît, qui ose s'ériger en Juge pour dominer sur plus grand que lui, ou qui ne fait sas scrupule d'acheter à deniers comptez le droit de régler la fortune, ou de décider du sort de nos vies & de nos biens selon son caprice. Je n'ai pas moins de mépris pour le faquin opulent, qui me barre en rue le passage, ou qui m'éclabousse avec son carosse; pour l'homme d'Eglise dépravé, & pour le jouvenceau à petit collet, qui se donne des airs de Petit maître. J'estime l'honnête homme qui va droit son chemin dans la simplicité de son cœur, qui aide volontiers les foibles & qui compatit & s'interesse à la nécessité des malheureux; mais je ne sçaurois souffrir le méchant, le vain, le dur, le délicat & le mauvais plaisant; & & selon moi, celui-là seul est raisonnable, qui se considére comme il l'est en effet, Pelerin, ou envoyé sur la terre; qui dans l'incertitude de la vie en envisage à toutes fins le terme ordinaire, ou naturel, & y conforme sous le bon plaisir de la Providence, ses louables entreprises, ou ses innocens projets; qui se réduit aux usages légitimes de ce bien commun qu'il a plû à Dieu de nous donner, & qui fait en même tems une juste attention aux vrais devoirs de sa mission.

Mais je ne puis assez m'étonner de la dureté de cœur, de l'extravagance, ou de l'aveuglement de celui qui se passionne à l'excès & sans mesure, pour ce qu'on appelle les faux biens, ou par les choses visiblement périssables dont la possession, loin de nous pouvoir remplir, ne nous est pas certaine un seul moment; qui consume inconsidérement le tems si cher & si prétieux, le plus souvent en choses vaines & abusives, qui ne nous touchent, ou ne nous conviennent point; qui s'attachent avec opiniâtreté à la poursuite d'un procès, ou de quelqu'autre interêt temporel, lorsqu'il devroit par raison & par necessité ne plus songer qu'à mourir; ou enfin qui par une autre espece de caprice, ou de sot entêtement se réduit au milieu de son plus bel âge, à donner la gêne à son imagination, pour former à sa maniere un ouvrage prétendu de son crû, ou souvent un mauvais Livre, non dans la vûe d'être utile au Public, & de mériter du prochain, mais par le seul & ridicule motif de laisser une vaine idée de son nom à la postérité, & d'échaper s'il pouvoit au commun destin des hommes, qui est la mortalité. Toute cette conduite est sans doute assez bizarre, & peu digne de l'homme sensé, par rapport à sa

nature & à ſa ſin cependant c'eſt ce qui ſe trouve continuellement préſent à nos yeux; & tel le blâme ou l'improuve en autrui, qui dans le moment ou un peu après, ne s'apperçoit pas qu'il tombe à ſon tour dans le même égarement. On ne doit donc pas s'étonner ſi le plus ſage des hommes a prononcé en ſes jours cette notable ſentence : *Que le nombre des fous, ou des extravagans eſt infini*, & le Philoſophe a penſé juſte, qui entrant dans la conſideration de lui-même, nous a laiſſé ces paroles: *Magna vitæ pars elabitur malè agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.*

LE RETOUR IMPREVU.

Hiſtoire.

CHacun ſe dit malheureux, & tout le monde ſemble avoir raiſon, tant il y a de fatalité marquée dans la plûpart des choſes qui nous arrivent. Un Cavalier des plus accomplis en a fait l'épreuve depuis peu de tems. Une fort jolie perſonne chez qui le voiſinage lui donnoit un accès, eut tant de charmes pour lui qu'inſenſiblement il en devint amoureux. Il

étoit vif dans ses passions, & l'amour qu'il eut pour elle à force de la voir, ne le laissa pas long-tems balancer sur le parti qu'il avoit à prendre; elle etoit dans une grande jeunesse, mais d'un esprit mûr, que lui donnoit naturellement ce que les autres n'ont coûtume d'acquerir qu'avec beaucoup de soin & d'étude: sa douceur, sa modestie & un caractere insinuant qu'elle faisoit remarquer en toutes choses, étoient des agrémens trop sensibles pour ne pas produire un prompt effet sur l'esprit de Cavalier. Il lui déclara les sentimens que son mérite lui avoit fait prendre; il en reçut toutes les marques de reconnoissance qu'une fille bien née peut donner en pareille occasion, accompagnée de cette aimable rougeur qui plaît à ceux qui la font naître, & qui laisse deviner ce qu'on ne dit pas; elle dépendoit de parens qui devoient regler sa destinée, & elle le prie de s'adresser à eux s'il vouloit que sa déclaration eût quelque suite. Quoiqu'il ne pût l'obliger à dire qu'elle se sentoit touchée pour lui, c'en étoit assez pour lui faire voir qu'il ne seroit pas haï si elle avoit la liberté de l'aimer. Aussi s'expliqua-t'il dès le lendemain avec sa mere, qui trouvant en lui des qualitez estimables, & assez de bien pour rendre

sa fille heureuse, reçut la proposition avec plaisir, lui promettant de la faire agréer à son mari, que quelques affaires retenoient dehors pour trois ou quatre mois: le terme étoit long pour le Cavalier qui eût voulu être sûr de son bonheur, afin que la Belle fût moins réservée, mais il eût été dangereux de lui en écrire. C'étoit un homme entier dans ses volontez, qui pesoit long-tems les choses avant de les conclure, & auprès de qui il y avoit de grandes mesures à prendre pour l'amener à ce qu'on souhaitoit de lui. La Belle qui avoit observé le caractere du Cavalier se tint sur ses gardes pour ne point s'abandonner à toute la reconnoissance qu'elle se sentoit capable d'avoir pour son amour; elle avoit pour lui des manieres très-obligeantes, mais son cœur demeuroit libre, ou du moins l'engagement qu'il prenoit n'étoit pas si fort pour qu'il lui en coûtât son repos s'il falloit rompre. Cet Amant eût été heureux s'il eût retenu le sien dans une pareille disposition; mais plus il eut sujet d'espérer, plus il s'enflâma, & il ne connoissoit plus d'autre bonheur pour lui que la possession de cette Belle. Rempli de cette idée, il devint le plus amoureux de tous les hommes. Le pere revint, & apprit à

son retour le dessein du Cavalier qui lui fit la même declaration qu'il avoit faite à la mere. Il la reçut comme lui faisant honneur, & demanda quelque tems pour lui répondre : l'incertitude où il le laissa commença à l'allarmer, il eut recours à la mere qu'il conjura de prendre ses interêts. Ce fut peut-être ce qui leur nuisit. Le trop d'empressement qu'elle témoigna pour faire réussir le mariage, la rendit suspecte à son mari, qui trouvant mauvais qu'elle voulût agir en maîtresse, se mit en tête de faire valoir son autorité de pere. Il avoit eu quelques vûes avant que de s'éloigner, pour l'alliance d'un homme encore plus riche qne le Cavalier, & qui n'avoit pas moins de naissance. Il lui fit parler sous main, & les personnes qu'il fit agir, le firent si adroitement que l'aiant mené en un lieu où il paroissoit que le hazard l'eût conduit, ils lui donnerent moyen de voir la Belle & de l'entretenir, sans qu'elle pût soupçonner qu'il y eût aucun dessein. Il la trouva toute aimable, & donna son consentement à ce qu'on lui proposoit. Le Pere déclara au Cavalier qu'il ne pouvoit lui donner sa fille. Ce fut un coup de foudre pour lui ; il employa tout pour en détourner l'effet : mais toutes ses plaintes & ses prieres fu-

rent inutiles. La mere s'emporta avec une hauteur, qui ne ſervit qu'à avancer ce qu'elle croyoit empêcher en s'emportant: il ne ſe peut rien imaginer de plus tendre & de plus touchant que ce qu'il dit à la Belle ; mais elle étoit jeune & incapable de réſiſter à ſon pere qu'elle connoiſſoit inébranlable dans ſes réſolutions; ainſi après avoir aſſuré cet Amant que ſi elle avoit été libre, elle l'auroit préferé à tout autre, elle pria de ne lui point imputer le refus dont ſes ſoins étoient payés ; le mariage ſe fit, & le Cavalier qui ne voulut point en être témoin, alla chercher dans une Cour étrangere des amuſemens qui diſſipaſſent le chagrin qui l'accabloit. La Belle trouva ſon mari fort amoureux pendant quelque tems, mais il avoit une paſſion qui l'emportoit ſur l'amour ; la fureur du jeu le poſſedoit, & elle augmenta en lui après qu'il fût marié, il perdit des ſommes ſi conſidérables que le déſordre qui ſe mit dans ſes affaires paſſa juſqu'à ſon eſprit. Ce ne fut plus cet homme obligeant, honnête, qui méritoit d'être aimé par ſes complaiſances, la mauvaiſe humeur le prit; il devint rude, fâcheux & intraitable dans ſon domeſtique; ſa femme à qui il cachoit une partie de ſes grandes pertes eut beau lui faire de

ces douces remontrances, qui gagnent les plus obstinés dans leurs passions, de petits gains qu'il faisoit quelquefois le flattant de l'esperance de se rétablir, il se roidissoit avec aigreur contre les conseils qu'elle lui donnoit, & la patiense fut le seul remede dont elle put se servir dans un si grand mal; il s'abîmoit cependant de plus en plus, & continuant toujours de perdre, il se trouva si fort à l'étroit après divers emprunts, qu'il avoit peine à fournir aux dépenses qu'il étoit nécessairement obligé de faire. Sa femme qui le plaignoit & qui étoit plus à plaindre que lui, offrit de se retirer à la campagne où ils pourroient vivre plus commodément & avec moins d'embarras; il refusa ce parti, & toujours plongé dans le chagrin, il la réduisit à l'abandonner à sa conduite, quelques malheurs qu'elle en pût prévoir. Ce fut alors qu'elle eut sujet de se repentir d'avoir déferé trop aveuglément aux volontez de son pere: l'image de la douce vie qu'elle auroit menée si elle eût épousé le Cavalier qui l'avoit aimée si tendrement, ne se présentoit à son esprit que pour son supplice: il y avoit trois ans qu'il étoit parti; & comme elle avoit un sensible regret de n'avoir pas répondu à son amour, la nouvelle

qu'elle reçut de son retour lui causa du chagrin ; elle fut fâchée qu'il vînt être spectateur de sa mauvaise fortune, & que supposé qu'il fût encore assez attaché à elle pour l'en vouloir consoler, il lui paroissoit qu'ayant si peu sujet d'aimer son mari, elle ne devoit point souhaiter la vûe d'un homme pour qui elle s'étoit senti du penchant. Elle n'en put refuser quelques visites ; mais elle eut beau se tenir dans une grande réserve, le Cavalier qui se croyoit affermi par trois ans d'absence, contre les charmes de cette aimable personne, ne put la revoir sans sentir renaître son premier amour ; ses regards pleins de langueur en furent les marques, & il lui échapa quelques peroles dont elle se crut obligée d'arrêter la suite : elle lui représenta l'inutilité d'une passion qui la rendroit criminelle si elle contribuoit à l'entretenir ; & se servant du pouvoir qu'elle avoit sur lui, elle l'obligea de lui permettre ou qu'il ne la verroit plus, ou qu'au moins ce seroit très-rarement. Le Cavalier voyant qu'il étoit de ses interêts de lui obéir, & que plus il la verroit plus ses sentimens pour elle reprendroient de force, résolut de sacrifier à son repos une vûe qui le troubloit. Il se répandit dans les compagnies ; & comme

une passion s'éteint par un autre engagement, il crut ses amis qui lui conseillerent de se marier ; on lui proposa un parti avantageux, la personne étoit bien faite, de bonne famille, & avoit de la beauté ; ses qualitez étoient suffisantes pour lui faire croire que quoi qu'il ne sentît pas pour elle cette vivacité qui tend à l'amour, il vivroit heureux en l'épousant ; il étoit très honnête homme, & se croyoit assuré que le tems & la raison y feroient naître les sentimens de tendresse qui lui seroient dûs : ainsi ne voulant point laisser traîner cette affaire, & s'arrêtant au dehors, sans rien approfondir par lui même, se maria. La Dame qu'il avoit aimée avec tant de passion l'apprit avec joye, mais elle fut bien moderée, quand elle sçut peu de tems après qu'il n'avoit pas lieu d'être content de sa femme ; c'étoit une personne bizarre dont l'humeur capricieuse ne s'accommodoit de rien, elle vouloit ce qu'elle vouloit par un pur entêtement & non par raison, & ce qu'elle avoit souhaité d'abord cessoit de lui plaire un moment après : ce caractere si different de celui du Cavalier le rendit très-malheureux : comme il en souffroit beaucoup, il alla s'en consoler avec la Dame qu'il voyoit de tems en tems, &

à qui il avoua qu'il ne s'étoit marié que pour tâcher d'affoiblir la passion qui l'avoit obligé à lui deffendre de la voir souvent ; ils ne purent s'empêcher de plaindre leurs malheurs : mais ceux de la Dame finirent bientôt, du moins d'une certaine façon ; son mari ayant disparu pendant un mois sans qu'elle pût apprendre ce qu'il étoit devenu, elle en reçut enfin une lettre qu'il lui écrivoit de la Rochelle ; elle marquoit que ne pouvant plus paroître dans le désordre où étoient ses affaires, il alloit voir dans les Pays étrangers si la fortune ne lui seroit pas plus favorable ; il lui nommoit le vaisseau sur lequel il devoit s'embarquer le même jour avec deux personnes qu'il lui nommoit, & qu'elle connoissoit. Par la relation qu'elle avoit avec leurs familles, elle sçut six mois après que ce vaisseau avoit fait naufrage, sans qu'il s'en fût échappé que peu de gens qui s'étoient sauvés dans la chaloupe, un des deux amis de son mari étoit de ce nombre, & il ne fut pas plus d'un an à revenir. Il lui rapporta que le vaisseau s'étant entr'ouvert presqu'aussi-tôt qu'il s'étoit jetté dans la chaloupe, il avoit vû les flots l'engloutir, & qu'elle pouvoit se compter pour veuve, elle fit faire d'exac-

tes perquisitions, & par tout ce qu'on apprit, la perte de son mari demeura constante. Ce fut alors que le Cavalier fut au désespoir de ne pouvoir se dédire de l'engagement qu'il avoit pris; il offrit ses soins & son crédit à la Dame, pour bien établir ses droits contre les prétentions des Créanciers, & il la servit très-utilement; mais elle refusa de lui tout autre secours, & conduisit si bien ses affaires, qu'elle vécut en repos, si ce ne fut pas dans l'abondance, son mérite ne laissa pas de lui attirer encore des partis avantageux si elle eût voulu se remarier: on l'en pressa inutilement, la vie tranquille qu'elle menoit avoit trop de charmes pour elle pour qu'elle pût se résoudre à changer d'état. Dix ans se passerent de cette sorte très-longs pour le Cavalier, qu'une fiévre continue délivra enfin de son incommode femme. Il n'eut plus alors de pensées que pour la Dame qui commença à se repentir de s'être déclarée trop hautement contre un second mariage; elle lui avoit obligation, & l'amour ardent qu'il avoit toujours senti pour elle, se montra si tendre & si empressé, qu'elle étoit fâchée de la résistance qu'elle apportoit malgré elle à ce qui pouvoit le rendre heureux; il eut besoin du tems

& de patience pour surmonter les obstacles que lui suscita le trop de délicatesse de la Dame ; & ce ne fut pas sans employer toutes sortes de moyens, qu'il vint à bout de les vaincre : elle se rendit & tout fut arrêté pour le jour du mariage, & la joye qu'il en ressentit alla à un tel excès, qu'il en tomba dangéreusement malade : après quinze jours d'une fievre violente, on désespera de le sauver, il le connut, & on ne peut rien ajouter à tout ce qu'il dit de tendre, sur le regret qu'il avoit de quitter la Dame. Il s'écrioit mille fois le jour qu'il voyoit bien qu'il étoit de son destin de n'avoir jamais que des esperances, puisque sur le point d'être heureux, il falloit qu'il renonçat pour toujours à ce qui lui étoit le plus cher. La Dame répondoit à sa tendresse, & lui cachant sa douleur, pour ne le pas effraïer, & tâchant de lui faire croire qu'il pouvoit encore esperer, elle lui dit vrai sans l'avoir crû. Sa fiévre diminua, & il se vit enfin hors de péril ; on eut grand soin de ménager sa santé, & il lui fallut plus de deux mois pour la rétablir entierement, après quoi on arrêta de nouveau le jour heureux après lequel il soupiroit depuis si long-tems. La Dame ordonnoit quelque chose qui regar-

doit la cérémonie du lendemain, lorsqu'on la vint avertir que l'on demandoit à lui parler ; un peu après elle vit entrer un homme qu'elle ne reconnut pas d'abord, mais dont la voix la jetta dans une surprise qui lui fit faire un grand cri. C'étoit son mari, ce mari qu'elle croyoit mort depuis dix ans, & qui s'étant sauvé sur une planche du vaisseau, dont elle avoit appris le naufrage, étoit passé dans les Pays les plus éloignés, où il avoit pris un autre nom : le désir de vaincre sa mauvaise fortune l'avoit obligé de s'associer avec des Flibustiers fort déterminés, avec lesquels il avoit resté sept ans, pendant lequel tems il avoit amassé de grandes richesses qu'il rapportoit, & dont il espéroit faire un si bon usage, qu'il feroit perdre le souvenir de sa mauvaise conduite. La Dame l'auroit oublié très aisément, si les assurances qu'on lui avoit données de sa mort, ne l'eussent engagée à des sentimens d'amour qu'elle ne pouvoit plus conserver sans crime Elle éprouvoit des peines terribles sur le sacrifice qu'il lui en falloit faire, & l'état où elle se représentoit qu'alloit être le Cavalier qui l'aimoit véritablement, & qui étoit si digne de sa tendresse, la faisoit souffrir cruellement ; cependant il

falloit se vaincre, & ne s'attacher qu'à son devoir, elle le fit avec des sentimens de vertu que tout le monde admira, après avoir instruit son mari de l'engagement que sa fausse mort lui avoit fait prendre. Rien ne peut être comparé au désespoir du Cavalier, il s'abandonna à la plus vive douleur, & ne pouvant en mourir, il voulut au moins mourir au monde, & alla s'enfermer dans un Monastere où le tems & la raison lui ont fait ouvrir les yeux sur le peu que sont les choses qui nous attachent le plus. Il prit l'habit de Religieux quelque tems après, & les vœux qu'il a fait ensuite avec une entiere résignation, l'ont mis à couvert des passions dont il s'est vû agité durant tant d'années.

NON LICET OMNIBUS ADIRE Corinthum.

CE Proverbe est trop ancien & trop commun pour être ignoré, même par ceux à qui la Langue Latine n'est pas familiere. Les sentimens sont partagés sur le motif de ce Proverbe. *Il n'est pas permis à chacun d'aller ou d'aborder à Corinthe.* Les uns l'ont appliqué à la

difficulté qu'il y avoit d'approcher de cette ancienne Ville de la Grece, à cause de sa situation avantageuse, & de sa fortification qui la rendoient respectable, même aux Romains, avant que Lucius Mammius leur Général l'eût saccagée, l'an 146. avant la Naissance du Sauveur du monde. D'autres ont crû que son usage venoit de ce que les Courtisannes de Corinthe vendoient si cher leurs faveurs, que les Amans les plus passionnés & les plus opulens se ruinoient auprès d'elles, avant d'en être reçûs favorablement. Le Philosophe Démostene en convient dans la réponse qu'il fit à ceux qui vouloient l'engager de prendre part aux faveurs de ces Courtisanes : *Non*, dit-il, *ma Philosophie ne m'a pas encore procuré une fortune assez considérable pour pouvoir acheter si cher un repentir.*

FIN.



NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. IV.

ELOGE DE LA FOURMY.

JE laiſſe aux Hiſtoriens le ſoin d'écrire la vie des Grands Hommes, & les actions glorieuſes des Conquerans; pour moi je choiſis des ſujets plus ſimples, je me borne aux productions de la nature, & entre les divers objets qu'elle nous préſente ; la Fourmy toute petite qu'elle eſt, me paroît mériter l'admiration & la loüange auſquelles Salomon nous renvoye, comme à une Maîtreſſe capable de nous faire la leçon. Lucien & Virgile n'ont pas cru indigne d'eux d'exercer leurs plumes ſur différens animaux, & pluſieurs autres d'entre les Anciens ont fait paroître leur éloquence en traitant de ſemblables ſujets.

Plus un ſujet paroît vil & mépriſable, plus il y a de gloire à le traiter dignement;

que dis-je ? ce n'eſt ni des graces du diſcours, ni de la beauté des figures, ni des ornemens étrangers que peut nous fournir l'éloquence, que je prétens me ſervir pour relever les avantages de la Fourmy : c'eſt de la ſimple expoſition du ſujet que je veux tirer aujourd'hui ſon éloge. Commençons donc par rechercher l'origine de ce petit animal.

Quel autre peut en avoir une plus noble, puiſque Dieu même a pris plaiſir à le former, pour retracer en lui une partie de ces attributs ? En effet nous remarquons dans la Fourmy tant de veſtiges admirables de la Divinité, qu'on ne peut pas douter que cet Eſtre Souverain n'ait eû des deſſeins tout particuliers dans ſa formation. En ſorte que ſi les Heros ſe vantent d'avoir eu Jupiter pour Pere, la Fourmy peut ſe glorifier avec plus de raiſon d'avoir une origine toute céleſte d'autant plus illuſtre que ſon Auteur eſt plus puiſſant & plus élevé que Jupiter. Ce n'eſt pas un paradoxe que j'avance, ni un lieu commun fondé ſur l'influence générale de la premiére cauſe : c'eſt une vérité particuliére à la Fourmy ſur qui Dieu a exercé immédiatement la puiſſance merveilleuſe de ſes opérations. Quel autre que ce Souverain maître du Monde pour donner aux êtres créés, les connoiſſances néceſſaires pour

prévoir l'avenir ? la Fourmy auroit-elle tant d'induſtrie, tant d'adreſſe, tant de prévoyance, tant de diſcernement pour diſtinguer les tems & les ſaiſons; tant d'art & d'habileté pour ſe faire entendre à ſes pareilles, tant d'ordre & de jugement pour exécuter de concert les deſſeins de ſa petite république : ſi celui qui connoît tout, qui peut tout, qui pourvoit à tout, n'eût communiqué à cet inſecte une portion de ſa lumiere, par un privilége ſpécial, qui le diſtingue des autres ſi avantageuſement ? il n'appartient qu'à Dieu de donner l'intelligence pour concevoir, la mémoire pour rappeller le ſouvenir du paſſé, la prévoyance pour juger de l'avenir, le raiſonnement pour tirer des conſéquences juſtes, & la prudence pour agir d'une maniére conforme aux deſſeins qu'on a une fois conçus.

Les hommes tout habiles qu'ils ſont ſe trompent ſouvent dans leurs meſures : ils prennent le change, ils ſe trouvent en défaut dans leurs vûës & dans leurs projets; le manque d'union & de concert fait ſouvent échoüer leurs deſſeins les mieux imaginés : faute de prévoyance, ils rencontrent des obſtacles invincibles dans l'exécution de leurs plus belles entrepriſes : la moindre choſe les arrête parce qu'ils n'ont pas toûjours ni les forces, ni les lu-

mieres nécessaires pour aplanir toutes les difficultés. La Fourmy au contraire jamais ne se dément, ni ne se dérange : toûjours justes dans ses mesures, elle arrive à coup sûr à la fin qu'elle s'est proposée. Toujours sage, toûjours prevoyante, elle ne s'écarte point de son but : toujours active, elle ne remet point à un autre tems le travail d'une saison convenable, aussi nous est elle donnée comme le modéle d'une bonne conduite ; d'où il s'ensuit que c'est Dieu qui l'a formée pour ce dessein, puisqu'autrement il nous auroit envoyé à une école peu certaine, & que ce seroit un moyen fort équivoque de nous instruire, que de nous proposer une maîtresse qui pourroit errer dans ses leçons.

Quel pere donne à ses enfans des préceptes, dont il n'ait pas éprouvé lui-même la solidité & la justesse ? seroit-ce prendre le soin qu'il faut de leur éducation, que de la confier à des mains novices dont on n'eût pas reconnu auparavant l'expérience & la capacité ? Dieu nous renvoye à la Fourmy, c'est une marque que ce petit animal a tous les talens nécessaires pour nous instruire, & que toute la suite de sa vie doit servir de régle à nos actions. Entrons donc maintenant dans le détail de sa conduite, elle nous apprendra ce que nous devons faire, & ce que nous devons éviter ; ce qui est honteux

ou loüable, ce qui eft defavantageux, ou utile, ce qui eft jufte ou criminel ; que tous les fages de l'antiquité fe vantent après cela d'avoir donné aux hommes de leur tems les préceptes de la plus auftere fageffe, comme ils n'avoient que leurs lumiéres pour guide, & qu'une vertu farouche pour principe de leurs actions ; on pourroit leur montrer qu'ils fe font fouvent trompés dans leur morale, & que ce qu'ils ont eftimé bon & loüable, n'eft que l'effet d'une vanité ridicule qui les portoit à fe diftinguer du refte des humains. La Fourmy, incapable d'errer dans fes principes, agit fur des regles toûjours conftantes : c'eft l'immutabilité de Dieu-même qui fert de baze à tous fes mouvemens.

Admirez la diligence infatiguable avec laquelle la Fourmy travaille l'Eté pour l'Hyver. Ne faut-il pas qu'elle raifonne fur le tems propre à faire fes provifions ? qu'elle connoiffe la faifon de femer, pour attendre celle de recueillir ? qu'elle réfléchiffe fur l'importance qu'il y a pour elle de profiter de celle-ci, pour ne pas laiffer échaper le tems favorable de la moiffon ? Alors accumulant grain à grain un monceau de froment capable de nourrir toute la république, on la voit avec fes fœurs ferrer ce froment dans un grenier commun. Repréfentez-vous un peuple nombreux raf-

ſemblé de divers villes pour tranſporter chacun dans le lieu de ſa demeure les proviſions néceſſaires pour en remplir les magazins. Chaque bande a ſes chefs, ſa route, ſon quartier d'aſſemblée : chaque troupe a ſes inſtructions, ſon rendez-vous, l'ordre de ſa marche : chaque particulier a ſes fonctions dans la conduite du convoi dont il eſt chargé ; de même la république fourmilliere, ſçachant qu'elle chercheroit inutilement en Hiver de quoi ſubvenir à ſon entretien, ſe raſſemble de toute la contrée qu'elle habite, pour ſe rendre dans un champ en même tems que les moiſſonneurs. Là on les voit venir par divers routes, comme autant de petites colonies qui ſe rendent à l'aſſemblée générale des états ; ou comme autant de petites armées, qui vont ſe réünir ſous un même drapeau. Qui peut comprendre comment ſe fait la convocation qui aſſemble à point nommé tant de petites troupes ſéparées ? Se peut-il qu'elles n'ayent un mot de ralliement, ou un ſignal général, auquel chacune ſe rend dans le lieu d'où chaque troupe doit partir ? Il faut même que les unes partent plûtôt & les autres plus tard, à meſure qu'elles ſont plus ou moins éloignées du quartier où elles doivent toutes ſe raſſembler.

Arrivées qu'elles ſont ſur les lieux, c'eſt un plaiſir de les voir s'empreſſer à concou-

rir chacune au but que la troupe ſe propoſe. L'une mordant un grain de bled, ſe met en devoir de le tranſporter : l'autre en roulant un autre plus gros qu'elle, le pouſſe devant ſoi avec peine, dans l'impoſſibilité où elle eſt de s'en charger. Celle-ci choiſiſſant ſon fardeau à proportion du chemin qu'elle a à faire, prend ſi bien ſes meſures que ſa charge ne puiſſe lui échaper; celle-là aidée par ſes compagnes, partage avec elles le travail qu'elle ne peut ſoutenir ſeule ; & toutes ſe donnent un mouvement égal, n'épargnent ni leurs ſoins, ni leurs peines pour travailler au bien commun. On en voit même qui ſervant de voiture, ſe couchent ſur le dos, & embraſſant de leurs pattes un grain qu'elles ne pourroient porter autremenr, ſont trainées par leurs compagnes comme un petit chariot vivant. Quand une fois elles ſont chargées, c'eſt alors qu'on les voit défiler en bon ordre, pour retourner au lieu où ſe doit faire le dépôt. Nulle embarras, nulle confuſion ne les arrête dans leur marche ; mais tant que le jour dure, elles ſe hâtent de mettre le convoi en ſureté. Si quelques-unes trop chargées ſuccombent ſous le poids qui les accable, alors toute la troupe fait alte, & les plus alertes attendent celles qui le ſont moins. Si celles de diverſes contrées ſe rencontrent, elles marchent

ensemble, jusqu'à un lieu propre à se ranger chacune sous son étendart. Là se reconnoissant & se démêlant sans peine, elles se rejoignent à leurs corps & ne le quittent plus qu'elles ne soient arrivées à leur habitation. Semblables à une troupe de Soldats, qui se sont confondus dans la mêlée, elles se regardent, elles s'informent & se reconnoissent à certaines marques, regagnent dans peu le gros dont elles ont pû se séparer.

Ce n'est pas tout. Si dans cette alte qu'elles ont été obligées de faire, il leur a aussi falu se décharger : ne croyez pas que chacune ait posé son fardeau çà & là, sans précaution ni sans ordre. Semblables encore à des soldats qui mettent toutes leurs armes en faisceau, elles ne font qu'un monceau de toutes leurs charges, qu'elles reconnoissent chacune comme un soldat reconnoit son mousquet. Ce n'est pas de jour pour l'ordinaire qu'elles font ces sortes d'altes, c'est au clair de la lune, tems plus propre à les rafraichir & à les soulager. Le moment du départ est-il venu? c'est alors qu'elles se remettent en marche, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées au lieu où est le magazin général de leurs provisions. Là elles n'entassent pas d'abord pêle mêle le bled qu'elles apportent, elles sçavent qu'il ne pourroit pas se garder. Comme leur grenier n'est autre qu'un trou pro-

fond dans la terre, il faut empêcher le grain d'y pourrir ou d'y germer, & c'eſt en quoi l'on ne peut encore trop admirer leur prudence.

Dépoſant donc premierement leur fardeau dans une place bien nette, elles ſéparent avec ſoin le grain moüillé d'avec celui qui ne l'eſt pas, elles donnent à celui-là le tems de ſécher, faiſant ſentinelle nuit & jour; de peur que quelqu'un ne l'emporte Quand il eſt bien ſec, elles en rongent ſoigneuſement les deux extrémités, tant pour en ôter par là le germe, que pour ſe payer de leurs peines, par cet eſſai qu'elles font d'une nourriture dont elles doivent vivre tout l'Hiver. Elles le ſerrent enſuite ſoigneuſement, ſe donnant bien de garde de tout menger en un jour, ni même en un mois, mais proportionnant leurs repas tant à l'amas qu'elles ont fait, qu'à la répartition qui s'en doit faire.

Quelle autre république eſt mieux réglée que celle de ce peuple de fourmis? Vit-on jamais rien de mieux policé ni de plus ſage, rien de plus économe ni de plus prudent? c'eſt peu d'employer tout le jour au travail dont chacun ſe charge; la nuit-même, la nuit qui eſt le tems du repos, pour les autres animaux, n'apporte point de relâche à leurs occupations. C'eſt

que l'oisiveté est la peste des états, & que l'agente fourmiliere ne subsiste qu'autant qu'elle est dans un perpétuel mouvement. C'est peu d'appeller mouvement l'activité infatigable avec laquelle elle s'occupe, il n'est point de peuple si robuste qui pût soutenir leurs longs & pénibles travaux. Car enfin; ne croyez pas que le transport que les fourmis font de leurs vivres, se fasse tôûjours par des sentiers plats & unis : qu'elles n'ayent que peu de chemin à faire pour se rendre au lieu où elles amassent leurs provisions : qu'il ne faille y retourner qu'une fois pour remplir le magazin qui doit les nourrir toute l'année. Souvent c'est un long & pénible voyage que ce peuple entreprend sans s'effrayer d'aucuns dangers. Ni l'ardeur brûlante du soleil, ni les incommodités d'un chemin rude & escarpé, ni les pluyes qui surviennent, capable de les inonder, rien ne les rebute dans le zele qu'elles témoignent pour le bien commun de leur petit état : toutes se signalent à l'envie & montrent d'autant plus de courage qu'il y a plus d'obstacles à surmonter.

Tantôt il faut venir de loin avec de pesans fardeaux, beaucoup plus gros que le corps de celle qui le traîne : tantôt il faut passer par des chemins difficiles & rabotteux; tantôt il faut franchir des fossés & grimper sur des cailloux qui sont pour elles au-

tant de rochers eſcarpés : tantôt il faut paſſer des creux pleins d'eau, qui ſont autant de lacs ou autant de larges rivieres ; quel autre animal, dans ſon eſpéce, ne ſe décourageroit à la vûë de toutes ces difficultés ? La fourmy au contraire, excitée par cela même, qui ſembleroit devoir la rebuter, s'anime d'autant plus au travail qu'il lui paroît plus difficile & plus pénible, preuve certaine que ce n'eſt ni la force, ni la puiſſance qui vient à bout des plus grands deſſeins, mais le ſeul courage qu'on témoigne à les entreprendre & l'aſſiduité avec laquelle on s'applique à les exécuter. Souvent au bout d'une longue & fatiguante route, la fourmy n'eſt encore qu'à la moitié de ſon travail, arrivée avec ſa charge au pied de l'arbre ou du rocher où elle habite, il faut s'y guinder avec effort, & y guinder avec elle le poids énorme qu'elle y tranſporte. De quelle adreſſe, de quelle force n'a-t'elle pas beſoin pour y rouler les grains qu'elle n'y peut porter ? Tout cela, à votre avis, n'eſt-il pas une belle leçon pour l'homme ; & n'ai-je pas eu raiſon de dire, que la fourmy nous eſt propoſée de Dieu comme le modele de nos actions ?

La prévoyance & l'aſſiduité au travail ne ſont pas les ſeules vertus des fourmis : la juſtice & l'équité brillent encore dans tous

leurs déportemens. Les voit-on jalouses l'une de l'autre, se piller mutuellement le fruit de leurs épargnes ? les voit-on se faire la guerre pour s'enlever ce qu'elles ont amassé chacune avec tant de soin ? voit-on qu'elles s'enrichissent réciproquement de leurs dépouilles ? que se cachant les unes aux autres le butin qu'elles ont recueilli, elles se dressent des embuches pour se surprendre ? que les plus fortes s'engraissant aux dépens des foibles, les unes soient dans l'abondance, pendant que les autres meurent de faim ? Il regne entr'elles, au contraire, une si parfaite égalité, que jamais l'envie ne trouve place parmi un peuple chez qui tout est en commun. Comme elles ont toutes une égale ressource dans leur travail & dans leur industrie, il n'est pas surprenant qu'elles ne soient point envieuse d'un bien, qui n'est tel parmi elles qu'autant qu'il est partagé. Que des hommes lâches & voluptueux, qui se sont ruinés par le luxe & par la débauche, attentent aux biens de ceux qui goutent le fruit de leurs épargnes, c'est un effet naturel de l'oisiveté, qui entraîne ordinairement après elle une longue suite de toutes sortes de vices. Mais qu'un peuple laborieux soit toûjours riche, que chacun y jouisse en paix de son héritage, qu'il ne craigne ni les envieux, ni les ravisseurs, c'est une suite

de l'induſtrie, qui n'envie pas dans les autres ce qu'elle peut acquerir par les mêmes moyens.

Seneque rapporte, que Pacuve, qui étoit Prêteur en Syrie, avoit accoutumé de faire tous les jours ſi grande chere, qu'il ne croyoit jamais pouvoir en faire de meilleure le lendemain. C'eſt pourquoi regardant la table comme ſon plus beau lit d'honneur ; & l'abondance de vin & de viande, dont il ſe gorgeoit, comme la ſouveraine félicité, il aſſembloit à chaque repas les joüeurs de flutes, & les autres muſiciens funeraires, comme pour finir ſa vie au milieu de ce lugubre concert ; enſuite quand les vapeurs de Bacchus ne lui permettoient plus de ſe ſoûtenir, il ſe faiſoit mettre ſur un lit, & porter ainſi dans une autre chambre, comme au milieu d'un convoi funebre; regardant l'aſſoupiſſement de l'yvreſſe, comme la plus belle & la plus glorieuſe mort. Ce n'eſt pas vivre en effet; c'eſt mourir, que de ne vivre que pour le plaiſir de la table; & ſi la vie n'eſt agréable qu'autant qu'on en joüit par la reflexion, c'eſt ſe priver ſoi-même volontairement de la vie, que de ſe plonger dans un abrutiſſement qui en ſuſpend toutes les fonctions, la fourmy nous donne encore à cet égard une leçon admirable de frugalité & de tempérance : elle travaille

pour avoir de quoi vivre ; mais elle ne vit pas uniquement pour manger. Plus raisonnable mille fois que ces avides gloutons, dont le large ventre est un sépulchre insatiable, elle se nourrit, pour vivre, & conserve une santé d'autant plus vigoureuse, qu'elle se nourrit plus frugalement. Combien de gens qui ne se donnent pas même le tems de faire digestion, qui, plus infames que les brutes, provoquent honteusement leur estomach à se décharger de ses superfluités, pour le remplir de nouveau par une sensualité monstrueuse ! c'est imiter Pacuve en un point, c'est vouloir s'étourdir pour descendre plus tranquillement au tombeau.

Il n'y a gueres qu'une crainte puérile de la mort, qui puisse faire aimer un si affreux genre de vie, que ces ventres à triple étages exagerent tant qu'ils voudront le plaisir qu'ils trouvent dans les bons morceaux : Je soutiens qu'ils leur deviennent insipides par l'habitude, & que c'est moins le plaisir qu'ils cherchent en se remplissant si horriblement, qu'ils ne cherchent à s'étourdir par les fumées du vin pour se rendre la mort moins terrible. Ils sçavent que c'est l'avancer, que de détruire ainsi leur tempérament ; & il leur importe peu quand elle vient, pourvû qu'ils ne la voyent pas venir : Est-ce à cette sorte

d'extravagance que l'exemple de la fourmy peut servir de leçon ? Envain on voudroit guérir par des préceptes tirés de la nature, une folie que les Loix divines & humaines sont même trop foibles pour réprimer.

Toutefois ce n'est pas seulement aux fols que la fourmy est donnée pour maîtresse, elle peut encore instruire les plus sages, & Salomon dit qu'elle surpasse en prudence ces derniers. Quoi, les Philosophes les plus consommés dans l'étude de la sagesse ? Quoi les plus graves Docteurs, les plus habiles conducteurs des républiques ; les personnages les plus distingués par l'étenduë de leurs connoissances, seront renvoyés à l'école de ce petit animal ? c'est un paradoxe qui révolte l'esprit humain, toûjours porté à se croire le plus parfait des ouvrages du Créateur. Mais si nous considerons qu'entre les plus éclairés, il n'y en a point dont les lumiéres ne se démentent quelquefois : qu'entre les plus forts il n'y en a point qui ne donnent des marques de foiblesse : qu'entre les plus prudens & les plus reglés, il n'y en a point qui ne se laissent quelquefois aller à l'égarement ; nous conviendrons que la Fourmy peut servir de modele aux plus sages, puisque toûjours semblable à elle-même, elle ne s'écarte jamais de son but. Que les

plus pures des vertus humaines soient néanmoins mêlées de quelque imperfection, c'est ce que l'expérience nous confirme par des exemples de toutes les conditions & de tous les âges. Il reste au fond de l'ame de tous les mortels un certain levain de corruption, qui ne manque gueres de gâter leurs actions les plus nobles, par le penchant secret qu'ils conservent tous pour la volupté, à moins d une vigilance continuelle sur soi-même, d'une application non interrompuë à ses devoirs, d'une défiance perpetuelle de son propre cœur, il est presque impossible de se soûtenir même dans la plus grande habitude du bien, faut-il remonter jusqu'aux siécles les plus reculés pour faire voir que les Payens étoient convaincus de cette verité? je n'en veux alleguer d'autre exemple qu'-Hercule, ce Heros si fameux, que les Poëtes nous peignent comme un prodige de force & de valeur, cependant ce même Heros, qu'ils nous représentent comme purgeant l'Univers de monstres, ne put étouffer dans son cœur le monstre dangereux de la volupté; après nous l'avoir dépeint supérieur aux plus énormes travaux, ils nous le montrent assis lâchement aux pieds d'Omphale, changeant en un vil fuseau la massuë qui lui avoit acquis tant de gloire, que ce soit un fait cer-

fain, ou un trait fabuleux pour ſervir d'emblême à notre foibleſſe, toûjours eſt-il conſtant que les Poëtes ont voulu nous figurer par-là l'inſtabilité des vertus humaines, qui parviennent rarement juſqu'au bout de la carriere, ſans aucun mélange d'imperfection. On peut donc renvoyer les plus ſages à l'école de la fourmy, puiſque toûjours active, toûjours ſoigneuſe, toûjours vigilante, elle ne ſe relâche jamais dans ſon aſſiduité au travail, & que ſon exemple nous montre plus efficacement que toutes les harangues, que c'eſt peu d'avoir bien commencé, ſi l'on ne perſevere avec courage.

ORIGINE DE L'ORDRE de la Jarretiére.

CEt ordre fut inſtitué en 1350. par le Roi Edoüard, ſurnommé le Religieux; ce Prince étoit amoureux de la Comteſſe de Salisbury, une des plus belles femmes de ſon ſiécle ? cette Dame en danſant, laiſſa tomber une de ſes jarretieres, & le Roi l'ayant relevé les Seigneurs ſe prirent à rire & la belle en rougit : ce qui obligea ce Prince de dire *honny ſoit qui mal y penſe* : il déclara en même tems qu'il ren-

droit cette jarretiere si illustre que les personnes de la premiere qualité se feroient honneur de la porter; en effet, il en institua un ordre de Chevalerie qui s'est rendu si célébre, qu'on compte au nombre de ces Chevaliers huit Empereurs, vingt-six Rois étrangers & quantité d'autres Princes Souverains; il y a une image de S. Georges Patron d'Angleterre sur cette jarretiere, qui est un rubans bleu avec cette devise, *honny soit qui mal y pense*, que les Chevaliers portent à la jambe gauche, parce que c'est de ce côté-là que celle de la Comtesse se détacha.

Invention du Canon & de la Poudre.

L'invention du canon est une suite de celle de la poudre à tirer. Berthold Schowart, Moine Allemand, grand Chimiste, la trouva par hazard, ayant fait une composition de Salpêtre, de souffre & de charbon, & ayant couvert le mortier d'une pierre pour allumer sa chandelle, il s'avisa de battre le fusil auprès de ce mortier, une étincelle étant tombée sur cette matiere, le feu y prit & fit sauter la pierre dont le mortier étoit couvert. Ce Moine en fit l'expérience en cette sorte, il fit une lumiere au canon d'une clef, le chargea de

cette poudre,& y mit le feu qui sortit avec grand bruit. Ce même Berthold en enseigna l'usage aux Venitiens l'an 1380. qui s'en servirent contre les Genois.

Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de cette funeste invention. Pierre Messie, dit en ses diverses leçons, que les Maures qui étoient assiégé en 1343. par Alfonse XI. Roi de Castille, tiroient certains mortiers de fer, qui faisoient un bruit semblable au tonnerre, & D. Pedre Evêque de Leon en la chronique du Roi Alphonse qui conquit Tolede, dit qu'en une bataille navalle, qui fut donnée entre le Roi de Tunis, & le Roi Maure de Seville, il y a plus de 460 ans que ceux de Tunis avoient certains mortiers de fer avec quoi ils tiroient force tonnerres de feu. Du Cange dit qu'il a vû dans les Registres de la Chambre des Comptes, que l'usage en étoit en France dès l'année 1338.

ORIGINE DU MOT DE GUEUX.

LOrsque Brederode présenta la Requête contre l'Inquisition & les autres nouveautés qu'on vouloit introduire dans la Flandres : il fut accompagné de trois cens Gentilshommes qui s'étoient confédérés pour maintenir les priviléges des dix-sept

Provinces. Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charlequint & femme d'Octave Farnese, Duc de Parme, avoit le Gouvernement des Pays-Bas pour Philippes II. Roi d'Espagne. Cette Duchesse ayant paru surprise de voir Brederode à la tête d'un si grand nombre de noblesse; Charles, Comte de Barlemont, pour la rassûrer, lui dit en François : *que ce n'étoient que des gueux.*

Le lendeman sixiéme Avril 1566. les Confédérés étant à table, & parlant de donner un nom à leur Confédération, ils se ressouvinrent du mépris du Comte, & tous s'écrierent : *vivent les gueux.*

Ensuite Brederode sur la fin du repas, s'étant mis une besace au col, & prenant une écuelle de bois pleine de vin, but à la Compagnie, & protesta qu'il étoit prêt de perdre les biens & la vie pour la deffense de la liberté du Païs. A ces paroles, les acclamations générales recommencerent, & l'on cria plus fort qu'on n'avoit encore fait, *vivent les gueux.* Ensuite Brederode ayant seulement goûté du vin & donné l'écuelle & la besace au plus proche, elles passerent de main en main, & tous les assistans firent raison de la même protestation que Brederode ; c'est ainsi que le nom de gueux qui a fait tant de bruit dans l'Europe, prit son origine parmi la licence

& dans la debauche d'un feſtin ; & c'eſt ainſi que bien ſouvent les affaires les plus importantes & les plus ſérieuſes ont par hazard des commencemens très-foibles & très-ridicules.

Les Confédérés parurent les jours ſuivant dans Bruxelles, vêtu de bure griſe, avec des petites écuelles de bois à la ceinture, & portant au col une médaille en ovale, qui repréſentoit la tête de Philippes II. Roi d'Eſpagne.

En tout fidelles au Roi
Revers.
Deux mains jointes enſemble tenant une beſace.
Juſqu'à porter la beſace.

ELE'GIE.

Mille fleurs qu'on voyoit de toutes part éclore
Annonçoient le retour de la brillante Flore,
Du bel Aſtre du jour les rayons renaiſſans,
De leur divin éclat venoient dorer nos champs ;
Et le chant des oiſeaux ranimant la nature,
Des ruiſſeaux pour un tems étouffoit le murmure :
Tandis que dans ſon cœur le timide Tircis
Renfermant à regret ſes plus ſecret ſoucis,
Dans des lieux écartés, les yeux baignés de larmes,
Déteſte de l'amour les invincibles charmes,

Et les triſtes accens de ſa mourante voix,
Font gémir les vallons & réſonner les bois.
Lieux tranquilles, dit-il, où mon cœur inſen
ſible
Joüiſſoit d'un repos ſi charmant ſi paiſible,
Vous qui juſqu'à ce jour occupant mes déſirs,
Partagez avec moi mes innocens plaiſirs,
Ne ſongez déſormais qu'à partager ma peine;
L'amour m'a fait ſentir tout le poids de ſ
chaîne.
Ce ſuperbe Tyran, jaloux de mon bonheur.
Epuiſe enfin ſur moi ſa plus dure rigueur,
Ou plûtôt c'eſt Iris qui me rend miſérable.
Ce Dieu, ſans ſes appas, n'a rien de redou
table.
C'eſt d'elle, c'eſt de ſes yèux qu'il emprunte le
traits,
Qui le vengent d'un cœur qui crut n'aimer ja-
mais.
Helas! aimable Iris, dont l'ame indifférente,
Ignore encore l'ardeur de ma flamme naiſſante
Que ne me cachiez-vous ces charmes dange-
reux,
Que l'amour n'a formez que pour les malheu-
reux:
Et toi, cruel deſtin, auteur de mon martyre,
Sans qui j'aurois toûjours rejetté ſon empire,
Falloit-il me livrer dans un moment ſoudain
A tout ce que ſes loix ont de plus inhumain?
Ah! ne nourriſſons plus le poiſon qui me tuë.
Cachons mon triſte amour pour jamais à ſa vûë,
Et forçons, s'il ſe peut, mes trop timides ſens
A vaincre des tranſports ſi doux & ſi preſſans,

Vains efforts, vains ſecours, que vous ſert de m'inſtruire
Des foibleſſes d'un cœur qui s'eſt laiſſé ſéduire ?
Pourriez-vous réſiſter à des attraits ſi doux ?
Non, les beaux yeux d'Iris ſont plus puiſſans que vous.
Brûlons, brûlons plûtôt d'une flamme ſi belle,
Sacrifions mes jours à ſa fierté rebelle,
Aimons & ſans former d'inutiles regrets ;
Découvrons-lui les maux que ſa beauté m'a faits.
Mais que dis-je ? je ſens ma raiſon inflexible,
Me la repréſenter encore plus inſenſible,
C'eſt trop, c'eſt trop languir ſous ſes injuſtes Loix.
Etouffons mes ſoupirs pour la derniere fois.
Quoi ! pourrois-je ceſſer d'adorer tant de charmes ?
Non, non, aimable Iris, Tircis vous rend les armes.
Et toi, ſors de mon cœur, importune raiſon,
Tes ſéveres conſeils ne ſont plus de ſaiſon.

§ Le *Committimus* eſt un Privilege que le Roi accorde pour plaider en premiere Inſtance, en demandant ou en défendant, aux Requêtes de l'Hôtel ou du Palais ; & ſi ces perſonnes privilegiées étoient aſſignées devant un autre Tribunal, ils peuvent évoquer & demander leurs renvois, pourvû que l'Inſtance n'ait pas été inſtruite ou conteſtée depuis l'aſſignation ; car

en ce cas, on a comme renoncé à son Privilege, & on ne peut être admis à évoquer qu'après l'appel. Les Lettres de *Committimus* ne durent qu'une année, après laquelle il faut les faire renouveller. En 1367 ce Pivilege n'étoit en usage que pour les Officiers de la Maison du Roi; mais sous le Regne de Charles VII. il fut donné à tous les Officiers du Parlement; & par les suites on l'a étendu à plusieurs autres personnes, & même à des Chapitres & Communautés Religieuses.

Etimologie de Galimathias.

Galimathias, vient de ce qu'il s'agissoit dans un plaidoyer du Cocq d'un certain Mathias, & l'Avocat à force de répeter *Gallus Mathiæ*, se méprit, & dit *Gali-Mathias*.

§. Compas, ce fut Perdrix neveu de Dedale, qui le trouva aussi-bien que la Scie dont l'arrête d'un Poisson, ainsi nommé, lui donna l'idée; Dedale vivoit l'an 2744.

NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. V.

L'HEUREUX INTENDANT, ou la Constance récompensée par l'Amour.

MAdemoiselle de B...... née avec tous les avantages dont la nature peut favoriser une jeune personne, soit pour la beauté, soit pour l'esprit, & les qualitez de ce qu'on appelle une belle ame: qui jointes à la parfaite éducation que Madame sa mere s'étoit attachée à lui donner, la rendoient accomplie; aussi faisoit-elle l'admiration de la Cour & de la Ville. Avec ces perfections dont une Naissance distinguée relevoit le mérite, elle attendoit au milieu d'un assez grand nombre d'adorateurs que quelqu'un l'aimât assez pour ne pas considérer qu'elle avoit fort peu de bien. On

s'empreſſoit à la voir, c'étoit à qui lui prodigueroit plus de douceurs, mais perſonne ne venoit à l'eſſentiel ; & comme elle étoit auſſi éclairée que ſage, elle ne prenoit aucun engagement, écoutant tout indifferemment, elle empêchoit que ſon cœur ne nuisît à ſa fortune.

Enfin le Marquis de R... veuf, ſans enfans, extrêmement riche, quoique âgé de près de 75. ans, qui rendoit de fréquentes viſites à Madame la Comteſſe de B.... ſa mere, la trouvant un jour ſeule avec elle, la pria de lui donner une audience paiſible ſans l'interrompre dans tout ce qu'il lui diroit. Après qu'on lui eut promis cette complaiſance, il commença par lui dire, qu'il la prioit de le regarder comme le meilleur ami de ſa maiſon, & qu'encore que ſon âge avancé eût dû le mettre à couvert des ſurpriſes de l'amour, il ſentoit bien qu'il en avoit un violent pour elle ; qu'elle ne devoit pas en être ſurpriſe, puiſque cet amour n'étoit point l'effet d'une paſſion qui n'eut pour objet que le ſeul déſir de ſe ſatisfaire ; qu'il étoit reglé par la raiſon, & que ſi le nombre de ſes années lui pouvoit cauſer aſſez de dégoût pour la mettre hors d'état de vivre heureuſe avec lui, il la prioit de s'expliquer nettement, pour empêcher

que la déclaration qu'il lui faisoit n'eût aucune suite. Que si cependant la disproportion de son âge ne l'effrayoit point, il étoit prêt de lui assurer deux cens mille écus sur son bien, sans compter beaucoup d'autres avantages qu'elle pouvoit espérer, selon les manieres qu'elle prendroit avec lui; qu'il ne cherchoit, & ne chercheroit toute sa vie uniquement qu'à la rendre heureuse: mais que pour ne lui donner aucun sujet de dire qu'il n'eût pas agi sincerement, il l'avertissoit que si elle vouloit bien se résoudre à l'épouser, son dessein étoit d'aller demeurer à quarante lieuës de Paris, dans un Château qu'il avoit près de Blois, d'une situation très agréable & fort richement meublé, où tout ce qu'elle pourroit souhaiter lui seroit fourni en abondance, que toute la Noblesse du voisinage se feroit un plaisir de lui procurer tout l'agrément que l'on peut désirer en une Province fertile, & où il se trouve toujours une compagnie choisie; & qu'il la prioit de croire, que s'il prenoit ce parti, ce n'étoit par aucun mouvement d'humeur jalouse, mais parce que le séjour étant fort beau, il y jouiroit plus tranquillement du plaisir d'être toujours avec elle, voulant renoncer à tout embarras d'affaires, dont il

remettoit le ſoin à un Intendant.

On écouta le bon-hommme d'une maniere qui lui fit comprendre qne ſa propoſition faiſoit plaiſir ; mais comme une réponſe préciſe eût pû paroître ſuſpecte ſi elle eût été précipitée, elle fut remiſe au lendemain. La Comteſſe ayant examiné les avantages conſidérables que ſa fille trouvoit en ce mariage, les lui repréſenta avec feu, & cette Belle qui s'étoit toujours conſervée libre, n'eut pas de peine à croire ſa mere ſur le conſeil qu'elle lui donna de s'attacher au ſolide.

On lui offroit trente mille livres de rente, avec le nom de Marquiſe, c'étoit en quelque façon de quoi la conſoler du chagrin de quitter Paris, où il ne lui étoit pas deffendu d'eſperer que le veuvage la rameneroit dans quelques années. On ne perdit point de tems à terminer cette affaire, qui fut conclue avec de très grands avantages pour cette aimable perſonne : Le vieil Marquis dont l'amour étoit fort tendre, & qui vouloit lui faire trouver de l'agrément dans l'eſpece d'exil où il l'avoit préparée, la laiſſa maîtreſſe de toutes les choſes qui pouvoient le plus la ſatisfaire, & alla même beaucoup au-delà de ce que le rang où il l'élevoit ſembloit demander. Son équipage & ſon train fu-

rent magnifiques; & comme elle avoit la voix fort jolie, & une grande passion pour la Musique, il mit auprès d'elle une Demoiselle & d'autres filles qui sçavoient chanter. Il ne restoit plus qu'à choisir un Intendant qu'il vouloit habile, & en même tems bien fait, afin qu'il pût donner la main à son Epouse en qualité d'Ecuyer. Il en refusa un grand nombre, enfin on lui en amena un dont il fut content.

C'étoit un homme de fort belle taille, âgé de trente ans, d'une phisionomie heureuse, & qui joignoit à l'habileté dans les affaires, le talent particulier de joüer parfaitement bien de plusieurs instrumens, & particulierement du Clavecin : la belle Marquise en jouoit aussi passablement, & il pouvoit lui donner des leçons utiles pour la perfectionner.

On partit peu de tems après le mariage, pour se rendre au Château du vieil Marquis, où à peine on fut arrivé, que sa beauté de cette charmante Marquise y attira beaucoup de personnes considérables de l'un & de l'autre sexe. Elle les reçut d'un air noble & engageant qui lui acquit une estime générale; mais si sa beauté, son esprit, & ses autres belles qualitez firent parler tout le monde à son avantage, sa conduite & sa parfaite sagesse furent en

elle un mérite qu'on ne pouvoit assez élever. L'obligation qu'elle se sentoit avoir à son époux, faisoit dans son cœur les mêmes impressions que l'amour auroit pû faire, & par reconnoissance de ce qu'il avoit fait en sa faveur, elle avoit pour lui des complaisances qui le charmoient d'autant plus, qu'il n'y paroissoit rien de contraint : elle vouloit qu'il fût toujours auprès d'elle, & quand il passoit une heure ailleurs, elle se plaignoit comme s'il ne l'eût pas aimée assez tendrement. Ils se promenoient souvent ensemble, & au retour de la promenade, elle se divertissoit, ou à faire des especes de Concerts, ou à prendre des leçons de Clavecin de son Intendant, qui de son côté avoit arrangé les affaires du Marquis, & régloit admirablement bien sa Maison ; tous les Domestiques dont il avoit trouvé le secret de se faire aimer par ses manieres affables & polies, disoient à l'envi du bien de lui, (qualitez rares en un Intendant,) & le Marquis tiroit de ses soins tous les avantages que le bon ordre & l'exactitude sont capables de produire ; il le chargeoit de veiller à découvrir ce que pouvoit souhaiter la jeune Marquise, qu'il ne vouloit pas qu'il laissât manquer d'argent, quelque dépense qu'elle voulût

faire, & lui faisant même de tems en tems des présens considérables. L'Intendant qui le portoit à ces libéralitez, engageoit aussi la jeune Marquise à marquer encore s'il se pouvoit, plus d'empressement pour son époux : & les utiles conseils qu'il leur donnoit à l'un & à l'autre, l'en faisoient aimer également.

Cette jeune Beauté qui recevoit ses conseils avec plaisir, & qui sçachant ce qu'il faisoit pour ses interrêts, prenoit en lui une extrême confiance, ne recevoit jamais de louanges de sa part, sur les manieres dont elle en usoit envers son époux, malgré le dégoût que la vieillesse donne naturellement aux jeunes personnes, qu'elle ne les rejettât, en lui disant qu'elle ne faisoit que ce qu'elle devoit faire, & que quand le Marquis auroit été d'une humeur bizarre, elle s'y seroit tellement accommodée, qu'elle auroit été toujours heureuse, par le plaisir de bien remplir ses devoirs, (sentimens peu communs en ce siecle, même en celles qui ont des époux jeunes, aimables, & qu'elles se sont souvent fait gloire de choisir par inclination.) Cette ouverture de cœur si obligeante pour lui, redoubloit l'attention qu'il avoit pour toutes les choses qu'il sçavoit pouvoir lui plaire, & à regarder son em-

pressement, on auroit pû croire que l'amour y eût eu part, si son zele n'eût pas paru aussi vif quand il s'agissoit de faire ce qui pouvoit contenter le Marquis. Ils lui trouvoient tous deux beaucoup de bon sens & de finesse d'esprit, & quoiqu'il se tînt toujours dans un grand respect, ils prenoient très-souvent plaisir à le faire entrer dans leur conversation.

Quatre ans s'étoient écoulés de cette sorte, quand le vieil Marquis mourut; la jeune Marquise en eut une véritable affliction, & cette mort la mettant dans l'embarras pour la discussion de ses droits, elle pria l'Intendant de ne pas l'abandonner dans le besoin qu'elle avoit de ses conseils. Après avoir donné à son deuil ce que la bienséance exigeoit d'elle, elle voulut s'attacher plus fortement un homme qui lui étoit utile; & pour cet effet, elle lui proposa de lui faire épouser sa Demoiselle, qui étoit très-jolie, & qui n'avoit pas mal fait ses affaires depuis qu'elle étoit à son service; l'Intendant la remercia du soin qu'elle vouloit bien prendre de son établissement, & la supplia de trouver bon qu'il pût demeurer à lui, afin qu'il fût plus entierement à elle.

Un procedé si honnête ne put déplaire

à cette Dame, qui lui connoiſſant un vrai mérite, n'étoit pas fâchée de s'appercevoir qu'il fût attaché à la ſervir par un mouvement plus fort que celui de l'interêt. Il mit ſes affaires dans un très-bon ordre, lui aſſura ce que les héritiers de ſon défunt mari vouloient lui diſputer, & termina à ſon avantage tous les differends qu'elle eut avec eux. Toutes ces attentions, le déſintereſſement avec lequel il agiſſoit, & le peu de tems qu'il employa à cette affaire, lui attirerent une confiance ſi parfaite de cette Dame, que s'étant apperçue quelque tems après que ſa beauté ou ſon bien, lui faiſoient rendre des ſoins aſſez empreſſés, elle lui dit un jour en riant, que ſi elle ſe remarioit, ce ne ſeroit point ſans prendre ſon avis. Mais qu'il faudroit pour l'y obliger, qu'on lui eût donné des marques d'amour ſi convaincantes, qu'il lui fût impoſſible de douter qu'on ne l'aimât très-ſincerement, & pour elle-même.

L'Intendant lui répondit avec une honnête liberté, que ſi elle lui faiſoit l'honneur de le conſulter dans une affaire de cette importance, la paſſion qu'il avoit de la voir auſſi heureuſe qu'elle méritoit de l'être, le rendroit encore plus difficile qu'elle ne ſeroit elle-même ſur un pa-

reil choix, qui la devoit d'autant plus embarrasser, que pour en être contente, il falloit que sa raison fût d'accord avec son cœur.

La premiere année de son veuvage étant expirée, elle quitta la Province, & vint à Paris, où ceux qui se croyoient le plus en droit d'esperer qu'elle les écouteroit favorablement, ne manquerent pas de se rendre peu de tems après.

Elle y vit bientôt grossir sa Cour par de nouvelles conquêtes ; & la résolution qu'elle avoit prise de préferer celui qui lui donneroit la plus grande marque d'amour étant connue, chacun tâcha de se distinguer entre ses rivaux, par ce qui pouvoit la convaincre davantage que toutes ses volontez lui étoient soumises : les fêtes galantes, les promenades, les concerts, & tout ce que la plus fine politesse a de plus délicat, fut mis en usage ; cependant aucun ne se déclaroit qui n'eût à souffrir l'examen de l'Intendant, avec qui elle se faisoit en particulier un plaisir malin de passer comme en revûe tous les differens caracteres de ses prétendans ; elle vouloit qu'il lui dît sincérement ce qu'il en pensoit, & en marquant leurs qualitez estimables, il sçavoit si bien trouver leur défauts, & les lui faire si bien

connoître, qu'on n'en pouvoit faire une peinture plus vive, & plus délicate. Il y avoit ſur tout une choſe qu'il avoit peine à leur pardonner, & qui ſelon lui ſuffiſoit pour les exclure. C'étoit qu'ils ſembloient convenir eux-mêmes du peu de mérite qu'ils avoient, puiſqu'étant perſuadés qu'il avoit quelque crédit auprès d'elle, ils eſſayoient de le corrompre, en lui offrant des ſommes conſiderables, s'il appuyoit leurs prétentions de telle ſorte que leur amour fût ſuivi d'un heureux ſuccès.

La Marquiſe louoit ſon déſinterreſſement & ſa généroſité qui lui faiſoient refuſer ces offres, & qui l'obligeoient de n'avoir en vûe que ſes ſeuls avantages. Son choix demeurant toujours indécis, Madame de D..... l'une de ſes plus particulieres amies étant venue lui faire viſite, fit tomber la converſation ſur l'eſpéce de perſécution que l'attachement de ſes adorateurs lui attiroit; & ſur la peine qu'elle avoit à ſe déterminer à choiſir un Maître, dans la juſte crainte de ſubir le triſte ſort de quantité de femmes de la Cour, qui par la conduite de leurs Epoux, ſe trouvent la triſte victime d'un ſordide interêt, qui a preſque toujours les plus fortes apparences d'une violente paſſion.

Madame de D.... qui avoit ſes vûes, calma ſes craintes avec eſprit, & cette éloquence perſuaſive qui lui eſt ſi familiere ; & quand elle eut mis l'eſprit de la Marquiſe au point où elle deſiroit, elle lui dit qu'elle auroit été charmée de faire tomber ſon choix ſur un Gentilhomme en qui elle prenoit interêt & d'aſſez de naiſſance pour ne lui point faire quitter le nom de Marquiſe, & en qui elle ſe tenoit fort aſſurée qu'elle ne pourroit trouver que le ſeul défaut d'avoir peu de bien, & que ſi elle vouloit lui permettre de ſe déclarer, elle l'en faiſoit juge elle-même.

La Marquiſe lui répondit que ce n'étoit point un défaut eſſentiel qui pût s'oppoſer à ſon eſtime, mais que n'ayant point caché que pour ſe donner elle vouloit être ſûre d'être fortement aimée, elle ne comprenoit pas comment on lui propoſoit un homme qu'elle n'avoit jamais vû ; qui ne ſongeoit à elle, que parce qu'en l'épouſant il rencontroit de grands avantages du côté de la fortune.

Son amie la ſatisfit en lui apprenant que le Gentilhomme l'ayant vûe à la promenade quatre jours avant qu'elle épouſât le vieil Marquis, s'étoit ſenti un ſi violent amour pour elle que la con-

noiſſance qu'il eut enſuite de l'engagement où elle étoit, n'avoit pû le mettre en état d'y réſiſter : qu'entraîné par ſon amour, il l'avoit ſuivie dans la Province, afin que le plaiſir de la voir dont il avoit fait tout ſon bonheur, lui fût au moins un ſoulagement dans la violence de ſa paſſion ; qu'il lui avoit même parlé quelquefois ſans que ſes regards, ni ſes paroles lui euſſent rien découvert des tendres ſentimens de ſon cœur ; que le reſpect qui l'avoit toujours forcé de ſe taire le tiendroit encore dans cette même contrainte, tant il ſe croyoit éloigné de mériter quelque part dans ſon eſtime, ſi comme ſon amie, elle n'avoit voulu parler malgré lui, perſuadée qu'un amour ſi pur, & ſi conſtant, ſoutenu d'un vrai mérite, attiroit ſon attention, & qu'elle trouveroit en lui ce qu'elle cherchoit s'il étoit vrai que pour être digne d'elle, ce fût aſſez de l'aimer parfaitement.

La jeune Marquiſe étonnée de l'avanture, demanda à ſon amie comment étoit fait cet Amant reſpectueux, qui avoit pû ſe tenir dans cette grande réſerve, quoiqu'il l'aimât depuis tant d'années. Madame de D... lui répondit, que comme il falloit que ſes yeux fuſſent contens, ce qui dépendoit fort ſouvent du goût, il lui ſe-

roit assez inutile de lui en faire un portrait avantageux ; qu'elle pourroit en juger par elle-même, si elle vouloit lui faire visite le lendemain, que ce Gentilhomme devoit venir lui parler de quelque affaire, & que c'étoit une occasion de l'examiner, sans qu'il sçût encore qu'elle lui eût rien appris des sentimens qu'il avoit pour elle. La Marquise y consentit, & son amie ne l'eut pas plûtôt quittée, qu'elle fit part de l'avanture à son Intendant, dont elle voulut prendre le conseil sur ce qu'elle devoit faire, supposé que l'on pût venir à bout de la convaincre d'un aussi rare exemple d'amour que celui dont son amie lui avoit parlé ; car, disoit-elle, je ne reconnois point à ce trait aucun de nos Courtisans, entêtés de leur mérite, ils se font un plaisir parfait de divulguer leurs avantures vraies ou fausses, & certainement un pareil effort de discrétion me paroît chimerique, en un siecle où la vanité & l'ostentation sont les Déitez ausquelles presque tous les hommes sacrifient.

L'Intendant lui répondit que quoiqu'il la connût assez génereuse pour ne s'attacher qu'au seul mérite dans le choix qu'elle feroit, il avoit peine à ne pas compter pour un grand défaut le manque de bien,

dans un homme à qui sa naissance pouvoit permettre des prétentions ; & qu'enfin, de la maniere qu'il comprenoit qu'elle devoit être aimée, (si par l'excès de l'amour on se pouvoit rendre digne de son cœur,) il ne pouvoit croire que quatre années passées à l'adorer en secret, dussent donner sujet d'aspirer à un prix si haut.

La Marquise sourit de l'opinion avantageuse qu'il témoignoit avoir d'elle ; & après lui avoir dit que son zele l'aveugloit, elle voulut qu'il lui aidât à trouver cet Amant passionné qui étoit allé la chercher dans sa retraite ; mais elle eut beau rappeller tous ceux que le hazard y avoit conduit, & qui pouvoient lui avoir caché ce qu'ils étoient, son cœur ne lui parla pour aucun, & par un mouvement inconnu, elle eût été fâchée de rencontrer parmi eux, celui qui l'aimoit depuis si long-tems.

L'éclaircissement ne fut pas plus loin que le lendemain, qu'elle se rendit chez son amie comme elle lui avoit promis, & elle voulut que l'Intendant lui donnât la main, afin qu'étant témoin de cette entrevûe, il lui dît sincerement ce qu'il pensoit du nouvel Amant qui vouloit se déclarer.

Son amie l'aſſura tout de nouveau qu'elle ne pouvoit faire un choix qui lui convînt mieux à ne regarder en lui que la naiſſance & les qualitez eſſentielles qui font l'honnête homme. Cette aſſurance lui ayant fait témoigner une grande impatience de le voir ; il eſt aiſé de s'imaginer juſqu'où alla ſa ſurpriſe, lorſque tout d'un coup elle vit ſon Intendant à ſes genoux, qui ſe découvrit pour cet Amant déguiſé, à qui, depuis ſi longtems, le ſeul plaiſir de la voir avoit tenu lieu de toutes choſes. Vous êtes la maîtreſſe de mon ſort, Madame, lui dit-il les larmes aux yeux, ſi ma témérité a le malheur de vous déplaire, vous pouvez d'un mot m'en punir ; & m'exilant volontairement de ma Patrie, pour vous éviter le déplaiſir de voir un homme qui ſe ſeroit attiré votre indignation pour avoir oſé vous adorer, je ſçaurai vous venger de mon audace. On ne peut rien ajouter à ce qu'il dit de vif ſur la violente paſſion qui l'avoit contraint à devenir l'Intendant du vieil Marquis.

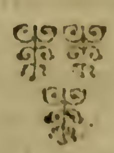
La Marquiſe troublée de ce qu'elle venoit d'entendre l'écouta ſans l'interrompre ; mais quoiqu'elle gardât le ſilence, il eut la joye d'appercevoir dans ſes yeux que la connoiſſance qu'il lui donnoit ne

lui étoit pas défagréable : après l'avoir fait relever, elle repaffa dans fon efprit l'abaiffement où il s'étoit mis pour elle, les fages confeils qu'elle avoit reçus de lui, fur la complaifance qu'elle devoit à fon mari, le zéle empreffé qu'il avoit fait éclater dans tout ce qui avoit pû lui faire plaifir, & toujours avec de fi grands témoignages de refpect, & en s'obfervant fi bien, que jamais il ne lui étoit rien échappé qui eût donné lieu de foupçonner la caufe d'un fi fort attachement : toutes ces chofes ayant leur mérite, & notre Amant en ayant un auquel il étoit difficile de réfifter, la Marquife ne put fe deffendre d'avouer qu'il l'emportoit fur tous ceux qui afpiroient à toucher fon cœur; elle lui demanda quelque tems pour fe reconnoître, & fe remettre de l'agréable furprife que lui avoit caufée cette avanture.

Il ne fut pas malaifé à notre Amant de la porter à le récompenfer, & s'étant fait connoître à elle pour le Marquis de V** dont la Maifon a donné plufieurs Cardinaux à l'Eglife, des Commandeurs à l'Ordre de Malte, & des braves Officiers Généraux à la France : ce Gentilhomme obtint peu de tems après de fa chere Maîtreffe le libre aveu du don de fon cœur,

avec cette satisfaction particuliere qu'elle ne fit point de difficulté de lui dire que par un secret penchant qu'elle auroit voulu se cacher à elle-même, elle avoit souhaité plus d'une fois depuis son veuvage qu'il se pût trouver d'une naissance à le pouvoir épouser sans honte.

Madame la Comtesse de B... mere de la Marquise, étant morte depuis environ deux ans, & étant libre de ses actions, la cérémonie de leur mariage se fit en peu de jours. Cette Dame se fit un plaisir d'Amante d'avantager son cher époux de la moitié de son bien; ils furent passer quelques mois dans leur Terre près de Blois, qui avoit resté à la Marquise par le partage des biens de la succession du Deffunt, d'où le Marquis de V** ramena sa belle épouse à la Cour, de laquelle il obtint l'agrément d'un Régiment d'Infanterie, & la Marquise eut celui de lui donner avant la fin de l'année, un fils qui fait l'objet de leurs délices.



LE MAL SANS REMEDE.

Avanture auſſi naturelle que plaiſante.

L'Experience que l'on fait de certaines choſes eſt ſans doute au-deſſus de tous les raiſonnemens des meilleurs Philoſophes. En effet Ariſtote & Platon auroient travaillé en vain à me prouver par des argumens en forme, que le plus grand plaiſir de la vie étoit celui *de bien faire ſes affaires dans le beſoin*, toute leur Philoſophie n'auroit pû me le perſuader, & les meilleures raiſons de ces grands hommes auroient été très-inutiles pour m'en convaincre; cependant l'expérience que j'en viens de faire ne me permet plus d'en douter.

Il y a quelque tems que me trouvant en compagnie de très-aimables Dames, dont les manieres galantes & la converſation ſpirituelle m'avoient convaincu qu'on ne pouvoit goûter ailleurs un plus parfait plaiſir, lorſque tout d'un coup il me prit une douleur de ventre qui fut ſuivie de pluſieurs tranchées ſi violentes qu'elles me permirent à peine de me re-

tirer en bon ordre; je n'étois pas à deux pas de cette maison, que désesperant de gagner la mienne, je voulus me mettre à mon aise au coin d'une rue : ce qui ne put me réussir, tant à cause des lanternes qui étoient déja allumées, que parce qu'il passa dans ce moment du monde qui me fit renguainer fort mal à propos. Dans cette malheureuse conjoncture, j'eus recours à mes pieds, & me mis à courir de toute ma force ; mais hélas ! que l'on court mal quand on est chargé d'un si pésant fardeau ; les tranchées augmenterent & étant obligé de m'arrêter pour serrer les jambes, & toutes les autres parties de mon corps, crainte d'accident, je résistai dans cette posture au torrent qui menaçoit de rompre la digue, & dis :

Helas ! je n'en puis plus, quelle douleur extrême !
Ne puis-je en ce besoin me secourir moi-même ?
Sort, fortune, destin, n'oserois-je esperer
Que mon derriere au moins auroit à me ceder ?
Que ne m'es-tu propice une fois en ma vie ?
Ou plûtôt que n'es-tu contraire à mon envie ?

Cet accès s'étant un peu moderé, je remis à la voile de mon mieux pour me ren-

re chez moi avant l'orage, mais ces tran-
hées qui venoient de me quitter revin-
ent plus fort que jamais, & m'obligerent
e m'arrêter encore pour reprendre la
nême posture :

Ce fut dans ce moment que perdant l'espé-
rance,
J'eus besoin du secours de toute ma constance,
Je vis le point fatal que j'allois succomber,
Et que mon ventre ingrat refusoit d'écouter.

Ce fut en effet dans ce redoublement
ue je pensai céder à la violence de mes
naux, qui m'auroient fait faire innocem-
nent une très-vilaine action; je surmon-
ai encore une fois la difficulté, en repre-
ant toujours une posture qui me mît en
arde aux assauts de mon ventre, & j'ar-
vai enfin heureusement au logis dans le
ems qu'il m'eût été impossible de ne
oint succomber à la tentation; je ne fus
as plûtôt assis en lieu convenable,
ue m'abandonnant de corps & d'esprit
tout ce que la colique demandoit de
noi, je goûtai un plaisir si sensible, que
fus transporté hors de moi-même; tout
e que l'amour a inspiré de plus tendre à
n cœur véritablement amoureux, ne
eut donner qu'une idée grossiére de ceux
ue je trouvai *à me voir à mon aise.*

Qu'on ne me vante plus les plus doux plaisirs de la vie, tous ces plaisirs ne seront qu'une ombre très-imparfaite de celui qu'on a *de faire au besoin ses petites affaires.*

Le sujet que je traite est ingrat de lui-même, & quoique l'on fasse, on ne peut le mettre en très-bonne odeur. Les expressions dont on est obligé de se servir ne sont du goût de personne; & pour fin que soit le tour qu'on leur donne, il ne peut leur laisser que des pensées très-mauvaises, qu'il faut toujours éviter quand on le peut. Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de faire un petit mémoire de la chose du monde qui m'a fait le plus de plaisir en ma vie, & de faire part à mes amis des réflexions que j'ai faites pendant le tems que j'y ai été sensible; je pourrai m'en servir dans mes heures de chagrin, & je tâcherai de me faire de ce mémoire un antidote (qui en me renouvellant ce plaisir par les idées que m'en donneront mes réflexions) me servira dans le plus fort de ma mélancolie.



ENIGME.

J'Ai le visage long & la mine naïve,
Je suis sans finesse & sans art ;
Mon teint est fort uni, sa couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord est civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs ;
Mais quoique je sois belle, agréable & charmante,
Je regne sur bien peu de cœurs.

On me cajole assez ; & presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes loix,
Mais que j'en connois peu dans le siecle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à la voix ?

Ceux que je fais aimer d'une flâme si fidelle,
Me font l'objet de tous leurs soins,
Et quoique je vieillisse ils me trouvent fort belle,
Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité,

Cependant il eſt vrai qu'on ne peut me connoître
Qu'au milieu de l'adverſité.

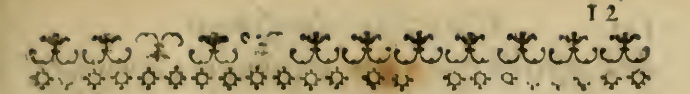
On donnera l'Explication de cette Enigme à la Feuille ſuivante.

QUESTION GALANTE.

Qu'eſt-ce que l'Amour?

C'Eſt un Lutin qui fait qu'on ne dort pas,
Qu'on ne vit qu'à demi, qu'à toute heure on expire;
Qui dès le grand matin tourne & hâte nos pas
Vers un objet qui fait notre martyre;
C'eſt ce charmant accord qui nous force d'aimer;
C'eſt ce je ne ſçai quoi qu'on ne peut exprimer;
En un mot c'eſt un feu toujours inſatiable
Qui nous dévore & nous ſuit en tous lieux.
Pluſieurs diſent que c'eſt un Dieu,
Pour moi je crois que c'eſt un diable.

FIN.



NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. VI.

ELOGE DE L'ABEILLE.

QUE la nature eſt un champ vaſte qui fournit une ample matiére de reflexions ! que les moindres de ſes productions ſont admirables, & qu'il eſt difficile d'en découvrir toutes les beautés ! je n'entreprendrai pas de traiter à fonds les divers ſujets qui ſe préſentent à mon eſprit, je ne ſaiſis que ce qui me frape, & ne me propoſe que de me divertir en m'inſtruiſant. Ainſi quoique l'*Abeille* ſoit elle ſeule un monde de perfection, je n'ai garde de prétendre épuiſer le ſujet, je me contenterai de glaner dans ce champ où l'on a déja fait une moiſſon abondante.

C'eſt ici, hommes lâches & pareſſeux, que vous trouverez des leçons d'un travail aſſidu & infatigable. C'eſt dans l'induſtrie

de l'*Abeille* que vous apprendrez à vaincre une ennuyeuse & funeste oisiveté. Mais vous ne serez pas les seuls à qui ce petit animal donnera des préceptes d'application & de prudence. Les plus sages y étudieront la justice, la concorde, la pieté, la temperance, & les Rois même s'y instruiront du grand art de bien gouverner; quelle ne doit pas être l'intelligence de l'Abeille, pour être capable de toutes ces vertus qu'elle possede dans un degré si éminent! le Prince des Poëtes Latins n'a pas craint de la nommer une portion de l'intelligence divine, d'autant plus subtile qu'elle est renfermée dans un plus petit corps.

On ne peut presque pas en douter, quand on considere que l'Abeille possede tant de qualités différentes, qui semblent supposer de la pensée & de la réflexion. Quelle prudence, quelle sagacité ne fait-elle pas paroître dans les effets merveilleux de son industrie! est-il un artisan, quelque habile qu'il soit dans la Mecanique qui puisse pousser si loin l'adresse & la subtilité de son travail. Ce n'est pas seulement dans le gros de son ouvrage que l'Abeille fait admirer la délicatesse de son art, c'est encore dans l'ordre & l'arrangement de toutes ses parties, où l'on remarque une disposition au-dessus de tout l'ef-

fort humain. On a vû des peuples barbares tranſporter leurs familles, & leurs biens dans des chariots; on les a vûs couvrir ſucceſſivement de ces maiſons roulantes la face des déſerts où ils étoient errans. Mais de même qu'ils n'avoient aucune demeure fixe, ils ne ſuivoient auſſi aucun ordre au-dedans de ces maiſons ſujettes à de ſi fréquens changemens. Tout y étoit pêle-mêle, parce qu'ils ne s'attachoient à aucun lieu; ils n'avoient ni chambres, ni lits, ni foyers ſéparés, parce qu'ils marchoient toûjours à l'avanture, & ne connoiſſant ni loix, ni police, ils campoient au haſard, ſans beaucoup de choix, ni de précautions.

Les Abeilles, mieux reglées, font tout avec ordre & avec ſageſſe, leur ſociété eſt une république, capable de ſervir de modéle aux états les mieux policés. Si quelquefois elles ſont errantes & vagabondes, ce n'eſt pas pour vivre en déſordre dans les lieux où elles font quelque ſéjour, mais portant par-tout les ſages loix de leur gouvernement, elles les obſervent avec une ſubordination toûjours égale, & toûjours uniforme. Arrêtons-nous avec elles dans le lieu qu'elles ont choiſi pour y fixer leur habitation, nous admirerons leur intelligence dans le ſoin qu'elles prennent de ſe précautionner con-

tre tout ce qui pourroit troubler leur harmonie. C'eſt une diſcipline exacte dont on ne les voit jamais s'écarter. Tel qu'un Gouverneur expérimenté, qui prend poſſeſſion d'une place, parcourt d'abord tous les quartiers, viſite les fortifications & les arſenaux, examine ſi tout eſt en ordre & en état de deffenſe, telles les Abeilles, en entrant dans la ruche où elles veulent s'établir, viſitent d'abord tout le logement, les unes montent à la voûte, les autres s'attachent aux côtés, toutes choiſiſſent leur poſte, & après avoir examiné ſi tout eſt en bon ordre, elles s'appliquent à purifier la ruche de tout ce qui pourroit rebuter leur propreté. Elles retranchent tout ce qui leur paroît inutile, & font tous les travaux neceſſaires pour ſe garentir des autres inſectes leurs ennemis. Pour cela elles ne perdent pas un moment, elles enduiſent d'abord la ruche d'un ſuc d'herbes ameres pour en écarter les bêtes qui ſeroient tentées d'en approcher.

Si nous venons enſuite à conſiderer la maniére admirable dont elles travaillent, je vous avoüe qu'elle eſt au-deſſus de toute expreſſion ; leur adreſſe à former ces petites loges qui compoſent les rayons, eſt une choſe inconcevable, & tous les Auteurs qui en ont voulu parler, ſe ſont

contentés d'en admirer la ſtructure, ſans en décrire le travail. Ces petites loges ont ſix angles, mais compaſſés avec tant de juſteſſe que tout l'art humain n'a jamais pû les imiter. Leur premier ouvrage eſt deſtiné pour le Roi qui eſt élevé ſur une eſpéce de Trône, d'où il préſide ſur toute la République; car cet état, quoique Républicain tient auſſi de la Monarchie tel qu'on nous dépeint celui de Pologne. C'eſt ſous la conduite de ce Roi, que le peuple Abeille s'occupe à garnir ſes rayons, dans les uns ſe renferme le miel, dans les autres la cire, & dans les autres ſont placé ces petits vermiſſeaux, leſquels étant couvé & échauffé, produiſent leurs ſemblables, & les rendent fécondes: qui n'admireroit leur ſagacité à démêler chacune leur cellule, ſans jamais ſe tromper, dans le nombre infini de petites loges qui partage la ruche? Penſez-vous qu'imprudentes & étourdies, comme notre eſpéce, elles aillent troubler le travail l'une de l'autre? non, ſi l'une a commencé un ouvrage, jamais une autre ne vient le déranger, chacune a ſa tache, qu'elle continuë ſans inquiétude & ſans interruption. Nulle Ville, nulle Place de guerre n'eſt mieux gouvernée, ni mieux policée, les unes ont ſoin de tenir la ruche propre, d'enlever leurs compagnes mortes, & de

purifier le lieu où giſſoit leur corps ; les autres ſont la ronde partout, & chaſſent ſoigneuſement les bourdons, à cauſe de leur pareſſe. On en voit qui font ſentinelle à l'entrée de la ruche, pour attendre les voyageuſes, & les aider à ſe décharger de leur fardeau. D'autres comme dans ces maiſons publiques, où l'on occupe à divers métiers, un grand nombre d'artiſans, donnent le matin le ſignal du travail, & le ſoir celui du repos, par un petit bourdonnement particulier qui n'imite pas mal la trompette.

Hors de la ruche, elles ne ſont pas moins admirables par leur adreſſe à s'enrichir du butin des fleurs, penſez-vous qu'elles s'attachent indifféremment à toutes celles qui ſe préſentent ? Choiſiſſant chacune l'eſpéce qui leur eſt propre, ſoit pour le miel, ſoit pour la cire, on ne voit pas qu'elles ſe trompent jamais. Plus habiles en cela que les plus experts Botaniſtes, qui ſouvent après pluſieurs années d'étude, ſe méprennent encore dans la connoiſſance des ſimples, jamais les Abeilles ne font de ces *qui pro quo* dangereux. On ne les voit pas non plus, inconſtantes dans leur choix, voltiger de fleur en fleur, comme le Papillon volage, elles ne quittent point celle à laquelle elles ſont une fois attachées, qu'elles n'en ayent

exprimé tout le suc. Leur provision est-elle faite ? elles l'enferment dans une espece de sac ou de bourse que la nature leur a formée exprès, & prenant leurs vols vers la ruche avec beaucoup de diligence, elles ne perdent pas un moment, quoique chargées & fatiguées qu'elles soient. Ont-elles déposé leur fardeau ? ne croyez pas qu'elles se reposent lâchement dans leur loge ; elles reprennent aussi-tôt l'effort, pour aller succer de nouvelles fleurs, encore n'y vont-elles pas au hasard, ni sans précaution, comme font la plûpart des hommes dans leurs entreprises ; elles connoissent les tems & les saisons, & sans jamais se laisser surprendre par l'orage, elles rentrent toûjours à propos pour l'éviter. Ne les avez-vous jamais vû fondre avec précipitation & en grand nombre dans la ruche ; c'est un signe infaillible de pluye ou de tempête.

Vous parlerai-je en particulier des qualités de leur Roi, de son autorité, du bon ordre qu'il fait observer dans sa république, & en même tems de l'obéïssance & de la soumission de ses sujets, de leur ardeur à le suivre, de leur fidelité à le deffendre ; je vous ai déja dit, qu'il est placé au plus haut de la ruche sur une espéce de trône. Il est plus gros que les autres, pour imprimer du respect par sa prestan-

ce, & il a une marque ſur la tête, en forme de Diadême, à quoi elles le reconnoiſſent, il ne travaille pas, ce qui ſeroit indigne de ſa majeſté; & d'ailleurs étant toûjours un des anciens, qui a donné en ſon tems aſſez de preuves de ce qu'il ſçait faire, il eſt juſte qu'il ſe repoſe, & la Royauté eſt à cet égard la récompenſe de ſes travaux, il n'eſt pas oiſif pour cela; attentif à donner ſes ordres & à les faire obſerver, il eſt aſſez occupé des ſoins du gouvernement, qui demandent une application continuelle. Mais n'ayant de pouvoir que pour le bien, il ſemble qu'il ſoit incapable de faire du mal; s'il condamne les pareſſeuſes, & s'il les punit, c'eſt avec une douceur qui eſt bien différente de nos loix pénales. Ce Roi n'a pas même d'aiguillon comme les autres, pour marquer que ce n'eſt ni la paſſion, ni la violence qui le fait agir.

Repréſentez-vous un Royaume dont le Roi aime ſes ſujets, qui les défend, qui les ſoûtient, qui n'a d'autre ambition que de s'en faire aimer, qui n'entreprend point de guerre onereuſe à ſes peuples, qui ne les rebute point par des loix injuſtes, qui ne les ruine pas par ſes exactions, qui au contraire les fait jouir d'une paix ſolide, qui les ſoulage dans leurs beſoins, les prévient dans leurs néceſſités, les conſole dans leurs malheurs. Repréſentez-

vous un Royaume, dont les ſujets aiment leur Roi, qui le regardent moins comme leur Souverain, que comme leur pere, qui le reſpectent, lui obéïſſent, & ſont toûjours prêts à le ſervir, & à le deffendre. Tel eſt le gouvernement des Abeilles digne de ſervir de modéle à toutes les nations. Leur Roi ne cherche pas à étendre ſon empire aux dépens de ſes ſujets; il ne médite point de conquêtes plus onéreuſes, qu'utiles à ſes peuples, il ne les accable point d'impôts pour ſatisfaire ſon ambition & ſon luxe.

Il ne leur enleve pas leur ſubſiſtance, pour s'engraiſſer du ſuc des malheureux; content d'une ſimple part de la proviſion commune, il laiſſe jouir les autres du fruit de leurs travaux. Il ne leur preſcrit pas des loix au-deſſus de leur forces, & pour leur donner bon exemple, il eſt le premier à les obſerver. Auſſi ce peuple eſt-il ſi content de ſon Roi, qu'il le reſpecte comme ſon bienfaicteur, & lui obéït comme à ſon pere. N'avez-vous jamais remarqué cet attachement des Abeilles pour leur Roi? lorſque la ruche eſt remplie, & qu'elles veulent ſe ſéparer, elles attendent ſes ordres pour partir avec lui, & dès qu'il prend ſon eſſort, elles le ſuivent toutes en foule, elles l'environnent même par reſpect, toûjours attentives à la route qu'il

voudra tenir, & ne le perdent jamais de vûë. Si elles se partagent, c'est pour former, comme une avant-garde, un corps d'armée, & un autre de reserve, ayant toûjours leur Roi au milieu; s'il s'arrête, comme pour faire alte, les unes le couvrent, & l'environnent par honneur, les autres voltigent sur ses aîles, comme pour aller à la découverte, & observer l'ennemi; & il n'y en a aucune qui ne soit prête d'exposer sa vie pour le défendre, leur amour pour lui va même si loin, que s'il vient à mourir, elles le pleurent continuellement, par un murmure sourd & lugubre que l'on n'entend jamais que dans cette occasion; elles ne mangent plus, elles s'abandonnent à leur désespoir, on diroit qu'elles ne veulent pas lui survivre.

Heureux le peuple qui est ainsi gouverné; heureux le Roi qui aime ses sujets, & qui en est lui-même cheri comme un pere! chacun s'afflige de sa mort, parce que chaque famille perd en lui un appui, un protecteur; au lieu que le Roi, qui a regné en Tyran, bien loin d'être regretté, ne fait répandre que des larmes de joye.

L'explication de l'Enigme en la feüille précédente, est l'Amitié.

LA PRINCESSE SOPHIE,

Ou les troubles de Ruſſie arrivés ſous la minorité du Czar Pierre I. ſurnommé le Grand, dernier régnant

LE Czar Theodore, fils du Czar Alexis-Samelinik, étant tombé dans de grandes maladies, où toutes ſortes de remedes étoient employés inutilement, donna lieu de croire que quoique fort jeune encore, il ne vivroit pas longtems. Sa mort arrivant, il n'avoit pour héritiers que deux freres ; l'un appellé Jean, & l'autre Pierre. Le premier étoit attaqué du mal caduc, & dans chaque Lune il en avoit tous les accidens. Il étoit d'ailleurs aveugle, & auſſi foible de corps que d'eſprit. Le ſecond qui étoit plus jeune de huit ans, pouvoit n'être regardé que comme un enfant qui avoit beſoin d'être conduit. Ainſi la Princeſſe Sophie, qui ne doutoit point que ſon frere Théodore ne moûrut bien-tôt, ſe flata d'obtenir facilement la Regence, pourvû qu'elle vînt à bout de ſortir de ſon Couvent, où elle avoit été enfermée ſelon la coutume établie, que les Filles de la Maiſon Czarienne y doivent paſſer toute leur vie, ſans pouvoir jamais être mariée. Elle avoit alors du moins quarante ans, & une dif-

formité de corps qui surprenoit. Elle étoit d'une grosseur monstrueuse, & avoit la tête large à proportion, avec du poil au visage, mais autant que sa taille étoit courte, & grossiere, autant son esprit étoit délié, fin & politique; en sorte que sans avoir jamais lû Machiavel, elle possédoit toutes ses maximes, & sur tout celle qui porte, qu'il n'y a point de crimes que l'on ne puisse commettre quand il s'agit de regner. Dans cette avidité du Gouvernement dont elle étoit possedée, elle affecta de faire paroître pour son frere Théodore toute la tendresse que l'amitié la plus forte est capable d'inspirer. La compassion qu'elle témoignoit avoir de ses maux, lui faisoit dire souvent qu'elle étoit bien malheureuse de ne pouvoir lui rendre elle-même les petits services dont un malade a besoin. Elle envoyoit demander à toute heure de ses nouvelles dans les accès de son mal, & à force de dire qu'on ne le soulageoit pas comme elle feroit, si on lui vouloit permettre d'être auprès de lui; elle fit si bien qu'elle obtint la liberté de sortir de son Couvent. Quand elle fut auprès du malade, ce furent des soins dont rien n'approchoit. Elle le veilloit le jour & la nuit, & s'il lui falloit donner des remedes, elle ne pouvoit souffrir qu'il les réçût d'aucune au-

tre main que de la sienne, jugeant bien que plus elle marqueroit d'ardeur pour le secourir, plus elle s'attireroit l'amitié & la reconnoissance de ce Prince; & en même tems la considération & l'estime de tous ceux qui étoient témoins des empressemens qu'elle avoit pour lui. Cependant par ses manieres honnêtes elle s'insinua dans l'esprit des Grands, pour lesquels elle avoit beaucoup d'égard, & gagna le peuple par ses caresses, ne s'étudiant qu'à contenter les uns & les autres, & à les accoutumer à voir sans chagrin ce qu'ils n'avoient jamais vû. Elle devoit, ce semble, être satisfaite de l'heureux succès qu'avoit eu la démarche de sortir de son Couvent; mais comme elle avoit à craindre qu'on ne la forçât quelque jour à y rentrer, ce qu'elle jugeoit inévitable, à moins qu'elle ne se rendît la maîtresse absoluë; elle crut que le seul moyen d'y réussir étoit de former un grand parti, qui eût interêt à la conserver. Elle examina le mérite des Grands qu'elle y voulut engager, & ne jugea personne plus capable d'être mis à leur tête que le Prince Galischin. C'étoit un homme de très grande qualité, descendant des derniers Ducs de Lithuanie, de la Maison des Jagellons. Les Grands parurent assez contents de ce choix, se persuadant qu'il n'auroit que le seul nom de

Miniſtre,& qu'ils partageroient toute l'autorité avec lui. Le Prince qui étoit beaucoup plus éclairé qu'eux, n'eut pas de peine à les entretenir dans leurs eſperances pendant la ſuite du Regne de Théodore, qui mourut d'une mort aſſez ſubite, étant ſeulement âgé de vingt-deux ans. Comme il ne laiſſa point d'enfans, ſon frere Pierre, quoique cadet & du ſecond lit, lui ſucceda d'abord, à cauſe de l'incapacité de Jean ſon aîné. La Princeſſe Sophie, qui aſpirant à ſe rendre maîtreſſe abſoluë de tout l'Etat, ne voyoit que les Officiers de la Couronne & les Grands qui puſſent s'oppoſer à ſes deſſeins, ou par l'ambition particuliere de chacun d'eux, ou par le déplaiſir qu'ils pourroient avoir tous enſemble, de ſe voir gouverner par une femme, employa ſous main Couvenski, homme hardi & puiſſant, qu'elle avoit mis dans ſes interêts pour ſuſciter les Eſtrelits ou Eſtreſles,eſpece de Milice, comme les Janiſſaires de la Porte, qui ſous prétexte de venger la mort du Czar Théodore qu'ils ſoûtenoient avoir été empoiſonné, firent un ſi cruel maſſacre des plus grands Seigneurs, que ſi pour appaiſer le tumulte, la Princeſſe voyant qu'ils pouſſoient trop loin les choſes, ne fût ſortie du Palais, & ne ſe fût montrée, leur fureur eût continuée à pren-

dre de nouvelles victimes, pour s'enrichir de leurs dépoüilles. Les Bojars ou Sénateurs, & le Patriarche s'entremirent aussi pour faire épargner le sang; & ce grand trouble étant appaisé, le Prince Pierre fut couronné au contentement de toute la Russie. La Princesse qui eût mieux aimé la Couronne sur la tête de Jean son frere de pere & de mere, éclata publiquement, prétendant que l'élection de Pierre faisoit injustice à son aîné. Les Bojars & le Patriarche lui représenterent inutilement que Jean étoit un Prince infirme, aveugle, & perclus de la moitié de son corps. Elle se servit des Estresles dont dix-huit mille en vingt-huit Regimens ont accoutumé de résider à Moscou pour la Garde du Czar: ayant trouvé le moyen de mettre de son parti le Bojar Kouvarck, Président de la Chambre des Soldats, & ainsi la force à la main, elle fit proclamer & couronner Jean, premier Czar, regnant en societé avec Pierre, après quoi elle vint à bout de faire agréer que comme les Princes étoient dans une grande jeunesse, elle prendroit sur elle tout le fardeau de l'Etat.

On esperoit que les troubles finiroient par-là, mais on fit des cabales dans la milice qui est composée en partie d'Estreles, & en partie de Bourgeois de Moscou, qui

sont presque tous des marchands fort riches, qui sont bien aise de se dire de ce corps. La Cour, sur l'avis qu'elle eut de tout ce qui se tramoit, soupçonnant qu'on en vouloit à la maison Czarienne, partit de Moscou, & se retira à un Cloître appellé la Trinité, éloigné de la Ville d'environ douze lieuës d'Allemagne. Peu de jours après la Milice se souleva de nouveau, & l'éloignement des Czars donnant plus de lieu au désordre, le Bojar Couvenski lâcha la bride aux Estreles, permit le pillage & le massacre, & il suffisoit alors d'être d'un autre parti que du sien, pour devenir coupàble de la mort du Czar Theodore. Son premier Médecin fut mis en pieces, comme lui ayant donné du poison. On assassina le grand Chancelier & son fils, & lon commit des cruautés inoüies. La Princesse Sophie avertie de tout se fit un mérite de tant de massacres. Elle envoya faire compliment à Couvenski sur le zéle qu'il montroit à venger la mort de son frere, l'assurant qu'elle se tenoit obligée de tout ce qu'il avoit fait, sa politique l'obligeoit à flatter un furieux qui étoit à craindre ayant les armes à la main. Cependant ses honnêtetés apparentes ne servoient qu'à enhardir Couvenski, qui aprés les engagemens qu'elle avoit pris avec lui, crut qu'il pouvoit tout oser, jusqu'à mettre la couronne

ſur ſa tête. La choſe lui paroiſſoit d'autant plus aiſée, que les maſſacres des Grands qui l'auroient pû traverſer par leur crédit, étoient approuvez, & qu'on lui en faiſoit même des complimens; d'ailleurs il croyoit avoir gagné l'amitié de la milice en lui permettant les vols & les pilleries, & il étoit fortement perſuadé qu'il n'y en avoit aucun qui n'entreprît tout pour lui; les uns par reconnoiſſance, & les autres par l'eſpérance d'une plus grande fortune, s'il arrivoit quelque changement. Il leur avoit toûjours inſpiré un grand mépris pour les Czars par l'imbecillité de l'un, & par la grande jeuneſſe de l'autre, après laquelle on devoit attendre, qu'il ſeroit ſujet au même accident que ſes freres, ce qui ſeroit cauſe qu'on ne verroit jamais ſur le Trône un Prince qui ſçût connoître le mérite de chacun, & récompenſer leur valeur. Animé par toutes ces vûës, il réſolut de n'épargner rien pour ſon entiére élévation, & pour avoir quelque droit dans ce qu'il avoit envie d'entreprendre, il crut devoir s'allier auparavant dans la maiſon Czarienne, & propoſa le mariage de ſon fils avec la Princeſſe Catherine, ſœur cadette de la Princeſſe Sophie, qui n'avoit point voulu entrer dans un Couvent, voyant que ſa ſœur en étoit ſortie. Sa té-

mérite n'eût pas le succès qu'il s'étoit promis. On fit réflexion à la Cour que cet alliance étant contre la Coûtume, ne pourroit se faire qu'au préjudice des jeunes Czars, & la Princesse Sophie, quoiqu'elle eût consenti à la plûpart des crimes de Couvenski, fut la premiere à opiner à sa mort, pour le punir d'une ambition, qui faisoit craindre des suites très-dangereuses à l'Etat.

C'est la Coûtume en Moscovie de célébrer la fête de tous les Enfans de la maison Czarienne. Le Prince ou la Princesse dont la fête est solemnisée, fait un régal, & reçoit les complimens des principaux de l'Empire. La Cour voulut célébrer au Couvent de la Trinité la Fête de sainte Catherine, dont la Princesse que Couvenski destinoit à son fils, portoit le nom. La Princesse Sophie en fit donner avis à tous les Bojars, & invita particuliérement Couvenski, qui continuoit à Moscou les cruautés qu'elle avoit feint d'approuver.

On prit cependant des mesures pour se défaire de cet aspirant au Trône. Deux cent Cavaliers apostés l'attaquerent sur le chemin de la Trinité. Il fut pris & conduit dans une maison voisine, où après qu'on lui eût lû sa Sentence, on lui coupa la tête ainsi qu'à son fils. Les Estrelles furent d'abord étourdis du coup, mais à

leur étonnement fucceda bien-tôt la rage, ils s'attrouperent, difant, hautement qu'ils avoient perdu leur pere, & qu'ils vouloient venger fa mort fur tous ceux qui en étoient les auteurs, fans diftinction de perfonne. Ils fe faifirent en effet des Arfenaux & des munitions de guerre, & ils paroiffoient d'humeur à n'épargner rien. La Cour voyant quel danger menaçoit l'Etat, fit promptement affembler les autres troupes qui de tout tems ont une haine irréconciliable contre les Eftrefles, & ordonna aux officiers Allemands, qui font en grand nombre, de fe rendre inceffamment à la Trinité. Chacun obéït à l'ordre, abandonna fa femme & fes enfans pour courir où il étoit appellé, & aucun ne fut retenu par la crainte que les Eftrefles ne fe vengeaffent fur fa famille de l'obéïffance qu'il rendoit aux Czars. Cette crainte qu'ils pouvoient avoir n'étoit pourtant pas fans fondement. Les Allemands avoient leurs quartiers dans un Faubourg de Mofcou, & les Eftrefles ne manquerent pas de s'y tranfporter, dans le deffein d'y faire main-baffe, mais ils furent arrêté par les remontrances de quelques-uns de leurs vieux camarades, qui leur firent connoître que s'ils maffacroient les femmes des Allemands, outre la vengeance des maris qui iroient con-

tr'eux à tout excès, ils ne devoient espérer ni paix, ni pardon, après une action si barbare : ils furent touché de ces raisons : le quartier fut conservé, & ils chercherent à faire leur paix. La Cour ayant jugé à propos de leur pardonner, les Czars retournerent à Moscou, accompagnés de la noblesse & de tous les officiers étrangers, les Estreles qui vinrent à leur rencontre sans armes, se jetterent par terre, & crierent miséricorde.

Les Princes ayant fait signe de la main qu'on leur pardonnât, les soldats se leverent & les conduisirent jusqu'au Palais, avec de grandes démonstrations de joye. La mort de Couvenski & de son fils, produisit l'effet que la Princesse avoit attendu. Elle obtint pour elle la Regence de l'Etat, en vertu de laquelle elle confera à Galischin son favori, la Charge de Grand-Chancelier, & celle de Ministre d'Etat temporel ; c'est-à-dire, d'Administrateur pendant un certain tems, & distribua par ses avis les autres Charges considérables à ses créatures. Galischin commença les fonctions de sa Charge de Chancelier par une exacte perquisition des Estreles coupables de la sédition qui venoit d'être étouffée. Il fit exécuter les principaux, & condamner les autres en éxil. On en composa quatre Regimens, dont

l'un fut relegué à Biologrode, frontiere de Tartarie; l'autre à Sibirka sur le Volga, dans le Royaume de Cazan; le troisiéme à Kourska en Ucraine, & le quatriéme à Sueska dans le même Pays.

Tout étant ainsi pacifié, & la Princesse Sophie qui avoit de l'amour pour Galischin, se voyant en état de tout entreprendre, voulut s'assûrer de lui entiérement par le mariage. Toute la difficulté étoit de se défaire de la femme de ce Prince, à quoi il ne pouvoit se résoudre, ayant naturellement de l'honneur, outre qu'il en avoit eu de grands biens, & des enfans qui lui étoient chers. Cependant comme les femmes sont ingenieuses, elle fit si bien qu'elle engagea Galischin à porter sa femme à se faire religieuse; moyennant quoi, selon la Religion des Moscovites, il obtiendroit peu de tems après du Patriarche la permission de se remarier, en exposant que la force de son temperament ne lui permettoit pas de garder le célibat. La femme de Galischin, ayant donné les mains à la chose, la Princesse ne douta plus qu'elle ne réussit dans ses desseins, qui étoient de se placer elle-même sur le Trône; pour cela il falloit faire approuver à Galischin la mort des Czars, qu'elle avoit absolument resolue. Ce Prince plus habile qu'elle, & moins

amoureux, lui repreſenta l'horreur de ce crime, lui faiſant comprendre qu'il ne manqueroit pas de leur attirer la haine de tout le monde, laquelle quoique cachée, pourroit un jour éclater, & donner occaſion aux Mécontens, ſous prétexte de venger les Czars, de faire contr'eux ce qu'elle avoit fait contre Couvenski. En la détournant de ſon deſſein, il lui en fit approuver un autre plus raiſonnable & en apparence plus ſûr. Ce fut de marier le Czar Jean, que dès que ce Prince auroit des enfans, le Gzar Pierre n'auroit plus d'amis ni de créatures: qu'en ce cas-là ils ſe marieroient, & pour rendre leur mariage plus agréable à toute la Moſcovie, ils feroient élire pour Patriarche le Pere Silveſtre, Moine Polonnois, Grec de Religion, & homme habile, qui propoſeroit auſſi-tôt un Ambaſſade à Rome pour la réunion de l'Egliſe de Ruſſie; qu'enſuite ils contraindroient le Czar Pierre à ſe faire Prêtre, ou ſi cela ne ſe pouvoit, qu'ils trouveroient moyen de s'en défaire par des voyes ſûre & moins odieuſes que celles que propoſoit la Princeſſe, qu'ils obligeroient le Czar Jean à ſe plaindre de ſa femme, & à faire voir que les enfans qu'elle auroit eus, ne ſeroient point de lui; que de cette maniére ils la feroient mettre dans un Couvent, après quoi ils ſe-

roient obtenir au Czar Jean la permission d'en épouser un autre dont ils seroient sûrs qu'il n'auroit aucuns enfans, que par ce moyen sans craindre d'en courir la haine des Russiens; ils seroient les maîtres de l'Etat pendant la vie de cet inhabile Prince, & les héritiers après sa mort n'y ayant plus de mâle dans la famille des Czars.

La Princesse trouvant également son compte à ce dessein y consentit, & laissa à Galischin le soin de le faire réüssir, il commença par marier Jean: & comme les Czars ne s'allient jamais dans les Pays étrangers, & qu'ils choisissent parmi les plus belles filles de toute la Russie, qu'on leur amene à la Cour, celle qui leur plaît le mieux, il ne fut pas difficile à Galischin de lui donner une femme qui convînt à ses desseins. Cependant la paix ayant été faite avec la Pologne, on délibera dans le Conseil de guerre d'envoyer en Crimée contre les petits Tartares, un corps d'armée considérable, & le Prince Galischin en fut nommé Généralissime, il fit ses efforts pour se décharger de cet emploi, mais la pluralité des voix l'emporta, & quoiqu'il vît bien qu'on ne cherchoit qu'à lui nuire en le faisant sortir de Moscou, il fut engagé d'honneur à prendre la conduite de cette expédition en 1687. La campagne finie, Galischin par les pré-

ſens qu'il eût l'adreſſe d'obtenir des Czars, ou plûtôt de la Princeſſe, en faveur de l'armée, appaiſa certains mouvemens qui s'élevoient dans les troupes contre ſa perſonne, & gagna encore les principaux de la nobleſſe, par des emplois qui les dédommageoient de leurs dépenſes, de ſorte qu'il fut reçu à la Cour avec tous les témoignages de joye qu'il pouvoit ſouhaiter, & reprit en main les affaires avec plus d'autorité qu'auparavant. La femme du Czar Jean accoucha, mais le malheur ayant voulu que ce ne fut que d'une fille, il fallut ſe conſoler en attendant mieux.

Toute cette intrigue ne put être conduite ſi ſecrettement, que les amis du Czar Pierre n'en fuſſent inſtruits.

Ils voulurent y donner remede, mais ne ſe ſentant pas aſſez puiſſans pour l'entreprendre en l'état où étoient les choſes, ils engagerent un autre Prince Galiſchin, parent de celui-ci, à ſe joindre à eux, & l'inſinuerent ſi-bien dans les bonnes graces du jeune Czar, qu'il en devint favori, une ſeconde expédition ayant été réſoluë en Crimée en 1689. on obligea, ſous prétexte d'eſtime, le grand Galiſchin à aller pour la ſeconde fois commander l'Armée.

On donnera dans la feüille ſuivante la ſuite de cette Hiſtoire.



NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. VII.

Suite de l'Histoire de la Princesse Sophie.

PEndant son absence on maria le Czar Pierre malgré la Princesse, une action si hardie grossit son parti, & toute la jeunesse se déclara pour ce Prince; Galischin de retour de cette seconde campagne trouva les affaires dans un changement qui lui donna de grandes inquiétudes. Le mariage de Pierre & la grossesse de sa femme avoient rompu toutes ses mesures, l'audience lui fut refusée, & ce ne fut que par les priéres de la Princesse qu'il fut admis à baiser les mains du Czar. Il essuya de sanglans reproches sur le mariage du Czar Jean, & il ne put venir à bout de justifier sa conduite. Quelques jours s'étant passés avec assez de tranquillité pour Galischin, la Princesse voulut répandre

des biens considérables parmi les Bojars ; & reconnoître par-là les bons services qu'ils avoient rendus ; mais le Czar Pierre s'y opposa fortement, sous prétexte de faire examiner la qualité des services, afin d'y proportionner les récompenses, & ce ne fut qu'après des instances bien des fois réïterées, qu'elle obtint enfin le consentement de faire ce qu'elle souhaitoit. Les dons qu'elle fit aux Chefs d'armées aux autres Officiers Généraux, & même à tous les Gentils-hommes qu'elle étoit bien aise d'affermir dans son parti, causerent d'autant plus d'étonnement qu'ils n'avoient point encore été pratiqués en Moscovie, & que les Czars s'étoient toûjours contentés de donner une veste Royale à ceux qu'il leur plaisoit d'honorer ; cependant la Princesse n'étoit pas contente, quoiqu'on l'eût laissé maîtresse des libéralités qu'elle avoit jugé à propos de faire ; on lui avoit fait acheter fort cher ce plaisir par les oppositions qu'elle y avoit rencontrées, ce qui lui étoit sensible au dernier point, après avoir gouverné l'Etat à sa fantaisie, & sans aucune contradiction pendant plusieurs années. Ce qui venoit de lui arriver lui faisoit voir, que plus elle laisseroit augmenter l'autorité de son frere, plus elle verroit diminuer son pouvoir. Elle s'imaginoit avec beaucoup d'apparence que s'il

ne lui avoit pas refuſé abſolument la permiſſion qu'elle lui avoit demandée, il s'étudieroit à l'avenir à lui refuſer des graces, & prendroit plaiſir à perdre ſes créatures, pour l'obliger après divers mécontentemens à quitter la partie, & à ſe retirer dans ſon Couvent: elle ne pouvoit rien prévoir de plus terrible pour elle. Ainſi ſon ambition la dévorant, comme elle étoit courageuſe au-delà des perſonnes de ſon ſexe, elle réſolut de tout tenter pour ſe maintenir dans le poſte où elle étoit, & ſe repentant d'avoir ſuivi ſi long-tems les conſeils moderés de Galiſchin, elle lui fit comprendre que s'ils laiſſoient le Czar Pierre ſur le trône, leurs ennemis ne ſe contenteroient pas de la ruiner de crédit inſenſiblement; mais qu'ils pouſſeroient la choſe plus loin, en la forçant de rentrer dans ſon Monaſtére, ce qui ne pouvoit arriver qu'elle ne l'entraînat en même tems dans ſa chûte, lui, ſa famille, & tous ſes amis. Galiſchin ne put réſiſter à ſes raiſons, & bien qu'il eût beaucoup de prudence, & qu'il fût naturellement ennemi de tous les conſeils violens, il trouva tant d'apparence dans toutes les choſes qu'elle lui repréſenta, qu'il ne put ſe défendre d'entrer dans la conſpiration qu'elle méditoit. Il auroit bien voulu ſeulement avant qu'on entreprît rien, envoyer

son fils aîné en Pologne, sous prétexte d'ambassade, avec la plus grande partie de ses richesses, afin de s'y pouvoir mettre à couvert de l'orage, si le projet manquoit de succès; mais l'impatience de la Princesse l'emporta, elle lui remontra qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & que ce qu'il vouloit faire seroit une précaution inutile, puisqu'après toutes les mesures qu'elle avoit prises depuis fort long-tems, elle étoit sûre de l'exécution de son dessein. Elle prit donc la résolution de se défaire du Czar Pierre qui étoit alors à une de ses maisons de plaisance, appellée Olerokeusko, à une petite lieuë de Moscou; elle chargea de cette dandangereuse commission, Théodore Thekelavitau, Président de la Chambre des Estresles, qui de simple Ecrivain, étoit devenu par l'appui de cette Princesse, *Akatrik*, ou *Porte-épée*, dignité immédiatement après les Bojars Sénateurs. Ce Theodore promit d'exécuter fidellement l'ordre de la Princesse Sophie. Il assembla six cens Estresles affidés, & commandés par un Colonel dans le Château de Crim, résidence du Czar & du Patriarche, & où sont toutes les Chambres de Justice, & s'étant mis à leur tête, il les disposa à le suivre à Obrokeusko; mais dans le tems qu'il ordonnoit de leur mar-

che, deux de ces Eſtreſſes, touchés de remords, réſolurent de ne point ſoüiller leurs mains dans le ſang de leur Prince, & s'étant dérobés ſans qu'on y prît garde, ils coururent avertir le Czar Pierre, qui ſurpris au dernier point, ſe leva de ſon lit, & fit avertir ſes oncles freres de ſa mere, pour les conſulter ſur ce qu'il avoit à faire: on réſolut d'envoyer à la Ville pour s'informer de la verité du fait, & ceux qui furent chargés de cette commiſſion ayant rencontré Thekelavitau, à la tête de ſes Eſtreſſes, ſe tirerent à quartier, & prirent enſuite les devans pour en avertir le Czar. Il n'eut que le tems de monter en Caroſſe à la hâte avec ſa mere, ſa femme & ſa ſœur, & ſe ſauva du côté du Couvent de la Trinité, ſuivi de ſes plus fideles ſerviteurs: les conjurés arrivés chercherent par tout le Czar, & ceux des Eſtreſſes qui étoient de garde, ne ſçachant rien de l'affaire; mais ſeulement étonnés de ſa fuite, dirent à leur Préſident qu'il étoit parti la nuit avec grande précipitation. Thekelavitau retourna vers la Princeſſe, qu'il ne trouva pas moins chagrine que lui de ce que l'entrepriſe avoit manqué; cette fuite cauſa beaucoup d'étonnement dans Moſcou; on n'en pouvoit deviner la cauſe, mais ſur le ſoir on ſçut que le Czar Pierre avoit

envoyé faire à la Princesse de grands reproches de sa perfidie. Elle nia tout, & soutint qu'on s'étoit allarmé mal à propos, en donnant le nom de conjurés à des Estresles qu'on envoyoit relever la garde, & qu'on lui faisoit tort de lui croire l'ame assez noire pour pouvoir penser à perdre son frere. Comme on releve ordinairement la Garde de jour, & que les Estresles étoient arrivés de nuit à Obrokensko, on demeura persuadé de la chose. Le Czar Pierre écrivit à tous les Bojars & à toute la noblesse, qu'ils eussent à se rendre incessamment à la Trinité, & ayant averti tout l'Empire de l'attentat de Thekelavitau, il envoya des ordres à toutes les Villes de tenir la milice prête pour le soutenir. On accourut de tous les endroits du Royaume, & en moins de huit jours, il vit auprès de lui un grand nombre de Noblesse, il envoya aussi ordre à Galischin de se rendre à la Trinité, mais il s'excusa sur ce que le Czar Jean le retenoit. Pendant ce tems la Princesse employoit tout pour avoir de son parti les Estresles que Pierre se ménageoit, elle en fit appeller certains Officiers, qui préférablement aux Colonels, ont en de semblables occasions grand pouvoir sur les esprits, & les ayant fait ranger au bas de l'escalier, le Czar Jean & elle sortant de

la Meſſe, s'arrêterent, & le Czar leur dit que ſon frere s'étant retiré à la Trinité ſans que l'on en ſçût la cauſe, il avoit deſſein ſans doute de troubler l'Etat, & que pour éviter les facheux inconveniens qui pouvoient naître de ſa retraite, il leur défendoit de lui obéïr, quelqu'ordre qu'ils en reçuſſent. La Princeſſe appuya cette défenſe, mais les Eſtreſles ne laiſſerent pas de ſe rendre auprès du Czar Pierre; de ſorte qu'ayant appris que la plûpart des Bojars s'étoient joints à lui, elle ne trouva point de plus ſûr parti pour elle, que de tâcher à faire ſa paix. Cette Princeſſe choiſit pour cela deux de ſes Tantes, ſœurs de ſon Pere, & une de ſes ſœurs, qui ſur ſon exemple étoient ſorties du Couvent, & qu'elle n'avoit oſé y faire rentrer, de peur que ſes ennemis n'en priſſent ſujet de l'y vouloir faire rentrer elle-même. Elle les envoya à la Trinité, où étant reçuës à l'endroit qui ſervoit de retraite au Czar, elles le priérent de ne point ajouter foi aux bruits que l'on avoit répandus, l'aſſurant qu'il y avoit du mal entendu dans cette affaire, qu'on vouloit malicieuſement broüiller le frere avec la ſœur, & qu'il pouvoit en ſûreté revenir à Moſcou. Le Czar leur fit ſi-bien voir que ſa terreur n'avoit point eté panique, que convaincuës de la conſpi-

ration, par les circonstances; elles commencerent à pleurer, protestant qu'elles n'y avoient aucune part, & jurant qu'elles ne retourneroient plus à Moscou, resoluës de vivre ou de mourir avec lui. La Princesse ayant eu avis du mauvais succès de la négotiation de ses Tantes, elle s'adressa au Patriarche, & en lui marquant toute sa douleur elle fit si bien que le bon-homme consentit à s'emploier pour l'accommodement qu'elle souhaitoit; il partit le même jour, exposa au Czar le sujet de sa visite, & n'oublia rien de ce qu'il crut propre à remettre la bonne intelligence entre le Czar, & la Princesse sa sœur: mais il fut fort étonné d'apprendre que la conspiration s'étendoit jusqu'à lui, & que si le dessein avoit réüssi, le Moine Silvestre se seroit fait reconnoître Patriarche. Cette nouvelle étourdit extrêmement ce bon-homme. Il crut qu'il ne feroit pas mal de demeurer à la Trinité, jusqu'à ce qu'on eût éclairci & pacifié les choses, & en même temps il fit une déclaration publique pour mettre les Conjurés en Arrêt. La Princesse doublement affligée, assembla les gens de son parti, & dans le Conseil qu'ils tinrent ensemble, il fut résolu que l'on tiendroit Thekerlavitau dans le Palais; elle prit ensuite le chemin de la Trinité, accompagnée de

Galischin & de la plûpart de ses amis, afin de tâcher d'appaiser son frere, qui de son côté avoit envoyé de seconds ordres aux Estresles de se rendre incessamment auprès de sa personne. Elle n'étoit pas encore à moitié chemin, lorsqu'un Bojar, qu'envoya le Czar au devant d'elle, l'obligea de retourner sur ses pas, en lui disant qu'elle ne seroit pas reçuë. La Princesse n'ayant pas jugé devoir passer outre, & appréhendant la colere de son frere, reprit le chemin de Moscou. Le lendemain les Estresles, & les Allemans se rendirent tous à la Trinité, les Bojars s'y assemblerent, & résolurent entr'eux d'envoyer prendre les traitres en quelque lieu qu'on les pût trouver. Un Colonel à la tête de quatre cens hommes fut chargé de cette commission; il vint à Moscou, & marcha au Palais; là il demanda hautement qu'on lui livrât Thekelavitau; on fit d'abord quelque résistance, mais le Colonel ayant persisté, la Princesse qui se vit abandonnée, & qui craignoit les suites de son refus, livra le coupable & ses adherans qui furent conduits chargés de chaines à la Trinité.

D'un autre côté Galischin voyant sa fortune sur le point d'être renversée, & se flattant de la pouvoir soutenir par sa fermeté, résolut d'aller lui-même justifier

ſa conduite auprès du Czar, il prit le chemin de la Trinité, accompagné de ſon fils & de plusieurs grands Officiers ſes créatures; mais la porte du Couvent ſe trouva fermée pour lui & pour ſa ſuite; & après qu'on lui en eut refuſé l'entrée, on leur donna des gardes à tous, avec ordre de ne point ſortir de la maiſon où ils étoient. Si-tôt que Thekelavitau fut arrivé, il fut conduit dans le grand ſalon, ou le Czar avoit aſſemblé ſes Bojars, on l'interrogea quatre heures, & de-là on le mena dans une tour du Couvent, où il ſouffrit la torture, c'eſt-à-dire, les étriviéres de la façon qu'on les donne en Moſcovie, ce ſuplice eſt des plus cruels. On attache le patient ſur le dos d'un homme robuſte, qui eſt tout droit ſur ſes jambes, appuyant ſes mains ſur une eſpece de banc à la hauteur de la tête; l'Exécuteur eſt à trois pas de là, avec un foüet de nerf de bœuf, ayant au bout trois aiguillettes de cuir d'Eland, cru, & non tanné, & qui par conſéquent ne tranche gueres moins qu'un raſoir, il en donne de toute ſa force ſur le dos du patient, & fait ruiſſeler le ſang à chaque coup. Thekerlavitau en ayant eſſuyé quelques uns, avoüa qu'il s'étoit chargé de tuer l'Impératrice mere, & le Czar Pierre, & que la Princeſſe Sophie l'avoit pouſſé à cet-

te entreprise, dont il découvrit toutes les circonstances. Le Czar, quoique fort persuadé de l'inhumanité de sa sœur, ne voulut pourtant point deshonorer publiquement une Princesse de sa Maison; & le jeune Galischin, favori du Czar, eut besoin de tout son crédit pour l'engager à ne pas ternir l'honneur de sa famille par le suplice de son parent, Prince du même nom: on examina ensuite sept scelerats, qui devoient exécuter le massacre, on leur donna la question extraordinaire, qui fut de leur raser la tête, & de leur faire tomber goute à goute de l'eau boüillante sur le crane, ce qui leur fit aussi-tôt confesser tout par l'excès de la douleur: après qu'ils eurent déclaré leur crime, & nommé tous ceux qui étoient de la conspiration, on passa deux jours à déliberer ce qu'on feroit des criminels. Galischin, son fils, & ses amis, furent condamnés à l'exil, la Sentence lui fut prononcée au pied de l'escalier, par un Secretaire d'Etat, il l'écouta debout, & environné de Gardes, elle portoit qu'il lui étoit ordonné de la part du Czar de se rendre à Karga, ville sous le Pole, & d'y demeurer le reste de ses jours, en disgrace de Sa Majesté, dont la bonté cependant étoit telle, qu'elle lui accordoit trois sols par jour pour sa subsistance; sa

justice ordonnant que tous ses biens seroient confisqués au trésor. Le malheureux Galischin ayant fait une inclination, & répondu seulement qu'il étoit difficile de se justifier devant son maître, se retira, & fut conduit au lieu de son exil par un Colonel.

On dépêcha un Secretaire d'Etat à Moscou, pour se saisir de son Palais, où l'on trouva quantité de meubles très-riches; cent mille ducats enterrés dans une cave, quatre cens poutes de vaisselle d'argent; chaque poute valant quarante francs, & quelques especes d'argent monnoyé. Sa femme, son fils, & la femme de ce fils furent envoyés au même exil; le lendemain Thekelavitau eut la tête coupée sur un billot, & l'on punit du même supplice deux des sept Estresles qui devoient porter les premiers coups. Le Colonel qui s'étoit chargé de commander le détachement eut les étrivieres; après qu'on lui eût coupé la langue, il fut relegué en Siberie avec un sol par jour pour sa subsistance; les cinq autres eurent aussi la langue coupée, & furent envoyés au même lieu, pour la chasse des Martres Zibelines. Toutes ces exécutions finies, le Czar Pierre fit conduire la Princesse Sophie dans le Monastere qu'elle avoit fait bâtir à une demie lieuë de

Moſcou. Ce Prince revint à Moſcou, où il fit ſon entrée à cheval, les dix-huit mille Eſtreſles de la Garde étant ſur les armes, un quart d'heure après ſa femme & ſa ſœur arriverent en caroſſe, & tous enſemble ils allerent deſcendre au Palais. Le Czar Jean vint recevoir ſon frere au haut du degré, ils s'y embraſſerent, & s'étant promis l'un & l'autre leur amitié, chacun deux ſe retira dans ſon appartement particulier; depuis ce tems là il ne s'eſt fait mention de Jean qu'à la tête des actes. Telle fut la fin de la Regence de la Princeſſe Sophie qui ſe ſeroit conſervée dans ſa puiſſance, ſi elle s'étoit contentée de gouverner l'Etat ſous ſon frere: mais pour s'être livrée à ſon ambition, elle s'eſt vûë confinée pour le reſte de ſes jours dans un Convent qu'elle abhorroit, avec 200. Religieuſes qu'elle avoit fait venir expres de Kiovic dans le deſſein de s'acquerir le plus de créatures qu'elle pourroit, ayant depuis tenté, mais inutilement, de ſe ſauver en Pologne. Le Czar Jean mourut peu de tems après, & laiſſa ſon frere Pierre ſeul Monarque de ce vaſte Empire, qu'il a rendu très-floriſſant par le ſoin qu'il a pris d'y établir des Manufactures, & d'y faire fleurir les Arts. Ce Prince qui poſſedoit d'éminentes qualités, étoit d'une grande taille, il la

voit le visage beau, les yeux assez grands; mais un peu égarés, il a mérité le nom de *Grand* par ses conquêtes, & ses travaux, il se divertissoit cependant à faire tirer ses favoris les uns contre les autres, qui bien souvent s'assommoient à l'envie pour faire leur cour. L'Hyver il faisoit faire de grands trous sur la glace, & obligeoit les plus grands Seigneurs à passer pardessus en traineaux, il se rejoüissoit quand il les voyoit tomber dans ces trous où beaucoup se noyoient par la foiblesse de la nouvelle glace. Plaisirs de la nation, sans doute? ainsi que l'on a vû dans d'autres pays se plaire aux courses de Taureaux, & aux combats particuliers.

LA TRAHISON PUNIE, ou l'Heureux Traître.

HISTOIRE.

S'Il est certain qu'on n'aime pas quand on veut, il ne l'est pas moins qu'on ne cesse point d'aimer quand la raison le conseille; il y a un je ne sçai quoi qui l'emporte sur tous les raisonnemens que l'on peut faire, & auquel souvent il est inutile qu'on s'obstine à résister. Une jeune Demoiselle plus belle que laide, mais non pas assez pour toucher sensiblement

ſans qu'on la connût, ſe trouva dès l'âge de quinze à ſeize ans, d'un eſprit mûr & ſolide, qui la mettant en état de voir ſes défauts dans ceux d'autrui, lui donna en même tems une grande attention ſur les moyens de s'en corriger. Ce fut ſon unique étude. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût univerſelle, & que perſonne ne voulût s'en exempter; l'application qu'elle eut à veiller ſur elle-même, la rendit honnête, douce, inſinuante, & ne lui laiſſa pour toute fierté que celle qui fait eſtimer les perſonnes de ſon ſexe. Léandre Gentilhomme aſſez riche, & d'une naiſſance qui le pouvoit diſtinguer, ne la put voir quelque tems ſans être touché de ſon mérite. Il eut pour elle beaucoup d'aſſiduité, & l'on n'en fut point ſurpris. Son humeur égale & complaiſante; la vivacité de ſon eſprit, & l'enjouëment qui accompagnoit les moindres choſes qu'elle avoit à dire, la rendoient digne d'un pareil attachement; mais s'il s'acquit ſon eſtime, il ne put gagner ſon cœur. Elle vouloit bien le recevoir pour ami, & dès qu'il lui parloit comme amant, elle lui marquoit une froideur qu'il ne lui étoit pas poſſible de vaincre. Ainſi ce fut inutilement qu'il s'expliqua: ſa paſſion n'eut aucun ſuccès, & la mere de la Demoiſelle, qui trouvoit l'affai-

re avantageuse, ne put l'engager à y consentir. Cependant Léandre se flattant qu'avec le tems il lui feroit perdre son indifference, continua toujours de la voir; & son amour paroissant fort violent, on blamoit la Belle de son obstination à n'y pas répondre. Elle répondit que pour se résoudre au mariage, il falloit que l'étoile s'en mêlât, & qu'elle attendoit sans impatience ce que la sienne résoudroit de sa fortune. Cette réponse ayant été rapportée devant Oronte, Cavalier, plein de mérite, & son voisin, il dit agréablement qu'il n'y avoit point d'autre étoile que le cœur, & qu'apparemment l'amant dont il étoit question voulant toucher celui de la Belle, ne s'y prenoit pas comme il devoit: on lui répondit que c'étoit une avanture à tenter pour lui, que la Demoiselle méritoit les soins du plus honnête homme, & qu'il acquereroit beaucoup de gloire de réussir à une conquête, où un Gentilhomme avec une forte passion & beaucoup de bonnes qualités, sembloit avoir échoüé; il se trouva touché de ce défi. Il se résolut à voir la Belle; & s'assûrant sur sa bonne mine & sur l'agrément qu'il sçavoit donner à la conversation; il mit en usage tout ce qu'il crut propre à le faire aimer; la Demoiselle le regarda attentivement, rien ne

lui déplû dans ſa perſonne. C'étoit un air libre, & un dehors prévenant, qui ſe faiſoit écouter avec plaiſir Auſſi ne futelle pas fâchée de le connoître. Toutes ſes viſites furent agréablement reçuës & il y avoit des inſtans où elle croyoit ſentir pour lui ce qui lui ſembloit n'avoir jamais ſenti pour perſonne ; mais malgré de ſi douces diſpoſitions, ſon penchant, qu'elle ne démêloit pas bien, ne pût prévaloir ſur ſa raiſon, & ſi ſon cœur commençoit à lui être favorable, elle s'en rendoit ſi bien maîtreſſe, que rien ne lui échappoit qui pût le faire connoître, elle auroit été charmée de s'en voir aimée, mais quelques fortes aſſûrances qu'il pût lui donner de mettre tout ſon bonheur à lui plaire ; comme elle avoit beaucoup de diſcernement, elle y remarquoit toujours plus d'eſprit que de paſſion, & quoique ce qu'il lui diſoit n'eût rien de contraint ni d'étudié, ſes yeux ne parloient pas ſi bien que ſa bouche, & il y avoit un arrangement dans ſes douceurs qui empêchoit qu'elle ne les prît pour des vérités. Cependant plus il la voyoit, plus il découvroit en elle un fond de mérite qui lui avoit d'abord été inconnu, & qui ſe développant de jour en jour, lui fit admirer une grandeur d'ame dont il fut charmé. Rien n'étoit ſi noble que ſes

ſentimens, & ſon eſprit n'avoit pas moins de ſolidité, qu'on y remarquoit de délicateſſe. Tout cela fit ſon effet. Oronte qui avoit entrepris de ſe faire aimer, ſans autre deſſein, aima véritablement, & commençant à n'exprimer plus que ce qu'il ſentoit; il le fit d'une maniere, qui ne manqua pas de perſuader. Ce n'étoient plus des diſcours ſuivis, il diſoit cent fois la même choſe & il la diſoit toujours avec plus de force. La Belle, pour l'enflamer davantage, lui cacha long-tems qu'elle fût convaincuë de ſon amour, & ſon incrédulité, quoi qu'affectée, fut un aiguillon pour le porter au dernier excès. Enfin, ſes empreſſemens qu'il redoubloit à toute heure, adoucirent la fierté qui l'empêchoit de ſe rendre. Elle fut contrainte de lui avouer qu'elle croyoit être aimée, & elle ne put lui faire un aveu ſi doux pour lui, ſans lui faire voir en même tems qu'il étoit aimé. Quels tranſports ne fit-il pas éclater quand il ſe vit ſûr de ſon bonheur? Il ne fut plus queſtion que de terminer le mariage, & on ne le pouvoit conclure aſſez-tôt pour ſatisfaire ſon impatience; ainſi ce lui fut quelque choſe de cruel que la néceſſité qu'on lui impoſa d'attendre l'arrivée d'un oncle de la Demoiſelle, dont elle héritoit en partie, & qui ne pouvoit ſe ren-

dre à Paris de plus d'un mois. Le chagrin que lui donna ce retardement fut soulagé par le plaisir qu'il eut de se voir aimé d'un amour sincere. En effet la Belle qui s'abandonna au je ne sçai quoi qui l'avoit vivement frappé à la premiere vûë du Cavalier, le trouvant digne de sa plus forte tendresse, ne mit plus de bornes aux sentimens que son penchant l'obligeoit de prendre. C'étoit sa premiere passion, & elle fut vive & très-véritable. Léandre qui s'étoit attaché à elle depuis si long-tems ne put voir sans une extrême douleur qu'un autre eût vaincu son indifference, après tant de soins qu'il avoit perdus pour s'en faire aimer. Il lui en fit des plaintes touchantes; & elle rejetta ce qui arrivoit sur l'ordre immuable de la destinée. Cependant Oronte tout convaincu qu'il étoit du parfait mérite de la Belle, s'oublia assez, pour se laisser ébloüir à la beauté. Une jolie Brune que le hazard lui fit voir dans un quartier des plus éloignés du sien, parut à ses yeux toute brillante. Il n'y avoit rien de si engageant que l'exterieur de sa personne; tout y étoit plein de graces, & il étoit mal aisé de se sauver de ses charmes, quand elle vouloit se servir de leur pouvoir; il lui conta des douceurs. Elle prit plaisir à les écouter, fort persuadée qu'elle en

étoit digne. Rien ne fut plus vif que ce début, & dès ce premier moment ils se plurent l'un & l'autre. Il alla chez elle peu de jours après, on fut ravi de le voir, point de bornes à ses visites. Il découvroit tous les jours quelque nouveau charme dans sa nouvelle conquête; & à force de lui dire qu'elle étoit aimable, il la trouva telle, & son cœur demeura pris.

Comme elle ignoroit qu'elle avoit une Rivale, avec qui l'honneur ne permettoit pas à ce Cavalier de chercher à rompre, elle lui fit certaines avances qui le convainquirent, que s'il en vouloit faire la recherche on l'écouteroit favorablement. Elle étoit fort riche, & s'il n'eût pas eu d'engagement le parti n'étoit pas à dédaigner. Il suivit aveuglement les mouvemens de son fol amour. Il parla, il dit plus qu'il ne devoit; & la réponse qu'il eut, lui faisant une espece de néceſſité d'aller plus loin, il pouſſa la chose jusqu'à ne pouvoir plus reculer sans honte. Grand embarras! qui le jetta dans un trouble qu'il ne pût cacher aux yeux de sa premiere maîtreſſe. Elle voulut en sçavoir la cause, & il la rejetta sur ce que son oncle differoit trop à venir. Son chagrin ayant paru obligeant, on lui en sçût gré, & la Belle lui en tint un compte qui l'auroit charmé s'il n'a-

voit eu qu'elle dans le cœur ; mais enfin ſon déſordre ſe calma. Il parut plus amoureux que jamais ; & l'oncle étant arrivé, on ſigna le contrat de mariage. Il n'y avoit plus que deux ou trois jours juſqu'à celui qu'on avoit choiſi pour les marier, quand un incident fort imprévû, renverſa tous leurs projets. La Belle accompagnée d'une parente, étant ſortie pour aller à un Couvent d'un Fauxbourg où elle avoit quelque amie à voir, quatre hommes à demi maſqués ſe montrerent dans le tems qu'elle ſortoit de caroſſe, & l'ayant miſe dans une chaiſe de Poſte, malgré les efforts & les cris de ſa parente, ils avancerent ſi vîte, qu'en fort peu de tems elle les perdit de vûë.

Cette nouvelle qu'elle annonça à ſon retour, mit la famille dans une grande conſternation ; Oronte en fit paroître toute la douleur imaginable, & avec deux ou trois de ſes amis, ſans perdre de tems, il courut après les raviſſeurs ; mais leur diligence ne ſervit de rien, & on n'eut aucune nouvelle. Leandre qui avoit aimé la belle, s'étant abſenté depuis quelques jours, on ne douta point qu'il ne fût l'auteur de l'enlevement. On fit des pourſuites contre lui, & il ne les eut pas plûtôt appriſes, qu'il ſe préſenta, voulant ſe juſtifier, ſon amour ſeul lui atti-

roit les soupçons qu'on avoit formés. On a peine à ceder à son rival un bien qu'on croit avoir mérité ; mais cette présomption n'étoit pas une évidence, & il repoussa l'accusation avec tant de forcequ'aucun des parens ne voulut soutenir. Cependant la belle étoit enlevée, & on ne sçavoit que penser de ce malheur. On fit les plus exactes recherches, & quelques soins que l'on prît d'envoyer de tous côtés ; il fut impossible de découvrir ce qu'elle étoit devenuë. L'occasion étant favorable à Oronte, après qu'il eut fait de son côté tout ce qu'on pouvoit attendre d'un amant fort inquiet, il demanda aux parens qu'on lui rendît sa parole, & que le contrat qu'il avoit signé demeurât nul. Ce qu'il demandoit étoit trop juste pour le pouvoir refuser, la belle avoit disparu. Aucun d'eux ne pouvoit dire entre les mains de qui elle étoit, & quelque assurance que l'on eût de sa vertu un enlevement étoit toujours une tache auprès de gens délicats. Il ne se vit pas plûtôt dégagé, que se déclarant plus ouvertement à la jolie Brune ; il ne songea plus qu'à contenter son amour. Le mariage se fit, & les avantages qu'il y trouva du côté de la fortune, donnerent sujet à tous ses amis de se réjoüir du changement ; mais il n'en fut pas ainsi de lui. S'il eut une belle femme, riche, & qui lui avoit paru ai-

mable, il reconnut en fort peu de tems, que le dedans ne repondoit pas à ce bel exterieur dont il s'étoit laissé ébloüir. Elle étoit bisarre, imperieuse, aimoit à se distinguer par la dépense, & ne connoissoit pour toute raison que son caprice. Point de complaisance, point d'honnêteté. Elle vouloit ce qu'elle vouloit avec un entêtement qui la rendoit intraitable. Oronte eut beau vouloir ramener son esprit par la douceur; il l'aigrit en la flattant & la même bisarrerie qui l'avoit portée à l'aimer d'abord, changea tout d'un coup ce mouvement en aversion : elle le tenoit indigne d'elle, lui faisoit mille reproches, & ne s'appliquoit qu'à lui donner du chagrin. Fiere d'un vif éclat de beauté qui lui attiroit de l'encens par tout, elle ne pouvoit le regarder sans dédain; & s'opposant à toute heure à tout ce qu'il souhaitoit, elle le rendit le plus malheureurx de tous les Epoux. Ce fut alors qu'il se repentit véritablement d'avoir été infidele, & son repentit fut encore plus grand, quand trois mois après son mariage, la Belle que son cœur avoit trahie, parut tout d'un coup, ayant été ramenée par les mêmes hommes masqués qui la laisserent la nuit à dix pas de sa maison. Vous jugez bien qu'on s'en pressa de lui demander d'où elle venoit, & où on l'avoit menée depuis

plus de quatre mois qu'elle étoit perduë. Sa réponſe fut qu'on l'avoit traitée avec des honnêtetés inconcevables ; mais ſans qu'elle eût pû apprendre ni où ni avec qui elle étoit ; qu'après avoir d'abord marché pluſieurs heures, on étoit entré dans une forêt que l'on avoit traverſée toute la nuit, qu'au point du jour elle s'étoit trouvée dans une maiſon où uneDame âgée & civile, étoit venuë l'aſſurer qu'elle y ſeroit la Maîtreſſe, ſans qu'elle dût craindre qu'il lui arrivât rien de facheux ; que cette Dame qui venoit ſouvent manger avec elle, étoit la ſeule perſonne qu'elle eût vûë depuis ſon enlevement, avec une femme de chambre qui demeuroit toujours auprès d'elle pour la ſervir ; qu'elle avoit taché inutilement de la corrompre pour ſçavoir par quelle raiſon on l'avoit amenée en ce lieu là, & à quel deſſein on l'y retenoit, qu'on lui avoit dit ſeulement que ſi elle vouloit ſe marier, on ſe faiſoit fort de lui trouver un parti avantageux;mais qu'on ne lui avoit jamais nommé perſonne,& qu'enfin ſans lui donner aucun autre éclairciſſement ſur ſon aventure, on avoit trouvé apropos de la ramener.

On donnera la ſuite de cette Hiſtoire à la feuille ſuivante.

NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. VIII.

ELOGE DE L'ARAIGNE'E

AUX DAMES.

C'Est à vous que j'adresse ce discours, aimables & charmantes Dames, dont les mains subtiles & délicates donnent à tout ce qu'elles touchent toutes les figures qu'il leur plaît. Ne diroit on pas que nous sommes au tems des métamorphoses, & que le fil & la soye ne passent sous vos doigts, que pour y prendre autant de formes differentes ? Votre adresse me fait souvenir du beau modéle que la Nature nous propose, & que vous imitez si parfaitement. Je parle de l'Araignée, qui paroît d'abord si méprisable ; mais que cette idée ne vous effarouche pas. L'Araignée a assez de mérite pour enlever à

l'homme ſa plus grande gloire ; & ſi le langage de ce petit animal étoit entendu, autant que ſes merveilles ſont admirées, il détruiroit bien tous les raiſonnemens qui mettent l'induſtrie des hommes au-deſſus de la ſienne, & ne ſouffriroit pas même qu'on en fiſt ſeulement la moindre comparaiſon. Il y a long-tems qu'elle a lieu de ſe plaindre de notre ingratitude & de notre jalouſie. Il ſemble que la honte que l'on a de la voir exceller dans les beaux Arts, ſoit la cauſe de la guerre continuelle qu'on lui fait, les femmes ſurtout, à qui elle ſert de modéle dans les ouvrages dont elles ſe piquent le plus, auſſi bien que dans l'activité qu'elles doivent apporter au travail, les perſécutent de la maniere la plus cruelle. Il n'y a pas juſqu'aux ignorantes de Servantes, qui n'ayent ſans ceſſe les armes à la main, pour détruire ſes belles tapiſſeries dont elles ne connoiſſent pas le prix.

C'eſt pour la venger de toutes ces inſultes, que j'entreprens aujourd'hui ſon éloge.

Il eſt bien des hommes, & même des Héros, dont le panégyrique feroit fait en deux mots, ſi l'on s'en tenoit à la vérité pure. Que d'artifices ne faut-il pas employer pour colorer un faux mérite ? Il n'en eſt pas de même dans le ſujet que

j'entreprens de traiter ; il n'y a point de ſi petite Araignée de la belle eſpece dont je veux parler, dont le juſte éloge ne fournît un volume. Quel autre interêt que celui de la vérité, pourroit m'obliger à prendre ſa défenſe? C'eſt un inſecte, j'en conviens ; mais en dépit de ce nom injurieux, c'eſt une des grandes merveilles de la nature. Inſecte qui céde aiſément à l'homme, le vain titre de raiſon dont il n'eſt point jaloux, pourvû qu'on ne lui diſpute pas la gloire d'être le maître de pluſieurs ſciences & de pluſieurs arts, qui ſont les marques eſſentielles de cette raiſon qu'on fait tant valoir. Mais avant que d'entrer dans le détail des rares qualitez de l'Araignée, il eſt bon de rechercher ſon origine.

Cet animal, auſſi bien que pluſieurs autres que je connois, ne manquent pas de généalogiſtes flateurs. Je pardonne aux hommes qui n'ont rien pour ſe diſtinguer, que la qualité d'en faire chercher l'origine dans les ſiecles les plus reculés, & de ſe croire iſſus de quelque demi-Dieu. Si l'on en croit l'hiſtoire fabuleuſe, la race de cet animal accompli eſt deſcendue d'une certaine *Arachné*, Demoiſelle d'une illuſtre extraction, qui fréquentoit les Divinitez de ſon tems C'étoit la plus habile mortelle qu'on

eût jamais vûe en fait de tapisserie, & autres ouvrages de l'aiguille. Elle eut la vanité de s'égaler à Pallas, & même de la défier ; de quoi cette Déesse se tint fort offensée. Et comme la jolie petite créature, dont j'ai la cause en main, excelle en cet art, & qu'on ne sçait ce que devint cette *Arachné*, non plus que son frere qu'elle aimoit à la folie, on s'est imaginé que c'étoit un tour de Pallas qui les avoit changés tous deux en *Araignée*, à cause de la ressemblance du nom. Mais sans nous arrêter à la fable, pour rehausser la noblesse de l'Araignée, il suffit que cet animal ait servi à la fiction des plus fameux Poëtes, qui sçavoient bien choisir les sujets en qui il se trouvoit plus de mérite, pour les faire briller dans leurs ouvrages.

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis que le monde subsiste, l'Araignée a toujours été un objet d'admiration à ceux qui ont passé pour les plus grands Esprits. Ils ne font pas le même cas de l'un & de l'autre sexe de cette espece; ils les distinguent comme parmi nous, & préferent incomparablement celui qu'ils appellent le beau sexe. C'est celui-là seul qui se fait admirer, qui cultive les arts & les sciences, & qui fait les choses merveilleuses dont j'ai à vous entretenir. L'autre n'en

eſt que ſpectateur; il ſe contente de partager avec ſa chere moitié, mille petites douceurs qu'il eſt ravie de lui procurer ſans ſe donner aucune peine.

Ne croyez-vous pas que le beau ſexe chez les Araignées, tire vanité, comme nos Belles, de la beauté de leurs corps. Chez les beaux Eſprits c'eſt une bagatelle; & les Araignées ne ſe ſoucient pas de ſe diſtinguer par cet endroit: non qu'elles le prennent ſur le ton des précieuſes ridicules qui joignent l'indolence au faux ſçavoir, mais parce qu'elles ſont, pour ainſi dire, tout eſprit. Voilà de quoi intriguer les ſpéculatifs, & ce qui leur paroîtra ſans doute un paradoxe. Mais ce paradoxe, tout merveilleux qu'il paroît, eſt pourtant facile à concilier avec la vérité. Tout le corps de l'Araignée n'eſt qu'un fil, qui ſert à tout ce que ſon eſprit peut imaginer de plus ſubtil, de plus adroit, de mieux proportionné, & de plus régulier; c'eſt d'elle même, & de ſa propre ſubſtance, qu'elle tire toute la matiére de ſes ouvrages; & ſi ce fil preſqu'imperceptible eſt ſa propre production, comme les penſées ſont la production de notre ame qui ne ſont guéres differentes de la ſubſtance même qui penſe, il s'enſuit que ſi l'Araignée eſt matérielle, elle eſt du moins d'une matiere ſi ſubtile, qu'el-

le approche fort d'un esprit. J'ai pour garant de cette pensée, un ancien Docteur de l'Eglise qui s'y entendoit très-bien. C'est le grand Saint Augustin, qui, parlant du fil dont est composé le corps de l'Araignée, dit que l'esprit a beau fournir de nouvelles productions, il demeure toujours le même, & ne diminue point ; au contraire, il augmente ses facultés & les perfectionne davantage ; de même, dit ce Pere, le corps de l'Araignée ne cesse pas d'être entier, quoiqu'il produise continuellement des fils. Un autre Partisan celebre de l'Araignée nous fait connoître la justesse de ce rapport des fils dont elle est toute tissue, & dont elle fait tant de prodiges ; avec les raisonnemens de l'esprit dans la maniere de les ajuster. Après avoir employé leur finesse imperceptible, & la vîtesse de l'ouvriere, pour nous donner une juste idée des plus subtiles images que l'esprit tire des objets sensibles, & de l'usage qu'il en fait en un instant, en les combinant avec d'autres images, il va au devant des chicannes de ceux qui croyent qu'une substance ne cesse pas d'être corporelle, pour avoir quelque analogie avec l'esprit. Qu'il me soit permis d'ajoûter avec lui, que, non seulement ce fil tient beaucoup du spirituel, mais encore,

que l'Araignée n'étant qu'un peloton de ce fil, & ce peloton se remuant, & se devidant de lui-même avec tant de promptitude, d'industrie, & de délicatesse, que les hommes les plus habiles ne sçauroient rien faire de pareil, il paroît plus un esprit sans corps, que non pas un corps sans esprit.

Ce n'est pas néanmoins que l'Araignée n'ait aussi ses beautez corporelles : à en juger par la délicatesse de ses ouvrages, il faut qu'elle ait de fort jolis doigts : ce qui n'est pas un petit ornement, véritablement ce doit être quelque chose de bien mignon & de très-bien proportionné, son corps ne peut être que très-doux au toucher, & ni la peau, ni les cheveux de nos belles n'ont rien de si fin & de si délicat. Quand leur bon ami Ovide veut les dépeindre avec leur charmante chevelure pour les faire aimer, il la représente semblable au cotton qui couvre l'Araigné, & dont elle fait ses beaux tissus. Mais laissons ces agrémens du corps, & parlons de l'esprit dans les formes.

L'homme, si vous voulez, a tous les titres & les prérogatives d'une créature raisonnable ; mais s'il s'agit de le prouver par les effets, de mettre la raison en usage, d'être immanquable dans sa science, de servir de patrons aux plus sçavans, &

d'avoir l'approbation des plus habiles, il faut alors que l'homme qui fait tant le gros Seigneur, cede le pas à l'Araignée, comme à une Dame d'un très-haut mérite. Qu'on me nomme une ſcience qui ne ſoit emploiyée en ce que nous lui voyons faire, & dont elle ne ſe tire mieux que les plus habiles Docteurs. Tout le génie d'Euclide, occupé à imaginer des lignes qui ne furent jamais, & ſuant jour & nuit ſur les démonſtrations, n'eſt qu'une imitation de ce que fait l'Araignée; & il faut dire à ſa louange qu'elle ſçait mieux que lui la Géométrie pratique. Démocrite ne ſe mocque pas quand il aſſure que nous ne ſommes pas les Diſciples de l'Araignée en l'art de toutes ſortes de tiſſures; ſans tant parler, ſans tant raiſonner, ſans préceptes, ſans étude, ſans jamais avoir été à l'école, elle attrape cela le mieux du monde, au lieu que les hommes, avec tout leur eſprit, leurs patrons, & tous les efforts de leur imagination, ſont contraints de la prendre pour modéle. Elle n'eſt pas ſeulement bonne Géométre à tirer les lignes de ſa toile, puiſqu'elle lui ſert de Palais, de retranchement, de piéges, d'embuſcades; il faut qu'elle ſoit encore habile en Architecture, en fortifications, & en toutes les autres parties des Mathématiques, & qu'elle ſçache toutes

les ruses de la Guerre & de la Politique. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle n'a pas besoin de plan, de compas, d'instrumens, de coups d'essai; elle met en œuvre tout d'un coup, & dans la perfection. Tout ceci paroîtroit une fable si nous ne le voyions tous les jours de nos propres yeux, & si nous n'avions les témoignages des plus fins connoisseurs en ces sortes de sciences. Ils nous font remarquer que l'Araignée est immanquable dans son art. C'est un point bien essentiel que celui-là. Que d'erreurs! que de méprises! dont les plus habiles ne sont pas exemts, quand ils veulent réduire en pratique leur sçavoir! Il est bien difficile qu'on ne manque en quelque chose, & l'on sçait qu'en fait de Mathématiques, il suffit que l'instrument gauchisse tant soit peu, ne fût-ce que d'un point, pour manquer une ligne, un angle, un cercle bien régulier. Notre petite Mathématicienne n'est point sujette à tous ces défauts. Les lignes, les angles, les cercles qu'elle fait faire de toutes les façons, sont d'une justesse incomparable. Entrons un peu dans le détail de ses ouvrages, & voyons la travailler comme nous la représente un Philosophe de ses amis qui est le célebre Aristote.

Elle commence, dit-il, par tirer ses

fils en forme de lignes, un de rayons qu'elle étend tout au tour du centre à la circonférence; puis prenant le juste milieu, elle se met à tramer du centre vers les extrémitez du cercle : & ce n'est pas sans raison qu'elle choisit ce milieu qui renferme bien des mysteres. Après cet essai, elle travaille à se faire quelque petit château de la même tissure en quelque lieu le plus propre à son repos, & là, elle se tient en sentinelle. Si quelqu'un de ses ennemis déchire sa toile, elle l'a bientôt racommodée si bien qu'il n'y paroît pas. Elle ne va pas chercher bien loin de quoi faire cette toile; son ventre, comme je l'ai déja dit, lui fournit assez de coton ou de soye toute filée. Un fameux Auteur qui a fait son histoire, est surpris de cette prodigieuse fertilité qui sort du corps de cet animal, non en trompant les yeux, comme font ces Bateleurs, qui semblent tirer de leur bouche des centaines d'aulnes de ruban; mais on voit bien que tout le fil qu'elle met en œuvre vient de son cru. Notre Auteur n'est pas moins surpris de la dexterité de ses doigts, de la rondeur de ses fils, & de l'égalité de sa trame, du centre d'où elle commence un tissu plus serré, elle continue en élargissant ses vuides qui sont toujours d'une proportion égal ,& qui font

un ouvrage d'un seul fil que l'ordre & l'art rendent indissoluble. Quand il est achevé, vous diriez que c'est une place réguliere, dont la circonférence est divisée en faces & en angles plus égaux qu'on ne pourroit le faire au compas. Qu'il faut d'adresse pour la construction de cet ouvrage suspendu d'une maniere assez lâche pour ceder au vent, & s'en jouer en obéissant à son souffle, mais assez forte néanmoins pour lui résister ! Peut-on voir une Architecture mieux entendue que son logement ? C'est une autre sorte de tissure plus forte & plus chaude pour la garantir du froid. L'entrée en est faite comme celle des Villes bien fortifiées, qui est un peu de côté. Vous avez beau regarder dedans, vous ne voyez personne dans la place. Sçavez-vous à quoi servent ces longs fils que vous voyez détachés du corps de l'ouvrage ? Ce n'est pas seulement pour le tenir suspendu en l'air, & l'attacher d'une façon invisible en haut & en bas, à droit & à gauche ; ce sont encore autant de ponts de communication, soit pour accourir de son logement en sa citadelle, lorsque quelque petit étranger a l'indiscretion d'y voler, soit pour en visiter les dehors quand elle le juge nécessaire. Croiroit-on qu'on pût tirer tant d'usages d'un fil ? Mais quel fil ? Vous avez,

Mesdames, beaucoup d'adresse au bout des doigts ; vous filez d'une grande délicatesse : mais ne vous offensez pas si je dis qu'il n'en fut jamais aucune parmi vous qui puisse aller de pair avec l'Araignée ; elle file sa soye d'une subtilité si imperceptible, que vous ne sçauriez la distinguer de l'air qui l'environne, dont elle a la couleur. Voila ce qui s'appelle des *Sujets imperceptibles* qu'il n'appartient pas à tous les Orateurs d'entreprendre. Il faut en connoître la beauté aussi bien qu'on le fait parmi nous. Qu'on persécute cette Maîtresse Artisane, qu'on la traite de vil insecte, qu'on détruise par-tout ce que son bel art a construit ; c'est pourtant à qui la louera le plus dans l'histoire. L'un vous dira que c'est un miracle de la nature, un autre que l'Araignée est inimitable. Nous entendons dire à quelques-uns de ses Panegyristes, que c'est le grand Artisan du monde qui l'instruit lui-même, & que si les autres animaux ont quelque talent, il faut tirer l'échelle après cette habile Tisseranne, qui fait paroître elle-seule plus d'esprit que toutes les Fées ensemble. Il faudroit avoir perdu la raison pour ne rendre pas cette justice à celle qui a une si grande foule d'approbateurs Mais faisons un peu l'anatomie de son cœur, & voyons si elle a les inclinations aussi no-

bles que ses ouvrages sont parfaits en tout genre.

Nous avons déja dit que notre petite Architecte avoit de grands desseins dans son admirable structure, dont elle tire tous les alignemens du centre qu'elle sçait trouver en habile Géométre. Tous ses desseins tendent à prendre le divertissement de la chasse, pour laquelle elle a naturellement un fort penchant. Jusqu'ici nous avons pû voir qu'elle a toutes les inclinations des beaux esprits, par le plaisir qu'elle prend à mettre en pratique tout ce qui fait leur étude; car il n'est pas croyable qu'elle passe les jours & les nuits dans de si nobles occupations, seulement pour en tirer quelque profit ; mais par le plaisir secret qu'elle y trouve en vertu du penchant qui naît avec elle, dans quelques fonctions que nous l'ayons vûe s'exercer, elle n'y réussiroit pas si parfaitement, si elle ne se piquoit d'honneur. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la variété de ses desseins. Pour ne rien dire davantage de ses talens pour la tissure, la tapisserie, les ouvrages d'Ingénieur, & tout ce qui occupe les plus habiles Artistes, parlons seulement de sa passion favorite pour la chasse. Il n'y a point d'inclination plus noble que celle-là; c'est celle des Princes & des Rois ; & on a vû de grandes Déesses

ses, dont ce penchant a immortalisé la mémoire. Une marque qu'on a le sang noble, & qu'on est bon Gentilhomme, c'est quand on se sent du penchant pour la chasse. Cela supposé, l'Araignée va triompher de tout ce qu'il y a de chasseurs. Son inclination & son adresse dans cet exercice la vont faire primer entre les Rois & les meilleurs Gentilshommes. Que feroient nos Princes & nos gens de Qualité ? A quoi passeroient-ils le tems, si notre petite Diane ne leur avoit appris à chasser ? Ils n'auroient pas le plaisir de faire tomber un cerf, ou d'autres bêtes sauvages dans leurs toiles, si notre adroite Chasseuse ne leur eût enseigné à les faire sur le modéle des siennes, qui, selon des Auteurs dignes de foi, ont donné la naissance à toutes les autres : chacun tombe d'accord que c'est elle qui a enseigné l'art de la chasse, non seulement en général, mais encore de cette sorte de chasse que l'on fait aux oiseaux avec des filets. Ce n'est pas une petite obligation que les Nobles ont à l'Araignée, de leur avoir procuré un divertissement si agréable ; en effet c'est une chasseusse infatigable, qualité qui suffit seule pour fonder un titre de noblesse. Mais c'est peu d'avoir ce noble penchant, si l'on ne s'en sert avec adresse. Quels sont les meilleurs chasseurs du mon-

de qui atteignent à son habileté à cet égard? Si nous la suivons à la chasse, nous admirerons premierement la finesse de ses rets, dont à peine on peut voir les fils, étant, comme j'ai dit, de la couleur de l'air, ce qui est cause que les mouches fort étourdies s'y laissent prendre comme des sottes. Je ne sçai pourtant si elles sont aussi sottes qu'on les fait, surtout après qu'un aussi grand homme que Lucien leur attribue autant d'intelligence pour éviter les embuches de leur ennemie. Mais qui ne seroit attrapé par l'artifice dont se sert l'Araignée pour tromper les plus fines mouches? La toile de notre Chasseuse est tissue de maniere qu'il est impossible de remuer le moindre petit fil, que le mouvement ne se communiqué jusqu'aux extrêmitez de sa résidence: en quoi elle a parfaitement observé toutes les regles du mouvement; Touchez un fil, tous les autres sont ébranlés, & c'est son mot d'avis; quelque éloignée qu'elle soit, c'est comme si elle étoit dans une chambre pleine d'échos. Prononcez si bas que vous voudrez une parole d'un côté, on vous entend de l'autre. Rien de plus leger que l'Araignée. L'écho n'est pas plûtôt parti, qu'elle est au centre de sa toile, où tirant un peu le fil de cet endroit, elle comprime tout le reste de la tissure; & voilà Dame mouche

liée & garotée. La malheureuse fait une triste figure entre les pattes de l'Araignée victorieuse, qui la fatigue, la secoue, & lui succe le sang à gogo. Sa vigilance est merveilleuse à épier ces sortes d'occasions, & son pied est toujours alerte pour ne les pas manquer. S'il faut de la patience à un chasseur pour attendre que la proye passe, l'Araignée lui en donne aussi l'exemple. Elle est continuellement aux aguêts, & immobile comme une pierre, elle attend dans un grand silence son gibier qu'elle ne manque jamais, & dont elle est toujours sûre de se régaler, à la différence des chasseurs qui n'ont pas toujours cet avantage; ils ne prennent pas tous les liévres qu'ils courent, & souvent au lieu d'un bon dîner qu'ils espéroient faire, ils sont obligés de jeûner. Ce ne sont que des novices, en comparaison de Dame Araignée leur maîtresse. Cette petite Princesse ne laisse rien échapper de ce qu'elle chasse, elle n'a qu'à tirer un certain fil, c'est comme si elle avoit tiré un coup de fusil, l'oiseau est bas & c'est autant de mis dans sa gibeciere. Elle en prend autant qu'il s'en présente: elle en a toujours de reste pendu au croc. C'est ce qui lui fait tant aimer cet exercice, où elle trouve non seulement de quoi entretenir sa table, mais encore de quoi passer

sa vie agréablement. Sans sortir de dessus ses terres, elle trouve du gibier en abondance qu'elle n'épargne point, surtout quand il le mérite. Le moucheron est le plus ordinaire : après avoir fait enrager bien des gens, il vient finir ses jours sur les terres de notre chasseuse. Il n'y a point de petit animal plus insolent que celui-là. Vous sçavez l'histoire de celui qui, de propos deliberé, prit la résolution de faire enrager un Lion, en le perçant de son aiguillon dans les endroits les plus sensibles. Le Roi des animaux étoit prêt de succomber sous les supplices que le moucheron lui faisoit souffrir, lorsque celui-ci content de ce bel exploit, s'envola dans les airs chantant sa victoire, & en chantant alla donner sans y penser dans les filets de l'Araignée, qui aussi-tôt en fit justice : bien d'autres animaux ont eû le même sort, quoiqu'ils soient plus gros, on croiroit quelquefois qu'elle voudroit aussi prendre les hommes, & même tous les habitans d'une Ville, tant elle tend de filets dans les rues en un beau jour d'Esté. Ils sont si fins, ces filets, que, sans s'en appercevoir, on va donner dedans comme des mouches. Mais non, l'Araignée ne les montre que pour enseigner ce stratagême aux amateurs de la chasse, & pour avertir les hommes de se

donner de garde de tant d'autres piéges qui sont continuellement tendus à leurs pas. C'est encore une autre matiere d'éloge pour l'Araignée considerée par ses autres qualitez, qui mériteroient le nom de vertus dans notre espece.

La premiere, c'est son discernement, comme elle sçait que son gibier ne donne qu'au Soleil levant, ou quand il se couche, elle ne prend que ce tems-là pour chasser. Elle a aussi un tems pour travailler, car quoiqu'elle ne soit jamais oisive, & qu'elle ait toujours quelque piece de tapisserie sur le métier, ou quelque chose à racommoder à ses filets, un de ses intimes amis qui la connoît très-particulierement, assure qu'elle s'occupe avec plus d'activité le douziéme jour de la Lune, que tout le reste du mois. C'est aux Naturalistes à rendre raison de cette circonstance qui ouvre une vaste carriere à leurs méditations; je passe à l'utilité de l'Araignée, au personnage qu'elle fait dans le monde, de Juge, & de Bourreau en même tems, par la justice qu'elle fait de plusieurs petits criminels dont notre espece est vengée par le moyen de ses toiles. Ne les pend-elle pas sans miséricorde à ses fils qui sont comme autant de gibets dressés pour les punir? Que dirai-je de son amour pour la retraite, qui fait

qu'elle vit contente dans son trou, appliquée à son travail, assidue à faire journellement les mêmes exercices, & peu curieuse de ce qui se passe dans le monde? Charitable d'ailleurs, autant qu'il lui est possible, tirant le venin des lieux où on la laisse s'étendre en liberté : couvrant quelquefois de ses toiles d'illustres malheureux que poursuit une injuste vengeance, & offrant dans ces toiles mêmes un remede assuré contre les blessures qu'on se fait en travaillant. Que dirai-je aussi de sa frugalité, ne subsistant que de l'air, pendant l'intervalle que les saisons ne permettent pas aux mouches de paroître, & que retirée dans l'interieur de son Palais, elle attend sans impatience le retour de celle qui lui procure sa subsistance & ses plaisirs? Tout le monde sçait que l'Araignée passe près de six mois sans alimens, & qu'elle se montre même très-peu dans l'hiver; admirons donc en tout l'instinct particulier que la Divinité a mis dans cet insecte, qui est ennemi de plus des trois quarts des mortels qui les haïssent avec raison, mais qui devroient cependant réfléchir sur ce qu'il nous enseigne de moral.

Description des charmes de la vie rustique.

HEureux qui dégagé du monde & des affaires,
Dans un sage repos met ses plus doux plaisirs,
Et qui sans rien devoir borne tous ses désirs,
A cultiver les champs que labouroient ses peres.
Heureux celui qui fait son unique bonheur
D'aimer la probité, & de chérir la candeur !
Il n'est point effrayé par le bruit des trompettes,
Mais il dort au doux son des champêtres musettes;
Ses yeux n'ont jamais vû les flots
Enflés par un cruel orage,
Faire désirer le rivage
Aux plus assurés Matelots.

Content d'un fertile héritage,
Il ne va point aux Grands rendre un servile hommage.
Sensible aux plaisirs seulement,
Que procure une vie innocente & rustique,
On le voit tantôt qui s'applique
A marier adroitement
Aux plus hauts peupliers les branches de sa vigne:
Et retranchant l'inutile sarment,
Conserver le meilleur afin qu'elle provigne.

Tantôt dans des vallons charmans
Il voit errer ſes bœufs parmi les pâturages,
Qui de leurs longs mugiſſemens,
Font rétentir les Bois & les antres ſauvages
Tantôt dans la belle ſaiſon
Il preſſe dans ſa main le miel qui ſort des ruches,
Dont il remplit de larges cruches,
Et tantôt des brebis il coupe la toiſon.
Mais à quels doux plaiſirs ſon ame s'abandonne!
Qu'il reſſent de charmes divers,
Quand il voit arriver l'Automne,
Le chef orné de pampres verts.
A cueillir des raiſins lorſque ſa main s'apprête,
C'eſt pour vous les offrir au beau jour d'une fête,
Grandes Divinités, dont les ſoins bienfaiſans,
Conſervent ſes jardins, & protegent ſes champs.
Couché ſur le gazon, aſſis ſous de vieux chênes,
Il goûte des Zephirs les flatteuſes haleines.
Pendant que cent petits ruiſſeaux,
Qui tombent des rochers pour arroſer les plaines,
Le chant plaintif de mille oiſeaux,
Et le murmure des fontaines,
Par un mélange ſans pareil,
L'invitent à goûter les charmes du ſommeil.
Mais lorſque les frimats, & l'extrême froidure,
Font gémir les mortels, & languir la nature,

Il voit avec plaiſir ſes ardens Limiers
Faire la guerre aux Sangliers.
Tantôt il tend des rêts à la Grive goulue,
Tantôt à la facile Grue ;
Quelquefois il s'eſtime heureux,
Quand d'un lacet le piege inévitable,
Lui fait prendre un Liévre peureux,
Comme le fruit d'une chaſſe agréable.
Parmi des plaiſirs ſi charmans,
Qui pourroit reſſentir les amoureux tourmens ?
Que ſi les loix d'un heureux hymenée,
L'ont uni pour jamais
Avec une épouſe bien née,
Et de qui les vertus ſurpaſſent les attraits.
Si cette épouſe, auſſi douce que ſage,
Prend ſoin de ſes enfans, & veille à ſon ménage,
Si pour lui ſignaler l'excès de ſon amour,
Et ſoulager ſa laſſitude,
Elle allume un grand feu quand il eſt de retour ;
Si par un rare effet de ſon exactitude,
Elle renferme ſon troupeau,
Elle lui tire du vin agréable & nouveau ;
Si d'ailleurs ſans ſe mettre en aucune dépenſe,
Elle apprête un repas où regne l'abondance,
Non, tout ce que le luxe, & l'amour des plaiſirs,
Peut inventer de propre à flatter les déſirs,
Ni tout ce que des Rois la ſuprême puiſſance
Peut étaler de faſte & de magnificence,

Rempliroient beaucoup moins mes vœux & mes ſouhaits :
Que de plaiſirs ſi doux, & ſi parfaits.
Il eſt vrai que l'on voit la pompe & l'opulence,
Regner avec éclat dans la maiſon des Rois.
Mais on voit regner dans les Bois,
Et la droiture, & l'innocence.
Oui, tout ce qu'ont d'exquis la Perdrix & l'Ortolan,
La Gelinotte & le Faiſan,
Me plairoit moins que l'Ozeille ſauvage,
Que l'Olive, qu'un tendre Agneau,
Que la chair d'un jeune chevreau,
Qu'un Berger rempli de courage
A garanti de la dent des loups.
Reſſent-on des plaiſirs plus doux
Que de voir ſes Brebis repues,
Le ſoir à leur bercail revenir lentement,
Et ſes Bœufs harraſſés, traîner languiſſamment,
Le ſoc renverſé des charues ?
De voir à ſon foyer de robuſtes Valets,
(Signes certains de ſa richeſſe,)
Raconter à l'envie les travaux qu'ils ont faits,
Pendant que leur ſouper ſe dreſſe.
Quand l'Uſurier Damon eut tenu ce diſcours,
Réſolu de quitter le tumulte des Villes,
Et de paſſer le reſte de ſes jours
Parmi des plaiſirs ſi tranquilles ;

Il ramassa tout son argent,
Mais ne pouvant forcer le malheureux penchant
Qu'il avoit eu de la Nature,
Il se repentit de son choix,
Et plaça son argent une seconde fois,
Pour en tirer encore une plus grosse usure.

De la grandeur de la Terre.

LA Terre a 3710. lieuës françoises communes de diamétre, & de circuit, 9540. tel que l'embrasse la ligne de l'Equateur, & a 40000040 millions de distance depuis son centre jusqu'au Firmament; tellement que si une meule de moulin en tomboit, il lui faudroit 90. ans de chemin devant qu'elle touchât terre, encore qu'elle fist cent lieues à chaque heure.

EPITAPHE D'UN BABILLARD.

TOut doux, Passant: dans ce tombeau repose
Jean, qui ne sçut jadis faire autre chose
Que babiller toujours mal à propos:
Or n'éveillez pour Dieu ce sot Apôtre,
Et gardez-vous de troubler son repos,
Si vous craignez qu'il ne trouble le vôtre.

NOUVEAUX AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

* N. VIII.

* La feüille suivante marquée N. VIII. doit être N. IX.

Suite de l'Histoire de la Trahison punie.

L'INCIDENT paroissoit si peu commun qu'il n'étoit pas vrai-semblable. Il est inutile de vous dire combien cette aimable personne fut touchée quand elle apprit qu'Oronte étoit marié, elle versa quelques larmes, & se contenta de dire : *Je n'avois aimé que lui ; une Fille enlevée l'a effrayée, il a eu raison.* Lorsqu'elle sçut tout ce qu'il souffroit dans son mariage elle le plaignit, & se fit même un plaisir de le voir pour le consoler. Le Cavalier s'avoüa coupable, & lui demanda pardon de l'engagement qu'il avoit pris contre ce qu'il lui devoit, lui souhaitant autant de bonheur qu'il voyoit pour lui de malheurs à essuyer. Son premier amant Leandre, reprit son amour & les parens de cette

belle qui comptoient pour quelque chose l'éclat qu'avoit fait son enlevement, lui conseilloient de l'écouter ; mais elle s'en deffendit, & protesta que s'étant trouvée si mal d'aimer, on n'auroit jamais à lui reprocher un nouvel engagement, outre qu'elle étoit persuadée que personne n'étant si digne de sa tendresse qu'Oronte, elle ne pouvoit être satisfaite d'aucun autre choix. Des sentimens si obligeans pour lui ne purent lui être communs, sans qu'un nouveau repentir lui fit sentir de nouveaux chagrins. Sa mauvaise étoile poussa son malheur encore plus loin, sa femme fut attaquée de la petite verole, & les differens remedes qu'elle employa pour conserver sa beauté, la détruisirent. Elle devint d'une laideur incroyable, & le dépit qu'elle en eût l'ayant renduë déplaisante à elle-même, ce fut un redoublement de mauvaise humeur qui ne se peut concevoir. (Il est vrai qu'il est bien touchant pour une femme qui sçait qu'elle est belle, de subir un semblable accident, & de perdre les avantages dont la nature l'avoit favorisée.) Les égaremens de sa raison alloient jusqu'à la fureur, & Oronte n'avoit aucun moment agréable que lors qu'il alloit conter ses déplaisirs à sa premiere Maîtresse, qui pour leur commun repos, ne vouloit le voir que très-rarement. Deux ans se passerent

dans un si cruel martire, & il n'en auroit trouvé la fin qu'en mourant, si sa femme desesperée de n'être plus belle, ne se fut attiré par son chagrin une fievre violente qui le délivra de ses persecutions. Ce fut ensuite à notre belle a disposer de sa destinée : elle l'aimoit trop pour refuser de le rendre heureux, quand le tems que la bienseance demandoit fût expiré. Combien l'état violent dans lequel il s'étoit vû dans son premier mariage, lui fit-il trouver de douceur dans le second ! Cette tendre épouse ne s'attachoit qu'à lui plaire, & il ne cherchoit qu'à meriter les charmans égards qu'elle avoit pour lui. Il regardoit comme un crime le fol amour qu'il l'avoit séduit, & il lui offroit souvent, si elle ne l'en croyoit pas assez puni par tout ce que lui avoit fait souffrir la plus bisarre de toutes les femmes, de consentir à toutes les peines qu'elle y voudroit ajouter. Elle ne répondoit qu'en lui donnant de nouvelles marques de tendresse ; & après qu'il se fut ainsi assuré de son amour, il lui demanda si elle voudroit bien donner un appartement pour quelques jours à une vieille tante qu'il avoit, & qui venoit tout exprès de la campagne pour les feliciter sur leur mariage. Cette proposition fut reçûë avec plaisir ; mais quelle fut la surprise de cette aimable femme, lorsqu'allant au devant

de cette tante pour la ſaluer, elle reconnut la même perſonne chez qui on l'avoit conduite après l'avoir enlevée. Ce fut alors que tout le miſtere ſe trouva dévelopé : ce Cavalier s'eſtoit laiſſé aveugler par ſon amour, & pour épouſer la jolie brune, il avoit fait enlever celle, qui eût mis obſtacle à ſon deſſein ; il ſe jetta à ſes pieds pour obtenir ſon pardon, elle le releva en l'embraſſant. Il avoit été aſſés puni de ſa perfidie, & on l'avoit traité par ſes ordres avec tant d'honnêteté lors qu'elle avoit ſujet de ſe croire entre les mains de ſes plus grands ennemis, que connoiſſant que l'amour eſt une paſſion impetueuſe, qui ſouvent ne laiſſe pas l'uſage de la raiſon, elle oublia ſans aucune peine tous les ſujets qu'elle pouvoit avoir de lui reprocher l'injuſtice & la violence de ſon procedé. Ces heureux époux continuent de goûter les véritables douceurs que deux cœurs véritablement unis, trouvent dans la poſſeſſion de l'objet aimé.

L'AMOUR ET LA FOLIE,

FABLE.

UN jour le grand Maître des Cieux,
Content d'un amoureux miſtere,
Et plus joyeux qu'à l'ordinaire,

Voulut regaler tous les Dieux.
Il fit préparer l'ambroisie,
Et les mets les plus délicats :
Et lui-même de ce repas,
Ordonna la ceremonie.
Par son ordre de tous côtés
Mercure porte la nouvelle,
De cette fête solemnelle,
A toutes les divinités.
D'abord chacun fit sa partie,
Pour y paroître des premiers :
Les deux qui vinrent les derniers,
Furent l'amour & la folie.
Pour la fête de ce beau jour,
Leur présence étoit importante,
Car toute fête est languissante,
Sans la folie, & sans l'amour.
Dans une bonne intelligence,
On les voyoit vivre tous deux,
Et même on remarquoit entr'eux,
Une assés juste ressemblance.
Mais il arriva par malheur,
Qu'à la porte ils se rencontrerent,
Et que tous deux se querellerent,
Et mirent tout le Ciel en rumeur.
Le point d'honneur en fut la cause,
L'amour voulut prendre le pas,
Mais l'autre n'y consentit pas,
Et prétendit la même chose.
Tu n'entreras pas devant moi,
Dit l'amour d'un ton de colere,

Le grand Jupiter est mon pere,
Et tous les Dieux suivent ma loy.
Et moi repartit la folie,
Moi que tu viens chercher toujours,
Que ferois-tu sans mon secours,
Si je n'étois de la partie?
Comme on voit parmi nous souvent,
Les précieuses, les bourgeoises,
Exciter de semblables noises,
Pour passer dessous ou devant.
Après les raisons, les injures,
Après les injures, les coups,
Puis on met sans dessus dessous,
Raisons, cornettes, & coëffures.
De la folie & de l'amour,
Telle fut alors la querelle,
Qui pour ce dernier fut cruelle,
Car l'autre fit un mauvais tour.
Comme il osa dans sa furie,
La fraper avec son carquois,
Elle à l'instant avec son doids,
Lui creve les yeux, il s'écrie.
Et de toutes parts on entend,
A l'aide, au meurtre, on m'assassine,
Si fort, que la troupe divine,
Accourut à cet accident.
Jupiter même en diligence,
Y vint laissant là le regal,
L'amour lui découvrit son mal,
Et le pressa pour la vengeance.
La folie aussi de son côté,

Dit ſes raiſons pour ſe défendre,
Mais à peine put-on l'entendre,
A voir l'amour ſi maltraité.

Alors vint une certaine Déeſſe,
Que toucha ce malheur nouveau,
Sur les yeux lui mit un bandeau,
Lui marquant toute ſa tendreſſe.

Cependant malgré ſa douleur,
Il avoit un parti contraire,
Car il n'eſt ſi mauvaiſe affaire,
Qui ne trouve ſon défenſeur.

Je veux dire qu'en ce rencontre,
Comme en tous autres differens,
On ſe partagea ſur les rangs,
L'un étoit pour, l'autre étoit contre.

Les uns ſoutenoient que l'amour
Devoit préceder ſa partie,
D'autre tenant pour la folie,
Condamnoient l'amour à leur tour.

Enfin Jupiter en bon pere,
Accorda ce long démêlé,
Et dit à l'amour déſolé,
C'eſt mots qui finirent l'affaire.

Puiſqu'il faut qu'à vivre ſans yeux,
La folie ainſi te reduiſe,
Je veux qu'en tout tems, en tous lieux,
Ce ſoit elle qui te conduiſe,

Ainſi dit ainſi fait, & c'eſt depuis ce jour
Que par tout la folie accopagne l'amour.

ELOGE D'ANDRIENNE LE COUVREUR,

Morte d'un flux de sang le lundy 20. *May* 1730. *âgée de* 40. *ans ; elle avoit joüée le Rôle de* Jocaste *dans la Tragedie d'*Oedipe , *& celui d'*Hortense *dans la petite Comedie du* Florentin , *le Mercredy d'auparavant.*

On ne sçauroit exprimer les regrets du public, à la Cour & à la Ville, sur la perte de cette inimitable Actrice qui avoit l'art admirable de se pénétrer au degré qu'il falloit, pour exprimer les grandes passions, & les faire sentir dans toutes leurs forces. Elle alloit d'abord au cœur, & le frappoit vivement avec une intelligence, une justesse & un art qu'il est impossible de décrire ; elle animoit même les Vers foibles par la finesse & le feu de son jeu, & les plus beaux recevoient de nouveaux agrémens dans sa bouche. Le pathétique de la déclamation dans presque tous les grands caracteres tragiques n'a jamais été poussé plus loin, & on ose assurer, sans crainte d'être démenti par le Public, que peu des meilleures Actrices du Théâtre François ont été aussi généralement chéries du Parterre &

des loges, & ont fait répandre autant de larmes. Mademoiselle le Couvreur n'avoit ni une grande voix, ni une prestance avantageuse, ni beaucoup de ces graces dont le beau sexe est en possession pour charmer les yeux & le cœur; mais elle étoit parfaitement bien faite dans sa taille mediocre, avec un maintien noble & assûré, la tête & les épaules bien placées, les yeux pleins de feu, la bouche belle, le nez un peu aquilin, & beaucoup d'agrémens dans l'air & les maniéres; sans embonpoint, mais les jouës assez pleines, avec des traits bien marqués, pour exprimer la tristesse, la joye, la tendresse, la terreur & la pitié: le gout recherché & la richesse de sa parure donnoient un nouvel éclat à son air imposant, à sa démarche, & à ses gestes précis, & presque toujours énergiques,

Elle n'avoit pas beaucoup de tons dans la voix, mais elle sçavoit les varier à l'infini, & y joindre des inflexions, quelques éclats, & je ne sçai quoi d'expressifs dans l'air du visage & dans toute sa personne qui ne laissoient rien à désirer; avec la parole libre, elle avoit la prononciation nette, & une maniere de déclamer tout-à-fait originale, & qui lui étoit particuliére.

Mademoiselle le Couvreur étoit de

Paris, fille d'un Chapelier du Faubourg Saint Germain ; le feu sieur le Grand lui avoit montré à déclamer : après avoir joüé la Comédie dans les Provinces, à la Cour de Lorraine, & avoir beaucoup brillé sur le Théâtre de Strasbourg, elle fut reçuë dans la troupe du Roy, au mois d'Avril 1717. ayant débuté par les Rôles d'*Electre* & de *Monime*, qu'elle joüa avec tant d'applaudissement, qu'on disoit tout haut qu'elle commençoit par où les grandes Comediennes finissent d'ordinaire ; nous avons oüi dire à quelques spectateurs, que dans ces grands Personnages tragiques (car dans le Comique elle ne joüoit & ne brilloit que dans un petit nombre de Rôles) ils croyoient voir véritablement une Princesse qui joüoit la Comédie pour son plaisir.

On lui donne la gloire d'avoir introduit la déclamation simple, noble & naturelle, & d'en avoir banni le chant ; c'est elle aussi qui la premiére a mis en usage les Robes de Cours, en joüant le Rôle de la Reine Elisabeth dans la Tragédie du Comte d'Essex.

Ceux qui lui ont vû jouer le Rôle de Berenice, ont sans doute remarqué avec quel art elle passoit subitement de l'état le plus triste & le plus affreux à la situation la plus gaye ; allarmée de l'infidélité

de Titus, elle ſe raſſuroit dans la penſée qu'il n'étoit que jaloux, lorſque dans le Rôle d'*Eliſabeth* elle apprenoit l'amour du Comte d'Eſſex pour la Ducheſſe d'Irton : en effet livrée au plus grand mépris qu'une femme, & ſur tout qu'une Reine puiſſe eſſuyer, avec quelle ſenſibilité ne deſcendoit-elle pas de la fierté la plus haute à l'excès de la plus grande tendreſſe, juſqu'à ſe joindre à la Ducheſſe pour ſauver le Comte dans *Electre*, lorſque gémiſſante & chargée de fers, elle ſe livroit par gradation, & faiſoit éclater la plus grande ſatisfaction, en prononçant ces mots : *Ah ! mon frere eſt ici* ; ſes avides regards ſur ce frere qu'elle ne connoiſſoit encore que par les mouvemens de la nature, étoient ſi expreſſifs qu'on ne ſçauroit ſe rappeller cette ſcene ſans en être attendri ; on peut ajoûter qu'on n'a peut-être jamais ſibien entendu l'art des Scenes muettes ; c'eſt-à-dire, ſi-bien écouté, & ſi bien exprimé le ſens des paroles que l'Acteur qui étoit en ſcène avec elle diſoit.

Au reſte, elle aimoit extraordinairement ſon métier, & avoit au ſuprême degré ce qu'on appelle des entrailles & du ſentiment ; elle entendoit très-bien le ſens des paroles qu'elle déclamoit. Elle joignoit à ces talens, de la politeſſe, du ſçavoir vivre & de l'eſprit ; on a même

vû de ses lettres que Voiture n'auroit pas désavoüées ; elle fréquentoit les meilleures maisons de Paris, & y étoit souhaitée. Voici son Epitaphe.

Ci gît le corps mortel qu'empruntoit Melpomene,
 Quand, sous le nom de *le Couvreur*,
 Elle enchantoit sur notre Scene,
 Les yeux, l'esprit, & le cœur.

Tombeau de Mademoiselle le Couvreur.

Que renferme helas ! ce Tombeau ?
 Les Muses y versent des larmes,
 Les Amours y brisent leurs armes,
 Et l'éclairent de leur flambeau,
 C'est *le Couvreur* qui de la Scene,
 Formoit les plus touchans appas,
 Les graces avant son trépas
 Ne suivoient plus que Melpomene.

Le Jaloux généreux, ou la surprise agréable.

HISTOIRE.

UNe jeune personne, belle, & brillante, & qui avoit de quoi toucher le cœur le plus insensible, par mille a-

grémens qui animoient sa beauté, vivoit très-retirée dans un des quartiers de Paris le plus frequenté, ses manieres étoient nobles & fort engageantes ; l'enjoüement de son humeur joint à beaucoup de vivacité d'esprit, lui faisoit dire à toute heure des choses très-fines, & elle les disoit avec une grace qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec des qualités si peu communes, il ne faut pas s'étonner si elle étoit recherchée par tout ; si on faisoit quelques parties de plaisir, on tâchoit de l'en mettre, afin qu'elles fussent plus agréables, & la joye naissoit dans tous les endroits où sa complaisance l'engageoit de se trouver. Chacun s'empressoit d'ailleurs pour être reçu chez elle ; comme il étoit difficile de la voir sans sentir presque aussi-tôt ce je ne sçai quoi qui fait aimer, les adorateurs ne lui manquoient pas ; mais si elle sçavoit inspirer des passions, elle avoit un grand défaut qui en arrêtoit la violence. Sa fortune ne repondoit pas à son mérite, & les assiduités, quand elles étoient trop grandes l'obligeant toûjours à demander quel en étoit le motif, on ne lui rendoit des soins qu'autant qu'il falloit pour n'être pas contraint d'en venir à une explication precise des sentimens qu'elle faisoit naitre. Ce n'est pas que plusieurs de ses

amans ne se déclaraſſent dans les formes ; mais la réſolution qu'elle avoit priſe de ne conſentir à ſe marier, qu'elle ne trouvât un parti conſidérable, la portoit à ſe défaire de tous ceux qui n'etoient point aſſez riches pour la pouvoir mettre dans un état opulent. Ainſi la raiſon gouvernoit toûjours les mouvemens de ſon cœur, & ce qui étoit capable de plaire à ſes yeux ne l'emportoit point ſur ſa politique. Elle étoit encore ſans engagement lorſque les prieres d'une tante qui tenoit un rang aſſez diſtingué dans une Ville de Province des plus agréables, l'obligerent à l'aller voir, & à paſſer quelque tems chez elle. Elle fit là un fracas terrible ; chacun cherchoit à la divertir & à lui donner des fêtes, & comme c'étoit la ſaiſon du carnaval, elle brilloit dans toutes les aſſemblées. Il s'en fit une où elle fut la reine du bal, un maſque très-propre & de fort bon air qui avoit montré beaucoup d'eſprit en lui contant des douceurs, fut pris par elle à danſer, il s'en acquitta avec une grace merveilleuſe. On s'empreſſa pour ſçavoir qui il étoit & perſonne ne le pouvant deviner, on pria la belle, qu'il continua toûjours d'entretenir, d'obtenir de lui d'ôter ſon maſque ; il y conſentit, à condition qu'elle ſe contenteroit

de voir ſon viſage, ſans lui demander rien de plus, & qu'elle lui permettroit de lui rendre viſite le lendemain. La condition fut acceptée, & s'étant démaſqué pour quelques momens, il lui preſenta un inconnu, qui le fut également pour tous ceux qui s'approcherent; il étoit jeune, avoit les traits aſſez reguliers, & une phiſionomie fort heureuſe; il ne ſortit point que le bal ne fût fini, & il parut par tout ce qu'il dit à cette aimable perſonne, qu'il en emportoit l'image gravée dans ſon cœur; la Demoiſelle de ſon côté trouva dans ſes manieres pour elle, tout ce qu'elle auroit ſouhaité dans un amant, ſi on l'avoit obligé de faire un choix, & elle ſentit que ſa vanité n'eût pas été ſàtisfaite s'il eût manqué à la venir voir le jour ſuivant; il lui tint parole, & lui dit mille choſes obligeantes ſur la grace qu'elle avoit bien voulu faire à un inconnu, de lui permettre de venir admirer en elle ce qu'il n'avoit pû encore rencontrer ailleurs; la converſation fut des plus vives & il ſe fit entr'eux un combat d'eſprit, où il eut été malaiſé de dire qui meritoit de remporter l'avantage; cependant la belle ne put faire dire à l'inconnu, ni qui il étoit, ni d'où il étoit, il s'en défendit toujours quelque tour qu'elle pût prendre pour

l'obliger à se découvrir : sa curiosité se sentant piquée, par ce refus, elle résolut de la satisfaire, & n'en crut point de moyen plus assuré, que de recevoir toutes ses visites, on ne sçauroit résister long-tems à une belle personne, & comme l'amour qu'il sembloit avoir pour elle, lui donnoit sujet de croire qu'elle se rendroit maîtresse de son esprit, elle ne s'opposa pas à la passion dont il commençoit à lui parler ouvertement. Enfin voyant qu'il étoit toûjours mystérieux, elle lui dit que puisqu'il vouloit toûjours se cacher, elle croyoit devoir se faire connoître, elle lui peignit son caractere, & lui ayant avoüé qu'elle avoit fort peu de bien, elle ajouta qu'elle se sentoit pour lui des dispositions assez favorables, mais que cependant, s'il n'avoit assez de fortune pour réparer ce qui lui manquoit de ce côté-là, quelque envie qu'il lui marquât de la vouloir épouser, elle ne souffriroit point qu'une passion aveugle le rendît malheureux aussi-bien qu'elle ; qu'ainsi elle le prioit de se consulter afin de ne pas pousser les choses plus loin, s'il connoissoit qu'ils ne fussent point le fait l'un de l'autre, pour soutenir sans chagrin un engagement qui a toujours des suites facheuses. Ce qu'elle dit étant rempli de raison ; l'inconnu lui répondit qu'il

ne pouvoit la blamer de la connoissance qu'elle vouloit exiger de lui touchant sa fortune, & lui ayant protesté que s'il pouvoit disposer d'une couronne, il la lui voudroit mettre sur la tête, il la conjura de ne le point presser de se déclarer jusqu'au lendemain; il le fit, mais d'une maniere bien differente de ce que la belle avoit esperé. Il ne parut plus, & elle connut par-là qu'il n'étoit pas en état de lui procurer tous les avantages qu'elle lui avoit marqué souhaiter, pour consentir à être sa femme, non seulement il s'éloigna de la Ville, mais il en partit pour ne plus songer à elle, & en effet, elle revint à Paris quelque tems après, sans avoir sçu de quel côté il étoit tourné. Un pareil oubli qu'elle attribua au peu de fortune de cet inconnu, ne put effacer les impressions que son mérite avoit fait sur son cœur, il y fut long-tems présent, & l'idée qu'elle en garda, la rendit encore plus difficile à recevoir les vœux qui lui furent adressés. Deux ou trois ans se passerent sans qu'elle voulût écouter personne, & enfin un homme qui avoit acquis de très-gros biens, se présenta. Il étoit assez bien fait, & comme il se montra extrêmement amoureux, il n'y avoit aucune raison de le refuser. L'amour qu'il avoit pour elle, le fit demeurer d'a-

cord de tout ce qu'on voulut exiger de lui, pour aſſurer à la belle une dot conſidérable ſi la mort l'en ſéparoit, les articles furent dreſſés & ſignés, & la demoiſelle reçut les viſites d'un nombre infini de gens qui s'empreſſerent à lui faire compliment ſur ſon mariage. Elle étoit ſi belle que tout le monde s'écrioit ſur les agrémens de ſa perſonne & ſur le bonheur du Cavalier qui faiſoit cette conquête.

Tant de loüanges, & ſurtout celles des hommes commencerent à l'allarmer, il lui ſembloit que l'encens qu'elle recevoit de tous côtés lui faiſoit trop de plaiſir; & comme il étoit d'un tempérament jaloux, il s'imagina qu'ayant grand nombre d'amis, elle auroit peine à ſe réſoudre de les écarter quand elle ſeroit mariée, à moins qu'il n'uſât d'une autorité qui le rendroit ridicule, & qui peut-être diminueroit dans ſon cœur les ſentimens qu'elle témoignoit avoir pour lui. Une jeune femme, belle & bien faite, ne ferme pas volontiers l'oreille aux douceurs, & quand elle écoute, il eſt bien rare que ceux qui s'attachent à lui en conter, ne lui plaiſent plus que ſon mari. Ces réflexions le tourmenterent, il conſidera combien il hazardoit en ſe mariant, & combien d'inquiétudes il au-

roit à l'essuyer, à moins que sa femme ne voulût vivre dans une maniere de retraite qui la séparât du monde, ce qu'il ne pouvoit demander sans injustice à la personne qu'il étoit prêt d'épouser. Dans cet embarras d'esprit, il reculoit autant qu'il pouvoit son mariage, dont on le prioit d'arrêter le jour. Ne pouvant trouver aucun prétexte raisonnable de le rompre, il demanda le tems d'écrire à un frere unique qu'il avoit, afin qu'il pût se trouver à cette cérémonie.

Ce frere étoit à Marseille, où un emploi assez important le retenoit. Il fit ce qu'il put pour se dispenser de venir, parce que son éloignement pouvoit lui nuire; mais enfin son frere l'en pressa si fort, qu'il fut contraint de partir. Si-tôt qu'il fut arrivé, le Cavalier alla trouver sa Maîtresse, à laquelle il expliqua ce que son chagrin & ses rêveries lui avoient déja en quelque sorte découvert. Il ne lui déguisa plus ce qu'il souffroit depuis long-tems, après quoi il déclara qu'il l'aimoit trop pour la vouloir épouser, puisqu'il lui seroit impossible de le faire sans la rendre malheureuse; qu'il étoit jaloux jusqu'à l'excès, & ne pourroit voir sans beaucoup d'impatience qu'on lui rendît la moindre visite; mais qu'afin qu'elle n'eût pas sujet de se plaindre, il lui of-

froit son frere en sa place ; qu'il l'avoit fait venir exprès pour cela, qu'il étoit aimable, & très-bien fait, d'une humeur douce & tranquille, & qu'en faveur de ce mariage qu'il la prioit d'agréer, il lui donneroit tout son bien à la réserve de six mille livres de rente qu'il vouloit garder pour lui. Jamais il n'y eut d'étonnement pareil à celui que ce discours causa à cette belle fille : Elle répondit en personne sage, que comme elle avoit toujours eu la vertu pour guide de toute ses actions, elle n'auroit nulle peine à vivre avec lui de la maniere qui contribueroit le plus à son repos, & qu'il n'avoit pour cela qu'à expliquer ses intentions. Le Cavalier lui réïtera qu'il se connoissoit trop bien pour la vouloir exposer à tous les chagrins que l'inégalité de son humeur lui causeroit, qu'il ne vouloit ni être contraint, ni la contraindre, & qu'il lui ameneroit son frere le lendemain, pour terminer une affaire qu'il ne doutoit point qu'elle ne dût les rendre tous deux heureux. La Belle ne pouvant plus se défendre de consentir à ce qu'il vouloit, le pria de ne rien dire à son frere de la résolution qu'il avoit prise, parce qu'étant question du plus important engagement de la vie, & ne s'étant jamais vûs, il falloit qu'on leur

donnât quelques jours pour ſe connoître, & pour ſçavoir s'ils pourroient ſe convenir l'un & l'autre.

Le jour ſuivant, le Cavalier conduiſit ſon frere chez ſa Maîtreſſe ſans lui rien dire autre choſe, ſinon qu'il le prioit de la bien examiner, afin de lui dire ſincerement s'il croyoit qu'il eût fait un choix digne de lui. La Belle qui donnoit quelque ordre, les fit attendre un moment, & parut à ſon ordinaire avec tout l'éclat qui accompagne une fille toute aimable.

Quelle ſurpriſe pour le frere du Cavalier quand il la reconnut pour cette même perſonne dont il s'étoit ſéparé ſans avoir voulu ſe faire connoître ! Son trouble fit aſſez voir l'agitation de ſon eſprit ; & la Demoiſelle qui le reconnut de ſon côté, ne parut pas moins émûë.

Le Cavalier qui crut que ſon frere n'étoit ainſi agité que par l'admiration que lui cauſoit la beauté de cette aimable perſonne, lui demanda en riant ſi elle étoit à ſon gré, & après avoir ſçu de lui qu'il ne croyoit pas que l'on pût rien voir de plus parfait, il lui apprit ce qu'il avoit réſolu de faire pour lui, ſa ſurpriſe fut fort grande, & d'autant plus agréable qu'ayant été mandé de Marſeille pour le mariage de ſon frere, il étoit bien éloigné de s'attendre à une fortune

si avantageuse de toute maniere. Le lendemain qu'il vit la Belle en particulier, il lui expliqua combien il s'étoit tenu malheureux de ce que le manque de bien l'avoit empêché de profiter des favorables dispositions où il l'avoit vûë, & l'assura qu'il ne s'étoit point passé de jour qu'en songeant à ses bontés il ne se fût plaint de son malheur. Cette Belle toujours sensible à ses belles qualités, lui laissa voir toute la joye qu'elle avoit de ce que son frere qui la devoit épouser avoit bien voulu la mettre en état de répondre à son amour, & l'on peut dire qu'aucun mariage ne fut jamais célébré avec une plus entiere satisfaction des deux parties, que celui là le fut peu de jours après.

Epitaphe de Jean Sobieski Roy de Pologne.

CI git un Roy fameux par plus d'une Victoire,
Le grand Sobieski qui toûjours eût la gloire,
Soit qu'il fut sur le trône, ou simple citoyen,
D'être de son pays l'honneur & le soutien;
De son liberateur, l'Empire parle encore:
Vienne dût son salut à ses guerriers exploits,
Ce fut lui que le Ciel choisit de tant de Rois,
Pour porter la terreur au-delà du Bosphore:

Joüis ſous tes lauriers d'un repos glorieux,
Grand Roy ta courſe ici doit être terminée,
C'eſt aſſez que ta main ait été deſtinée,
A faire triompher & Ceſar & les Cieux,
Les ſiecles avenir rendront à ta mémoire,
Des hommages toujours nouveaux,
Et nos neveux verront en liſant ton hiſtoire,
Que s'il eſt bien des Rois il eſt peu de Heros.

ENIGME.

Quoique d'un naturel volage,
Je ne ſuis pas à mépriſer,
Car j'ai l'art d'immortaliſer
Qui de moi fait un bon uſage.
J'ai fait grand nombre de ſçavans.
J'ai auſſi produit des pedans,
Je m'employe à rendre juſtice,
J'aſſiſte auſſi à l'injuſtice,
Je n'ai aucun merite à faire des heureux;
Je ſuis ſans crimes envers les malheureux,
Quelque fois dans mon humeur noire
Je fais des vers & des chanſons à boire,
Sans moi jamais les gens d'affaire
N'auroient ſçu l'art de s'enrichir,
Je ſervirai à les punir,
Si l'on prouve qu'il ſoit fauſſaire;
En ſecret en public, j'ai ſouvent eu l'honneur,
D'être admis à baiſer la main d'un grand Seigneur,

Qui m'employe au serieux, souvent au badinage,
Chez le Roy & le Prince, j'ai le même avantage,
Ne m'enviez pas ce bonheur,
Je n'ai part qu'au secret, jamais à la faveur.

L'on donnera l'explication de cet Enigme à la feüille suivante.

De quelle maniére les Grecs représentoient la Justice.

Ils la représentoient par une belle fille vigoureuse, jettant du feu comme par les yeux, laquelle étant assise sur un pied d'estal, étrangloit d'une main le monstre d'iniquité, & de l'autre elle lui écrasoit la tête avec un bâton, les Poëtes l'entendoient par Astrée, fille de Themis & de Jupiter, & disoient qu'étant indignée de voir croître tant de vices sur la terre, elle s'envola au Ciel entre le Lion & la Balance, signes du Zodiaque, pour signifier que le Juge doit être généreux comme un Lion, & juste comme une balance en ses jugemens.



NOUVEAUX AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

N. X.

ELOGE DE LA MOUCHE.

LA Mouche eſt le plus petit de tous les Eſtres volans ; mais combien n'eſt-elle pas plus parfaite & plus admirable ? Les oiſeaux ont tout le corps couvert de plumes, & c'eſt le propre de la plume d'être aiſément enlevée au vent. La Mouche a pour aîles de petites peaux fines & déliées qui l'emportent d'autant plus en beauté ſur la plume, que les étoffes les plus fines l'emportent ſur les plus groſſieres. Peut-on voir ſans admiration ces petites aîles, lorſque la Mouche les étend au Soleil ? Peintes de mille couleurs brillantes, elles diſputent en beauté avec l'orgueilleux oiſeau de Junon. Oui, le Paon, avec l'or & l'azure de ſa queue, ſe cacheroit de honte s'il contemploit une

ſois tout l'éclat des aîles de la Mouche. Cette peau n'eſt pas un tiſſu dur & groſſier comme celle des chauves-ſouris, c'eſt un clinquant ſubtil & délicat, où l'œil ſe perd dans la variété des figures : auſſi celles-là ne ſont-elles faites que pour les ténebres, au lieu que celles-cy ſont dignes de briller au grand jour. La Mouche n'a pas beſoin, comme les oiſeaux, de fendre l'air avec effort : on ne la voit point planer terre à terre à tire d'aîles, ni s'agiter violemment pour s'élever bien haut : auſſi flexible que les parties de l'air qui la ſoutiennent, elle s'y balance légerement, & ſe laiſſe aller ſans peine partout où ſon inconſtance la porte.

Les autres volatiles, uniquement occupés de leur travail, ne ſongent, en ramant dans les airs, qu'à parcourir ces eſpaces vuides, pour ſe percher enſuite, & trouver plûtôt le terme de cette eſpece de navigation ; c'eſt pour eux une occupation, c'eſt un exercice pénible : auſſi ne chantent-ils jamais en voyage : ils réſervent leur chant pour les bois & les autres lieux où ils font quelque ſéjour. La Mouche au contraire volant ſans peine, & comme en badinant, paroît ſuſpendue en l'air, ſans autre effort que celui de s'abandonner à ſa légereté naturelle. Auſſi le fait-elle en bourdonnant d'u-

ne maniere si douce & si agréable, qu'il n'y a que l'oreille délicate d'Uranie qui en puisse être blessée lorsqu'elle n'a point dormi de quelques jours. Ce n'est, ni par un sifflement aigu comme celui du Cousin, ni par le son enroué d'une bruyante trompette, comme la Guespe, que ce petit animal agite l'air en voltigeant; mais par une mélodie d'autant plus harmonieuse, que la flute l'emporte en douceur sur la Cimbale & sur le Cor. Il suffit d'examiner toutes les parties de la Mouche, pour se convaincre de leur juste proportion. Sa petite tête n'est pas comme celle de la Sauterelle, attachée immédiatement à ses épaules; mais sortant d'un col bien proportionné en longueur & en grosseur, elle peut se mouvoir avec une entiere facilité. Ses yeux ne sont point enfoncés; mais commé une corne polie & brillante, ils paroissent en dehors autant qu'il faut, pour recevoir la lumiere de toutes parts. Sa poitrine pleine & unie n'avance qu'autant qu'il est nécessaire pour balancer le reste du corps. Elle paroît armée d'une cuirasse, que diverses petites bandes entourent & ornent de tous côtez. Son ventre délié paroît aussi couvert d'écailles, & ses pieds, bien distingués l'un de l'autre, se remuent alternativement sans embarras

& sans confusion. Si ses jambes paroissent un peu trop longues, ce n'est pas qu'en effet il y ait rien de superflu dans leur structure, mais parce qu'elles ne pourroient autrement soutenir le poids du corps, lorsqu'il se promene de côté sur quelque chose qui va en penchant. Alors allongeant les jambes de dehors, elle accourcit les autres, & les accroche, sans quoi elle ne manqueroit pas de glisser.

Quel autre animal voit-on marcher à la renverse avec la même facilité que la Mouche? La tête en bas, & les pieds en haut, elle ne craint pas de se précipiter. Quelques-uns ont cru que leurs pieds étoient pleins d'une humeur gluante par le moyen de laquelle elles demeurent attachées à tout ce qu'elles touchent. Mais la véritable raison est, comme on l'a reconnu avec le microscope, que les Mouches ont au bout de chaque pied, deux griffes qui entrent facilement dans les plus petits pores de toutes sortes de corps; & que de plus, les plantes de leurs pieds sont couvertes d'une infinité de petites pointes semblables aux peignes des cardeurs, avec lesquelles elles s'attachent facilement aux moindres inégalités des corps les plus polis. La Mouche tourne sans peine autour d'un globe suspendu en l'air; par quelle

autre raiſon cela peut-il arriver, ſinon parceque l'air la ſoutient également de tous côtez, & que c'eſt le propre de tous les corps de tendre toujours vers leur centre? Le globe eſt pour la Mouche une ſurface unie; elle ne s'apperçoit point qu'elle aille en montant, ni en deſcendant. Ainſi en eſt il de nous, vils habitans de la terre, qui ſommes moins que des Mouches aux yeux de celui qui nous a formés. La terre ſur laquelle nous marchons eſt ronde, & nul ne s'apperçoit qu'il ſoit deſſous ou à côté, chaque homme ſe croit ſur le haut de la boule, & y eſt effectivement par raport à lui. Cependant chaque point de cette boule a ſes antipodes: ce n'eſt plus une héréſie de le croire: & chaque homme, par conſéquent, en a d'autres qui lui ſont oppoſés, qui ont les pieds contre ſes pieds, & qui par raport à lui, ſemblent marcher à la renverſe. Cependant aucuns de ceux qui ont fait le tour du monde, ſe ſont-ils apperçus qu'ils montoient, ou qu'ils déſcendoient? Ils ont toujours marché devant eux ſur une ſurface qui leur paroiſſoit unie juſqu'à l'horiſon. Parvenus au point de cet horiſon, ils en découvroient un autre, qui, à meſure qu'ils avançoient, changeoit de place; & ils ſe ſont trouvés enfin inſenſiblement au

point opposé à celui d'où ils étoient partis, sans que jamais la terre eût cessé de leur paroître platte, quoiqu'ils fussent convaincus eux-mêmes qu'elle est ronde, & qu'ils en avoient fait le tour. La raison, je l'ai déja dit, c'est que tous les corps tendent naturellement vers leur centre, & qu'entraînés sans cesse vers la terre dont ils sont formés, ils ne s'en écartent par une violence étrangere, que pour y retomber plus rapidement. En faut-il d'autres exemples? Qu'on jette une pierre en l'air; que dis je? Que quatre hommes qu'on supposera placés sur les quatre côtez opposés de la terre, jettent chacun en même tems une pierre en l'air avec toute la force dont ils seront capables: ces quatre pierres ainsi lancées décriront, en s'éloignant une ligne droite semblable à celles qui divisent un cercle à l'angle droit; puis quand le mouvement étranger qui leur est imprimé sera cessé, elles retomberont aussi-tôt vers leur centre, comme ces quatre lignes qui se réunissent en un seul point. Cependant elles étoient tirées vers les quatre points opposés du monde, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, l'une au Septentrion, & l'autre au Midi; & de ces quatre points, il y en a un qui est nécessairement au def-

ſus, par rapport à nous, & l'autre au-deſſous : le troiſiéme à droite, & le quatriéme à gauche; mais à les conſiderer par rapport au centre, il n'y a entre eux aucune difference : ils ſont tous ſi égaux dans cette proprieté, qu'ils ſe réuniſſent au centre commun.

Que la Mouche, en prenant ſon vol, s'écarte pour quelque inſtant du globe autour duquel elle marchoit il n'y a qu'un moment : elle y retourne bien-tôt par le poids naturel qui l'y entraîne, & ſoit qu'elle vole au-deſſus ou au-deſſous, la terre ou toute autre choſe ſur laquelle elle s'arrête, eſt toujours pour elle le centre de ſon repos. La maniére dont ſe nourrit ce petit animal, n'eſt pas moins admirable que ſa ſtructure. Munie d'une trompe déliée, qu'Uranie dans ſa colére a nommée injuſtement un aiguillon, elle s'en ſert, comme l'Elephant, pour prendre à droit & à gauche la nourriture qui lui eſt propre. Tantôt ſuçant doucement le ſang, elle en remplit le petit vaiſſeau qui eſt à l'extrémité de ſa trompe : tantôt aſſiſe à la table des plus grands Seigneurs, comme elle étoit tantôt à la nôtre, il n'y a point de mets dont elle ne goûte ſouvent la premiere. Tantôt ſe ſoutenant ſur une mer de lait, elle s'a-

breuve de ce nectar, plus doux pour elle que le nectar des Dieux. Il est vrai que si elle y mouille ses aîles, elle paie quelquefois bien cher un bon repas, puisqu'elle trouve son tombeau dans cette vaste mer où elle alloit chercher le soutien de sa vie. Mais si c'est un destin envié de maint buveur, de pouvoir s'ensevelir dans un fleuve de vin délicieux, combien celui de la Mouche n'est-il pas plus digne d'envie, de terminer ses jours par une si douce mort? Le tems qu'elle a à vivre est court; mais quel plaisir n'a telle pas pendant ce court espace, de se nourrir du suc des viandes les plus délicates, de s'abreuver de miel, de goûter des meilleures confitures, & des liqueurs les plus exquises? L'huile seule est pour elle un poison mortel: c'est l'écueil de sa friandise, elle n'en peut tâter sans expirer au même instant. Mais en revanche, de combien d'autres choses ne lui est-il pas permis d'user, sans qu'on puisse l'empêcher d'en avoir même les prémices? Est-il de si beaux fruits dont elle ne sçache le goût avant nous? Est-il d'Offices si bien fermés, où elle ne s'insinue subtilement pour y choisir à son gré ce qui flatte le plus sa delicatesse? C'est alors que marchant delica-

tement sur les conserves & sur les massepains, avec les quatre pieds qui lui sont donnés pour cet usage, elle enleve des deux autres ce qu'elle veut emporter, ne s'en servant jamais que comme nous nous servons de nos mains.

Il semble qu'elle veuille se venger du soin que prennent les hommes de lui interdire l'entrée de ces Offices ; car après s'être gorgée du suc des viandes fraîches qu'elle y trouve, s'il lui prend envie de les salir de ses excrémens, ce n'est que pour les corrompre plûtôt, & punir par là les pourvoyeurs de leur injustice à son égard. Non contente de fouiller ainsi dans le secret des cabinets, avec quelle hardiesse ne la voit-on pas s'asseoir aux meilleures tables? Là, mêlée parmi les convives, elle goûte de tout, elle touche à tout ; & s'il est dans la troupe un beau visage, ou elle le baise en passant, ou souvent même elle s'y arrête. Elle sçait qu'elle ne gâte rien en se colant hardiment sur un teint de lis & de roses ; & s'il arrive qu'on l'en chasse, c'est moins parce qu'elle en corrompt la beauté, que parce qu'elle se rend importune à force de baiser. Cela est si vrai, que les Dames ne pouvant les souffrir vivantes, en font au moins des images mortes qu'elles ap-

pliquent en divers endroits de leur peau. Elles n'ignorent pas que les Mouches relevent admirablement leur blancheur, & au défaut de ce petit animal, dont elles ne pourroient ſouffrir le frétillement, elles en empruntent au moins la figure, qui n'eſt pas le moindre de leurs ornemens. N'eſt-ce pas faire hommage à la Mouche de tous les charmes de leur beauté, & expier par cet artifice l'injure qu'on lui fait de la chaſſer ?

Qu'on blâme après cela la ſtupidité de cet Empereur, qui s'occupoit à prendre des Mouches : pour moi je lui rends plus de juſtice ; & convaincu qu'il étoit charmé des rares perfections de ce petit animal, je le loue d'en avoir voulu admirer à loiſir toutes les ſingularités.

La Mouche n'eſt pas d'abord telle que nous la voyons: ver rampant au commencement, elle naît de la pourriture des cadavres, ſoit des hommes, ſoit des animaux. C'eſt ainſi que la corruption d'un corps ſert par des voyes incompréhenſibles à la génération d'un autre, & que nous mangeons tous les jours de quoi former ceux qui nous mangeront. Ses pieds & ſes aîles ſe développent enſuite, & de reptile qu'elle étoit, elle devient un être volant; & pour ſe perpétuer

preſque auſſi-tôt qu'elle a reçû la naiſſance, elle conçoit & produit un autre petit ver, qui devient lui-même Mouche ; voilà par quels progrès cet inſecte arrrive enfin au point de perfection où nous le voyons, nous avertiſſant par-là nous-mêmes de la baſſeſſe de notre origine, & du néant dans lequel retomberont un jour ces corps que nous prenons tant de plaiſir à parer. Les coquettes ſe ſervent pour cela de Mouches : ne pourroit-on pas en tirer un excellent uſage en les exhortant ſeulement à une petite reflexion ? Pourquoi non ? Le bienheureux François de Sales, permettoit à ſa Philotée de ſe conſerver les mains blanches, pourvû qu'en les lavant elle ſe ſouvînt qu'elles ſeroient un jour la pâture des vers. Faiſons-en l'application aux Mouches, qui quoique feintes, ne laiſſeroient pas de produire le même effet, ſi l'on s'aviſoit de penſer qu'elles ſont le ſymbole de la corruption, & que nous y retournerons comme elles. Mais à qui penſai-je moi-même de prétendre ramener les coquettes à la dévotion ? Montez en Chaire, Docteur, me dira-t'on, ou ceſſez de mêler à votre froid badinage des réflexions plus froides encore. C'eſt bien à vous de vouloir dogma-

tiſer, & de le faire à tort & à travers dans un ſujet ſi peu grave. Je me tais donc ſur cette article, & je reprends le fil de ma narration.

La Mouche ſoigneuſe de ſe conſerver pendant le peu de tems qu'elle a à vivre, évite avec attention les piéges de ſa plus dangereuſe ennemie. C'eſt l'Araignée. Quelle précaution n'apporte-t'elle pas pour ſe garantir de ſes filets? Elle ſçait que l'Araignée ne les tend que pour elle: prévenue de ſa malice, elle ſe tient ſans ceſſe ſur ſes gardes, pour s'empêcher s'il eſt poſſible, d'y tomber. Elle s'en défie, elle l'obſerve; & craignant d'autant plus ſes lacs qu'ils ſont plus fins & plus déliés, elle s'en éloigne avec prudence ſans jamais braver le péril. Dira-t'on que c'eſt foibleſſe ou poltronerie, quand on voit la Mouche ſi forte contre les animaux les plus courageux? Diſons plutôt, que c'eſt un effet de ſon diſcernement; & que ſe ſentant incapable de ſe dépêtrer d'un lac ſubtil où elle s'embaraſſe davantage plus elle fait d'efforts pour en ſortir, elle nous montre par-là à ne pas nous piquer d'une bravoure inutile, dans une occaſion où l'on eſt ſûr de ſuccomber. S'agit-il au contraire de meſurer ſes forces contre un ennemi beaucoup plus redou-

table ? Quel courage, quelle intrépidité la Mouche ne fait-elle point paroître dans un combat si inégal ? Elle ne s'effraye ni de la férocité d'un indomptable Taureau, ni de la fougue impétueuse d'un Coursier superbe. Attachée aux flancs du premier, elle l'agite, elle le pousse au travers des prairies, où répandant au loin la terreur, il fait rétentir les campagnes de ses affreux mugissemens. Tout fuit à son aspect; l'animal furieux s'élance, courant ça & là pour se délivrer de l'ennemi qui le presse. La Mouche seule intrepide au milieu des allarmes communes, signale d'autant plus son triomphe, que plus de gens en ont été témoins. A-t'elle entrepris d'exercer à son tour le Cheval. C'est alors qu'elle remporte encore une plus noble victoire. Tantot assise orgueilleusement sur sa croupe, elle lui fait fournir une carriere longue & pénible : tantôt s'insinuant dans ses naseaux, elle ne le quitte point qu'elle ne l'ait couvert d'écume & de sueur. L'Elephant même, tout énorme qu'il est, craint les piqures dangereuses de la Mouche ; elle pénetre dans les replis tortueux de sa peau ; & malgré sa dureté, elle ne laisse pas d'y faire de profondes blessures. Qui le croiroit, qu'un si petit animal pût mettre en mouvement une si grosse & si

peſante maſſe? Qui croiroit qu'il pût inquiéter les hôtes les plus redoutables des Forêts?

J'en conçois la raiſon: c'eſt moins par malignité, que pour donner en cela une leçon ſalutaire à cette Belle. Le ſommeil du milieu du jour eſt dangereux; pourquoi, dit la Mouche, y employer un tems deſtiné à de meilleurs uſages? Profitez comme moi de la lumiere, & réſervez le ſommeil pour la nuit, qui eſt le tems du ſilence & du repos. Me voit-on inquiéte & volage, me promener çà & là dans les tenébres? M'entend-t'on bourdonner dans l'obſcurité aux oreilles de ceux qui ſont couchés dans leurs lits? C'eſt alors que je me repoſe, & que je laiſſe auſſi repoſer les autres comme moi: Mais quand le grand jour paroît, quand le Soleil vient de nouveau échauffer la terre: alors je me reveille; hé le moyen que je laiſſe dormir les autres quand je vois toute la nature en mouvement! Surmontez un aſſoupiſſement funeſte qui rend les corps lâches & pareſſeux; plus vous l'aurez combattu durant le jour & plus il aura de douceurs pour vous quand la nuit ſera venue couvrir la terre de ſes ombres.

Belle leçon ſans doute, & qui mériteroit qu'on y fît quelque attention! Quel déſor-

dre, en effet de renverser les loix de la nature, de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour ! Il est une espece de gens pour qui le soleil répand en vain sa lumiere ; rentrant chez eux quand l'aurore commence à paroître, ils passent les jours entre les bras du sommeil, & ne commencent à sortir qu'avec les Chauvesouris. Ce Peuple ténébreux ne voit & n'agit qu'aux flambeaux : le soleil auroit honte d'éclairer un cercle perpetuel d'actions si peu raisonnables. La Mouche plus sage, fait toutes ses actions au grand jour. Cependant il est peu de mortels qui jaloux du bonheur de la Mouche, la voyent sans attenter à sa vie. On l'attrape, on la met en pieces, & ce martyre même qu'on lui fait souffrir est encore pour son Bourreau une ample matiere de réflexions curieuses. En effet, qu'on lui coupe la tête, on voit dans son corps ainsi séparé, un reste de vie & de mouvement; tous ses membres palpitent, ils respirent, & ne demandent qu'à se réunir ; il faut l'écraser tout-à-fait, pour obliger son ame à s'éloigner malgré elle de toutes ses parties qu'elle anime. Vous croiriez qu'elle est anéantie, & que cette séparation est sans esperance d'aucun retour ; mais l'experience nous apprend, qu'on peut

rappeller cette ame fugitive, dont il s'ensuit qu'elle est une portion de l'Etre immortel, puisqu'elle rentre de nouveau dans le même corps. Il ne faut pour cela, dit Lucien, que couvrir de cendres une Mouche morte; alors elle se ranime, & cette cendre renouvellant le principe de sa géneration, lui donne aussitôt une nouvelle vie. C'est ce que la Fable raconte aussi d'*Hermotime*, son ame l'abandonnoit quelquefois, pour aller se promener hors de son corps, puis après l'avoir laissé quelque tems privé de vie, elle y rentroit, & le ranimoit comme auparavant.

Finissons par un trait fabuleux, qui ne laisse pas de renfermer une vérité. L'on s'étonne que la Mouche soit si importune, & qu'elle aille toûjours bourdonnant; on s'étonne qu'elle se plaise à troubler le repos des personnes qui dorment, & particulierement des jeunes gens: c'est que la Mouche a été femme, & qu'étant rivale de la Lune, dans l'amour qu'elles avoient toutes deux pour Endimion, la Lune la métamorphosa de la sorte, pour la punir de l'importunité avec laquelle elle alloit toûjours éveiller ce beau Berger.

L'Explication de l'Enigme de la feuille N. VIII. *est la* PLUME.

Dialogue Sur l'Hyver & l'Esté.

L'Hyver n'est pas toujours également rigoureux ; l'on y voit des jours où les ardeurs du Soleil nous font dire que ce sont des jours d'Esté ; ce fut en un de ces jours que l'Esté & l'Hyver s'étant rencontrés, s'entrechoquerent rudement, l'un prétendant détruire les chaleurs de l'autre, qui ne voulant point céder à son adversaire, s'efforçoit à son tour de diminuer ses rigueurs ; ce triste combat dura jusqu'à ce que le Soleil, pere de l'Esté, étant à son midi, accordât leur différend, en les obligeant tous deux de regner ensemble pour ce jour-là : l'Esté dont la saison n'étoit plus, fut ravi de cet accommodement ; & l'Hyver à qui c'étoit le tour de regner, y souscrivit malgré lui. Cet accord invita Arcas & Leandre à sortir de la Ville encore glacée pour profiter d'un si charmant demi jour. Ils se promenerent le long des murs, & après avoir avoué l'un & l'autre que le chaud de l'Esté temperé par le froid de l'Hyver, forme des jours très-agréables, ils voulurent sçavoir lequel des deux étoit préférable à l'autre ; Arcas prit le

parti de l'Hyver, & Leandre qui fut pour l'Esté lui parla pour l'Esté de cette sorte.

LEANDRE.

Il faut demeurer d'accord que de toutes les saisons, le Printems est celle qu'on doit le plus souhaiter. Tant de fleurs qu'elle fait paroître, tant de plaisirs qu'on y goûte, font dire avec beaucoup de justice que tout y rit, que tout y enchante, jusques-là même que pour exprimer que la Parque a ravi Lycas notre ami commun dans sa verte jeunesse, qui est le plus bel âge de la vie, nous disons avec douleur qu'il est mort au printems de ses jours. On n'est pas moins obligé d'avouer .....

ARCAS.

Laissons, je vous prie, mon cher Leandre, une si triste comparaison, & dans un lieu où nous ne venons chercher que la joye, ne renouvellez point le déplaisir que nous cause cette fatale séparation. Je sçai que le Printems est la plus aimable des saisons, ou l'unique qui le soit, si vous voulez : mais préferer l'Esté à l'Hyver, c'est ce que je ne ferai jamais.

LEANDRE.

Quels plaisirs peut-on trouver dans l'Hyver ?

ARCAS.

Quels charmes si grands peut avoir l'Esté ?

LEANDRE.

Mille charmes, mille plaisirs, mille douceurs à la campagne; les vallons sont émaillés de fleurs, dont Tircis orne sa chere Lisette. Les prez y sont verds, & nous font part de leurs frais & délicieux gazons pour nous reposer. Les Bois y sont touffus, & y offrent de sûrs aziles à des amoureux mysteres. Les arbres y sont chargés de fruits, qui pour se laisser prendre, pendent sur nos têtes. Les moissons y sont abondantes, & fournissent au Laboureur de quoi semer à pleine main. Dans l'Automne, les Bergers plus attentifs à leurs Bergeres, qu'occupés du soin de leurs troupeaux, y font retentir sans cesse les échos de leurs tendres concerts. Enfin tout y excite à la joye pendant l'Esté.

ARCAS.

N'est-ce pas mal soutenir le parti que vous prenez, que de le vanter par de si méchans endroits ? Si les Bois, alors épais, sont impénetrables au Soleil, ne lui cachent-ils pas mille forfaits ? Si l'on voit des arbres & des moissons, les uns sont sans fruits, les autres trompent les esperances du moissonneur, qui, en se plaignant de l'infertilité de ses champs, gémit sous le poids d'une chaleur fatiguante.

L'EANDRE.

Vous me fournissez des armes pour vous battre, Arcas. Si nous avons le malheur de voir, après une si longue attente, nos arbres infructueux, & nos moissons très-peu abondantes, n'est-ce pas au perfide Hyver que nous devons nous en prendre, qui, non content de porter partout la désolation, pendant sa saison, fait souvent au milieu de l'Esté avant le lever du Soleil, sentir ses rigueurs à nos arbres & à nos moissons? Combien de fois, jaloux des louanges que nous donnions à l'Esté, qui nous promettoit de quoi satisfaire pleinement à nos besoins, en à-t'il troublé le regne paisible, & détruit par-là nos légitimes esperances?

ARCAS.

L'Hyver n'est pas toujours coupable des maux dont vous le faites l'auteur. Les trop excessives chaleurs de l'Esté en sont toujours la cause; & s'il'est vrai de dire que quelquefois l'Hyver produit ces malheurs, il n'est pas moins vrai qu'en revanche, il couvre & engraisse toujours nos terres de ses neiges. Peu different de ce fleuve admirable, dont le limon fertilise les campagnes d'Egypte.

LEANDRE.

Je le veux, Arcas; mais enfin, quel autre avantage a l'affreux Hyver, qui

ſoit comparable à ceux que nous procure inceſſamment à la campagne l'agréable Eſté ?

ARCAS.

De plus grands que vous ne penſez, Leandre. Le fidel Berger, dont le troupeau ne ſort plus, s'y occupe uniquement de ſon aimable Bergere; & le feu de ſes innocentes amours qui le ſuffoquoit, joint au chaud de l'Eſté, temperé alors par le froid du favorable Hyver, lui rend cette ſaiſon douce; ou ſi déguiſant ſes chaſtes flâmes, il feint d'avoir beſoin d'un autre feu moins puiſſant ſur lui mille fois que celui de ſes amours, n'eſt-ce pas pour s'y trouver auprès de Cloris, à qui, ſans être interrompu, il conte à loiſir ſon tendre martyre, qu'il s'en approche en tremblottant? Le Payſan y eſt parfaitement ſain, ſans être ſujet à une infinité de maladies qui ſont les ſuites fâcheuſes des chaleurs de l'Eſté. Le laboureur qui s'eſt long-tems occupé à de pénibles exercices, y goûte une douce tranquillité. Semblable à la prudente fourmi, il conſume dans le repos, & avec plaiſir, ce qu'il a cueilli avec tant de peine & de travail pendant l'Eſté, ſi bien qu'il ſemble que cette ſaiſon n'eſt faite que pour ſervir aux uſages, & contribuer aux délices de l'Hyver.

LEANDRE.

Votre raisonnement, Arcas, est plus spécieux que solide. Les amours de l'Hyver sont toujours froides (bien que je jure le contraire à Silvie) & vous ne sçauriez me persuader que l'hyver soit supportable, surtout à la Campagne ? Nos Bois qui en faisoient tout l'ornement, n'ont rien conservé de leur beauté qu'un frais incommode. Les arbres y sont généralement dépouillés de leurs feuilles, & se présentent à nos yeux, demi morts, & maudits comme le figuier de l'Evangile. Nos prez y ont perdu leur verdure, nos champs enfin y sont secs & arides, & ne nous laissent que le déplaisir de les avoir vûs parsemés de mille fleurs odoriferantes que l'on n'y voit plus. Mais quittons la campagne, Arcas. Le Bourgeois le comte, le Marquis, qui après avoir congédié leur train, s'y étoient refugiés pendant neuf mois, pour y épargner de quoi entretenir pendant les trois autres ce misérable train qui se rassemble, la quittent, tant elle est affreuse ; suivons-les à la Ville, & voyons si l'Hyver est à préferer à l'Esté ?

ARCAS.

Il me sera sans doute plus facile de triompher par cet endroit, que par l'autre.

LEANDRE.

J'en doute, Arcas, & il me semble que la ville est plus riante l'Eté que l'Hyver ; ou pour mieux dire, qu'elle l'est uniquement l'Eté : elle n'offre alors à nos yeux que plaisirs, beauté, magnificence ; l'ami est continuellement à se divertir avec son ami, l'amant ne peut quitter d'un pas son amante, & la longueur des jours prolonge ses doux plaisirs, qu'un courte nuit ne peut interrompre pour long-tems.

ARCAS.

Enfin vous faites, sans y penser, le le portrait fidele de l'Hyver. Quelle saison enfante plus de plaisirs ? ce ne sont que jeux, bals, festins, repas, assemblées, occasions, où la magnificence est absolument necessaire.

LEANDRE.

Je le veux croire, si c'est vous faire plasir ; mais tombez d'acord avec moi, que nous avons mille remedes contre ces maux prétendus ; si la trop excessive chaleur nous incommode, le frais d'une chambre hors des atteintes du soleil nous en garantit ; si la soif nous presse, la glace nous désaltére, & l'usage de l'éventail, qui ne fut inventé que pour faire naître des zéphirs capables de rafraîchir Sylvie, & de lui faire rendre en un instant la beau-

té que la chaleur tâchoit de lui ravir pour un tems, ne nous est pas inconnu. Au reste, si la chaleur du midi nous arrête, que de douces matinées, que d'agréables soirées en revanche ! Mais si-tôt que le trop exact Hyver revient à nous, helas ! que de déplorables changemens ! tout est triste, tout languit, tout est dans une confusion étrange : l'ami connoît à peine son ami métamorphosé. Le teint décharné & verdâtre d'Ysabelle rend Damon parjure. Nos rives autrefois bordées de peuples, sont désertes ; nos places autrefois théâtre de Nouvelistes, sont abandonnées, nos champs de promenades autrefois si frequentés, cessent de l'être. Hé pourquoi s'en étonner ! A peine le soleil nous éclaire-t-il de loin, le jour nous quitte presqu'aussi-tôt qu'il paroît ; vents, gelées, frimats, glaces, broüillards, pluyes, tout enfin nous menace & nous accable.

Arcas se préparoit à répondre ; mais le pâle soleil s'étant perdu dans le sein de Thétis, après avoir chancellé quelques momens, l'obligea de rentrer dans la Ville avec Leandre, & d'avouer que la nuit qui venoit si tôt pendant l'Hyver, donnoit lieu de regretter la saison qu'il ne trouvoit pas digne de lui être preferée.

NOUVEAUX

AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. XI.

LES APPARENCES trompeuſes.

L'Amour a été de tous les ſiécles, & l'on ne peut diſconvenir qu'il n'y ait de grandes douceurs à ſe voir aimé; mais il ne faut pas quelquefois l'être avec excès pour vivre heureux, & ſur-tout en mariage : Ce qui eſt arrivé depuis quelques jours en eſt une preuve. Un fort galant homme, mari d'une Dame d'un grand mérite, ſembloit n'avoir rien à ſouhaiter ; il avoit du bien, des amis, des emplois conſidérables, & l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient; mais pour ſes péchés il étoit ſi paſſionnément aimé de ſa femme, qu'ils en paſſoient tous deux de méchans momens. Une bagatelle lui

faisoit ombrage : il ne lui suffisoit point de connoître son mari incapable d'aucun attachement préjudiciable à la tendresse qu'elle lui devoit ; trois visites à une même personne blessoient sa délicatesse ; ce n'étoit pas la trahir, mais c'étoit se plaire ailleurs qu'avec elle, & ne lui pas donner tout son cœur. Il étoit honnête, aimoit le repos ; & pour éviter toute occasion de querelle, il ne lui parloit ni de ses parties de divertissemens, ni de ses plus agréables connoissances. Il chercha surtout à lui cacher les soins qu'il rendoit à une Dame toute charmante de sa personne : il n'y avoit rien de plus touchant, elle avoit infiniment d'esprit, & je ne sçais quoi de si engageant dans ses manieres, qu'il étoit difficile de s'en garantir. Cela étoit dangereux pour un homme qui avoit le goût fin, & elle étoit propre à lui faire des affaires de plus d'une façon ; mais à quelques périls qu'il s'exposât auprès d'elle, il craignoit moins l'embarras de son cœur en la voyant, que celui de son Domestique, si ses visites étoient découvertes. Il eut pourtant beau faire, sa femme le sçut, la Dame lui étoit connue, & la trouvoit beaucoup plus redoutable qu'une autre. Reproches de ses assidues complaisances, à proportion du mérite

de la Belle: grandes justifications pour avoir la paix : on gronde pendant quelques jours, on promet de ne plus la voir, & enfin on se raccommode. Le mari tient parole en apparence, il feint des affaires qui ne le laissent à lui que dans des heures où l'on ne peut découvrir ce qu'il devient : il les employe à voir la Dame, qui n'ayant aucune prétention sur lui, s'accommode sans peine de ce changement. Il avoit la conversation agréable, & c'étoit tout ce qu'elle cherchoit. Cependant sa précaution lui est inutile, & le hazard en décide d'une autre façon. Il étoit un jour chez un Marchand pour quelques étoffes qu'il vouloit choisir, & il y étoit allé dans une chaise à ses armes, avec des Porteurs de sa livrée : on commençoit à lui en déveloper quelques-unes quand il tourne la tête sur un grand tumulte qu'il entend. Deux Cavaliers se poussoient l'un & l'autre l'épée à la main, avec beaucoup de vigueur; il en connoît un qui étoit de ses plus particuliers amis; il y court, fait ce qu'il peut pour les séparer, & en vient à bout, aidé de quelques autres qui se joignent à lui.

La querelle pouvoit avoir des suites, il ne les veut point quitter qu'il ne les voye raccommodés, & ils vont ensemble

chez une personne de consideration, qu'il prennent pour arbitre de leur differend. Pendant ce tems-là, il s'étoit passé bien des choses qu'il ne sçavoit pas. La Belle qu'il continuoit de voir en secret passe malheureusement en chaise dans l'instant que les deux Cavaliers mettoient l'épée à la main. La vision d'une épée nue fait de grands effets sur la populace ; on fuit, on s'écarte, & chacun se serre avec tant de précipitation, qu'on renverse la chaise & les Porteurs, la Dame s'écrie, les Combattans étoient déja dans une autre rue ; on vient à elle ; quelques goutes de sang font dire qu'elle est fort blessée ; on la trouve évanouie, & on l'emporte chez le Marchand devant la Boutique duquel les Porteurs de livrée étoient arrêtés. Autre incident qu'il eût été difficile de prévoir. Tandis qu'on lui jette de l'eau sur le visage, la Dame qui en avoit été jalouse, passe par le même endroit, les femmes sont curieuses, elle voit du monde amassé, elle en demande la cause, on lui répond qu'on s'étoit battu, qu'il y avoit quelqu'un de blessé chez le Marchand ; & on lui nomme en même tems son mari. Elle apperçoit ses Porteurs, remarque sa chaise, ne doute point qu'il ne soit le blessé: & ayant crié trois ou quatre fois,

Ah mon cher Mari ! du ton le plus lamentable (car elle l'aimoit beaucoup) elle descend impétueusement de carosse, fend la presse qui environnoit la Belle, & criant toûjours, *Ah mon cher Mari* : elle se préparoit à l'embrasser, quand elle reconnoît que c'est une femme. Quel contems ! Elle croit venir au secours de son Mari, & c'est sa Rivale quelle rencontre ! Elle la reconnoît, pousse un cri nouveau ; mais ce n'est plus sur le même ton; les circonstances de l'avanture lui font penser cent choses, qui la mettent hors d'elle-même : elle s'imagine qu'il s'est battu pour cette Rivale, prend ses Porteurs qu'elle trouve au lieumême où on lui donne du secours, pour une conviction de la chose, impute son évanouissement au chagrin d'avoir causé un grand désordre, & dans cette pensée elle rougit, pâlit, remonte dans son carosse avec la même impétuosité qu'elle en étoit descendue, & la promptitude de son départ ne cause pas moins de surprise à ceux qui examinent ce qu'elle fait, que leur en avoient causé d'abord ses conjugales exclamations, où personne n'avoit rien compris. Elle s'éloigne enfin, & la Belle évanouie commence à ouvrir les yeux, sans avoir rien vû de tout ce qui vient d'arri-

ver. Elle valoit bien la peine que l'on s'intéressât pour elle. Quoique sa blessure ne fût rien, on fait venir un Chirurgien, & après qu'elle s'est servie de quelque précaution contre la frayeur qu'elle a eue, elle se fait remener chez elle.

La Dame jalouse n'en est pas quitte à si bon marché; son mari qui s'est battu, & sa Rivale évanouie, lui font présumer une intelligence secrette, dont elle tire de fâcheuses consequences. Elle en est dans une colere inconcevable, la pensée d'être la dupe d'un commerce qu'elle avoit eu lieu de croire fini, ne lui laisse point de repos. Elle soupire, se plaint de la perfidie des hommes, & l'impatience de se venger, lui en faisoit examiner les moyens, quand un Tailleur que lui envoye une de ses amies la vient demander de sa part; il n'étoit pas à qui le vouloit avoir, & elle est contrainte de suspendre son chagrin, pour ne pas perdre l'occasion. Il prend sa mesure, & voulant enveloper son étoffe avec une autre dont il s'étoit déja chargé, la Dame qui la trouve magnifique, lui demande à qui elle est; il répond qu'il la vient de lever chez le Marchand pour une Dame de campagne; & comme les Tailleurs entrent toûjours un peu trop en conversation, il ajoûte que

dans la boutique où il l'a choisie, il étoit arrivé depuis une heure ou deux la plus plaisante chose dont elle eût peut-être jamais entendu parler. Là-dessus il lui nomme sa Rivale qu'il y avoit vûe, & lui veut conter malgré elle ce qu'elle sçavoit avant lui. Il n'en falloit pas davantage pour la mettre aux champs; elle reprend son étoffe, la donne à garder à sa Suivante, & dit avec dépit qu'elle ne veut plus se faire faire d'habits; le Tailleur prend la chose sur le point-d'honneur, lui dit que si elle craint qu'il ne la vole, il veut bien couper l'étoffe en sa présence; & plus la Dame s'obstine à ne vouloir point d'habit, plus il s'entête à vouloir travailler pour elle. Le mari arrive, sa femme le regarde de travers, le Tailleur lui fait ses plaintes, soûtient qu'il est honnête homme, (ce qui est assez rare parmi les Tailleurs,) qu'il n'a jamais passé pour voleur, & que puisqu'on l'a appellé pour faire un habit, il ne souffrira point qu'un autre le fasse. C'étoit un grand procès à vuider pour le mari : il commence par se défaire du Tailleur, en lui donnant un louis pour ses pas perdus; il écoute les nouveaux reproches de sa femme, dont il ne sçait que penser; & après lui avoir fait connoître qu'il n'a-

voit aucune part à ce qui l'avoit chagrinée, la remet peu à peu dans sa tranquilité ordinaire.

Voilà comme les choses les plus louables produisent quelquefois de méchans éffets : Dieu garde tout honnête homme d'être trop aimé de sa femme.

L'AMANT VENTOUSÉ.

UN jeune Gentilhomme renfermé jusqu'à l'âge de vingt ans dans le fonds de sa Province, sous la dépendance d'un Pédant, qui avoit tâché de lui apprendre beaucoup de choses qu'il ne sçavoit peut-être pas lui-même, vint, il y a quelque tems à Paris, pour y commencer ses exercices, & quand il y vint, on peut dire qu'il étoit tout nouvellement débarqué. Il avoit des manieres embarassées, & ceux qui prenoient interêt en lui, ne le virent pas long-tems sans s'appercevoir que l'étude ne lui avoit donné que des connoissances mal dirigées, qui avoient besoin d'adoucissement. Comme il n'y a point d'Ecole plus propre à l'acquerir que celle des Dames, ses amis le menerent chez quelques Belles: il les vit d'abord sans autre dessein

que celui de rendre ses devoirs à d'aimables personnes, que sa naissance engageoit à marquer de la considération pour lui; mais insensiblement il prit goût, il étoit d'âge à aimer, il avoit un cœur; & une grande Brune, dont les yeux étoient les plus dangereux du monde, eut tant de charmes pour lui, quil en devint éperduement amoureux. La Dame fut surprise de le voir plus souvent chez elle qu'elle ne l'auroit souhaité; elle étoit si bien faite, qu'elle n'eut pas de peine à deviner ce qui l'attiroit; ses assiduités ayant commencé à lui faire connoître la passion qu'il avoit pour elle, ses regards & quelques soupirs mal étouffés, acheverent de l'en instruire. Cette conquête la chagrina, elle n'étoit point d'un assez grand poids pour lui faire honneur, & l'exposoit à des importunités fatiguantes, pour une personne qu'un cœur novice n'accommodoit pas. Elle feignit n'entendre pas ses premieres déclarations, & pour s'en défaire, en le rebutant, elle le railla sur quelques défauts, dont il avoit de la peine à se corriger, & n'oublia pas surtout à lui faire connoître son dégoût pour certaines rougeurs qu'il avoit sur le visage. Il aimoit la Dame, & vouloit lui plaire à quelque prix que ce fût, ce der-

nier reproche lui donnoit de l'inquiétude. Il crut que ses rougeurs étoient la seule chose qui la choquoit ; & dans l'impatience d'y trouver quelque reméde, il fit confidence de son chagrin à celui qui l'avoit mené chez elle, & qui apprenoit ses exercices dans la même Académie que lui. Le Confident avoit vû le monde, il aimoit à faire piece ; & sans hésiter, il lui dit que si c'étoit-là le seul obstacle qui l'empêchât d'avoir les bonnes graces de de la Belle, il lui répondoit de son bonheur ; que ces rougeurs venoient d'une abondance de sang, qu'il étoit facile de détourner, qu'il les avoit eues comme lui, & que pour éviter la guerre qu'on lui faisoit, il s'en étoit fait quitte par des ventouses appliquées sur la partie que Moliere nous a fait si spirituellement entendre, quand dans l'une de ses Pieces il a fait dire, pour insulter un Apotiquaire, *qu'on voyoit bien qu'il n'étoit pas accoûtumé à parler des Visages.* Le Gentilhomme aussi crédule que jeune, auroit voulu être ventousé dans le même instant. Il embrasse le Confident avec une joye extraordinaire, & le conjure de ne point differer à faire venir la même personne dont il s'est servi pour une pareille opération. On prend jour au lendemain, un

Chirurgien a le mot, & deux amis communs ſont avertis de l'emploi qu'ils doivent avoir dans la Piece : le Confident amene le Chirurgien à l'heure marquée. Le Gentilhomme le prie de n'épargner point ſon ſang, & ſe couchant ſur le ventre, il ſouffre l'application des ventouſes, qui font une copieuſe attraction. Les ſcarifications ſuivent, on les fait profondes, & après que le Chirurgien en a recueilli deux grandes palettes de ſang, il remet les ventouſes, & feignant d'avoir oublié quelque choſe de neceſſaire, il le quitte pour aller juſques chez lui ; il eſt à peine ſorti de la chambre, qu'on entend du bruit dans l'eſcalier, c'étoient les deux amis à qui on avoit appris le myſtere. Ils entrent malgré le Patient qui veut qu'on ferme la porte, & qui a bien de la peine à ſe tenir couché ſur le côté ; ils s'informent de ce qui peut l'arrêter au lit ; & après une converſation générale d'un quart d'heure, l'un des deux paſſe dans une étroite ruelle, ſous prétexte d'avoir quelque ſecret à lui dire. L'Amant ventouſé tourne la tête ſans ſe remuer, & ſon ami le prie inutilement de s'aprocher un peu davantage, il n'oſe lui dire en termes du galant Voiture, *Qu'il a pour ne le pas faire une raiſon fonda-*

mentale, sur laquelle, il ne lui est pas permis d'appuyer. Il n'écoute que d'un peu de loin, ce qu'on ne lui diroit pas, si on ne cherchoit à l'embarasser ; & enfin le Confident fait l'officieux, en obligeant les nouveaux venus à s'éloigner. Le Chirurgien revient, il ôte les ventouses, & laisse le plaintif scarifié dans des douleurs, dont il ne se console que par l'esperance de n'avoir plus les rougeurs qui blessent les yeux de la Dame. Elle apprend du Confident le tour qu'il lui a joué ; & afin qu'il ne jouisse pas seul du plaisir de cette avanture, elle envoye prier le Gentilhomme de lui venir parler le lendemain. Le message lui étoit trop doux, pour ne le pas engager à se faire une nécessité de cette visite. Il se rend chez elle à pied, car l'opération étoit trop récente, & ne laissoit aucune voiture commode pour lui. On le mene dans le cabinet de la Belle, où il ne trouve que des escabeaux fort durs, qu'elle avoit fait mettre exprès ; elle le fait asseoir malgré lui ; il fait cent postures qui l'instruisent de ce qu'il souffre, & jamais conversation ne parut si longue à un Amant. Il s'en tire le plûtôt qu'il peut, & ce qui le chagrine, c'est qu'au bout de quelques jours, il s'apperçoit que ses rougeurs

augmentoient au lieu de diminuer. Il s'en plaint à celui qui est cause du reméde qu'il a essayé, & sa réponse est qu'il seroit bon de recommencer, parce que les ventouses n'ont pas été assez long-tems appliquées. Il s'y seroit résolu sans doute, s'il n'en eût demandé avis à quelqu'un, qui lui dit charitablement qu'on lui faisoit piece. Il avoit du cœur ; & ayant rencontré le malicieux Confident, il lui fit mettre l'épée à la main: comme les disgraces assez souvent se suivent, il ne put si bien se servir de son adresse, qu'il ne reçût une fort large blessure, ce qui l'obligea à garder le lit fort long tems. Enfin il guérit, mais le sang qu'il a perdu par les ventouses, n'a pû faire cesser les rougeurs, dont il avoit crû se défaire. Voilà comme on est quelquefois mal récompensé du tems qu'on employe à servir les Belles.

TRAIT D'AVARICE.

SI les uns meurent sans avoir le tems de songer qu'ils vont mourir, il y en a d'autres qui sentent si bien approcher la mort, qu'ils connoissent presque leur dernier instant. On n'en peut douter après ce qui est arrivé à un Procureur, à qui une entiere connoissance de la procédure

avoit donné lieu d'amasser beaucoup de bien, qui étant à l'extrémité, son plus grand regret en agonisant, étoit de ne pouvoir attendre à mourir, qu'il eût terminé deux grandes affaires dont il devoit être payé largement. On lui disoit qu'il falloit songer aux biens éternels, & il disoit qu'il lui étoit dû beaucoup. Dans ce tems-là, comme il avoit toûjours eu l'oreille très-bonne, quand on lui parloit d'argent, il entendit dire qu'un de ses Fermiers lui en apportoit : à ce mot d'argent, il ramassa tout ce qui pouvoit lui rester de chaleur & de force, & tout moribond qu'il étoit, il voulut absolument que l'on fît entrer le Fermier. Le Fermier de son côté demandoit à lui parler, il lui avoit déja fait plusieurs payemens, sans prendre de quittances, il lui étoit de consequence de vuider d'affaire avant sa mort. Le Malade n'eut pas plûtôt sçû de lui qu'il avoit de quoi achever de le payer, qu'il se montra prêt à recevoir; on voulut une quittance : il répondit que cela étoit dans les formes; & comme il n'avoit pas la force d'écrire, il pria un de ceux qui étoient présens de prendre la plume, s'offrant de dicter, pour signer ensuite; & il dicta en termes assez concis, & celui qui écrivoit n'ayant pas la main

fort prompte à écrire, & le Procureur ſentant approcher la mort: *Je ſuis preſſé*, diſoit-il ſouvent, *dépêchez, je n' ai de tems que ce qu'il me faut.* La quittance écrite, on crut le faire ſigner, c'eſt ce qu'il ne faiſoit jamais qu'il ne vît l'argent compté, & de poids. Quelque preſſé qu'il fût de mourir, il n'oublia pas que la choſe étoit dans l'ordre, & pour la derniere fois même il n'y eut pas moyen de le faire renoncer à cette habitude. Il fut donc peſé & compté, cela emportoit du tems, & il revenoit toûjours à ſon *dépêchez, je ſuis preſſé.* Enfin tout bien compté & peſé, il ſigna, & tint parole en mourant un peu après, avec autant de hâte qu'il l'avoit dit.

LA BELLE NORMANDE.

ON a beau prendre des précautions contre l'adreſſe des Belles, les plus défians en ſont toûjours les dupes. Une jeune Dame qu'une occaſion preſſante avoit obligée d'aller précipitamment en Normandie, en revenoit il y a deux mois, dans un Caroſſe de voiture, pour Paris, ſans autre ſuite que celle d'une Femme de chambre qui l'accompagnoit; du blond,

du blanc, du rouge, & quelque régularité de traits, qui pouvoit la faire passer pour belle, plurent assez à un Cavalier qui se trouva auprès d'elle à une portiere: il lui débita quelques douceurs, & pour se mettre dans son esprit en réputation de mérite, il assaisonna ce qu'il lui dit d'obligeant, de quelques petits contes de bonnes fortunes, qui faisoient comprendre qu'il ne tenoit qu'à lui de choisir. La Dame trouva la rencontre fort avantageuse; & comme elle ne cherchoit qu'à diminuer l'ennui du chemin, elle se resolut de se réjouir du Cavalier, en prenant les airs d'une Coquette, elle écouta tout, soûrit gracieusement aux plus fortes déclarations qu'il lui plut faire, & lui laissant présumer qu'elle le trouvoit aimable, elle lui donna lieu de croire qu'il n'auroit pas de peine à s'en faire aimer. Le soir il entretint fort long-tems la Dame, il la conjura de lui découvrir qui elle étoit, & en reçut une fausse confidence, qui ne le laissa plus douter qu'elle n'eût le cœur sensible pour lui; elle feignit d'être fille, se donna le nom d'une jeune Demoiselle de Rouen, qu'elle avoit connue pendant son voyage, dit qu'elle alloit trouver sa mere à Paris, où elle étoit depuis quelque tems, pour y poursuivre un procès,

qu'elle avoit eu ordre de s'y rendre promptement pour l'accompagner dans les follicitations qu'elle avoit à faire, que fon retour dépendoit de la promptitude avec laquelle fon affaire feroit terminée & que fi elle fe faifoit appeller Madame par la Femme de chambre qu'elle amenoit, c'étoit pour fe garantir de la cenfure des Critiques qui pourroient faire un jugement défavantageux de voir une fille fans efcorte dans un Caroffe public. Cette confidence fit plaifir au Cavalier, la jeuneffe de la Dame rendoit la chofe affez vraifemblable, & plus il parut qu'elle lui ouvroit fon cœur, plus il fe flatta de l'avoir touchée; ce qu'il y eut de particulier dans la fauffe hiftoire qu'elle lui compta, c'eft que la belle Normande, dont elle prenoit le nom, avoit avec elle un fort grand rapport de traits; je ne dis pas feulement pour le vifage, mais pour pour la taille & la voix; on en remarquoit la différence à les voir l'une avec l'autre; mais féparément, il n'y avoit perfonne qui ne s'y méprît; cette reffemblance avoit fait leurs amitiés; la Dame avoit voulu voir la belle Normande, qu'on lui avoit dit être fon portrait, elle s'étoit laiffée tellement charmer de fon humeur, qu'elle en avoit été prefqu'inféparable,

jusqu'à son départ; elles s'étoient promises de s'écrire. La Dame commença dès le soir même, & fit à la Belle une relation fort enjouée de la Conquête qu'elle esperoit faire sous son nom. Le Cavalier qui l'avoit quittée fort tard, employa une partie de ce qui restoit de la nuit à réflechir sur son avanture ; comme il étoit Poëte, (& fou par consequent) il fit provision de Madrigaux amoureux, & il s'en servit le lendemain à faire valoir sa passion à la Dame ; c'étoit un amusement pour elle dans le Carosse ; on s'écria sur leur tour galant, & on ne put lui voir tant d'esprit, sans lui avouer qu'on étoit fâché de l'avoir connu ; jugez combien cet aveu lui donna de joye. La Dame qui étoit bien aise de s'en divertir, lui facilitoit en se penchant, le plaisir qu'il témoignoit prendre à lui parler bas, & il tiroit de sa complaisance des augures assûrés de son bonheur. Il fallut descendre pour dîner, le Cavalier lui donna la main, la mena dans la chambre de parade de de l'Hôtellerie, & ce fut alors qu'ils s'expliquerent un peu sérieusement. L'Amant qui commençoit à se laisser prendre, crut que pour se bien mettre auprès de la Belle, il falloit parler de mariage, il ne risquoit rien par là, puisqu'il ne don-

noit que des paroles ; il avoit déja fait connoître ce qu'il étoit, ainsi il ne s'agissoit plus que de l'éblouir du côté du bien. La Dame qui jouoit son rôle en femme d'esprit, lui fit couper court sur cet article, & lui jettant des regards dont son cœur fut pénétré, elle lui dit qu'un mérite extraordinaire comme le sien lui feroit fermer les yeux sur tout autre chose, si on la laissoit maîtresse de sa personne ; mais que le nom d'héritiere qu'elle avoit, & dont on faisoit toûjours bruit en Normandie, rendoit sa mere un peu difficile sur un choix dont dépendoit son bonheur ; que cette mere étoit fort bizarre, & qu'il ne seroit pas juste qu'un homme qui étoit à rechercher, se soumît à tous les détours qu'il faudroit prendre, pour obtenir d'elle quelque complaisance sur l'attachement qu'il lui promettoit ; ces prétendues difficultés ne firent qu'enflammer le Cavalier. Il jura une fidélité à toute épreuve, conjura la Belle de l'aimer un peu ; & s'étant familiarisé jusqu'à la nommer *Ma Chere*, il eut joye de s'entendre aussi appeller *Mon Cher*. On apporta le dîné plûtôt qu'il n'auroit voulu ; ils mangerent seuls, comme ils avoient fait le jour précédent, & toûjours aux dépens du Cavalier. Il fai-

soit le passionné, la Belle lui paroissoit favorable à ses désirs & il n'y a pas lieu de croire qu'il eût voulu la laisser payer. Il n'y avoit avec eux dans le Carosse que deux bonnes gens qui dormoient toûjours, & pour qui le langage des douceurs auroit été de l'Hébreu, quand ils se seroient avisés d'y prêter l'oreille: cela leur donnoit la liberté de se parler sans contrainte; la Femme de chambre étoit la seule qui les entendît, & ils n'avoient point à se cacher d'elle. En achevant de dîner, la Dame se fit apporter une écritoire, voulut que le Cavalier lui donnât une copie de ses Madrigaux; l'ordre ne lui pouvoit être plus doux, il aimoit à débiter ses Ouvrages; & la demande qu'on lui en faisoit étoit une marque de passion. Il n'écrivit pas seulement ses Vers, il y joignit une vingtaine de lignes de Prose: & les ayant vû lire à la Dame avec quelque témoignage de plaisir, il la prie de lui écrire à son tour certaines paroles qu'il lui avoit entendu chanter. Il vouloit connoître son caractere, & s'étoit d'ailleurs imaginé qu'à son exemple, elle ajoûteroit quelque chose d'obligeant à la chanson qu'il lui demandoit. La Dame qui ne cherchoit qu'à l'embarasser, ne manqua pas de le faire; elle rappella

dans sa memoire un Quatrain qui avoit été fait pour elle, feignit de rêver, comme si elle se fût mélée de Poësie, & enfin écrivit ces quatre Vers au bas des paroles de la Chanson.

Que le mérite est dangereux,
Pourquoi me l'avoir fait connoître,
J'étois avant ce tems dans un état heureux;
Et je ne réponds plus de ce que je vais être.

Le Cavalier fort persuadé qu'on lui rendoit vers pour vers, baisa le papier transporté de joye, & continua le reste du jour à faire le soûpirant. Le lendemain on arivoit à Paris. La Dame qui composoit son visage comme elle vouloit, prit un air chagrin, qui fit croire au Cavalier qu'elle sentoit comme lui la néceßité de se séparer. On convint d'un commerce d'écriture, en attendant qu'on eût gagné l'esprit de la mere, sur les visites qu'on prétendoit recevoir; le Cavalier donna son adresse, & ne put avoir celle de la Dame. Elle lui dit pour excuse que sa mere avoit changé de maison depuis trois jours, & que l'on la viendroit prendre à l'arrivée, sans qu'elle sçût en quel quartier on la meneroit. Le Cavalier instruit par la Dame, contrefit assez bien

un adieu d'indifférent, & n'eut pour elle qu'une civilité commune, en la conduisant à un Carosse que quelques amies avoient eu soin de lui amener. Le détour qu'elle avoit pris, pour ne pas lui dire où elle devoit loger, lui donna quelques soupçons; mais il les perdit au sortit de là, par la rencontre d'un Conseiller de Rouen, à qui il demanda en l'abordant s'il connoissoit la Belle Normande, le Conseiller lui répondit que ce seroit un jour une riche héritiere, & la peignit au naturel. Les traits du portrait convenant tous à la Dame, le Cavalier n'eut plus à douter qu'elle n'eût été sincére; la joye qu'il en eut fut grande, figurez-vous avec quelle impatience il attendit des nouvelles de cette aimable personne. Il en reçut un Billet deux jours après; on lui marquoit qu'on s'ennuyoit fort d'entendre toujours parler procès, & qu'il n'y avoit point encore eu moyen de mettre les gens sur d'autres matieres. Le Laquais qui apporta le Billet, nomma la Belle Normande; mais le Cavalier ne put lui faire dire où elle logeoit. Quoique le mystere l'embarassât, il crut en devoir attendre l'éclaircissement sans s'inquiéter, & renvoya le Laquais avec une ample réponse, & des Vers en quantité. Autre Billet de même

nature à trois jours de là : on lui faisoit esperer un rendez-vous par le moyen d'une amie, parce que la mere n'étoit pas encore en état d'entendre raison ; & enfin la Dame ennuyée de duper le Cavalier, & ayant de plus agréables divertissemens, employa ce dernier Billet a s'en défaire. *Je pars tout présentement, mon Cher, plaignez-moi un peu du malheur qui me renvoye en Province, sans avoir eu le plaisir de vous voir ici une seule fois ; ma mere a terminé ses procès par une espece d'enchantement, une Dame de son païs lui a offert deux places dans son carosse, ce parti lui a plû, aurois-je avoué qu'il me déplaisoit ? Ces sortes de sincérités sont peu à la mode, & dans les suites se réparent moins qu'un commerce tel que celui que je compte d'avoir avec vous. Partez s'il se peut incessamment, & arrivez avec des airs empruntés ; feignez une affaire avec quelqu'un, vous trouverez mille gens qui donneront dans le panneau : Je finis, ma foiblesse m'est connue, & je craindrois vous en dire trop.*

Ce Billet ne détrompa point le Cavalier, il crut tout, & sans réfléchir sur une proposition de voyage qui lui devoit faire ouvrir les yeux, il résolut d'executer l'ordre, & se rendit à Rouen quelques jours après. Il n'eut pas de peine à

y trouver la Belle Normande ; le plaisant fut que la Dame à qui elle ressembloit, lui avoit déja mandé qu'elle lui envoyoit un Amant par lettre de change, que c'étoit à elle à voir ce qu'il étoit à propos de faire, & que si elle se trouvoit d'humeur à s'en divertir, elle pouvoit pousser l'avanture sur l'instruction qu'elle lui donnoit ; ainsi elle ne fut pas surprise quand elle reçut un Billet du Cavalier, qui l'avertissoit de son arrivée. La mere fut informée de la piece, & voulut bien passer pour bizarre, afin d'empêcher qu'on ne vînt chez elle. Le Cavalier rencontra la Belle allant à l'Eglise, il l'attendit à une porte voisine, & trompé par le grand rapport de traits, il lui parla comme à une personne qui étoit instruite des sentimens de son cœur. La Belle ne joua pas mal son rôlle; mais comme il y alloit de ses interêts de n'être pas soupçonnée d'intrigue, elle chercha à rendre le change à la Dame; elle en vint à bout en moins de quinze jours.

On donnera la suite dans la feuille suivante.

NOUVEAUX AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. XII.

Suite de l'Hiſtoire de la belle Normande.

ON l'avoit miſe d'une partie de campagne, où la mere d'une de ſes meilleures amies la devoit mener. Après que le Cavalier l'eut encore entretenuë trois ou quatre fois, en épiant toujours le moment de ſa ſortie, elle lui dit pour heureuſe nouvelle, qu'elle avoit la permiſſion d'aller paſſer l'hyver à Paris, qu'il lui étoit encore inconnu, n'y ayant reſté que fort peu de tems, & preſque toujours chez des Procureurs où des Avocats. Elle ajouta que la Dame qui ſe chargeoit d'elle, ſçavoit trop bien vivre pour l'empêcher de voir ſouvent une amie qu'elle s'étoit faite, chez qui il pourroit venir, aſſuré d'y avoir de ſes nouvelles. Cette amie étoit laDame avecqui elle avoit tant de rapport; ellela nomma, donna ſon adreſſe,

& le jour de son départ étant arrivé elle fit si bien, que le Cavalier la vit monter en carosse. La pensée qu'il eut qu'elle partoit pour Paris lui en fit soudain prendre la route, cinq ou six jours se passerent sans qu'il eû reçût aucune nouvelle, quoiqu'elle lui eût promis d'envoyer chez lui. L'impatience le prit il alla chez la Dame qui devoit favoriser leur amour ,à peine y fut-il entré, qu'il vit sa femme de chambre. Il la reconnut, & courut à elle ; demanda où étoit sa belle maîtresse , & n'eut pas besoin qu'on lui répondit, parce que la Dame parut elle même aussi-tôt après. Elle sortoit d'une salle pour monter en haut ; elle n'eut pas sitôt apperçu le Cavalier, qu'elle se douta de la malice de la Normande. Elle en fut entierement instruite ; quand il lui apprit le voyage qu'il venoit de faire , ce fut un chagrin pour elle, qu'il eut appris sa maison ; & comme un véritable commerce n'eut pas été de son goût, elle alloit l'éclaircir de la tromperie, quand quelques Dames la vinrent voir ; elle les pria de monter : le Cavalier fort surpris de lui voire faire les honneurs de la maison, le fut encore plus de lui entendre donner le nom de Madame. Son mari entra dans le même temps, ses manieres firent connoître aussi-tôt ce qu'il étoit. Ce que lui dirent les Dames, le confirma & mit tant de trouble dans son esprit qu'il en perdit la parole.

Il ne pouvoit démêler comment la même personne pouvoit être fille à Rouën,&femme à Paris, cet embarras le faisoit rêver plus qu'il ne vouloit. On proposa de joüer ; la Dame s'étant levée pour faire donner des cartes, s'approcha du Cavalier,& il lui dit à demi bas , qu'il devoit lui pardonner si elle s'étoit mariée pendant son voyage , une reverance fut sa reponse, il se retira, demanda à un Cocher qu'il rencontra dans la cour , si sa maîtresse étoit mariée depuis long-tems , il lui repondit , qu'il y avoit déja plus de dix-huit mois. Alors il fut convaincu que la Dame & la Normande étoient deux personnes differentes; & comme ce qui lui étoit arrivé lui faisoit connoîtte qu'elles avoient été de concert à se le renvoyer l'une à l'autre , il renonça à toute les deux , & plaisanta avec ses amis de l'incident de la ressemblance.

Excellence de l'Agriculture.

1° elle est ancienne pour avoir commencé dès le berceau du monde 2° Elle est innocente pour n'être nuisible à personne , & utile à tous. 3° Sa dignité est grande pour avoir été instituée par la sagesse-même dans un lieu agréable & commendée aux premiers Rois de l'univers elle est la source de toute Noblesse.

Parallele de l'Homme & du Perroquet

CE n'eſt pas un miracle de voir deux Individus de la même eſpece, être ſi ſemblables qu'on ait de la peine à les diſtinguer, ſur tout lorſqu'ils ſont ſortis du même moule. Il s'eſt vû quelque choſe de plus ſingulier entre deux Freres, qui non-ſeulement ſe reſſembloient de viſage; mais auſſi dont le caractere, l'emploi, le talent, le bonheur, & la diſgrace dans le mariage avoient tant de rapport, qu'on ne ſçavoit comment s'y prendre pour déſigner celui dont on prétendoit parler, ſi vous demandiez un de ces Freres par ſon nom l'autre s'appelloit de même. Veniez-vous à le dépeindre, en diſant que vous cherchiez celui qui avoit la langue bien déliée, qui étoit d'une humeur enjoüée, & qui ne haiſſoit pas le vin, c'étoit le caractere de l'autre. L'appelliez-vous Mr. le Conſeiller? ſon Frere avoit le même emploi; diſiez-vous qu'il ſçavoit chanter; c'étoit auſſi le talent de ſon frere: qu'il avoit une belle femme, l'autre en avoit une belle auſſi; mais qu'il avoit un petit malheur, cette diſgrace leur étoit commune à tous deux. C'étoit un grand embarras; mais en voici bien un autre.

Il est deux créatures que je ne sçaurois distinguer, tant elles sont semblables entr'elles, quoique differentes d'espece, de figure, & de plumage. J'avois envie de parler du Perroquet ; mais je n'en vois que la plume ; à cela près, il ressemble en tout à cet autre Perroquet sans plume, auquel nos peres ont donné le nom d'homme, dont ils auroient pû qualifier l'autre. Si je vais vous dire que le Perroquet, dont je veux vous entretenir, est un animal qui parle, discoure, répond juste, rit, pleure, sifle, crache, rote, qui est capable d'instruction, & qui a la plûpart des affections qui distinguent notre espece, vous le prendrez pour ce Perroqnet qui s'appelle homme. Qu'un Auteur définit un *animal siflant*, parce, dit-il, que le *sifler* est naturel à l'homme. Le *Parler* lui est encore plus naturel, aussi bien qu'au Perroquet ; comment donc distinguer ces deux animaux ?

Il est certain qu'entre les Brûtes, plusieurs ont beaucoup de ressemblance avec l'animal qu'on appelle raisonnable, quand ce ne seroit que le Singe. Le Singe de celui là, entre les oiseaux, c'est le Perroquet ; il a des traits de ressemblance bien plus nobles que l'animal au nez écrasé, dont la Guenon est la femelle. Il a quelque chose de si semblable aux passions de l'homme, son parler, & sa conception approchent si fort de son

esprit, qu'en vérité il y a bien peu de difference. Ce ne sont pas seulement les habitans des bois ou notre Perroquet à plume a pris naissance, qui ont l'esprit en suspens, & qui ne sçavent que dire en l'entendant parler, doutant presque que l'homme soit le seul animal raisonnable. Un Badaut de Paris s'écrieroit là dessus: *Quelles Buzes que ces gens là* ? Mais ces Buzes, où les Sauvages, qu'il lui plaît de nommer ainsi, raisonnent mieux que lui assurément, puisque plusieurs Philosophes ont été dans la même perplexité, estimant que ce n'étoit pas la raison, mais l'usage de la parole qui distinguoit l'homme de la bête. Aparemment qu'ils n'avoient jamais entendu des oiseaux parler, autrement ils auroient été fort en peine de sçavoir quelles sont les propriétés essentielles, pour définir la nature humaine.

Quelques oiseaux, à la vérité, se mêlent d'imiter l'homme dans son parler. L'Etourneau en écorche un peu, le Corbeau jargonne, la Pie caquette ; & Plutarque ne laisse pas d'en faire de grands éloges, de ce qu'ils imitent si bien, à son avis, le son de la voix. Mais si cela merite qu'il les exalte par-dessus les autres, qui sont muets, combien plus le Perroquet n'est-il pas digne d'être préconisé, lui qui est un veritable Orateur en comparaison d'eux. Il leur serviroit de Maître de langues, en cas de besoin ; car à les entendre

parler, auprès de lui le langage humain, il y a autant de difference entre ces babillards & maître Perroquet, qu'entre un Gaſcon & un membre de l'Academie Françoiſe. C'eſt préciſément la diſtinction qu'en a faite un grave Auteur, qui accorde bien aux autres l'honneur d'articuler quelques mots, & de répeter les propres paroles qu'ils ont entenduës; mais qui attribuë au ſeul Perroquet le don de parler le langage des hommes, & d'en imiter parfaitement la voix. En effet lequel de tous ces Jaſeurs emplumés reprend les paroles, les prononce toutes, & les articule avec la même exactitude, que fait ce Singe de la voix humaine, encore faut-il lui faire réparation pour ce mot, quand on a aſſez de préſence d'eſprit pour tenir, comme il fait, un diſcours ſuivi, & pour pouvoir prononcer juſqu'au bout une harangue, ſans demeurer court, & ſans être ſouflé; ſans mentir cela paſſe le Singe, & il y en a bien parmi les hommes, tout Perroquets qu'ils ſont pour la plûpart, qui n'en ſçavent pas même faire autant. Si vous doutez qu'un de ceux au beau plumage ait porté l'art oratoire juſqu'à ce point, je vous citerai un celebre Ecrivain, qui nous aſſure avoir vû à Rome, chez le Cardinal *Aſcagne*, un Perroquet qui prononçoit tout du long le *Simbole des Apôtres*, auſſi bien que pourroit faire le Prédicateur le plus habile. Les Orateurs de ce

tems là étoient bien payés, puisque celui-ci, pour son beau dire, avoit couté à cette Eminence cent pistoles.

Qu'on ne dise pas que c'étoit une répétition plûtôt qu'une harangue. Que font la plûpart de ces autres Perroquets sans plume sur nos Théâtres & dans les Chaires, sinon de répeter ce qu'ils ont apris? Comment parlent-ils la plûpart ? Font-ils plus que ces Perroquets ? S'il lui avoit fallu faire un rôle, prononcer un discours, pourquoi ne s'en seroit-il pas tiré avec la même facilité & la même grace ? Il n'est pas plus difficile, à un Comedien de reciter des vers qu'il a répetés cent fois ; un Prédicateur n'est pas plus admirable, pour s'être mit un Sermon dans la tête à force de l'avoir prononcé devant les choux de son jardin ; enfin, il n'y a rien qui soit plus merveilleux dans ce que disent les grands avec tant d'aplaudissement ; tout y est préparé de longue main: sur le Théatre, en Chaire, dans les Palais des Rois, ce n'est par tout qu'un rôle appris par cœur; il n'y a que la scene qui soit differente ; mais après tout, je ne sçai lequel parle mieux de tous ces Perroquets.

Pour le Romain dont il est question, il est certain qu'il ne manquoit pas d'une syllabe, & que tous ceux de son espece ont une mémoire si fidelle, qu'on ne les voit jamais faire le plongeon en Chaire, ni paroître

interdits, ni faire suer au plus fort de l'hyver ceux qui les entendent. Ils parlent hardiment, ne s'embarrassent jamais, & quand une fois ils ont entamé un discours, vous pouvés compter qu'ils iront jusqu'au bout; sans être obligés, comme certaines gens, de tirer leur papier de leur poche.

Si les yeux ne démentoient les oreilles, souvent on ne feroit aucune distinction de ces deux sortes de Perroquets dont je parle ici. C'est la judicieuse remarque que *Martial* a faite en faveur de la Pie, à laquelle il fait dire en badinant: *c'est la Pie, cette petite parleuse qui vous salué, mon maître: me prendeiez-vous pour un oiseau, sans que vos yeux trahissent vos oreilles?* Il la traite, en habile-homme, *de parleuse*; elle a beau jargonner, on ne la prendra pas pour un homme, comme le Perroquet. Celui-ci est reconnu pour joüir du privilege singulier d'avoir un langage tout à fait semblable au nôtre. C'est ce qui lui a attiré tout ces titres d'honneur, dont il est en possession, depuis qu'une délicate plume le complimenta de son tems, l'appellant la *splendeur & l'ornement de la Volatile, l'oiseau disert, charmant les oreilles de son maître par son beau parler, & imitant si naturellement le langage des hommes.*

Le langage de ceux-ci est un langage étudié, où l'on ne sçauroit se rendre sçavant ni poli, sans une infinité de regles qu'il fauti

aller chercher chez les Maîtres en arrangement de paroles & en tours d'éloquence. Et c'est le propre de l'homme au *quarto modo* d'être capable de cette discipline. Mais, ma foi, toute cette Philosophie, bien loin de nous aider à discerner entre les deux sortes de Perroquets dont nous parlons, ne sert qu'à nous embroüiller encore davantage : elle nous fait prendre, ou les hommes pour des Perroquets, ou les Perroquets pour des hommes; les Perroquets emplumés sont si capables d'être instruits, étudient si fort l'arrangement des mots & le tour que leur maître leur donne, que c'est une observation qu'*Ovide* a faite dans celui qu'il avoit, & qu'il regrettoit tant après sa mort. *Le pauvre petit mignon*, dit-il, *étoit si studieux, si pensif, que pour bien parler il en perdoit le boire & le manger*. On pourroit ne le pas croire, parce qu'en qualité de Poëte, il vouloit peut-être se faire admirer lui même par les éloges qu'il en faisoit. Mais Ovide n'a dit en vers, que ce que d'autres amateurs de la vérité, ont écrit en simple Prose. Ils nous répresentent les Perroquets comme des enfans, à qui l'on donne tous les jours une leçon à apprendre par cœur ; que l'on chatie quand ils ne disent pas bien ; ce qui fait qu'ils sont beaucoup plus susceptibles d'enseignement dans leur tendre jeunesse, que dans un âge plus avancé. Distingués à présent, si vous pouvez, les petits Perroquets de differente

espece. Pour moi, toute la difference que j'y trouve, c'est que les uns viennent des Indes, & que les autres naissent parmi nous. Je veux qu'un homme fait parler avec jugement ; mais combien est-il d'années qu'il n'a qu'un langage de Perroquet ; est-il entre les mains de sa nourrice ? avec quelle peine la bonne femme lui fait-elle prononcer *Papa* & *Maman* ? Tout ce qu'il dit dans la suite, n'est-ce pas une répétition des mêmes paroles dont on lui a mille fois rebattu les oreilles ? Pourquoi parle-t'il si improprement jusqu'à l'âge de dix ou douze ans? Si ce n'est parce qu'il n'apprend les parties du discours que les unes après les autres, sans sçavoir ni les arranger, ni en user à propos. Un bon Perroquet en peut faire autant, & ce ne sera point par la langue que ceux dont je parle se distingueront de lui.

Attendez qu'ils soient en âge, me direz-vous ; c'est alors qu'ils parleront avec esprit, & qu'ils feront admirer leurs réponses. Mais voilà bien dequoi se récrier ! quand même cela seroit fort commun, ce qui n'est pas ; il suffit de rapporter l'exemple de quelques fameux Perroquets, pour faire voir qu'ils parlent & aussi à propos & avec autant de jugement que les hommes. En voici un, entre autres, dont le fait est trop bien circonstancié, pour ne pas y ajouter foi. Outre quantité d'honnêtes gens qui l'ont vû, le

grand Scaliger, par qui jurent tous nos Sçavans, le confirme; qui pourroit en douter, après un témoignage si autentique.

Il y avoit, disent ils, à la Cour d'Angleterre, un de ces Perroquets blancs, qui naissent dans l'Isle de Bantam près de Java, & qui parlent dans la derniere perfection. Ce judicieux Perroquet vivoit sous le Regne de Henry VIII dans son Palais qui joignoit la Tamise. Ce mignon du Roi s'émancipa un jour d'aller visiter les jardins; & insensiblement le bruit qu'il entendoit de l'autre côté de la riviere l'ayant attiré sur le bord de la terrasse, en prêtant l'oreille à la voix humaine, dont il étoit si grand amateur, le pied lui manqua, & voilà le pauvre Perroquet dans l'eau, heureusement il lui vint en pensée certaines paroles qu'il avoit entenduës, fort à propos pour lui, & qu'il se mit à prononcer de toute sa force: *a bott, a bott fort twenty Pounds*, c'est-à-dire, *vite un batteau, vite un batteau pour vingt livres sterling*. Un batelier qui passoit du monde, accourt à la voix, sauve le Perroquet & le rend au Roi, à qui il sçavoit qu'il appartenoit, dans l'esperance d'avoir les vingt livres sterling que le Perroquet avoit promises. Le Roi convint de lui donner la récompense qu'il plairoit à cet heureux échapé, de déterminer; après qu'on le lui auroit demandé. La condition ayant été acceptée, ce petit Singe de la voix, & des affections humaines

répondit en homme qui eſt hors du danger *Give the Knave à groot; donnez quatre ſols, à ce maraud.* Peut-on mieux faire l'homme d'importance, qui promet tout dans le peril, & qui ſe mocque des gens après qu'on l'en a tiré?

Il n'eſt pas facile d'expliquer la raiſon de ſemblables rencontres. *Perſe* croit l'avoir devinée, lorſque pour inſinuer que c'étoit les beſoins de la vie, plus que l'amour de la louange, qui l'animoient à faire des vers, il diſoit galamment, que c'eſt la faim qui donne tant d'eſprit aux oiſeaux, auſſi-bien qu'aux Poëtes. *Horace* n'en faiſoit point de myſtere non plus; il attribuoit ſes vers hardis & heureux à ſon indigence: il faiſoit gloire même de ſe comparer au *Perroquet*, & pour couvrir de confuſion un de ſes adverſaires, il le traitoit de *Corneille*. N'eſt-ce pas aſſez faire entendre, qu'outre qu'il faut véritablement être un peu preſſé de la faim pour devenir bon Poëte, il eſt encore neceſſaire d'avoir une auſſi belle diſpoſition que le Perroquet, vous feriez jeuner deux jours un *Coucou* qu'il n'en parleroit pas mieux. Pourquoi? Parce que c'eſt un *Coucou*, qui n'a pas comme le *Perroquet* cet eſprit pour comprendre ce qu'on lui enſeigne ni les organes ſi bien diſpoſés pour articuler.

C'eſt par la tête, qui eſt le ſiege de la penſée, qu'on juge ordinairement de l'eſprit d'un homme. Et quoique la ſienne ſoit couverte de cheveux, & celle du Perroquet de

plumes, il n'y a point de difference, pour la grosseur, à proportion du corps. Un habile Phisionomiste a fort bien conjecturé que le Perroquet emplumé dievoit avoir beaucoup d'esprit & de pénetration, parce qu'il a la tête raisonnablement grosse, & qu'il est né sous un aussi heureux climat que les Indes. Il ne faut pas s'étonner, dit-il, de l'entendre parler notre langage, & de lui voir méditer ce qu'il a à dire. dire ce mot de mediter, vous fait rire. Et le Perroquet ne médite-t-il pas du moins aussi bien que tant de gens qui parlent sans penser ? Je voudrois bien sçavoir si certaines personnes que nous voyons tous les jours, parlent avec plus de connoissance que des Perroquets. Je ne trouve que des Perroquets par tout : bien entendu qu'il faut excepter de ce nombre quelque peu de gens qui raisonnent, pourvû encore qu'ils ne nous donnent pas pour raisonnement ce qu'ils n'ont ni médité, ni trouvé eux mêmes : mais reçu de la bouche des autres. Suivons de près cette affaire, & nous verrons qu'il n'y a par-tout que Perroquets. Le Laquais, pour commencer par le dernier rang, le Laquais qui fait le beau parleur, parle d'après son Comte ou son Baron, celui-ci d'après l'homme de Cour, ou d'après la Cour même qu'il aura frequentée; & la Cour a son langage à part qui change comme les modes, & qu'on y apprend comme des Perroquets, sans en avoir plus d'esprit pour cela. L'ou-

vrier parle le langage de fon maître, un peu chrétien, un peu Gazette, un peu de ce qu'il a appris à l'école, ou lû dans quelques vieux bouquin. Il ne change non plus ce langage qu'il à appris, qu'un Gafcon ne change fon accent. C'eft la regle par laquelle il juge de toutes chofes; fa penfée y eft toute entiere, de fa vie il n'eft rentré en foy-même pour écouter ce que lui dit la raifon; & je trouve que c'eft encore faire beaucoup d'honneur à ces fortes de gens, que de les mettre au rang des Perroquets qui méditent. Le beau champ que nous offrent ici ces jeunes Theologiens, ces petits Philofophes, ces grimauds de Galien, lorfqu'ils paffent de leur école dans le monde! que de Perroquets qui parlent un langage dont ils ne fe déferont de leur vie pour parler un peu raifon.

Une autre forte de jolis Perroquets fe prefente à moi, qu'un innocent prenoit autrefois pour des Oyes. Quel raport je vous prie, d'une Oye avec le charmant objet qu'il voyoit! une jeune beauté, parée de fontanges & de rubans de diverfes couleurs, n'a t'elle pas bien plus l'air d'un Perroquet? A l'exception, qu'entre les Perroquets qui penfent, le beaux fexe parle fort peu, & qu'entre ceux qui ne penfent pas, il eft fort babillard. Je fuis moi-même un vrai perroquet, car fans y penfer j'ai laché le mot de *Babillard*, qui ne convient qu'à des Pie-

Je me reprens, leurs ferai-je injure, de dire pour le moins, qu'ils parlent comme de vrais Perroquets l'imagination de la plûpart des femmes, est si vive, si susceptible de toute sorte d'idées, & si portée à en faire part, qu'elle ne leur donne pas le tems d'y réfléchir, pour les éventer d'abord, tant elle en est pleine. Aussi ne font-elles pas de profondes impressions dans leur cerveau; elles les rendent telles qu'elles les ont reçues, trop heureux quand elles n'y ajoûtent rien du leur. Ce dernier trait est pour celles qui pensent; mais combien y en a-t'il? A moins qu'on n'appelle *penser*, quelques efforts qu'on fait pour retenir par cœur certains lieux communs pour amuser le tapis dans la conversation, & certaines phrases qu'un peu d'usage du monde leur rend propres; avec cet esprit de routine, on ne laisse pas de briller. Si la plûpart des femmes vouloient suivre mon avis, je leur conseillerois de parler toûjours en Perroquets; & elles devroient m'en sçavoir gré, bien loin de s'en offenser une beauté a beau vouloir faire le bel esprit, & s'engager dans le raisonnement elle ne brille jamais tant par cet endroit que par l'agrément de son langage Ce n'est point tant un air d'esprit emprunté qui la rend charmante, comme la douceur de son parler; les tons flatteurs qui sortent de sa bouche, gagnent bien-tôt le cœur par les oreilles. Le beau sexe plait déja assez par son joli bec,

sans avoir besoin de recourir à d'autres avantages. Et quoique j'aye dit qu'il parle souvent comme un Perroquet, je n'ai garde de croire qu'il y en ait aucun qui le fasse avec plus de grace.

La langue du Perroquet a la fontange de plume, est plus semblable, selon les Anatomistes, à celle de l'homme, c'est pourquoi il a un ton de voix plus mâle & moins agréable que celui de la femme, à qui je laisserai cette distinction glorieuse, pour la demêler d'entre les Perroquets : mais il ne sera pes si facile de donner à l'homme un caractere distinctif, puisqu'outre que le Perroquet à beaucoup de sa voix, il est encore sujet à toutes les passions humaines.

Le nom aussi bien que la presence du Perroquet s'oppose au dessein que j'aurois de sçavoir le jugement qu'on feroit, s'il étoit déguisé sous une autre dénomination, & s'il étoit cachez pour quelque tems derriere le rideau. Ce ne seroit pas la premiere fois qu'on l'auroit derobé aux yeux, puisqu'on le couvre assez souvent d'un voile, aussi-tôt, ce n'est plus un Perroquet, c'est un vrai homme ; c'est un *Indien*, arrivé depuis deux ou trois ans, mais fort remarquable par son amour propre, par la complaisance qu'il a pour lui-même, & par la satisfaction qu'il fait paroître, lorsqu'il est applaudi. Quelque inclination qu'il ait pour les hommes plus

que pour les femmes, il hait souverainement ceux qui le méprisent. C'est un flatteur, un bouffon, sensible à la joie & à la tristesse, délicat dans le boire & dans le manger dont le bon vin fait les délices; que si je vous propose de le voir seulement par curiosité, vous me direz que vous avez vû assez d'hommes, & qu'aparamment les Indiens sont faits comme les autres. Mais si je tire le rideau, & que cet Indien nous paroisse ce qu'il est, un vrai Perroquet, dès lors vous n'en avez plus la même idée; que de gens il y a de même, qui perdent à se faire voir. *Perroquet* ou *Indien*, l'un vaut l'autre, il ne faut pas douter que ce ne soit un glorieux, qui s'admire lui-même, qui ne se sent pas de joie qu'and il se contemple ou qu'il s'entend loüer. Mettez-le devant un Miroir, ce petit Narcisse se regarde de tous les côtés; il est charmé de se voir si beau, il écoute attentivement les loüanges qu'on lui donne. La vanité qu'il tire de sa queuë, & le soin qu'il prend de la tenir toûjours propre, est une preuve convaincante de son penchant à s'adoniser. Nos damoiseaux qui aiment tant leur petite personne, en donnent-ils plus de preuves, lorsqu'ils se regardent aussi bien que les Dames dans leurs Miroirs? Ont-ils plus de complaisance pour eux-mêmes, à cause de leur nœud d'epée, de leur toupet blond, de leurs habits bigarrés, de leurs bas à coin.

dor, pour le plaiſir qu'ils auront en ſortant d'être ſalués de tous ceux qui aiment à rendre honneur à la parure? Mon Perroquet auſſi pimpant qu'eux, ne leur cede en rien; il en a ſi fort & l'air & les couleurs, que vous ne le prendriez pas moins pour un petit maître des Indes que ceux-ci pour des Perroquets échapés aux Thuilleries.

Entre tous les animaux, l'homme eſt diſtingué, parce qu'il eſt ſociable, & qu'il ſe plaît dans la converſation de ceux de ſon eſpece. Autre inclination commune à l'homme & au Perroquet, celui-ci n'eſt point né pour habiter les forêts; ſon penchant pour la ſocieté le porte à preferer le ſejour des villes à celui des arbres. Sur tout le grand monde, les gens de condition ſont ceux qu'il aime le plus. Qu'un pauvre ſe preſente à la porte d'un grand chez qui il eſt; en homme de qualité, il ſçait le renvoier avec quelque injure; cependant en général il aime les hommes quand ils ſont enfans, ſur tout il en eſt fou, je n'en veux point d'autre preuve que ce qu'en raporte un Hiſtorien qui a écrit de ces Indiens emplumés. *J'ai vû*, dit-il, *un Perroquet qui aimoit à la folie les jeune gens ſans barbe : ces oiſeaux aiment en effet paſſionnément les enfans : leur plus grand plaiſir eſt d'être avec eux; & de parler en leur compagnie le langage des hommes*. Il raporte un exemple, qui fait voir que leur amour pour eux,

quand ils sont grands, n'est pas moindre. *Un Perroquet*, continue-t'il, *aimoit si tendrement son maître, qu'il étoit jaloux, s'il en caressoit un autre. Ce maître étant mort, l'oiseau en fut triste tout le reste de ses jours.*

Quelques sçavans critiques n'ont pas laissé de trouver à redire à cet éloge du Perroquet, accusant ceux au collier rouge d'avoir de la haine pour les petits enfans, sur lesquels, d'aussi haut qu'ils les voyent, ils tombent, disent-ils, avec la même rapidité que le Faucon sur des Canards. Mais c'est peut-être lorsqu'ils en sont offensé; & ils ne seroient pas si semblable à l'homme, s'ils ne lui ressembloient encore dans son penchant à la vengeance. Le grand Scaliger avec toute son érudition ne nous empêchera pas d'en croire d'autres auteurs non moins graves que lui, qui protestent avec sincerité, que toute notre race Indienne a de l'amour pour les enfans, lorsque Petrarque nous dit que le Perroquet est flatteur, & que pour appuyer ce sentiment, on allegue Martial, lequel se mocquant des courbettes des Courtisans, & de leurs basses adulations, se deffendoit d'être un Perroquet, & d'en avoir le langage, assurant que pour lui il disoit tout court, *bonjour*, *César*, quand dis-je, on accuse le Perroquet de flatterie, c'est aux hommes qu'on doit s'en prendre premiérement, il ne fait que nous imiter; il

apprend à notre école le ton flatteur, les complimens trompeurs, les termes doucereux, les fauſſes proteſtations d'amitié ; c'eſt de nous mêmes qu'il apprend à nous cajoler, à nous encenſer, à nous amuſer par ſes mignardiſes. Il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſçache de lui-même toutes les ſoupleſſes de la flatterie, pour montrer qu'il reſſemble en cela à l'homme ; c'eſt aſſez qu'il y ait de la diſpoſition, & que l'homme ne faſſe rien que des Perroquets ne puiſſent faire à merveille.

S'agit-il de ſe lamenter, de gémir, de pouſſer des ſoupirs, de donner toutes les marques de la plus ſenſible douleur? notre Indien s'en acquitte auſſi-bien que le plus afflgé des Humains. Je neveux qu'un exemple pour en convaincre les plus incrédules, mais un exemple des plus curieux qu'il y ait dans toute l'antiquité. Baſile, Empereur d'Orient, avoit fait jetter ſon fils Leon dans un Cachot, à la perſuaſion d'un certain *Sannabarin* qui l'accuſoit, tout innocent qu'il étoit, d'avoir conſpiré contre la vie de ſon Pere. Ce fut un coup mortel pour ſa Mere, qui ne ceſſoit de gémir nuit & jour ſur le triſte état de ſon fils, ſans que ſes larmes puſſent toûcher l'Empereur, qui y paroiſſoit inſenſible. Elle employa des femmes, qui, à la maniere des *pleureuſes* rempliſſoient tout le Palais de leurs voix lugubres & de leur

ſanglots. Un Perroquet, ancien domeſtique, ſe ſentant l'oreille frappée de ces cris lamentables, les retint ſi bien, qu'il n'en oublia pas le moindre ton, juſqu'à ſe reſſouvenir du nom de *Leon*, & il ſe mit à ſe lamenter comme les autres. Un jour l'Empereur l'entendit, & remarquant qu'il prononçoit le nom de ſon fils, il en fut ſi touché, que de la honte qu'il eut d'être moins pitoyable qu'un oiſeau, il rendit la liberté à *Leon*, & le déclara enſuite ſon ſucceſſeur. Preuve que le Perroquet ſçait faire le pleureur auſſi-bien que ceux de notre eſpéce qui en font profeſſion, & même encore mieux, puiſqu'il remporta la victoire. Comment donc le diſtinguer de l'eſpéce humaine ? mais peutêtre qu'il ne ſçait pas faire le bouffon auſſi-bien que nos bâteleurs, c'eſt ce qui nous reſte à examiner.

Pour peu qu'on y faſſe d'attention, tout le monde tombera d'accord, que la bouffonnerie eſt le plus rare talent du Perroquet; le petit coquin fait quelquefois des éclats de rire, qu'il n'y a point de pere de famille qui y puiſſe tenir avec toute ſa gravité ? Que la femme gronde, & que toute la maiſon ſoit de mauvaiſe humeur, c'eſt lui qui la remet en joye. Tantôt il miaule comme un Chat, tantôt il chante comme un Coq, ou il hennit comme un Poulain, c'eſt le portier du logis, l'amuſement des enfans, le

joüet des valets, l'admiration de tous ceux qui paſſent dans la ruë. Les Comédiens ont en lui un maître qu'ils ne ſçauroient imiter; ils ne réüſſiſſent la plûpart que dans quelques perſonnages particuliers; au-lieu qu'il n'y a point de rôle que le Perroquet ne puiſſe apprendre. Il fera le vieillard, l'enfant, le maître, le valet, le grondeur, l'étourdi, le Docteur, la précieuſe. Voulez-vous un rôle tout-à-fait comique? il fera le bateleur, mieux qu'aucun de ceux de la foire. Il n'y en a point qu'il ne contrefaſſe des aîles & de la tête, & qu'il ne ſurpaſſe même par la ſoupleſſe de ſon corps, Voyez-le voltiger dans le cercle qui eſt ſuſpendu au haut de ſa cage, quel danſeur de corde le peut faire, & ſi habilement & en tant de façon? Il a encore cela de commun avec eux, qu'il aime le vin, & qu'il prend plaiſir à boire: mais à la difference de l'homme que le vin fait jaſer, & qu'il rend ſtupide quand il en prend trop, le Perroquet n'en prend qu'autant qu'il en faut pour le rendre gai & pour parler avec plus d'eſprit, ou s'il va juſqu'à s'enyvrer, c'eſt une yvreſſe agréable; on diroit plûtôt qu'il contrefait l'yvrogne, que non pas qu'il eſt yvre effectivement. Après cela demêlés comme vous pourrez l'homme dans le Perroquet, ou le Perroquet dans l'homme. Pour moi je tire mon épingle hors du jeu après avoir montré ce que je m'étois propoſé, & je conclus que:

De tous les Perroquets qui volent dans les airs.
Qui trotent sur la terre, ou qui courent les mers;
Du Japon à Paris, du Perou jusqu'à Rome,
Le plus sot Perroquet, à mon avis, c'est l'homme.

Origine de l'Astrologie.

Astrologie. Seth fils d'Adam en est l'inventeur; & Joseph pour prouver l'antiquité de cette science, dit qu'on voyoit de son temps deux colomnes, l'une de pierre & l'autre de brique, où les descendans de Noé avoient gravé les regles de l'Astrologie; l'une pour résister au feu & l'autre à l'eau, au cas que le Monde vînt encore à périr d'une où d'autre maniére.

Ainsi il ne faut pas attribuer cette science aux Phéniciens, ni aux Assiriens qui ne pouvoient tout au plus que l'avoir perfectionnée.

Etimologie de Maître Aliborum.

Maître Aliborum, ce nom semble être donné par dérision à quelque Avocat ignorant, qui plaidant en latin, & voulant dire qu'un homme n'est pas recevable à ses *alibi*; dit *nulla habenda est ratio istorum aliborum.*

Fin du premier Tome.

A Paris, chez Guillaume, Quay des Augustins du côté du Pont Saint-Michel à Saint Charles.


4,